UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01658265 2

POSTHUMES

ET

REVENANTS

40 I. 0/24/3/25

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

FORMAT GRAND IN-18

PORTRAITS POLITIQUES ET RÉVOLUTIONNAIRES. 2e *édit.* (épuisé)	2 vol.
ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	2 —
NOUVELLES ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	1 —
DERNIÈRES ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	2 —
VOYAGES ET VOYAGEURS. — 2e *édition* (épuisé)	1 —
HISTORIENS, POÈTES ET ROMANCIERS	2 —
ÉTUDES ET PORTRAITS. — 1re série	1 —
— — 2e série	1 —

TYPOGRAPHIE LAHURE, RUE DE FLEURUS, 9, A PARIS.

~~10924~~

POSTHUMES

ET

REVENANTS

PAR

CUVILLIER-FLEURY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

..... Simulacra modis pallentia miris
VIRGILE.

200983
2/3/26

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

Droits de reproduction et de traduction réservés

PQ
282
C89

PRÉFACE

J'ai donné à ce recueil de quelques-unes de mes Études de critique les plus récentes, un titre qui ne serait pas fait pour leur attirer beaucoup de lecteurs, si les secrets d'outre-tombe n'avaient, par bonheur, un certain attrait de curiosité maligne et de plaisir défendu qui leur procure très vite la faveur du public. C'est mon humble confiance, en dépit de mon titre et de mon épigraphe.

Oui, ce sont des mânes plus ou moins pâlis par la tombe, des ombres plus ou moins diaphanes, des morts plus ou moins résignés à l'immortalité de leur âme dans l'autre monde, que mon livre évoque pour celui-ci. Ce sont des morts que je fais revivre en écartant le linceul qui laisse à découvert, mieux

qu'en pleine lumière de la vie, leurs défauts ou leurs qualités, leurs vices ou leurs vertus.

Minos juge aux enfers tous les pâles humains,

s'écrie, dans un accès de terreur, la Phèdre de Racine. Les morts sont bien souvent pour eux-mêmes des juges plus sévères et plus impitoyables, quand c'est leur propre témoignage qu'on invoque, leurs correspondances posthumes ou leurs mémoires personnels à la main. Champfort disait : « Les mémoires que les gens en place ou les gens de lettres, même ceux qui ont passé pour les plus modestes, laissent pour servir à l'histoire de leur vie, trahissent leur vanité secrète, et rappellent l'histoire de ce Saint qui avait laissé cent mille écus pour servir à sa canonisation... »

Ce reproche ne s'adresse pas rigoureusement aux mémoires et aux correspondances posthumes qui ont été publiés en si grand nombre, et souvent avec si peu de scrupule, dans ces derniers temps, sans qu'on se soit jamais autorisé du consentement des auteurs avant leur mort; — mais l'effet est le même. Ce sont des pièces de cet interminable procès que la postérité aime à faire, en bien ou en mal, à leur charge ou à leur profit, à tous ceux qui ont laissé trace de leur passage sur cette terre. Mémoires ou correspondances posthumes, surtout ceux de ces écrits qui ne semblaient pas destinés à la publicité, — on aime à chercher dans

ces reliques des morts célèbres ce que leur vie n'avait ni révélé, ni trahi, et à les juger sur ces confidences involontaires. Je n'ai pas, pour ma part, voulu faire autre chose.

J'ai jugé tous ces mortels dont j'ai rassemblé les ombres, hommes ou femmes, rois ou ministres, romanciers ou moralistes, poètes ou historiens, jeunes galants ou vieilles coquettes, je les ai jugés presque tous sur leurs paroles, sur leurs écrits, sur leurs confessions plus ou moins complètes, plus ou moins responsables de la publicité qu'elles ont reçue. Si cette publicité a été indiscrète, ce n'est pas ma faute; j'en ai profité, voilà tout. Tout au plus pourrait-on me chercher noise pour mon commentaire. Loin d'avoir gagné plus de considération ou plus d'éclat à cette lumière qui est allée les chercher au fond de leur tombe, la plupart de ces morts y ont perdu. *Modis pallentia miris!..* Oui, leur pâleur est bien souvent étrange, en dépit de ces bruyantes exhumations que la complaisance des familles leur a ménagées. La plupart ne sortent du tombeau que pour se charger eux-mêmes, étaler des ridicules ou des travers; d'autres (des femmes) pour se draper dans leurs voiles funèbres avec la coquetterie du jeune âge; quelques-uns pour se procurer des revanches faciles et impunies.

Aussi bien, ce n'est pas là ce qui diminue l'intérêt de ces confessions posthumes; au contraire. L'esprit en effet, ni la malice, ni la passion ne font défaut

d'ordinaire dans les peintures du monde où ces revenants de l'histoire ont vécu, ou dans les portraits que leur tardive sincérité nous laisse. Qui voudrait trouver Saint-Simon moins prévenu contre son temps, moins irritable, moins personnel ? qui voudrait faire des *Confessions* de Rousseau un de ces livres dont « la mère permettra la lecture à sa fille » ? Et pour ne parler que des morts que la librairie parisienne a si généreusement ressuscités depuis deux ou trois ans, et que ma critique arrête un instant au passage, qui voudrait une comtesse de Sabran moins ardente et un chevalier de Boufflers moins transi ? Madame Geoffrin moins ridicule et Poniatowski plus vraiment roi ? l'*Inconnue* moins compromettante et Mérimée plus parfait? Ampère moins naïf, Madame Récamier moins coquette, Daniel Stern plus modeste ? Qui voudrait Lamartine plus sage, lord Palmerston moins impétueux, Odilon Barrot moins entêté ? Je résume ainsi, dans une sorte de réduction plastique, toutes ces physionomies que mon livre a rassemblées ; aucune n'a gagné à cette redoutable épreuve du rajeunissement par la mort ; il s'en faut ! Mais qui sait si le malin public leur aurait su gré de valoir mieux ou autant que leur renommée ? A ces sortes d'exécutions où les morts font sur eux-mêmes, par une sorte de suicide posthume, l'office de bourreaux, la malignité des survivants trouve mieux son compte qu'à ces apothéoses triomphantes dont Champfort fait si spirituellement justice.

Quant à moi, je n'ai pas choisi, ni trié mes justi-

ciables. Le courant de la publicité littéraire et historique me les a successivement amenés, et ma conscience me dit que je n'ai apporté à ce jugement ni parti pris, ni ressentiment personnel, ni rigueur mélancolique. La comédie humaine, celle-là surtout qui se joue sur les hauteurs, prête plus à rire qu'à pleurer. L'envers de la passion la plus violente est bien souvent un ridicule. Tout char de triomphe à son moqueur aposté, comme l'esclave antique, pour avertir le vainqueur. Toute gloire mondaine a sa grimace tout près de son auréole. Les correspondances posthumes où l'auteur n'a pas mis le *bon à tirer*, les « revenants » involontaires, replongés à tout risque dans la mêlée orageuse des vivants, tout cela c'est la proie légitime non moins que l'intarissable source de la critique, bien ou mal intentionnée. La mienne, je le crois, n'a pas à se défendre sur ce dernier point.

Et puis, la curiosité des chercheurs d'œuvres inédites a quelquefois la main heureuse. Il en est, parmi ces posthumes, qui s'étaient résignés à mourir tout entiers, et que l'indiscrétion de leurs amis bien inspirés a grandement servis ; un, entre autres, dont le nom, la vie et les œuvres remplissent un certain nombre des pages de ce volume. Celui-là ne songeait pas à la publicité et ne courait guère après la renommée. Sa correspondance est aujourd'hui dans toutes les mains. Son nom est connu. Sa mémoire est honorée. Sa confession inconsciente, celle de ses idées,

de ses principes, de ses goûts, même de ses caprices, l'a fait voir sous le plus beau jour, sans que sa modestie ait rien à retrancher au succès de sa sincérité. J'en ai joui pour ma part, car je l'aimais beaucoup ; et je l'ai montré. Il est rare qu'un écrivain entre ainsi de toutes pièces et avec cette soudaineté irrésistible dans la gloire de l'esprit,

Et qu'un laurier si beau n'ombrage que sa tombe !

Dans un degré inférieur, ni M. Sauvage, le spirituel moraliste de Toulouse, connu pour le grand succès de ses *Pensées* inédites, ni Frédéric Bastiat dont quelques lettres posthumes font revivre la physionomie originale et douce, ne sont des rencontres désagréables à faire dans le royaume des ombres. On les trouvera sans déplaisir, je l'espère, dans cette revue si disparate, malgré ma prétention peut-être bien chimérique à une certaine unité.

J'ai complété le livre, dans ses dernières pages, en exhumant à mon tour de l'oubli, qui les reprendra bientôt, deux de mes discours en réponse à d'éminents récipiendaires de l'Académie française. L'un de ces élus est mort récemment, embaumé dans sa gloire poétique et dramatique par son spirituel successeur, M. Victorien Sardou ; l'autre est vivant, Dieu merci ! et donnant chaque jour à la cause libé-

rale des preuves nouvelles de sa fine et pénétrante vitalité.

Quant à mes discours académiques, ce sont des revenants, si l'on veut, mais qui ne disent de mal ni d'eux-mêmes ni de personne...

CUVILLIER-FLEURY.

Paris-Passy, novembre 1878.

POSTHUMES

ET

REVENANTS

PREMIÈRE PARTIE.

I.

VIEILLES MŒURS, VIEILLES AMOURS.

C'est un étrange amour que celui de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers, vers 1785 [1].

Je ne médis pas du XVIIIe siècle. J'aime ses philosophes, ses écrivains, ses savants, ses philanthropes. J'aime cette société que d'excellents écrits nous ont récemment montrée, M. Camille Rousset dans *le Comte de Gisors*, M. de Loménie dans *Mme de Rochefort*, M. Geoffroy dans *Gustave III*. J'aime ces femmes qui ont le cœur si honnête, l'accueil si courtois, les sentiments si humains, dans un abaissement trop général. J'admire ces patriciennes qui écrivent aux monarques du Nord des lettres si libérales. Et, malgré tout, quand le siècle commence à se faire vieux ; quand nous approchons de la

1. *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers* (1778-1788), recueillie et publiée par E. de Magnien et Henri Prat. (Paris. Plon, 1875.)

fin trop prévue; quand les mœurs, après avoir traversé la corruption qui a suivi le règne de Louis XIV et celle qui a régné avec Louis XV, arrivent à la veille de la Révolution, sans force pour la résistance comme pour l'adhésion; — quand l'amour n'est plus qu'un mot vide de passion, le mariage une banalité, la famille un embarras, les devoirs de la vie intime une chaîne que le plaisir ne sait plus rendre légère; — la société, honteuse du passé, ennuyée du présent, soucieuse de l'avenir, semble s'arrêter comme sur le bord de l'abîme, qui va l'engloutir sans retour. Elle s'arrête, moins effrayée que fatiguée, d'ennui presque plus que de peur. Ce luxe insolent et ces joies ruineuses d'une civilisation surfaite ne lui disent plus rien, ou plutôt ils lui pèsent comme un remords :

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire...

Et que nous dit la comtesse de Sabran, d'un accent moins poétique, dans une de ses lettres au chevalier de Boufflers? « . . . Je dois être bien heureuse dans la seconde moitié de ma vie, car la première a été bien orageuse. J'ai besoin de penser à cette justice distributive pour ne pas aller me pendre. . . La mort, toute hideuse qu'elle est, vaudrait encore mieux qu'une telle vie. » (Octobre, 1787.)

Ils s'aimaient, malgré tout, M. de Boufflers et madame de Sabran. Un matin pourtant, au fort de cet amour, le chevalier se fait envoyer au Sénégal.

Un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.....

Au Sénégal, notre voyageur, chargé du gouvernement de la colonie, a le plaisir de vivre deux ans parmi toute

sorte de tracasseries et de misères, entre les rigueurs torrides d'un climat sans pitié et les violences de l'Océan, la famine et la peste, les sauvages et les crocodiles. « Ma vie se passe à m'ennuyer, à attendre, à jurer, à désirer, à regretter, à me lever tard, à me coucher de bonne heure, à être endormi toute la journée par découragement, à être éveillé toute la nuit par inquiétude..... » Pour être venu chercher si loin une vie pareille, que laissait-il donc derrière lui?

Et la comtesse de Sabran? Veuve d'un vieux marin qui avait, de son vivant, cinquante ans de plus qu'elle, madame de Sabran avait donc bien besoin de donner son cœur, qu'elle le donnait à un libertin charmant, mais très mûr, n'étant plus elle-même dans l'âge des folies? Et quelle plus grande folie pouvait-elle faire que celle-là? « ... Adieu, lui écrit-elle en 1786 (elle avait trente-six ans, lui quarante-neuf), adieu; je t'aime follement, malgré la Parque qui file mes jours, le temps qui se rit de mes malheurs et les vents qui emportent tous mes souvenirs... Mais comment feraient-ils ce que *ton changement* et ton abandon n'ont pu faire, et ce que *ton oubli* (c'est elle qui souligne) ne fait pas?... »

Ainsi un amoureux qui s'ennuyait en France, qui s'ennuie en Afrique, et une femme qui, d'ennui aussi, songe à se pendre à Paris, — telles sont donc les deux alternatives de cette liaison, que nous donne à juger la correspondance instructive recueillie avec un si rare bonheur, et publiée récemment avec tant de soin.

Je n'y cherche pas malice; je prends l'histoire telle qu'elle nous est racontée par ceux-là mêmes qui l'ont mise en action. Elle est étrange, peut-être devrais-je dire qu'elle est originale, si elle m'avait beaucoup attaché. J'ai eu, tout au contraire, beaucoup de peine à m'y faire. Je dirai plus tard par quelles qualités de style et de

forme, par quels mérites de cœur et d'esprit elle m'a retenu. Je ne m'occupe d'abord que de nos deux amoureux, en tant qu'amoureux.

Or imaginez l'agrément d'un amour qui, dans les lettres de la femme, n'est qu'une longue élégie, prodigue de récriminations, bourrée de reproches, souvent passionnée, mais toujours plaintive. « ... Pourquoi êtes-vous parti? Vous ne m'écrivez pas... Vous êtes un ambitieux! Vous m'abandonnez... Encore un courrier sans lettres. Tout le monde en reçoit du Sénégal, excepté moi... » Et dans le journal quotidien de l'amant, journal destiné à sa maîtresse, la plainte encore, mais sur un autre ton, ayant un autre objet; j'en ai donné en commençant un spécimen, choisi parmi les plus doux. En réalité, le chevalier de Boufflers n'a fait que changer d'ennui, et il n'est pas prouvé qu'il ne regrette pas amèrement le boudoir de madame de Sabran dans la hutte de la reine de Podor. Mais le singulier dialogue!

« ..... Je ne veux pas te gronder, écrit madame de Sabran, qui vient de recevoir des nouvelles indirectes de son cher absent.... Tu sais que je fais un livre; je n'ai pu encore traiter que le chapitre *de la tristesse* et, j'ose dire, avec succès... Ce qui me console, c'est que tout ce rabâchage ne passera pas les mers..... » (Elle se trompait.)

« Non, mon enfant, écrit-elle plus tard, je n'ai que faire de ton illusion, notre amour n'en a pas besoin..... Ce n'est sûrement pas l'effet de mes charmes, qui n'existaient plus lorsque tu m'as connue, qui t'a fixé auprès de moi; ce n'est pas non plus tes manières de huron, ton air distrait et bourru tes saillies piquantes et vraies, ton grand appétit et ton profond sommeil quand on veut causer avec toi, qui t'ont fait aimer à la folie.... »

« ... J'aime, répond Boufflers, au milieu de mon inaction et de *l'assoupissemment* de toutes mes passions violentes, à tourner mes pensées vers cette maison si chère, a t'y voir au milieu de tes occupations et de tes délassements, écrivant, peignant, lisant, dormant, rangeant et dérangeant tout, te démêlant des grandes affaires, t'inquiétant des petites, gâtant tes enfants, gâtée

par tes amis..... Adieu, ma femme, je t'aime comme jamais Endymion ni même Actéon n'a aimé la lune.... Quand je ne t'ai pas auprès de moi, ma pauvre tête est comme un vieux château dont le concierge est absent..... J'ai laissé mon bonheur chez toi, comme on laisse son argent chez son notaire [1].... »

Je pourrais allonger ce dialogue. J'en recueille quelques traits presque au hasard. N'est-ce pas assez pour faire comprendre au lecteur qu'il y a là quelque chose qui manque et qu'un plus jeune amour eût trouvé, je ne sais quelle délicatesse à laquelle ne visent guère des amoureux d'une certaine maturité, qui n'ont plus rien à s'apprendre, mais qui ont « une date » dont ils échangent souvent le souvenir pour y puiser l'innocent courage de s'écrire des tendresses à brûle-pourpoint? L'ardeur de ces amoureux échanges, même sous la plume de la comtesses de Sabran, rappelle par moments, avec moins de finesse, le style d'*Aline, reine de Golconde*. Quant à Boufflers, dans ce genre il ne se refuse rien, et il n'a pas trop l'air de se rappeler, à certaines citations qu'il hasarde, que sa charmante correspondante comprend le latin. On n'est pas trop scandalisé, d'ailleurs, de voir briller de temps en temps ces vives étincelles sur ce fond triste et monotone, qu'on serait tenté de prendre parfois pour un commentaire du *Traité de la vieillesse*, un *de Senectute* façon Pompadour, relevé de jolis amours sur le dos du livre et de tourterelles sur les plats. « Quand je me rappelle tes malices, tes folies, tes obstinations, tes colères, il me semble voir la Vénus d'Hésiode entourée de petits amours espiègles, méchants, mal morigénés, mais tous jolis à manger... »

La vieillesse, qui n'est encore qu'une prétention chez madame de Sabran et qui est déjà une menace prochaine chez Boufflers, cette maudite vieillesse est partout ; elle

1. Voir, pour les citations qui précédent, les pages 416, 136, 147, 69, 383, 391, 403, 445.

vous prend au collet avec ses doigts amaigris. « Ma destinée est de ne jamais vivre pour moi, écrit madame de Sabran; il est temps cependant que cela finisse, car les jours s'avancent, la vieillesse arrive... avec tous *ses charmes*, la goutte, le rhumatisme, la pituite, la paralysie; et encore, te fixera-t-elle auprès de moi?... » Boufflers lui répond avec un mélange de philosophie railleuse et de galanterie surannée :

« ... J'aurai bientôt quarante-neuf ans, et, par conséquent, bientôt cinquante; et alors, ce qu'on peut faire de mieux, c'est de vivre au jour la journée sans penser au passé ni à l'avenir... Quarante-neuf ans, ce n'est pourtant pas ordinairement l'âge des plaisirs; mais les vrais plaisirs n'ont point d'âge. Ils ressemblent aux anges, qui sont des enfants éternels... Ne nous attristons pas... Nous n'avons perdu que le faux bonheur, le véritable nous reste; notre esprit est capable de le connaître, notre cœur est digne d'en jouir. C'est à moi que je parle, mon enfant, et non à toi qui, *d'après mes exploits prématurés, pourrais être ma fille.* La morale de tout cela est qu'il nous faut une retraite pour cacher ma vieillesse prochaine *et les soins assidus qu'elle attend de toi;* et nous montrerons à tout ce qui voudra nous y chercher que Philémon et Baucis n'était point une fable, mais une prophétie. En attendant qu'elle s'accomplisse, je mets de côté une bonne trentaine d'années pour..... comme si je n'en avais que dix-huit... »

Grand merci pour Philémon et Baucis, a pu dire la comtesse de Sabran en recevant ce billet doux, daté du pays des nègres. Grand merci! Elle ne se fait pas faute, il est vrai, de se livrer par moments à ces souvenirs mythologiques; mais c'est pure coquetterie. On se dit ces choses-là, on n'aime pas qu'elles vous viennent d'un autre, d'un amant surtout, même avec promesse de rajeunissement à volonté...

Il ne faudrait pourtant pas croire que la température de cet amour, qui se fait si malencontreusement sénile, soit toujours aussi basse Il éclate par moments, à travers les brumes de l'océan; et de la rencontre de ces deux passions

dans les nuages sortent d'ardentes effusions qui ressemblent à des tempêtes. Madame de Sabran a volontiers de ces crises enflammées quand elle a reçu une lettre qu'elle n'attendait pas ou qu'elle l'a trop longtemps attendue. Qu'on lise, par exemple (p. 220), un long extrait du Journal de la comtesse. Il est daté du 28 avril 1787. « Écoute ma tragique histoire, écrit-elle à son amant, et si tu ne dis pas après que ta pauvre femme est la plus folle et la plus sage, la plus vive et la plus modérée, la plus soupçonneuse et la plus confiante de toutes les femmes, tu seras le plus injuste des hommes... » L'histoire a quatre pages. Ah! quelle tragédie peut donc se jouer dans le cœur d'une femme, dans le silence du désespoir ou dans la contrainte mortelle d'un salon rempli d'importuns, — entre le dépit terrible de s'être crue oubliée au profit d'une autre, et la joie violente et soudaine de son erreur! « Et alors, dit-elle, j'ai senti une espèce de béatitude telle que *l'amour divin* pourrait la sentir... »

Cet « amour divin » nous introduit dans une autre des singularités de cette correspondance: l'emploi intermittent du langage séraphique, et une certaine pratique d'idolâtrie mise au service des deux amants l'un vis-à-vis de l'autre; — contraste étrange avec ce terre-à-terre et cette trivialité parfois inexplicables de gens si qualifiés, qui, à de certains jours, se parlent l'un des « lavements » qu'il a pris, l'autre « du foie et de la rate » dont elle souffre. Madame de Sabran était-elle un cœur religieux? Elle raconte un jour au chevalier qu'elle s'est *confessée* à l'église et qu'elle n'a pris aucun plaisir à la chose. En revanche, elle a des adorations pour le soleil dont elle surprend un matin l'éblouissant lever en haut du Ballon d'Alsace. « En vérité, je crois que *c'est le Dieu du monde!...* » Elle a encore un autre Dieu, c'est Boufflers, qui, lui, n'en a qu'un, c'est madame de Sabran. « ... Cette fatalité,

à laquelle je crois plus qu'à l'Évangile, dit l'aimable femme, me tranquillise un peu sur ton compte, au milieu de tous les dangers qui t'environnent... O vanité des vanités, tout n'est que vanité, *hors t'aimer et te servir!* (Elle souligne ces mots.) Tu es mon Dieu, je n'en connais point d'autre. » — De son côté, le galant Boufflers, qui n'abuse pas des livres saints, ne se refuse pas, quand il est en joie, une apothéose de sa maîtresse. Un jour, son imagination aidant, il se la représente *comme une figure céleste*, placée dans un éloignement énorme que la pensée seule peut franchir...

N'abusons pas de ces confidences; échappons une bonne fois au côté triste, fataliste, lestement impie et volontairement envieilli de ce dialogue amoureux, — sorte de drame larmoyant ou de comédie moqueuse à deux personnages, dont la décoration pourrait être figurée par des saules pleureurs à droite et à gauche, une prairie-Trianon sur la scène avec une toile de fond représentant le temple qui remplace, dans la métamorphose d'Ovide, la cabane de Philémon et Baucis. On y mettrait au frontispice la date du 2 mai, si complaisamment rappelée...

J'ai déjà indiqué par où se relève cette singulière correspondance et par où se rachètent ces deux amoureux. Par l'esprit d'abord, puis par la bonté : « La bonté, humble mot, grande chose, » disait Michelet. Ils sont spirituels et vifs, très attentifs aux choses de ce monde, observateurs sagaces et conteurs naturels; ils ont, de plus, l'âme ouverte à toute inspiration bienfaisante, une générosité prodigue, et un cœur d'or. Ce sont de braves gens, nullement égoïstes, quoique amoureux.

On connaissait l'esprit de Boufflers. Il n'en a presque pas laissé de trace pour la postérité; son nom pourtant reluit dans une auréole dont les rayons sont faits de vers charmants et de fines railleries, de tours imprévus dans

la langue et dans la pensée, de contes qui se lisent au dessert, qui semblent écrits pour une décadence et, comme ceux de Pétrone, dénotent un goût excellent. Les « érotiques » du dernier siècle ont ce danger, ils se font lire comme des classiques ; ils citent les anciens en gens de goût ; ils risquent beaucoup sans trop se perdre. Les grossièretés burlesques qu'on nous donne aujourd'hui pour de la comédie auraient paru, à nos aïeux littéraires du XVIIIe siècle, la pire des corruptions, celle qui manque d'esprit. Voltaire, dans un tribut poétique qu'il paie à Boufflers (1768), après un séjour que le chevalier avait fait chez le vieux patriarche, Voltaire lui dit : « La Suisse est émerveillée de vous, Ferney pleure votre absence ; le bonhomme vous regrette, vous aime, vous respecte infiniment !.... » Le respect de ce vieillard pour ce jeune homme, cela n'était peut-être pas très sérieux. Voici ce qui l'était davantage. Voltaire écrit à la marquise de Boufflers, la mère du chevalier, la brillante maîtresse du roi Stanislas : « Je ne sais sur quel horizon est actuellement M. de Boufflers ; mais, quelque part où il soit, il n'y aura jamais rien de plus singulier ni de plus aimable que lui. » (Tome VI de la *Correspondance générale*.)

Aimable et singulier ! oui, c'est bien cela ; — aimable par la gentillesse qui en lui ne vieillit jamais ; — singulier par l'inconsistance de ses goûts, de ses aptitudes, de sa vocation multiple et changeante ; abbé de cour, soldat, chevalier de Malte, lettré classique, traducteur en toute langue, peintre de portraits (et « exploitant ses modèles », dit crûment Voltaire) ; administrateur sérieux tant que cela dure, mais rompant volontiers son bail ; général et gouverneur d'une colonie où il prend six mois de congé par an, député aux États-Généraux de 89 et n'y restant que le temps de s'en dégoûter ; — émigré mélancolique, étranger à toute intrigue, finissant sa vie dans les pai-

sibles douceurs de l'Académie française et de la société parisienne, non sans leur avoir préféré pendant ces deux dernières années la science agronomique et la récolte des pommes de terre. Singulier! Voltaire a raison, et il n'avait vu qu'à son début cette destinée singulière. C'est alors que le Père Porquet, son ancien précepteur, signalant son goût effréné pour l'équitation : « Boufflers passera sa vie à cheval, disait-il, et n'arrivera jamais... »

On est étonné de la quantité de jolis mots qu'a dits Boufflers ou qu'il a écrits, avec la prodigalité d'un Crésus d'esprit plus que d'écus ; mais tout cela coule de source. Nul esprit n'est plus simple dans la plus délicate finesse. Nulle plume, après des chefs-d'œuvre de style artistement ciselé, ne ressemble moins à un instrument de travail. M. Arsène Houssaye, dans son charmant livre[1], a recueillis quelques unes des lettres du chevalier de Boufflers à sa mère : elles sont vives, naturelles, d'un relief piquant; on n'écrivait pas, en ce temps-là, même à sa mère, sans se piquer d'esprit. Il était à Genève ; il y faisait avec grand succès et grand profit des portraits au pastel. Il s'amusait beaucoup à ce métier : « Mais j'ai beau m'amuser, écrit-il à la marquise sa mère, vous me manquez partout ; il me semble presque que tous mes plaisirs ont besoin de vous... » A propos de ces portraits, Boufflers disait : « Je demande un petit écu pour peindre un mari ; pour la femme rien. » Quelques bons Suisses trouvaient cela trop cher.....

Si je voulais maintenant, la correspondance de nos deux amoureux à la main, chercher des traces de cet esprit que Boufflers prodiguait partout ailleurs, je n'aurais que l'embarras du choix. J'ai dit que l'esprit était la rançon de ce singulier échange de deux cœurs qui se vieillissent à

1. *Œuvres de Boufflers*, 1852.

plaisir. La rançon, Boufflers la paie en roi dont l'épargne ne s'épuisera pas plus au Sénégal qu'elle n'était à court dans les salons de Paris ou chez ses jolies clientes de Genève. Il écrit un jour à madame de Sabran, après lui avoir exposé les griefs qu'il a contre un de leurs amis communs; il était déjà au Sénégal :

« ... Je veux tout oublier; le jour où je vous reverrai sera un jour d'indulgence plénière, et je ne garderai plus rien sur le cœur, comme à la fête du sacre il ne reste personne dans les prisons... » — « Quand reverras ton amant, lui écrit-il ailleurs, tu seras fière d'être à lui (car il sera devenu digne de toi); tu l'aimeras à la vue du ciel et de la terre, et tu feras un triomphe d'un amour dont tu faisais un mystère... » Ailleurs il lui dit que, « dans ses plus fâcheux instants, elle sait conserver la grâce comme le gladiateur mourant... »

Madame de Sabran avait la grâce; avait-elle de l'esprit? Elle était savante, traduisait l'italien, l'anglais, même le latin. Elle faisait des vers, non pas toujours avec bonheur, témoin ceux-ci où elle félicite ironiquement son ami, à propos d'une nuit passée dans la cabane d'une bonne vieille :

Peut-être même qu'à la place
Du bon chevalier Robert,
Dans un aussi fâcheux *revert*,
Tu n'aurais pas été de glace.
. . . . . .
Car la beauté et la laideur
Ont les mêmes droits sur ton cœur,
Et tu prise aussi bien le chardon que la rose.

Malgré tout, quand on se demande si madame de Sabran avait de l'esprit, on ne peut, après la lecture de sa correspondance, s'en tenir à l'opinion de M. Arsène Houssaye, quoique si bon juge en pareille matière, et dire comme lui « qu'elle n'en avait pas ». Tout au moins avait-elle l'esprit qu'on prête si volontiers à la grâce et à la

beauté. Quelqu'un demandait à Boufflers, à propos d'une jeune femme fort jolie et fort à la mode : « A-t-elle de l'esprit? — Oui, dit-il, comme une rose. »

Il me reste trop peu de place pour mieux traiter madame de Sabran. Elle avait été une rose. Elle en avait conservé le parfum et le charme épanoui. Son intelligence, très cultivée en dépit de ses mauvaises rimes, prêtait à son style une certaine verdeur résistante dans un naturel agréable. Jamais beaucoup de relief ; mais combien de pensées délicates, d'effusions touchantes, de redites doucement monotones, malgré tout le mal que j'en ai dit! Ah! comment dit-on si bien ce qu'on répète si souvent? Madame de Sabran raconte d'ailleurs d'une façon piquante tout ce que le mouvement extérieur de la société lui montre ou lui apporte. Elle a des épigrammes sanglantes, avec un air d'innocence, et elle fait des portraits qui s'attachent à vous, si elle vous veut du mal, comme des écriteaux de justice à un condamné. Elle a donc de l'esprit puisqu'elle sait être méchante en vous amusant. Les pessimistes et les médisants sont, pour le plus souvent, une race si ennuyeuse! « Je fais rire tout le monde, dit-elle quelque part, jusqu'à notre beau-père » (le général de Custines, dont le fils allait épouser mademoiselle de Sabran). Faire rire un beau-père! avouez que le mot est charmant. On a cité ce qu'elle écrit du maréchal de Soubise, au lit de mort, « perdant sa dernière bataille » ; et de madame de Montesson « conservée dans une armoire ». Elle n'aime pas M. de Calonne : « Il a été hué, dit-elle (1787), en passant par Verdun pour se rendre à sa terre d'Allonville. On l'a couvert de boue. On a voulu s'emparer de ses chevaux pour lui faire faire le tour d'une place où, dans l'instant même qu'il passait, on pendait un *pauvre petit voleur* (souligné), qui n'aurait pas demandé mieux que de lui céder la place, car à tout seigneur tout honneur... »

Ne finissons pas sur ces malices un peu fortes de la passion politique. Les femmes (je leur demande humblement pardon) sont sujettes à ces vivacités dans la polémique qu'elles font au coin du feu, entre amis, ou la plume à la main. Elles pendent volontiers (en effigie) leurs contradicteurs. Par bonheur la comtesse de Sabran, si rude aux puissants et aux ambitieux, avait pour les pauvres un fond de bonté inépuisable. La bonté est, devant Dieu, une plus sûre rançon que l'esprit. Si elle trouve la confession une cérémonie désagréable, à laquelle pourtant elle se résigne « *en femme de bien* », les prisons l'attirent et les hôpitaux ne la rebutent pas. Dans la prison de Guise, elle trouve une foule de malheureux qui expient sur la paille des souterrains du vieux château féodal le crime de « *quelque petite contrebande de sel et de tabac* », à échanger avec du pain pour la subsistance de leur famille. Grand émoi de la brillante comtesse ! « J'ai pris leurs noms sur mes tablettes, et je vais, dit-elle, écrire au gros seigneur Varanchau (le fermier sans doute) pour obtenir leur grâce. S'il me refuse, je me brouille avec lui comme avec quelqu'un *qui n'a pas plus d'âme que d'esprit...* »

Boufflers, lui, a tout cela. Il a une autre célébrité que celle de son rare esprit dans le monde ; il a celle de son exceptionnelle bonté. « La base de son caractère, écrivait le prince de Ligne, est une bonté sans mesure. Il ne saurait supporter l'idée d'un être souffrant. Il se priverait de pain pour nourrir même un méchant, surtout son ennemi. Ce *pauvre méchant !* dirait-il... » Nous retrouvons, à chaque page de sa correspondance, la trace de cette bienveillance à tout risque. La lettre qu'il écrit du Sénégal à son oncle le maréchal de Beauvau, et qui est, sous d'autres rapports, une œuvre sérieuse et considérable, digne de la mission difficile qui lui est confiée, — cette lettre, ou plutôt ce Mémoire, est rempli de ces témoignages

de philanthropie désintéressée qui honorent l'homme en lui plus encore que le gouverneur. Un jour, parlant d'un inférieur pervers et récalcitrant qu'il ne peut destituer qu'en le ruinant sans ressources : « Quand je pense, dit-il, que je ne puis me venger qu'avec une massue, tout mon ressentiment s'apaise... » Encore *un pauvre méchant !* Ailleurs, entre une poursuite qui doit aboutir, envers d'infimes délinquants, à des cruautés atroces s'ils sont condamnés, et le blâme sérieux qu'il encourt en laissant le délit impuni, il prend le dernier parti. « Je sauverai encore la vie à quelques hommes, dit-il, à mes risques et périls, comme cela m'est arrivé deux fois déjà depuis que je suis au monde. » Il y a bien quelque chose à réclamer ici, contre la bonté du chevalier de Boufflers, au nom de la justice. Mais la justice saura bien s'en tirer, *tardo pede...* Le risque qu'il court de faire porter en partie sur lui le poids d'une répression excessive, qu'il détourne de la tête de quelques misérables, l'absout devant l'humanité, et ne le compromet pas devant Dieu.

Homo sum ! Au XVIIIe siècle, la bonté, facile chez les femmes, trop rare chez les hommes, devient, aux approches de la Révolution, l'humanité.

Hélas ! la Révolution n'a guère respecté cette vertu, quoiqu'elle se vante de l'avoir inventée ! Elle en fera plus tard une institution, un devoir public ; c'est son honneur ! J'aime que Boufflers en ait l'instinct et le goût, et que madame de Sabran s'y laisse attendrir. C'est le rachat de ces vieilles mœurs, de ces vieilles amours ! J'aime que cette veuve légère et facile, ce peintre de pastel, ce libertin élégant, que ces amoureux surannés portent ainsi au fond de leur conscience ce *lest* salutaire, l'amour de l'humanité, qui valait mieux, tout compte fait, que leur théodicée, leur philosophie et leur morale.

(2 février 1875.)

II.

UNE REINE DE SABA DE LA RUE SAINT-HONORÉ.

Les morts vont vite sur cette pente glissante des publications posthumes où ils se révèlent à nous tout entiers. Pour ma part, il semble que je n'aie d'autre office, depuis quelques mois, que de recueillir, au fur et à mesure qu'ils nous les apportent, les témoignages des morts contre eux-mêmes : — Hier Mérimée et Ampère ; la veille Boufflers et madame de Sabran ; aujourd'hui, madame Geoffrin. Cette chasse aux correspondances, dont l'objet nous est fourni tantôt par des mains *inconnues*, tantôt par de délicats érudits qui nous donnent pour garanties de leurs découvertes des noms honorables, — cette chasse nous plaît. Et pourtant, le dirons-nous? elle n'est pas sans une certaine fatigue morale. Le malin plaisir qu'on éprouve à lire au fond des âmes, trahies par elles-mêmes, ne compense pas toujours le chagrin de les voir parfois si égoïstes, si vaines, si défaillantes, dans le miroir posthume où leur involontaire indiscrétion nous les découvre.

I.

Je croyais connaître madame Geoffrin : mais on ne sait jamais bien que ce qu'on a étudié à fond, de même qu'on n'apprend pas l'histoire dans des abrégés. Madame Geoffrin était une légende. On la voyait à travers les éloges de ses familiers (ils étaient nombreux et célèbres), présidant ses dîners hebdomadaires, gouvernant son salon, distribuant ses culottes, avisée et bienséante, étroite et correcte, bourgeoise-damoiselle dans le pays du *Bourgeois-Gentilhomme*, mais n'ayant pas trouvé dans le « troupeau » de ses fidèles, comme elle les nommait, un Molière pour la peindre ; peut-être parce qu'elle leur donnait de trop bons dîners. L'auteur comique qui devait la mettre sur la scène est à la fin trouvé, et ce comique c'est elle. La comédie où elle joue le principal rôle, par-dessus la tête d'un roi, c'est elle qui l'a conçue, qui l'a écrite, qui l'a jouée en personne ; et c'est M. de Moüy qui a eu la fortune de la découvrir, le talent d'y mettre de l'ordre, de l'ensemble, d'en distribuer habilement les scènes sans changer un mot au texte, mais en le rendant, par la piquante variété de ses annotations, plus clair que le jour. Tel a été le bonheur, tel est le mérite de M. de Moüy Il nous a donné sans trop se l'avouer à lui-même, et en nous laissant le péril, peut-être l'injustice de nos commentaires, — la comédie de madame Geoffrin. Il a fait plus : il a trouvé, madame Geoffrin aidant, le titre de sa pièce. Cette honnête bourgeoise, quand elle eut l'étrange idée de rendre visite au roi de Pologne, s'était comparée à la reine de Saba allant visiter le roi Salomon. M. de Mouy l'a prise

au mot; il l'appelle « la reine de Saba de la rue Saint-Honoré ». Le mot restera[1].

J'ai parlé d'une légende de madame Geoffrin. Irez-vous, en effet, chercher sa véritable histoire dans les éloges complaisants où sa personne n'est pas moins voilée que sa figure elle-même, sous cette coiffe discrète qui l'enveloppait jusqu'au menton? Demanderez-vous plutôt sa ressemblance à ces réserves, plus ou moins dénigrantes, auxquelles les plus hardis parmi ses convives ne se livrent guère qu'en tremblant? Ni Marmontel, « son voisin », comme elle l'appelait plaisamment parce qu'elle le logeait, et qui ne craignit pas de lui décocher quelques traits que nous recueillerons en temps utile; ni Montesquieu qui, dans plusieurs de ses lettres familières, se fâcha tout rouge, comme nous le verrons, contre sa trop exigeante amie; — aucun témoignage, ni ceux-là ni d'autres, n'avait prévalu contre l'impression laissée dans la chronique des salons du XVIIIe siècle par cette femme célèbre; et, sans la publication récente de M. de Moüy, l'heureuse veuve du miroitier Geoffrin s'en allait droit à la postérité, embaumée comme les jardinières de son salon, et aussi irréprochable que ses entremets sucrés. M. de Moüuy l'attendait là, sur le seuil de cet avenir qu'elle s'apprêtait à franchir sans bruit. Il l'attendait, sans malveillance, non sans malice, sa correspondance à la main.

Madame Geoffrin, ce semble, écrivait peu. Mais elle écrivait bien, sans éclat, sans distinction, surtout sans orthographe, mais avec netteté et avec entrain; et puis, elle était sincère. Sa sincérité sera pour nous et pour le

1. *Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de madame Geoffrin* (1764-1777), avec une introduction par M. Charles de Moüy. — (E. Plon.)

public la rançon de quelques-uns de ses ridicules ; — leur excuse, ce serait trop dire.

II.

Quelque bruit qu'ait pu faire en son temps la visite que madame Geoffrin fit au roi Stanislas en 1766, les historiens n'en ont pas tenu grand compte. Mais si, par cette route qui l'a menée triomphalement à Varsovie, madame Geoffrin n'est pas entrée dans la politique européenne à cette époque, elle est sortie de la Fable ; et c'est bien elle qui pourrait nous dire aujourd'hui ce que Stanislas lui écrivait à la veille de ce voyage : « Vous me verrez à jour. » Enfin, nous la voyons en effet. Elle échappe aux demi-teintes, aux nuances discrètes, aux commérages équivoques, au parler contenu, à la liberté restreinte, à la discipline jalouse qui caractérisait son salon ; et elle s'élance, comme le poltron révolté, dans une série de démonstrations, — idolâtrie, amoureuse ivresse, sensualités idéales, aventureuse ambition, — où nous aurons quelque peine à la suivre.

L'histoire n'est pas longue des relations qui avaient dès longtemps précédé cette correspondance entre madame Geoffrin et le roi Stanislas. Ils s'étaient connus à Paris vers 1753. Stanislas était le fils d'un grand seigneur polonais, très mêlé, et avec un singulier éclat, à l'histoire militaire et diplomatique des puissances du Nord depuis le commencement du siècle. Madame Geoffrin écrit de lui quelque part : « J'ai connu le père du roi de Pologne en France où il fit deux voyages assez consécutifs. Nous eûmes *une liaison tendre et suivie :* il ne passait pas de jour sans me voir. Il me dit qu'il voulait que je fusse la mère de ses enfants. Je lui jurai d'en remplir tous les

devoirs. J'ai accompli mon engagement : j'en ai vu cinq à Paris[1]. » Des cinq enfants du comte Poniatowski, madame Geoffrin distingua surtout celui qui devait être roi. Elle n'avait pas la main malheureuse. Elle posa pour le rôle de mère, ayant déjà cinquante-quatre ans, vis-à-vis de ce jeune homme qui n'en avait pas plus de dix-neuf, lui donna de bons conseils trop peu suivis, paya ses dettes sans cesse accrues, et finalement, après trois ou quatre mois seulement de cette tutelle volontaire, l'abandonna à sa destinée. On sait ce qu'elle fut. Le séduisant pupille de la vieille Geoffrin fut l'amant de la grande-duchesse Catherine, ambassadeur à sa cour quand elle devint impératrice de Russie, son protégé jusqu'à se faire nommer roi quand l'altière souveraine eut jeté, sur le royaume prêté à son favori, ce regard de convoitise ardente qui alluma l'incendie dans lequel périt la Pologne. Stanislas avait été élu en 1764. L'honneur était grand, l'aventure singulière, celle d'un galant couronné par sa maîtresse, pour la plus grande gloire et le profit manifeste de celle-ci. C'est dans la remarquable étude dont M. de Moüy a fait précéder la *Correspondance* de Stanislas qu'il faut chercher tout ce qui se rapporte à la première moitié de ce règne, aussi long que malencontreux. Ni le roi, ni son peuple, ni ses adversaires du dedans et du dehors n'avaient jamais été jugés avec plus de sagacité et de vérité, sans parler du talent de l'historien qui est de premier ordre.

La Pologne, qui depuis un siècle se détruisait elle-même, tantôt lentement par le vice de sa constitution, tantôt avec l'éclat assuré, même dans son déclin, à ses qualités guerrières, la Pologne n'était plus qu'un champ de bataille ouvert à l'invasion de ses voisins, et où son roi seul ne pouvait combattre. Entre les confédérations catholiques

1. Lettre à Marmontel (juillet 1766).

qui se disaient patriotes et les dissidents qui croyaient représenter l'esprit nouveau ; entre la France, appui équivoque des uns, et les puissances du Nord dont le zèle pour les autres couvrait un dessein d'usurpation trop manifeste, vous figurez-vous le rôle de ce roi placé là, sur le trône de Sobieski, pour recevoir tous les coups, subir toutes les avanies ; sacrifiant sans cesse, comme il l'avoue noblement, « l'honneur au devoir » ; calme, patient et courageux parmi tant de passions enflammées, « la pompe à la main », comme il le disait encore, au milieu de l'incendie ; — vous le figurez-vous, quand il écrivait, poussé à bout par tant d'outrages : « J'ai épousé Xanthippe ! » mais une Xanthippe à deux faces : l'une qui menace le sabre au poing, l'autre qui sourit à l'étranger ; — Xanthippe acariâtre, guerroyante, incendiaire, homicide, et qui finit par conspirer contre la liberté du roi, contre sa vie, témoin l'attentat du 3 novembre 1771. Un pareil roi, — et même avant d'avoir vu se développer dans l'histoire, comme ils se montrent dans la suite de cette correspondance, tous les incidents de ce long martyre, — un tel roi, du jour où il monte sur le trône au milieu des circonstances que tout le monde connaissait, qui donc, étant de sens rassis, aurait trouvé des cris de joie pour célébrer son avénement ? Madame Geoffrin n'est pas si timide ni si prévoyante : « Mon cher fils, écrit-elle (octobre 1764), mon cher roi, mon cher Stanislas-Auguste ! vous voilà trois personnes en une seule ! Vous êtes ma Trinité ! Imaginez, s'il vous est possible, mon transport de joie à la réception de cette divine lettre datée du 9. Je vous ai cru *notre bon Henri IV*, et moi je me suis crue Sully !... J'ai répandu des larmes de tendresse en lisant le détail de votre élection. Hélas ! oui, si j'avais été là, j'aurais crié bien haut : Mon fils ! mon fils ! et puis je serais tombée morte de joie. Mon cœur s'élance vers vous et mon corps

a envie de le suivre. Tenez, mon cher fils, si vous êtes un aussi grand roi que je le désire et que je l'espère, pourquoi n'irais-je pas vous admirer comme un autre Salomon? Je ne veux point voir cela comme impossible... »

C'est à cet excès d'inintelligent enthousiasme, à ce paroxysme d'idolâtrie aventureuse, que monte du premier coup l'esprit de notre bourgeoise de la rue Saint-Honoré, quand elle apprend le résultat de l'élection de 1764. La Trinité! Sully! Salomon! voilà le premier élan de cette adoration dont nous aurons à signaler les effets, le premier cri de cette ambition d'influence dont nous aurons à parler, le premier indice de cette vanité qui montrera à l'Europe railleuse une « reine de Saba » à la cour de Pologne deux ans plus tard. Il n'est pas vrai (M. de Moüy l'a prouvé) que Stanislas eût en rien encouragé un pareil essor de déraison, en écrivant à madame Geoffrin, aussitôt après son avénement : « *Maman, votre fils est roi!* » Stanislas écrit plus simplement; il est plus maître de ses sentiments et de son style souvent excellent; Voltaire disait : « Je connais trois têtes couronnées qui feraient honneur à notre Académie : l'impératrice de Russie, le roi de Pologne et le roi de Prusse[1]. » Ajoutons que Stanislas apprécie mieux sa situation et qu'il a moins de confiance dans sa fortune. N'importe; à l'amertume bien souvent tragique de ses confidences, madame Geoffrin répond par un optimisme infatigable et un fétichisme sans merci :

« ... Quand je songe que mon cher fils, que j'ai vu bien jeune, que j'ai bien grondé, est roi, et m'aimant autant qu'il m'aimait quand il n'était que mon fils, *la tête me pète et mon cœur brûle.* Mon cher fils, je vous répète ce que je viens déjà de vous dire ; votre ambition est satisfaite, vos occupations fixées, rien ne peut plus vous égarer... (Octobre 1764.) »

1. *Correspondance générale,* 20 décembre 1766.

« ... Vous êtes comme l'époux du Cantique : l'odeur de vos parfums se répand partout. En vérité, la voix est universelle que vous êtes un grand roi... Oui, oui, j'irai, *comme la reine de Saba*, admirer votre sagesse! Puisque mon fils est roi, je peux bien me comparer à une reine... (Avril 1765.) »

« ... Je ne veux, dit-elle plus tard (24 juin), dans un accès de résipiscence modeste, je ne veux, en allant en Pologne, ni exciter ni satisfaire la curiosité de voir une très petite particulière qui vient d'un bout à l'autre du monde voir un roi... Je dirai comme Bérénice disait à Titus :

Je passerai mes jours, seigneur, sans rien prétendre,
Que quelque heure à vous voir, le reste à vous attendre. »

Et le 3 février de cette grande année qui la verra partir :

« Mon cher fils, mon adorable enfant, mon roi, *je suis à vos genoux!* Votre lettre du 15 janvier, en me faisant pleurer, m'a mis bien de la douceur dans l'âme... Mon impatience d'embrasser mon fils est bien augmentée. Je viens d'envoyer chez mon sellier pour faire avancer (le travail de) ma voiture; oui, mon cher fils, *j'irai vous adorer!...* »

Toute cette scène de *mamamouchi*, le carrossier de madame Geoffrin et la Sulamite, Salomon et Bérénice, l'adoration sur toute la ligne, « *Marababa Sahem!* comme dit maître Covielle, ah! ah! que je suis amoureuse de vous! » — toute cette confusion si étrange sous la plume d'une femme à laquelle Horace Walpole avait dit un jour : « O sens commun! assieds-toi là » ! cette exaltation qui ressemble à l'amour-foudre de Stendhal, tout cela n'est-il pas l'indice d'une âme troublée jusqu'au fond où le trouble rencontre la comédie?

III.

Une folle, si elle n'était que folle, ne serait pas comique. Une femme raisonnable, qui sort de son bon sens par une sorte d'ivresse soudaine et d'impétueux engouement, cette

femme peut prêter à rire. Cela n'est que trop vrai de madame Geoffrin : la vue de ce trône, dressé tout à coup sur le bord de la Vistule pour ce beau jeune homme dont elle a payé autrefois les dettes, et si obscurcie qu'en soit la splendeur dans les nuages menaçants du Nord, cette vue a troublé sa tête, exalté son âme, faussé sa raison. Elle, la Parisienne rivée à cette table d'hôte dont elle fait si exactement les frais, elle qui n'est jamais sortie de sa ville natale, elle médite un voyage vers ces terres lointaines où s'est levé l'astre qui brillera désormais sur sa destinée. Elle en a la première idée. Elle l'a conçu sans provocation; elle le projette et l'arrange sans trop d'encouragement. On sent la bourgeoise qui tout à coup se guinde à jouer un grand rôle. On voit la vieille femme que va rajeunir le contact de ces belles mains dont chacune de ses lettres exalte la finesse et glorifie la beauté, et qui, en attendant de les baigner de ses larmes, les baise et les rebaise platoniquement sur le papier. « ... Oui, mon cher fils, écrit-elle au roi (avril 1765), j'ai le projet très formé d'aller vous voir l'année prochaine. Je partirai de Paris le 1er avril, et j'irai doucement, tant que terre me pourra porter, jusqu'au pied de votre trône, et là *je mourrai dans vos bras de joie, de plaisir et d'amour...* — ... Je vous aimerai bien, lui dit-elle ailleurs, vous méritez d'être adoré !... — Je supplie Votre Majesté de vouloir bien me donner sa belle main à baiser. Hélas ! ce n'est plus pour moi qu'un plaisir en idée ! (Elle était revenue à Paris, octobre 1766.) Mais je l'ai goûté *bien réellement* pendant mon séjour à Varsovie. » — « Je baise bien tendrement les belles mains de Votre Majesté. Heureux qui les baise ! C'est ce que dira toujours celle qui les a tant baisées !... »

Voyons ; est-ce de l'amour cela? Moi, je veux bien dire non ; mais qui me répond du contraire? Qui me garantit l'innocence de cette ardeur qui s'épuise à multiplier, et jus-

qu'au ridicule, les formes de l'adoration physique? Après les mains du roi, ce qui passionne le plus madame Geoffrin, ce sont ses cheveux... « Je ne suis pas étonnée que vos beaux cheveux grisonnent ; la tête qui les porte est remplie de choses (les soucis du règne) qui ne sont pas saines... » Et après l'attentat de novembre 1771, le roi ayant été blessé à la tête : « Et vos beaux cheveux! lui écrit-elle, ne serez-vous pas obligé de les faire couper?... »

Les citations qui précèdent m'ont fait anticiper de quelques années l'époque où nous nous étions arrêtés : elles sont postérieures au grand voyage, mais elles contribuent à caractériser au vrai cette préoccupation sensuelle de l'honnête bourgeoise, dont je ne médis pas, que je signale seulement comme un ridicule dont je m'amuse. Mais, encore une fois, qui me répondra que cette passion ne fut qu'un entraînement de la plume, trop complaisante à de tendres souvenirs? La reine d'un salon rival de celui de madame Geoffrin, la célèbre marquise Du Deffand, aussi âgée qu'elle, est bien amoureuse d'Horace Walpole. Dans un vieillard, l'amour est un ridicule ; c'est une honte, dit Ovide : « *Turpe senilis amor.* » Dans une femme atteinte de « l'irréparable outrage », l'amour est simplement digne de pitié, à moins que, caractérisé comme le fait Brantôme dans un hideux chapitre, il n'inspire l'horreur. Mais qui parviendrait à extirper dans un cœur humain, si glacé qu'il soit par l'âge, la fibre secrète,

Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ ;

celle que fait vibrer encore sous son enveloppe endormie la vue d'un beau visage, le parfum d'une blonde chevelure, l'étreinte, même banale, d'une main délicate et veloutée? « Je baise et rebaise vos belles mains! » Qui ex-

pliquera comment un jeune cœur, séduit par l'éclat du rang, ou la renommée du génie, même à son déclin, ne tiendra compte dans un homme célèbre que de ce qui l'attire, sans regarder à ce qui le rebute? Pourquoi Ninon a-t-elle encore des amoureux à l'âge où une femme garde à peine ses amis? Pourquoi Elisabeth d'Angleterre a-t-elle de si jeunes amants, et Gœthe de si jeunes amoureuses? Pourquoi l'inépuisable amour de Jacques Ampère pour sa doyenne d'âge, madame Récamier? Pourquoi Mérimée sexagénaire écrit-il à la jeune présidente d'une cour d'amour dont il est le secrétaire: « Je vous aime! » Comment Anacréon, l'ancêtre de tous ces soupirants attardés, célèbre-t-il, couronné de roses éphémères, l'immortel sourire de la déesse à laquelle il a consacré sa vieillesse (*athanaton mediasasa*)? Voltaire est plus modeste et plus sage:

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours,
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore...

Voltaire a beau être prudent; l'âge qui est un motif de pratiquer la sagesse n'en donne pas toujours le conseil. « En amour, disait Chamfort, tout est vrai, tout est faux; et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité. » Et puis quelle est la femme qui se croit décidément vieille? « ..... Mon cœur n'a encore que vingt ans, écrit madame Geoffrin (en 1768); et ce n'est qu'à force de raison, de sagesse et de réflexion que je me persuade que je suis plus vieille que lui... » D'autres fois, elle ne le croit pas : « Si je ne m'étais jamais regardée au miroir, écrit-elle beaucoup plus tard, je ne me serais pas cru plus de quarante ans. Je ne me sentais rien de la vieillesse...»

Lise non plus, la vieille coquette de La Bruyère ; elle, pourtant, se regarde au miroir, elle met du rouge, elle place des mouches sur son visage... Faisant cela, « elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, et que Clarice en effet (une autre coquette), avec ses mouches et son rouge, est ridicule... » Et la conclusion, c'est que personne ne peut dire, personne ne sait où s'allument les feux tardifs qui brûlent au sein de ces temples dévastés par les orages de la vie humaine, sur ces autels tombés en ruine sous la main du temps.

On voit que je pose timidement des questions qu'une sorte de décence m'interdit de résoudre ; il est bien vrai que l'aimable Stanislas ne prend pas le change sur la sentimentalité de madame Geoffrin et qu'elle ne l'empêche pas de dormir, quand les soucis du trône le lui permettent. Pour lui, la reine de Saba n'est que sa mère. C'est le plus sincèrement du monde que son royal fils d'adoption lui donne ce nom peu compromettant : « Ma chère maman, lui avait-il écrit après son élection, *je règne, ne me grondez pas...* » Il dirait presque, comme les enfants qui ont fait une sottise : « Je ne le ferai plus. » Soit, mais l'enfant qui ne peut être grondé, qui a fait tant de dettes et qu'on a pu morigéner en son temps, est devenu *un beau roi* (page 255), *une jolie Majesté* (page 246). On peut bien le brusquer quelquefois ; au fond, on l'adore, et même il vient un moment où, pour une cause futile comme en trouvent si facilement les amoureux, on se brouille avec lui, on lui renvoie ses lettres... Rien ne manque à cette comédie de l'amour sénile, comme rien n'a manqué non plus, nous le verrons bien, à celle de l'ambition vaniteuse, exigeante et querelleuse qui s'était greffée sur l'amour.

IV.

Le voyage de madame Geoffrin à Varsovie, le temps qu'elle donna à ses préparatifs, les pensées auxquelles dès cette époque elle ouvrit son esprit, les sentiments qu'elle en rapporta, c'est bien cela qui compose cette longue comédie dont elle fut le principal personnage. M. de Moüy dit avec beaucoup de justesse que le jour où madame Geoffrin apprit l'élection de Stanislas-Auguste au trône de Pologne, « quelque chose se remua en elle ». J'aurais pu citer ce mot si vrai à propos de son singulier amour. Je le réservais pour caractériser son ambition plus étrange encore. Oui, quand elle vit sur un trône l'aimable enfant qu'elle avait logé, nourri et voituré à Paris, pendant trois mois, dix ans auparavant, « quelque chose se remua en elle » dans cette vieille tête, non moins que dans ce cœur trop sensible. Ambitieuse, elle l'était : ambition d'importance, de renommée, de domination : jalousie de celle des autres. Elle régnait depuis trente ans rue Saint-Honoré ; — et croire que son joug fût aussi léger que celui du Seigneur, c'est en dire plus que n'en pensaient ses familiers eux-mêmes qui ne lui ménageaient pas, même au sortir de son salon, leurs satires et leurs épigrammes. Elle était grondeuse, vétilleuse et intolérante, ne laissant guère de liberté à la causerie qu'elle arrêtait d'un mot : *Voyons, voilà qui est bien !* disait-elle, jetant le mot comme de l'eau froide sur la fantaisie des gens ; — généreuse et donnante, mais d'une manière que Sainte-Beuve a qualifiée en disant qu'on retrouvait là, au sein d'une nature excellente, « un coin d'égoïsme et de sécheresse ». Personnelle, elle l'était dans les plus petites choses, ne permettant pas, disait-elle, « qu'on racontât ses histoires, ni qu'on touchât à ses pincettes ». Les mots qu'on a cités d'elle ont en général

ce caractère ou sont empreints d'une dureté brève et tranchante. A Rulhière, qu'elle engageait à jeter au feu un manuscrit qu'il lui avait lu : « Je vous le paierai tant, » lui dit-elle; et comme l'auteur s'indignait: « En voulez-vous davantage?... » Ce fut sa réponse. En aucun cas il ne fallait lui tenir tête, surtout si on avait raison contre elle. Boileau disait un jour au duc d'Orléans qui, dans une discussion avec lui, s'était emporté : « Monseigneur, à l'avenir je serai toujours de l'avis de V.A. S. quand elle aura tort. » Marmontel aurait pu en dire autant à madame Geoffrin. Il ne l'eût osé, et, comme il le disait un jour à l'abbé Raynal : « Avec elle il n'y a pas à badiner. » J'ai dit qu'elle le logeait. Mais *Bélisaire*, censuré et mis à la Bastille, l'avait refroidie pour l'auteur des *Contes moraux*, et il dut quitter sa maison. Ce qui lui a fait écrire un peu durement[1] « que, semblable à cet Anglais vaporeux qui se croyait de verre, elle évitait comme autant d'écueils tout ce qui l'aurait exposée au choc des passions humaines; et de là sa mollesse et sa timidité sitôt qu'un bon office demandait du courage. » — Avec cela, dit Marmontel, « un fond de fierté et même un peu de vaine gloire ». J'ajoute, après avoir lu sa correspondance avec le roi de Pologne, un besoin de régenter et de dominer même ceux qu'elle aimait. Elle disait à ses familiers, une fois réunis à son grand couvert : « Messieurs, soyons aimables ! » C'était l'ordre. Elle en voulut à mort a un pauvre abbé italien, ami de Montesquieu, qui, s'étant mis à table chez elle, fut pris d'une colique trop peu discrète et fut obligé de se retirer. Elle avait d'ailleurs, croyait-on, d'autres griefs contre cet abbé qui ne l'avait pas nommée dans un de ses écrits, et n'avait pu non plus décider l'ambassadeur de Sardaigne, le marquis de Saint-Germain, à faire sa connaissance. Quoi qu'il en soit, l'abbé fut remercié. Montesquieu, qui était son

1. *Mémoires*, liv. VI.

ami, lui écrivit des lettres faites pour le consoler, et qui ne sentent pas trop la légende.

« ... Je suis bien étonné, mon ami, du procédé de madame Geoffrin. Je ne m'attendais pas à ce trait malhonnête de sa part contre un ami que j'estime, que je chéris, et dont elle me doit la connaissance. Je me reproche de ne vous avoir pas prévenu de ne plus aller chez elle. Où est l'hospitalité? Où est la morale? Quels sont les gens de lettres qui seront en sûreté dans cette maison si l'on y dépend ainsi d'un caprice? Elle n'a rien à vous reprocher, j'en suis sûr : ce qu'elle a dit de vous ne sont que des sottises... Après tout, qu'est-ce que cela vous fait? Elle ne donne pas le ton dans Paris, et il ne peut y avoir que quelques esprits rampants et subalternes et quelques caillettes qui daignent modeler leur façon de penser sur la sienne... » (Décembre 1754.)

Quelques jours plus tard, Montesquieu reprend la plume à propos de médisances qui couraient sur le compte de l'abbé de Guasco :

« ... Je ne jurerais pas, écrit-il, que vous ayez eu tort de la soupçonner (cette bêtise) sortie de *la boutique près de l'Assomption*. Quand on a eu un grand tort, il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'excuser par toute sorte de voies : des tracasseries, on va jusqu'aux horreurs. Madame Geoffrin est venue chez moi, à ce qu'il m'a paru, pour me sonder... mais j'ai coupé court... Elle a paru un peu surprise. Notre conversation n'a pas été longue, et je me propose bien de rompre avec elle. Je ne la croyais pas capable de tant de méchanceté et de noirceur. » (Janvier 1755.)

J'ai cité ces extraits de la correspondance de Montesquieu, au risque de me faire dire par M. de Moüy que, voulant trop prouver, je ne prouve rien. Il aurait peut-être raison. Et aussi je ne me prévaux pas contre la mémoire de madame Geoffrin de ces duretés hyperboliques où s'est emportée la rancune du grand écrivain. Je n'y cherche qu'une chose, comme dans tous les témoignages que j'ai invoqués (j'en avais la main pleine); je cherche à éclairer la scène sur laquelle madame Geoffrin s'était montrée avant de

voyager en Pologne, et à ne rien omettre de son bagage, en bien ou en mal. On sent qu'au fond ce n'est pas là ce qu'on peut appeler une bonne femme. C'est une riche vaniteuse, entêtée d'importance, la prenant où elle peut, la grossissant dès qu'elle y voit jour, aimant à dominer et à régner.

Mais, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours!...

Il y a un moment où on lui appliquerait volontiers ce mot de Néron à sa mère. D'un autre côté, je lis dans une note très bien faite, à la suite d'une autre lettre de Montesquieu, nullement malveillante pour notre héroïne : madame Geoffrin s'était faite « une manière de dictateur de l'esprit, des talents, du mérite et de la bonne compagnie, — très officieuse pour ceux qui lui convenaient, sans miséricorde pour ceux qui ne lui plaisaient pas; tenant, disait-elle, une aune par laquelle elle jugeait à l'œil si les gens qu'on lui présentait pouvaient devenir des *meubles qui convinssent à sa maison.* » Et Grimm, un des hommes que madame Geoffrin supportait le mieux et qu'elle loue le plus au courant de sa plume, Grimm disait, en plaisantant, de ce mobilier intelligent et docile qui remplissait son salon: « Mère Geoffrin fait savoir aux amis qu'elle renouvelle les défenses et lois prohibitives des années précédentes, et qu'il ne sera pas plus permis que par le passé de parler chez elle ni d'affaires intérieures, ni d'affaires extérieures, ni d'affaires de la cour, ni d'affaires de la ville, ni de politique, ni de finances, ni de religion, ni de gouvernement, ni de théologie, ni de grammaire, ni de musique, ni en général d'aucune matière quelconque. » Et Grimm intitulait son règlement: « *Annonces et Bans de l'Église philosophique*, » promettant d'y obéir.... si on l'y forçait. Figaro ne disait pas mieux.

« Si vous trouvez des gens qui me haïssent, disait spirituellement madame Geoffrin, gardez-vous de leur dire le

peu de bien que vous pensez de moi ; ils m'en haïraient davantage... » madame Geoffrin avait été bien servie par ses amis. C'est à eux que nous avons emprunté presque tout le mal que nous avons dit d'elle, ne voulant pas la flatter. Leurs témoignages pourtant, clair-semés dans leurs écrits, n'auraient pas suffi à la faire sortir de ce que nous avons appelé sa légende, si elle n'avait pris soin de se révéler elle-même par une de ces trahisons posthumes qui nous sont devenues familières, et dont M. de Moüy s'est fait bon gré mal gré le complice. La voilà donc, son portrait peint par elle, en pied et tout entière ; rien n'y manque : Elle est un esprit libre, qui n'aime pas beaucoup la liberté des autres. Elle est bienfaisante et donnante, à condition d'obliger les gens de la manière, disait-elle, qui soit la plus agréable pour elle-même. Elle est douce, à condition de n'être pas provoquée. Elle est modérée dans son langage, à condition de n'être pas piquée au jeu par quelque inconvenance ou quelque rivalité ; témoin les injures qu'elle prodigue, avant son départ pour Varsovie, à deux pauvres diables qu'elle croit ses concurrents dans la faveur du roi : l'architecte Louis et l'aventurier Lamarche. « J'ai vidé mon sac, écrit-elle au roi, et je ne le remplirai plus de cette ordure... » Enfin, dirai-je encore, elle est modeste, et très résignée à accomplir jusqu'au bout son humble destinée de pourvoyeuse de culottes de velours, à condition qu'elle ne verra pas briller, à l'horizon, à travers les brouillards du Nord, une couronne sur la tête d'un jeune roi dont elle se croit follement la feudataire.

Elle part donc un jour, attirée par cette lueur trompeuse ; elle part dans la fameuse voiture à laquelle on travaille depuis deux ans, escortée d'un personnage de la cour de Pologne, un des chambellans du roi, à peu près comme une princesse du sang. A la cour de Vienne, elle est reçue comme une curiosité. Si bienveillante que fût Marie-Thérèse,

elle ne pouvait se faire d'illusion sur le compte de cette bourgeoise de Paris dont les dîners avaient, à la vérité, une grande vogue, mais qui n'était guère à la hauteur de sa renommée. Marie-Thérèse et « maman » Geoffrin ! vous voyez d'ici le tête-à-tête. Les vraies reines des salons parisiens, aux diverses époques du dernier siècle, les comtesses de Rochefort, d'Egmont, de Choiseul, les Tencin, les Du Deffand, les Lespinasse, les d'Epinay, auraient autrement représenté l'esprit français auprès de la grande et intelligente souveraine. L'esprit français d'alors, c'était un roi. Il lui fallait de grands écrivains pour ambassadeurs. On sait l'accueil qu'il recevait partout, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, même à Londres, quand il voyageait. Madame Geoffrin n'est pas une sotte, il s'en faut; elle a trop de vanité pour représenter l'esprit des autres. En présence de Marie-Thérèse, elle ne sait que répéter, soit avant, soit après son séjour à Varsovie, l'éternelle litanie des agréments physiques de son roi :

« J'ai vu l'impératrice; elle m'a reçue avec une bonté incroyable; elle m'a menée dans son cabinet, m'a fait asseoir vis-à-vis d'elle (elle m'a fait asseoir !) et cela pendant près d'une heure. Elle m'a parlé de mon voyage; elle m'a demandé votre portrait; elle l'a trouvé très joli; mais je l'ai assurée que Votre Majesté était beaucoup plus jolie encore (beaucoup plus jolie !); et puis j'ai fait *l'énumération* des agréments de votre personne et de votre esprit, et je n'ai pas oublié la bonté et la droiture de votre cœur. Enfin, j'ai beaucoup parlé de Votre Majesté, avec ce sentiment qui m'est nécessaire pour vivre. Elle a la plus belle main, ainsi que Votre Majesté. Je l'ai tenue dans les miennes pendant toute la visite, et je l'ai *baisée et rebaisée* presque autant de fois pendant une heure que j'ai baisé celle de Votre Majesté pendant mon séjour à votre cour (24 septembre 1766.) »

On voit que cette lettre est d'une date postérieure au séjour de madame Geoffrin à Varsovie, lequel dura du milieu de juillet au 13 septembre. Que se passa-t-il pen-

dant ces deux mois? La correspondance ne nous en dit à peu près rien qu'il ne faille deviner ou commenter; mais le commentaire est facile. Madame Geoffrin emporta de son séjour auprès de Stanislas un mécompte manifeste et une blessure très vive, blessure que nous voyons saigner plus d'une fois dans la suite de son commerce épistolaire avec le jeune roi. Blessure d'amour?... je ne l'affirmerai pas plus ici que je ne l'ai fait ailleurs; mais dans un cœur sensible, irritable, vaniteux à l'excès, toute jalousie prend facilement le langage et l'accent de l'amour. Stanislas avait singulièrement muré sa vie intime pour les regards de ses soupçonneux sujets; il n'avait pu y fermer tout accès aux sentiments tendres... Est-ce par cette porte qu'entrait la jalousie de madame Geoffrin? n'est-ce pas plutôt par celle des « entours », comme elle les nomme, les frères du roi, ses belles-sœurs, ses parents, les personnes influentes ou favorisées? Je le croirais volontiers, sur le témoignage qu'elle en donne elle-même dans la suite de sa correspondance. Bien que nous n'y trouvions pas ce que le roi appelle la « terrible lettre » à laquelle il répond assez durement, nous en avons d'autres qui en disent assez: « ... Il y avait longtemps, écrit madame Geoffrin (1768), que mon cœur était trop plein. Je n'ai pas pu le contenir plus longtemps... il s'est répandu. » Mais c'est au moment même où elle vient de quitter la Pologne (en 1766) que son dépit s'exhale avec une vivacité bien singulière. Le roi, à ce qu'il paraît, avait, dans une lettre précédente, tutoyé sa vieille maman. « ..... Il y a un *tu* dans la lettre de Votre Majesté qui m'aurait fair mourir de *joie et d'amour* il y a quelques mois; mais j'ai trouvé une si grande différence entre les lettres et les actions, que je regarde ce *tu* comme *une illusion de Satan*. Cependant j'ai versé des larmes en le lisant; j'en répands encore en ce moment en le répétant. Mais hélas! je n'ai rien de plus raisonnable à faire que

de me garantir de *vos enchantements* et de me rappeler ce que j'ai souffert... »

A cela le roi répond : « Pourquoi me dites-vous : *J'ai trouvé une si grande différence entre les lettres et les actions !* Cela est bien injuste. Souvenez-vous qu'il n'y aurait jamais eu de nuage entre nous si on ne vous avait *poussée contre moi*, en vous armant de tout ce qui pouvait et devait *blesser le plus ma sensibilité*..... Ah ! vous me faites souvent cruellement et injustement souffrir !... »

C'est quelque temps après cet échange de reproches et pour une cause inconnue que madame Geoffrin se donna la petite satisfaction, légèrement ridicule, de renvoyer au roi les lettres qu'elle en avait reçues. Voltaire avait, quelques années auparavant, avec plus d'esprit et plus de raison, renvoyé à Frédéric tout ce qu'il tenait de lui, croix et pensions :

Je les reçus avec tendresse,
Je les renvoie avec douleur,
Comme un amant, dans sa jalouse ardeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Madame Geoffrin y mit moins de façons et y employa moins de poésie. Sa lettre est fort sèche et n'est guère franche. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à ce coup de tête, digne d'une amoureuse de Molière, que nous avons une partie de ces lettres du roi que M. de Moüy a pu reproduire avec le consentement de la famille illustre qui les avait conservées. Et n'est-il pas vrai que ce sont justement ces lettres, semées de récriminations si légitimes, et si étrangement répudiées par l'irascible bourgeoise, qui sont comme la preuve, donnée aux dépens de l'original lui-même, de la vérité du portrait que nous avons essayé de tracer d'après M. de Moüy et les meilleurs maîtres ? L'esprit de vaine gloire, le penchant à la domination, l'égoïsme dans l'amitié comme dans la bienfaisance, une jalousie d'importance, quelque

chose d'étroit, de grondeur, de soupçonneux, d'exclusif, tout cela ressort de certaines pages de ce curieux livre, qui nous donnerait surabondamment raison, si nous avions pu être soupçonné de parti pris contre une maîtresse de maison en son temps si bien pourvue, contre une renommée au demeurant si innocente.

Innocente, oui sans doute; madame Geoffrin était une honnête femme qui ne voulait faire de mal à personne. Il est un point toutefois qui nous semble établi sans réplique, grâce à cette correspondance si heureusement retrouvée. La « maternité » de madame Geoffrin avait été, vis-à-vis de Stanislas-Auguste, exigeante, envahissante, parfois importune. Elle n'avait pas fait simplement, j'entends avec simplicité de cœur, le voyage de Pologne. Elle avait voulu être une madame-mère auprès de ce trône dont les périls ne diminuaient ni l'éclat ni le prestige. A Paris, madame Geoffrin n'avait pas voulu souffrir de rivaux avant son départ; nous avons vu comment elle traita ceux qui s'étaient entremis près de la cour de Versailles, au nom du roi, sans la consulter. La langue française n'eut pas de mots assez injurieux pour les qualifier. A Varsovie, c'est la même jalousie de toute concurrence, même la plus légitime : « Les vrais amis, écrit-elle au roi, veulent être *distingués et ménagés* ; et presque toujours les rois ont des entours dont les intérêts s'opposent *aux succès des vrais amis...* » M. de Moüy a eu la fortune de découvrir une Note écrite par un des neveux de Stanislas, un des fils de son frère aîné; et cette note, qui appartient également aux archives de la famille Poniatowska, prouve à quel point madame Geoffrin, revenue à Paris, y avait gardé rancune au sage roi qui lui avait refusé, à bon droit, toute influence dans ses affaires d'État. « Je passai par Paris pour aller en Angleterre, écrit ce jeune prince. J'y vis madame Geoffrin, qui, s'étant déclarée à toute l'Europe l'amie du roi, dans

un entretien qu'elle eut avec moi, *se permit de blâmer dans sa conduite des choses qui ne me paraissaient pas devoir l'être;* et je crus (bon) de lui en faire l'observation. Cela l'étonna de la part d'un jeune homme qu'elle comptait *gouverner;* dans le second voyage que je fis à Paris, elle resta aimable avec moi et plus discrète dans ses discours[1]...» Ceci était écrit en 1771. Madame Geoffrin avait passé la soixante et onzième année de son âge. Le besoin de critiquer, d'agir et d'*influer* ne la quittait pas. Quelques années plus tard, nous la voyons écrire à Stanislas pour demander au profit du prince Louis de Rohan le « chapeau » dont disposait le roi de Cologne. « C'est un très grand seigneur, écrit-elle, *qui est fait pour avoir un chapeau...* » On sait que le prince Louis fut cardinal, et quel honneur il fit plus tard à la recommandation de madame Geoffrin. Celle-ci, du reste, fut la dernière qu'elle adressa au roi Stanislas. Elle mourut l'année suivante (1777).

Revenue mécontente, nous avons vu que madame Geoffrin avait laissé Stanislas blessé au vif. La confiance expansive qui avait signalé entre « maman » et son fils la lune de miel de l'avénement ne se retrouva jamais au même degré dans les dernières années, malgré bien des retours qu'encourageaient, à tour de rôle, soit la bienveillance naturelle de cet aimable roi, soit la passion persévérante de sa rude amie.

V.

Sa rude amie; oui, certes, elle fut par instants trop *rude* envers ce roi pour lequel on peut bien dire qu'elle avait été trop tendre. Mais l'injustice serait double de rester sur un mot qui ne caractérise qu'un côté de la physionomie de madame Geoffrin et qu'une période de

1. *Correspondance.* Note de la page 408.

son histoire. L'injustice serait pour elle, et aussi pour M. de Moüy, si nous ne tenions grand compte du bien qu'il en a dit, en regard des critiques que la correspondance publiée par lui n'a que trop justifiées. Borné par les limites mêmes de notre étude, nous avons dû choisir entre les qualités et les défauts de madame Geoffrin, et ce n'est pas notre faute si les défauts ont pris toute la place dont nous pouvions disposer. M. de Moüy avait plus de latitude. Il en a profité en juge impartial, en écrivain habile, n'ayant aucune raison de se brouiller outre-tombe, comme je l'ai fait peut-être, avec cette femme qui avait été, au demeurant, si bienfaisante à nos confrères d'autrefois; — qui donnait à tous, ne recevait de personne, même des rois, et qui aimait mieux, dit une chronique un peu naïvement recueillie par Sainte-Beuve, « boire tous les matins du mauvais lait que de faire de la peine à sa laitière en la congédiant ». Il y a bien d'autres témoignages des bons sentiments de madame Geoffrin, et de plus éclatants, notamment la protection qu'elle accorde aux Sirven recommandés par Voltaire. « Ce qu'elle a fait pour eux, écrivait-il, est digne d'une souveraine.... »

Son bon sens ne se montre pas moins que sa générosité, le jour où elle écrit à Stanislas qui lui avait demandé son portrait en pied : « Voici ce que madame Geoffrin, demeurant rue Saint-Honoré, répond au sujet de son portrait. Elle convient qu'étant à Varsovie, dans un de ces moments où elle était *transportée d'amour pour son roi*, elle lui promit de lui envoyer l'original de son portrait peint par Nattier; mais, à son retour chez elle, étant un peu plus de sang-froid, elle a trouvé que c'était une impertinence à elle d'envoyer son portrait en Pologne. Il est très grand. Elle est peinte en belle dame. Cela lui a paru ridicule à envoyer... Nous avons un proverbe qui dit qu'*il vaut mieux se dédire que se détruire...*

Voilà pour le bon sens de madame Geoffrin. Voici maintenant pour son esprit. Non, elle n'en manquait pas, quoi qu'en ait dit récemment un critique qui s'y connaît, d'abord parce qu'il en a beaucoup, et puis parce qu'il est le juge presque quotidien de celui des autres[1]. Madame Geoffrin avait de l'esprit, comme on dit vulgairement, argent comptant. Elle ne le faisait pas comme Égle faisait son visage; elle n'y était pas préparée par son éducation, qui avait été négligée. C'était un esprit fait à sa mesure, qui ne s'élevait pas, qui ne prétendait à rien de singulier ni d'original. Cela lui partait sous forme de répartie dans la conversation, ou tout au galop de la plume dans sa correspondance. Mais c'était souvent bien drôle, parfois même charmant. Quand elle se mit à faire ses préparatifs pour le voyage de Varsovie : « Je suis dans ces moments-ci, mon cher fils, écrivait-elle au roi, comme ces petits oiseaux qui s'essaient à voler. Il y a plus de dix ans que je n'ai découché de chez moi, et depuis un mois j'ai fait plus de cent lieues en allant à dix, à quinze, à vingt lieues de Paris. Et tous mes amis, qui sont très étonnés de mes courses, disent que c'est un essai pour un plus grand voyage. Je réponds : *Il n'y a rien d'impossible.* Il est vrai que mon objet est de me remettre en train d'aller. » (Août 1765.)

N'est-ce pas très spirituel cela, par le sentiment et aussi par le tour? Plus tard, parlant au roi de l'évêque de Varsovie qu'entre eux ils appelaient *Minet* : « Je suis bien aise, écrit-elle, que Votre Majesté ait une petite explication avec *Minet*. Il a beaucoup d'esprit, et l'esprit très agréable; il aime Votre Majesté et sait tout ce qu'il lui doit, mais quelquefois il ne le sent pas assez. *Ce n'est pas ce que l'on sait qui nous fait agir, c'est ce que l'on sent.* Or le défaut de *Minet* est d'être personnel! » (Septembre 1767.)

1. M. Sarcey, *XIX*e *Siècle*, 27 août.

Et ce mot si délicat, adressé au roi, même après la fameuse brouille qui les avait refroidis l'un pour l'autre : « Je connais la bonté de votre cœur ; mais je vois que je n'en connaissais pas les bornes, *c'est-à-dire que je ne savais point qu'elle n'en avait pas...* » (1771.) Et ce conseil qu'elle donne à Stanislas au milieu de ses détresses de tout genre, révoltes de ses sujets, invasion étrangère, première tentative du démembrement qui sera consommé quelques années plus tard : « Hélas! dit-elle, il n'y a ni conseils ni consolations à donner à Votre Majesté. L'espérance même est bannie de mon cœur. Il ne me reste que l'admiration de votre courage. Pour moi, le seul dont je me serais sentie capable aurait été, il y a longtemps, de remettre à l'impératrice (Catherine de Russie) son fatal présent, et d'aller vivre en Angleterre comme un particulier. Vous me ferez la réponse d'Alexandre : et vous aussi, si vous n'étiez pas roi!.... — Quand on me parle de la Pologne, je voudrais avoir la tête dans un sac. » (1773.) Madame Geoffrin, on le voit, n'était pas aussi brouillée avec l'histoire ancienne que ses biographes le supposent. Elle ne l'était pas non plus avec l'histoire du moyen âge. Quand sa fille, madame de La Ferté-Imbault, beaucoup plus dévote qu'elle, s'appliquait à écarter de la chambre de sa mère mourante les philosophes qui avaient été ses commensaux et ses amis : « Ma fille, disait-elle en souriant, est comme Godefroy de Bouillon : elle veut défendre mon tombeau contre les infidèles!... »

Je m'arrête ici, devant ce lit de mort... Non, madame Geoffrin ne manquait pas d'esprit, et elle avait dans le cœur, à ses bons moments, autre chose que de la rudesse. C'est tout ce côté plus agréable de la physionomie de cette femme célèbre que M. Charles de Moüy a voulu peindre, et qu'il faudra chercher dans son excellente étude, puisqu'on ne le trouvera pas dans la mienne.

En résumé, et sans que j'aie à faire ici amende honorable de tout ce que j'ai écrit sur madame Geoffrin, on devra y regarder à deux fois quand il s'agira de prononcer définitivement sur une femme que la légende avait surfaite, à laquelle pourtant l'histoire littéraire de notre pays doit conserver sa place à cette table où se sont assis pendant quarante ans les plus célèbres écrivains du dernier siècle. Cette table, c'était la sienne. Qu'elle y reste donc, qu'elle y préside, qu'elle y gouverne les appétits et les esprits ! Oui, que l'histoire laisse son rôle à la fille du valet de chambre Rodet, devenue une maîtresse de maison modèle, et qu'on ne la chicane pas trop sur l'abus qu'elle fait par moments de son sceptre gastronomique.

... illâ se jactet in aulâ!

Quant à la reine de Saba dont madame Geoffrin avait si naïvement envié le destin et rêvé la gloire, pourquoi ne l'avait-elle pas mieux connue ? Que n'a-t-elle imité sa modération et sa douceur ? Le pauvre roi Stanislas y eût mieux trouvé son compte.

«... Et la reine dit au roi Salomon : Ce qu'on m'avait dit dans mon royaume, de votre mérite et de votre sagesse, est bien véritable.

» Je ne croyais point néanmoins ce qu'on m'en rapportait jusqu'à ce que je sois venue moi-même... Mais j'ai reconnu qu'on ne m'avait pas dit la moitié de ce que je vois... Heureux ceux qui sont à vous ! Béni soit le Seigneur votre Dieu !... »

Ainsi parlait la reine des Sabéens, venue en grande pompe des confins de l'Arabie pour admirer un sage roi. Nous l'opposons, sans rancune et pour toute conclusion de cette longue étude, à la reine de Saba de la rue Saint-Honoré.

(15-16 Septembre, 1875.)

II.

UNE ARTÉMISE AU XVIIIe SIÈCLE.

« Les papiers de madame la maréchale de Beauvau furent laissés par madame la princesse de Poix à madame Standish, née Noailles, sa petite-fille. Elle les mit en ordre, y ajouta quelques lettres appartenant à la bibliothèque du château de Mouchy, et accompagna le tout d'une introduction et de notes.

» Les enfants de madame Standish, pour exécuter la volonté de celle qu'ils ont perdue, et pour rendre hommage à sa mémoire, offrent aujourd'hui au public l'œuvre que la mort a laissée inachevée entre leurs mains..... »

Ces lignes que nous lisons en tête du recueil des *Souvenirs de la maréchale princesse de Beauvau*, suivis des *Mémoires* du prince son mari, sont toute l'histoire de cette publication[1]. C'est madame Standish, si connue et si ad-

1. Un fort volume in-8° avec deux portraits. Paris, 1872. Chez Techener.

mirée à Paris pour son esprit et son grand sens, sous le nom de Sabine de Noailles, c'est l'arrière-petite-fille du maréchal qui a recueilli tous ces souvenirs, lettres, papiers de famille, citations, feuilles volantes plus ou moins rattachées à cette double mémoire ; ce sont ses fils, d'accord avec son neveu le duc de Mouchy, qui, pour répondre aux intentions de leur mère, ont récemment livré à la publicité ces précieux restes d'une longue vie (1729-1807), fragments brisés et incomplets où se retrouvent pourtant, même dans ce peu qu'elle nous en laisse, son unité morale et son respectable exemple. Madame de Beauvau fut une femme qui, en plein XVIIIe siècle, aima tendrement et exclusivement son mari, et qui lui conserva, quand elle l'eut perdu, étant âgée de soixante-quatre ans, un souvenir tout rempli d'angoisse et de passion.

L'ouvrage laissé par madame Standish se compose de deux parties bien distinctes, et auxquelles l'éditeur a donné à bon droit une pagination séparée. La première renferme les écrits et les lettres de madame de Beauvau depuis 1793 jusqu'à sa mort en 1807. La seconde est la Notice rédigée par Saint-Lambert et revue par M. Suard sous la direction de la maréchale. Elle porte le titre singulier de : *Mémoires pour servir à la vie du maréchal prince de Beauvau.* Le tout, précédé d'une belle Introduction par madame Standish et suivi d'un Appendice fort curieux, forme une œuvre intéressante pour le lecteur, importante pour l'histoire de la seconde moitié du XVIIIe siècle, et mérite de compter parmi les documents précieux qui, de près ou de loin, s'y rattachent.

Je n'en veux pas faire aujourd'hui l'analyse. Elle serait difficile. L'habile éditeur a dû séparer par des intervalles et des vignettes une foule d'écrits et de pensées qui ne semblaient d'abord n'avoir entre eux aucun lien, qui en ont cependant un véritable, j'entends le souffle d'une âme

profonde qui les inspire. Si vous ne vous attachez pas à recueillir cette impression, si vous ne saisissez pas ce fil conducteur, si léger dans la main et qu'aucun effort pourtant ne pourrait rompre, vous vous perdrez dans ce labyrinthe d'idées toujours les mêmes, d'une monotonie volontaire, avec une forme qui varie sans cesse, sans être jamais ni étudiée ni affectée. Le dirai-je, au risque de rapprocher des mots qui semblent s'exclure? tout cet ensemble est d'une simplicité saisissante. Le style a une pureté de cristal. L'âme s'y montre avec une sorte de naïveté juvénile. Sous cette plume que tient une main déjà desséchée par l'âge, on sent l'indestructible jeunesse du sentiment, le défi qu'il oppose « au nombre des années », et son éternelle victoire sur les ruines que le temps accumule sans cesse en nous et autour de nous. A ce compte-là, vous me direz peut-être qu'il n'y aurait pas de vieilles femmes. Eh bien, soit! le grand malheur! Lady Russell était-elle jeune, quand elle écrivait à son mari : «... Je ne sais rien de nouveau depuis que vous êtes parti; ce que je sais aussi certainement que je vis, c'est que j'ai été depuis douze ans une amante aussi passionnément éprise que jamais femme l'ait été, et j'espère l'être également pendant douze ans encore (ce qui la conduisait à la soixantaine), toujours heureuse et entièrement à vous[1]....» Les femmes ne savent pas assez que, ce qui les flétrit le plus vite, c'est le désordre et le vice. C'est aussi par l'oubli ou le mépris de leur vraie destinée, l'intrigue politique, les convoitises cupides, les intrusions égoïstes et altières, qu'elles sont vieilles avant l'âge, tandis qu'il y a comme une éternelle fraîcheur de beauté dans le calme de l'âme, la simplicité et la vertu.

1. *L'Amour dans le mariage*, par M. Guizot. Paris, 1855. Chez Michel Lévy.

Je n'abuserai pas toutefois, au profit de la maréchale de Beauvau, veuve et sexagénaire, d'un paradoxe si aventuré. J'aime mieux la prendre dans sa vraie mesure : elle est une épouse passionnée jusqu'à la mort. Ni le royal époux de l'inconsolable Artémise, ni Pœtus le proscrit, ni Sénèque le philosophe n'ont jamais été aimés par leurs femmes comme le maréchal de Beauvau l'a été par la sienne. Andromaque elle-même n'a pas versé plus de larmes, même dans Racine :

Ma flamme par Hector fut jadis allumée,
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée....

La flamme de l'amour, Andromaque croit l'avoir enfermée dans un tombeau, pendant que ce feu la brûle et circule avec son sang dans ses veines. La princesse de Beauvau lui donne son vrai nom, dans une page où la finesse du sentiment toucherait à la subtilité, comme elle le dit elle-même, si elle n'était si profonde et si sincère :

« Janvier 1795.

« Quand je fixe ma pensée sur la nature de ce sentiment qu'un si grand nombre d'années n'avoit point affoibli, je cherche un nom qui convienne également à tous les points de sa durée, et celui de passion me semble lui convenir encore mieux que celui d'amour. Je crois cette distinction plutôt délicate que subtile. Dans l'amour, le goût des sens, le plaisir de plaire et d'être préféré, en donnant plus d'ardeur à ce délicieux sentiment, devient la cause même qui l'altère et enfin le détruit.

» Mais pour expliquer comment deux personnes se sont aimées pendant quarante années, non comme amis, non comme époux, non plus même comme amants, mais comme s'ils n'avoient été créés que pour jouir l'un de l'autre, pour confondre leurs goûts, leurs intérêts, pour trouver de continuels motifs de se préférer à tout, pour ne se quitter jamais sans peine, ne se retrouver jamais qu'avec un plaisir mêlé d'émotion ; pour expliquer, dis-je, la nature de cette intime union, il faudroit un nom

qui ne convint qu'à elle. Celui de *passion* me semble le seul de ceux que nous connoissons qui pourra en donner l'idée... »

« Saint-Ger..., 19 mai 1795.

» C'est aujourd'hui le second anniversaire de ce terrible jour (la mort du prince de Beauvau) où j'ai perdu tout ce qui m'attachoit véritablement à la vie, où j'ai vu expirer celui à qui je devois depuis si longtemps le bonheur.... Comment puis-je exister en éprouvant ce vuide affreux d'une âme qu'un seul sentiment avoit si longtemps et si constamment occupée? C'est peut-être parce qu'il m'occupe encore à un degré qui ne peut être connu que de celle qui l'éprouve. Je le vois toujours, je l'entends, il me parle, je lui soumets toutes mes actions ; si je fais quelque bien, c'est pour l'honorer encore en l'imitant ; je sais ce qu'il sentiroit, et, dans ces temps de malheurs que son âme noble et sensible auroit eu tant de peine à supporter, je me reproche presque mes regrets, car je ne puis le regretter que pour moi, et qu'est-ce que mon bonheur comparé au malheur qu'il auroit si vivement senti ?... »

On a vraiment le droit de se demander après avoir lu de telles pages : Vous attendiez-vous à ce langage d'un tel amour et à ce miracle d'une si incroyable fidélité, presqu'à la sortie du XVIIIe siècle, ce siècle des épouses sans pudeur, des maris sans foi, des alliances de convention, des héritières sacrifiées, des grands noms servant d'enseigne au désordre affiché, à la galanterie impunie, à la trahison conjugale érigée en mode et devenue une des institutions de l'État? Vous y attendiez-vous? Un homme d'esprit écrivait récemment, à propos de cet ouvrage même de madame Standish[1] : « Nous touchons ici à la vraie *originalité* de ce livre. Dans un temps où la fidélité conjugale était réputée chose presque ridicule, le maréchal et la maréchale de Beauvau, mariés tous deux en

1. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet.

secondes noces, à quarante-quatre et à trente-cinq ans, se sont adorés... » *En secondes noces*, nous dit M. Geffroy. Le secret de l'énigme est peut-être là, dirai-je à mon tour. Mais non, M. Geffroy ne s'est pas assez souvenu de tant de belles pages qu'il a écrites sur les femmes du XVIIIe siècle, quand il nous a initiés avec un art si délicat au secret de leurs correspondances avec Gustave III. Il ne s'est pas dit qu'il est un des écrivains de notre temps qui nous ont le plus appris à les estimer et à les aimer. Il n'a pas songé à des publications récentes où les Montagu, les Noailles, les Lafayette se montrent si grandes dans la persécution, l'exil et la mort, femmes si magnanimes, épouses si courageuses qu'elles semblent racheter le siècle de ce ridicule qu'il a jeté sur la vertu. Il y a toujours une part d'exagération dans cette sorte de jugement public qui s'attache aux désordres des classes élevées, au milieu d'un état social où l'égalité n'existe pas. L'éclat et le bruit s'en répandent par mille rayons décevants, par mille échos mensongers. Ce qui est l'exception semble la règle. Le grand nombre est flétri pour les vices de quelques-uns, sorte de contagion qui résulte de l'opinion plus que de la réalité L'histoire est en train de réhabiliter en détail beaucoup de noms qu'elle avait condamnés en masse. Des livres tels que ceux de M. Camille Rousset, de M. de Loménie, de M. Geffroy, de madame Standish, contribueront pour une bonne part à cette tendance de réaction toujours un peu timide contre les préjugés historiques. « On est las, ce semble, écrit madame Stantish, des péchés du XVIIIe siècle, si cruellement et si longuement expiés. Mais cette dernière période de l'ancienne France, arrêtée dans son cours par une mort subite, la Révolution, — séparée de nous par des bouleversements qui la reculent bien au delà des limites naturelles du temps, inquiète encore l'esprit des

générations nouvelles. N'est-ce pas un devoir de leur prouver qu'à aucune époque tout au moins la Providence n'a refusé aux hommes la possibilité de la vertu, ni les grands caractères placés en quelque sorte au sommet de la société pour indiquer la ligne droite sur le chemin de la vie? »

Le prince de Beauvau est certainement un de ces grands caractères; mais nous ne le cherchons aujourd'hui que dans le reflet qui s'en détache parmi tant de pages touchantes consacrées à sa mémoire par la piété de sa femme; nous ne l'étudions que sous cette forme passionnée et pourtant toujours vraie que lui donne l'amour conjugal. « Tout ce qui est violent me blesse », dit-elle quelque part. Et lisez aussi cette charmante réflexion qui termine le récit d'une des plus nobles actions de la vie du maréchal :

« En 1771, la destruction du Parlement de Paris fut résolue : le roi tint un lit de justice à Versailles. Les capitaines des gardes, ainsi que les autres charges de la couronne, ont voix délibérative à ces lits de justice. Treize des pairs présents votèrent contre l'édit de suppression. M. de Beauvau, qui avoit toujours pensé qu'au défaut d'une représentation nationale, un corps intermédiaire, quel qu'il fût, étoit nécessaire entre le roi et le peuple, refusa sa voix, et plusieurs de ceux qui remplissoient de grandes charges en firent autant.

» Je ne sais s'il m'est permis d'ajouter que la manière dont M. de Beauvau exprima son refus, et l'air d'assurance modeste et noble avec lequel il se leva pour répondre au chancelier, fut remarqué par tous les spectateurs. *C'est un avantage dont il a toujours joui que celui d'être distingué dans les actions les plus simples, comme dans les plus importantes.*

» Le roi, en sortant de la séance, alla à la chasse, et M. de Beauvau, comme il arrivoit souvent, se trouva seul avec lui dans la voiture. La chasse entière se passa sans que le roi lui dit une seule parole, et ce silence absolu dura trois semaines.... »

J'ai souligné la réflexion de madame de Beauvau sur l'attitude de son mari dans cette grave circonstance de sa

vie. On ne peut ni mieux penser ni mieux dire. Ailleurs, elle dira, du même style simple et pénétrant :

« Décembre 1793.

« Depuis que l'avenir n'existe plus pour moi et que le présent fait mon supplice, je me jette dans le souvenir du passé. Je l'entretiens par la lecture des précieuses lettres que j'ai conservées. Je les relis avec un sentiment tendre, douloureux, souvent déchirant, mais dans lequel mon âme se complait et qui me semble être la seule nourriture qui la soutienne. Le bonheur présent m'avoit rendue indifférente pour le passé et imprévoyante pour l'avenir. Ces lettres écrites pendant le cours de quarante années, modèles d'une tendresse, d'une bonté, d'une prévention que je ne puis accuser, puisqu'elle a fait mon bonheur ; ces lettres qui peignent une âme si noble, si sensible, un esprit si juste, si élevé, une modestie si vraie, une telle simplicité, le trait le plus marqué de ce beau caractère, enfin la vertu sans faste et qu'on pourroit croire aussi sans effort, si l'on n'y trouvoit pas continuellement les sacrifices qu'il faisoit de ses goûts à ses devoirs ; ces lettres font ma richesse. Je me sens petite à côté de lui, et j'admire comment ses sentiments l'abusoient au point de me donner sans cesse une préférence sur lui que j'étois si loin de mériter.... »

Ces lettres du maréchal de Beauvau, où sont-elles? Quelle lumière eût jetée sur ces deux âmes une correspondance, écrite par un tel homme! car il avait le don du style; il l'avait bien prouvé le jour où, succédant au président Hénault à l'Académie Française (21 mars 1771), il fit de cet écrivain original un éloge si littéraire. L'académicien disparaissait sans doute dans le mari ; mais quelle finesse ! quelle mesure ! quelle délicate précision ! En décembre 1796, la princesse de Beauvau voulut relire toute la correspondance de son mari. Elle y mit deux mois, « ménageant, disait-elle, cette douloureuse jouissance comme l'avare qui ne touche à son trésor que par le besoin de soutenir sa vie... » — « Ces lettres, ajoutait-elle, je les relirai chaque année que je puis avoir à vivre ; elles ne s'anéantiront point

avec moi. *Ensevelies dans le même tombeau* qui doit renfermer nos cendres, elles se mêleront avec elles... »

Nous touchons ici à un point délicat dans l'âme de la princesse de Beauvau. Son âme est vide de croyances religieuses, et son cœur est rebelle aux célestes espérances. Elle croit à la tombe où tout finit. Elle a la religion de sépulcre. L'union dans la mort des restes mortels de ceux qui se sont aimés, c'est la seule consolation qu'elle permette à sa raison et qu'elle accorde à sa tendresse. « Heureux, écrit-elle, celui qui a pu embrasser cette opinion consolante de la réunion *dans un autre ordre de choses !* Pour moi, qui ne puis même regretter cette idée, puisqu'elle n'a pas été la sienne (celle de son mari), je me borne à désirer, à m'assurer que ce qui a existé de nous sera rejoint... Je veille, en attendant, sur ce lieu sacré; je m'assure qu'il reste inviolable... » Madame de Beauvau, on le voit, a l'idolâtrie du tombeau. Elle borne à ce carré de terre, qui couvre la dépouille de l'homme adoré, tout son espoir comme tout son amour. Elle y dépose sa correspondance; elle y enferme son cœur; elle y emprisonne son âme, sous la garde de l'inspecteur du cimetière. Si l'inspecteur est négligent, où sera le refuge de l'âme immortelle?

Il serait permis de se demander, après de pareils gages donnés à l'esprit du siècle par une vertu si haute et par un cœur si sincère, comment madame de Beauvau n'a pas imité, dans cette grande angoisse de son veuvage, ces héroïnes de l'antiquité qui se tuaient après leurs maris, quelquefois avant. « Tiens, Pœtus, cela ne fait pas de mal ! » Il y a une lettre de madame de Beauvau qui l'excuse, ce semble, à ses propres yeux et certainement aux nôtres. Cette lettre, parmi tant de pages attendrissantes, est trop étrange pour n'être pas citée en entier :

« Saint-Germain, 17 juin 1796.

» Lorsque je me rends compte de ma situation après trois

années de malheurs, lorsque je sens, comme dans les premiers moments, que la vie ne m'est plus de rien, que tout intérêt est anéanti pour moi, que la décrépitude s'approche, elle que je craignois plus que la mort dans les jours mêmes de mon bonheur, je suis prête à rougir de la foiblesse qui m'a empêchée d'échapper à tous ces maux par une mort volontaire. Cependant j'ai peut-être deux excuses qui sont en même temps mes soutiens. J'ai cru, et j'ai en effet pu croire, qu'on m'épargneroit cette peine, et que, dans ces temps d'horreur, je ne pouvois échapper au sort qu'ont éprouvé tant de mes pareilles. Ce temps paroît s'éloigner, et cependant chaque moment peut le ramener.

» La seconde de ces excuses (à laquelle je ne devrois pas même donner ce nom), c'est l'engagement mutuel que nous avions pris de nous survivre l'un à l'autre, afin, disions-nous, de faire durer encore celui qui ne seroit plus. *Il me semble en effet que mon existence prolonge la sienne, que je suis un témoin de sa belle vie, que le nom si honorable que je porterai jusqu'au tombeau le rappelle à tous les instants.* Combien son souvenir me paroît-il avoir plus de réalité que ma propre existence ! Qui peut me voir, qui peut penser à moi sans penser encore plus à lui ?

» J'ensevelirai donc avec moi ces derniers souvenirs.

» Quand la nature fera son office, je n'aurai pas du moins ce reproche à me faire. »

J'ai souligné de nouveau dans cet extrait quelques lignes d'un accent admirable, et où se montre toute la délicate tendresse de cette âme fermée, on le voit, à tout autre attendrissement. Mais qu'on aimerait à voir, par instants, dans ces pages assombries par une si persévérante angoisse, et par-dessus ce champ des morts où l'infortunée ne regarde que la terre, quelque coin d'azur du côté du ciel !

Plusieurs des fragments de la maréchale de Beauvau sont datés, comme on l'a vu, de 1793, et c'est même la première date qui s'y trouve; c'est celle de la mort de son mari. 1793! « Une couronne est tombée avec fracas, a dit M. Thiers, entraînant la tête auguste qui la por-

tait. » La société s'écroule ; tous les amis du prince et de la princesse de Beauvau, leurs parents, leurs proches sont dispersés, proscrits ou assassinés. Eux seuls, presque seuls, ils sont restés. Ils habitent Paris ou le Val, près de Saint-Germain. Comment se marque pour eux cette fatale année ? Quand vient le 14 mars ils oublient pour la première fois, depuis trente ans, l'anniversaire de leur mariage. Ils l'oublient.... Madame de Beauvau ne trouve rien de plus à dire. « Depuis l'année 1764, écrit-elle, jusqu'à cette fatale année 1793, jamais nous n'avions été distraits de célébrer cet heureux jour par un souvenir plus vif de ce qu'il avait été pour nous. Cette année, commencée par un crime ineffaçable, et qui sembla ouvrir la carrière à tous ceux qui le suivirent, cette année fut la seule où, dans le trouble et l'horreur dont nous étions saisis, nous oubliâmes tous les deux cette époque si chère ; il s'en souvint le premier. Le lendemain, dès que je fus éveillée, il me le rappela avec une expression si douloureuse et si tendre, que je crois voir, que je crois entendre encore et son air et ses paroles : l'impression que j'en reçus lui fit regretter de l'avoir excitée. — Deux mois après, il n'était plus. »

On se demande maintenant comment M. et madame de Beauvau ont pu ainsi échapper à la ruine et au malheur de tous. Est-ce leur renom d'esprit fort qui les a protégés ? Il n'avait sauvé ni Chamfort, ni Condorcet, ni tant d'autres. Aurait-il sauvé Voltaire et Rousseau ? Le prince de Beauvau dut sans doute, dans sa résidence de Saint-Germain, comme le duc de Penthièvre à Vernon, à cette sorte d'atmosphère de bienfaisance qui l'entourait, dans le pays où il passait sa vie presque entière, l'incroyable oubli des proscripteurs et la fortune qui le protégea. Lui mort, sa femme était-elle restée insensible au milieu de ces grands désastres ? Sait-on la plus forte

preuve qu'elle donne de l'horreur que ces événements lui inspirent? Elle bénit le sort d'en avoir enlevé à son cher époux la honte et le spectacle. Mais c'est sa catastrophe à elle-même, la solitude où elle languit, le vide affreux qu'elle éprouve, ce désert qui s'est formé autour d'elle « parce qu'il n'est plus là », c'est toute cette infortune personnelle qu'elle déplore dans un gémissement sans fin, avec un accent qui vous pénètre jusqu'au fond de l'âme. Rapprochons ici, de cette détresse qui ne demande rien au consolateur céleste, le désespoir d'une vraie chrétienne, celle-là, et qui pourtant semble se redresser avec une sorte d'amertume sous la main de Dieu; interrogeons cette lady Russell, l'héroïne de M. Guizot, qu'on ne peut oublier en un tel sujet de réflexions. Que dit-elle après le supplice de son mari, écrivant à lord Halifax : « Il est beau de dire : Pourquoi nous plaindre qu'on nous ait repris ce qu'on n'avait fait que nous prêter?... et autres paroles semblables. Ce sont là des recettes de philosophe, et je ne leur porte aucun respect comme à tout ce qui n'est pas naturel. Il n'y a point là de sincérité.... Je sais que je n'ai pas à discuter avec le Tout-Puissant; mais si les délices de ma vie s'en vont, il faut bien que je souffre de leur perte, et que je les pleure! »

J'ai essayé de donner une idée de la physionomie morale de la princesse de Beauvau. Mon ébauche est bien incomplète; une telle figure demanderait une longue étude; — je voudrais que mon jugement ne parût pas injuste. Ce n'est pas moi qui aurais songé à reprocher à madame de Beauvau, comme un crime, ce qui a été plutôt son malheur; et aussi, j'aurais montré bien peu de confiance dans les inépuisables ressources de la conscience humaine, si je n'avais rendu justice à ces éminentes vertus qu'un trop rare, mais heureux accord avait associées, dans une femme, à un esprit libre. Madame

Standish est plus sévère que je n'ai voulu l'être : « M. et madame de Beauvau succombèrent au mal de leur époque. Nés pour la vertu et toujours fidèles à ses préceptes, ils en ignorèrent les sources divines... » Est-ce par ignorance que les illustres bisaïeuls de madame Standish avaient péché? La philosophie du XVIIIe siècle eut d'autres prétentions. Elle se vantait d'avoir beaucoup étudié et beaucoup appris. Elle avait raison. Si elle pénétra par la science jusqu'à ces sources d'où s'épanchait la foi des fidèles, comment lui en faire un reproche? La science va où elle peut. L'accorder avec le sentiment de l'idéal et avec la dignité spirituelle de l'âme humaine, la soumettre sans l'altérer aux inspirations qui viennent de plus haut qu'elle et mêler à sa lumière terrestre et changeante les rayons du ciel, c'est le miracle que Dieu peut faire, si la science ne le peut pas...

(20 juillet 1872.)

DEUXIÈME PARTIE.

I.

TRIBUNS ET COURTISANS[1].

Je me hâte de dire, avec un peu de confusion, pourquoi j'ai placé le nom de M. Victor de Laprade et une de ses publications les plus récentes parmi les *Posthumes* et les *Revenants*, auxquels j'ai eu l'idée de consacrer ce livre. M. de Laprade est vivant, très vivant. Ceux qui, comme moi, reçoivent de ses lettres, qui ont lu ses derniers écrits, qui ont admiré les vers patriotiques qu'il récitait récemment à Lyon, dans une réunion universitaire, ceux-là savent bien qu'il est plein de vie; que sa santé délicate ne lui a rien fait perdre de sa verve, de son entrain poétique, de son lyrisme vainqueur de l'âge. Ce sont ses satires qui se font vieilles, non par le style assurément, mais par le sujet. Ce sont elles qui sont, relativement à l'époque où nous sommes, de vrais « posthumes », c'est-à-dire qu'elles ont trop survécu à un temps, à des institutions, à des mœurs, à des pratiques

1. Chez Lemerre, 1875.

qui ne sont plus. Chacun, suivant son goût, peut regretter le passé ou le détester; on ne le refait ni par l'idolâtrie posthume, ni par la satire attardée. Tout régime aboli qui, bien ou mal, a fait son temps, est comme cet arbre « séché jusque dans ses racines », dont Dieu lui-même ne pourrait, dit le poète, ranimer la séve et « réparer les ruines ».

Il est vrai que M. de Laprade a une bonne réponse à nous faire : « Sautez ma préface et prenez mon titre. » Il a raison, sa préface est vieille, son titre sera toujours nouveau. *Tribuns et courtisans!* On a beaucoup écrit sur les courtisans; il reste toujours quelque chose à en dire. Les courtisans des rois ont une très mauvaise réputation dans l'histoire; Racine, qui s'y connaissait, leur a infligé une épithète immortelle : « détestables flatteurs! » La race n'en périra pas. Mais les courtisans du peuple! Voilà, si nous regardons bien au courant des choses humaines, ceux qui marchent véritablement à la conquête du monde et de l'avenir; voilà ceux qui sont en train de gagner leurs éperons dans cette lice ouverte aux poursuivants de popularité, à l'ivresse de la parole astucieuse, à la rhétorique provocatrice et subversive qui a de tout temps caractérisé les flatteurs du peuple. Les rois s'en vont; le peuple reste. La souveraineté qui appartenait aux dynasties héréditaires passe insensiblement à la foule mobile et inconsistante. Il est une façon de la flatter, non pas nouvelle assurément, mais particulière à ce genre d'exercice. Les courtisans des rois, même ceux que leur suscitait « la colère céleste », avaient quelquefois de l'esprit, et il ne leur était pas défendu d'en montrer, à leurs risques et périls. Les adulateurs de la multitude sont condamnés à la déclamation monotone, à l'exagération banale, à la trivialité, pourquoi ne pas dire le mot : à la bêtise. C'est ainsi que Pindare se fait Jocrisse, qu'Hippo-

crate fait profession d'exalter les fous au lieu de les guérir, que Démosthènes parle en Béotien :

Bœotum crasso jurares aëre natum !

M. Victor de Laprade savait tout cela quand il a écrit, il y a plusieurs années, ses comédies satiriques ; et s'il s'est fait trop d'illusion sur la ressemblance de ses peintures appliquées au temps présent, s'il a cru que le malheur nous a plus envieillis que renouvelés, il n'en a pas moins trouvé des inspirations d'un accent profond et d'une vérité immuable dans l'étude du cœur humain.

A cet éternel acteur de la comédie humaine, tous les théâtres sont bons. Le cœur de l'homme s'arrange de tous les climats, s'accommode à tous les costumes. Sous tous les masques, il joue son rôle, si ce rôle est vrai. Et aussi M. de Laprade, malgré l'implacable date qui marque, au fond de sa pensée, toutes les fantaisies de sa verve satirique, a cru pouvoir tantôt leur faire passer l'Atlantique pour les dérober à des applications trop prochaines, tantôt leur faire remonter le cours des âges pour procurer à ses allusions le sauf-conduit d'une antiquité respectable. La première de ces trois satires se joue dans un pays anonyme, mais qui ne paraît pas très éloigné des Cordillières ; l'autre en plein Mexique, dans la ville de Tampico. Une troisième a pour théâtre la Rome du temps de Néron. Le sujet de la pièce n'est rien moins que le *Procès de Thraséas*, en l'an de Jésus-Christ 66. Le principal personnage est le Sénat romain ; aucun tribun, beaucoup de courtisans. Tel est le livre de M. de Laprade. Le tout compose un volume d'un ragoût très épicé. — Les délicats pourront trouver l'assaisonnement un peu fort. Les bons estomacs ne s'en plaindront pas, ni les fermes esprits, ni ceux qui aiment à rire, ni ceux qui ne verraient, comme Héraclite,

dans les misères et les vices de l'humanité, qu'un sujet de pleurer.

Un tel écrit, sans doute, nous conduit loin des cimes alpestres et des mirages d'azur limpide où notre poète se plaisait tant autrefois, loin de *Psyché*, la païenne idéale, et des *Poèmes évangéliques*, traduction un peu attendrie d'un dogme austère; loin de *Pernette*, dont les patriotiques accents ne se retrouveront plus dans l'éclat de ces ironies sans pitié; — mais nous avons le rire qui châtie, l'épigramme qui mord, le portrait tourné en caricature, le dialogue à brûle-pourpoint, la tirade emportée et l'éloquence rageuse. L'auteur ne regarde pas toujours s'il frappe juste; il veut frapper fort; il a, comme Lamartine le reprochait à Barthélemy, « coupé les ailes de l'ange », et il ne se demande pas si l'humanité est aussi laide qu'il la représente. Il veut lui faire peur d'elle-même pour arrêter ses élans pervers, et il l'exagère pour la corriger.

Et puis la bassesse est un champ si vaste! Il y pousse, soit à la cour, soit aux carrefours des rues, dans les brillantes assemblées ou les sombres cohues, tant de plantes luxuriantes d'avidité, de flatterie, de contradiction, de mensonge, de sottise dans l'ambition, de platitude dans la convoitise; les « fleurs du mal » y germent si abondantes et si pressées! M. de Laprade est bien bon d'avoir fait le voyage d'Amérique pour en rapporter toute cette récolte qu'il nous a donnée! Il aurait pu faire sa moisson plus près de nous et sans demander passage aux transatlantiques. Il a voulu épargner nos souvenirs et ne pas trop se brouiller avec notre orgueil. Mais alors pourquoi donner une date à ces satires? Pourquoi ne pas laisser à ses moralités la liberté de se mouvoir dans le temps comme dans l'espace? Pure chicane, nous dira-t-il. Au fait, avons-nous ri en lisant ses comédies? Nous voilà désarmés!

Il y a longtemps qu'on a dit : « Ne me parlez pas de ces pères de famille ; ils sont capables de tout ! » C'est bien là le cas de don Lopez de Azagra dans le *Conseil de Famille*, une des comédies de M. de Laprade. Don Lopez est un « homme politique », comme il s'intitule, mais un de ces politiques avisés qui, après une révolution faite ou acceptée par eux, laissent leur conscience de l'autre côté du fossé et ne songent qu'à tirer parti de la légèreté d'allure que leur a procurée ce « dégrèvement » salutaire. Don Lopez résiste d'abord aux amorces du pouvoir nouveau qui lui fait des avances ; il combat les raisonnements d'un financier et d'un dévot, qui cherchent à l'entraîner dans leurs desseins ambitieux. Sa femme fait mine aussi de le soutenir dans cette résistance ; mais ils ont une fille à marier ; cette fille aime un capitaine de hussards ; *et vous m'en direz tant !...* C'est un mot d'ancien régime qui a son application partout. C'est le fin mot de la comédie de M. de Laprade. Le fier tribun est créé duc et devient millionnaire en un tour de main... « Nous avons, dit en finissant le banquier,

Nous avons tous ici fait d'excellentes choses.
Ce Brutus est guéri de ses projets moroses ;
Nous réconcilions, dans le parti du bien,
Avec un très grand prince un très grand citoyen.
(*Montrant les deux amoureux*).
Enfin, nous marions les bruns avec les blondes,
Et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes....

L'Alcade de Tampico, la seconde comédie d'outre-mer de notre poète, nous montre un politique de la même école et de la même force que le don Lopez de tout à l'heure ; un démagogue devenu courtisan, habillant et déshabillant sa conscience au gré du vent qui fait tourner les girouettes politiques. De là bien des scènes qui seraient vraies si elles n'étaient trop chargées, les masses plus

bêtes que les ambitieux ne sont pervers, et les conseils municipaux dépassant, même à ce titre, toute mesure humaine.

. . . . . .
En servant un pouvoir, s'il est bien affermi,
Ne soyez jamais plats ni rampants à demi.
Léchez-le tant qu'il mord! Sitôt qu'on le discute,
Mordez-lui les mollets.... la veille de sa chute.
Jurez-moi de n'avoir jamais d'opinion,
De dire blanc ou noir, suivant l'occasion,
Sur le soleil levant de régler votre montre....
Jurez de voter *pour* lorsque vous pensez *contre*.
Quelque jour, à ce jeu, vous deviendrez barons.
Donc, par cet élixir, jurez !

(*Tous avec enthousiasme.*)

Nous le jurons !...

Ainsi parle, aux membres d'un *ayuntamiento* mexicain, l'alcade Zapata, devenu duc, lui aussi, par la grâce d'un souverain de rencontre, qui durera peut-être moins que son duché; il n'en demande pas davantage. Sauver la caisse ou sauver le duché; ainsi finissent toutes ces parades de l'ambition versatile et vénale... de l'autre côté de l'Atlantique.

Tel est donc, en abrégé, ce petit volume. M. de Laprade était visiblement pressé de prendre rang parmi les satiriques, et il y a réussi plus qu'il ne l'aurait voulu peut-être. Mais ce n'est pas par le rire seul qu'il aura été un défenseur de la vérité; il n'oublie jamais ni ce qu'il doit à la belle langue dont il est un des organes les plus châtiés à l'Académie Française, ni ce que la morale demande à toute œuvre littéraire digne de ce nom. Même dans ce recueil de badinages irrités, parmi ces mascarades auxquelles la passion de l'auteur a trop naïvement donné

leur date, dans tout cet entrain d'une idée fixe acharnée à sa proie, — c'est à l'élévation de la touche que l'éminent penseur par instant se reconnaît. Il a des accents qui lui feront pardonner, par des esprits même sévères, d'avoir mêlé Tacite et parfois parodié Juvénal dans ces exhumations burlesques de bas-empires avortés. « Mon vengeur est tout prêt », dit Thraséas au moment de mourir; un de ses amis lui demande : « Quel est-il? » le magnanime condamné répond :

.... L'histoire !
A l'heure où mon sang coule en ce dernier frisson,
L'incorruptible Muse allaite un nourrisson...
Dans tout siècle de honte et de forfaits sans nombre,
Elle a ses fiers témoins qu'elle exerce dans l'ombre,
Et dont la main, brisant tout ridicule autel,
Dresse pour les tyrans un gibet immortel.
Un seul homme y suffit !.....

Cette évocation de Tacite termine la tragi-comédie de Thraséas dans le livre de M. Laprade; n'en serait-elle pas à quelques égards la critique? L'histoire seule est bonne justicière. Seule, elle juge le passé devant l'avenir. La satire n'a pas ce droit-là, ni elle, ni le pamphlet, ni tout ce qui de près ou de loin y ressemble. Les plus grandes œuvres de ce genre, même sous la plume des écrivains de génie, et même si elles durent, n'ont jamais le caractère sacré de la justice dans l'histoire. Elles ne sont que des matériaux pour écrire les annales des peuples et des rois. Elles ne comptent que comme d'équivoques témoignages que ne sauvent pas toujours des défiances de la postérité le bon renom, l'austérité et la vertu des témoins. Voyez Juvénal. J'en parle à mon aise; c'est une de mes plus vieilles admirations. D'où vient que Boileau l'a si maltraité? Pourquoi, de notre temps, un juge éminent de l'antiquité latine l'a-t-il classé parmi les rhéteurs? Pour-

quoi, tout à l'heure encore, un écrivain, digne des plus hauts suffrages, n'a-t-il pas voulu compromettre son jugement dans une franche apologie de l'énergique justicier de Domitien [1] ? Je pose la question. C'est le livre de M. de Laprade qui peut-être y répondra. Ni Suétone au temps d'Adrien, ni Tallemant des Réaux au XVIIIe siècle, ni ce grand écrivain passionné, Saint-Simon lui-même, pour les dernières années de Louis XIV, ne sont des juges. Les satiriques de notre époque ne formeront pas non plus un tribunal de justice historique, eussent-ils pour président de chambre M. de Laprade en personne. Ni *la Némésis*, ni *les Lettres de Timon*, ni *les Pamphlets* de Courier, ni *les Châtiments* de Victor Hugo, ni *les Comédies* de M. de Laprade ne donneront à l'avenir la note juste du temps présent. Il faut s'en féliciter; car si notre passion s'arrange fort par moments des excès de langage qui sur certains points l'ont flattée, sur d'autres nous n'aimerions pas souscrire à des violences qui font cabrer notre justice. Tacite a dit, avec une certaine complaisance, « qu'un bon citoyen pouvait servir utilement l'État, même sous un mauvais prince », c'est-à-dire qu'Agricola, son beau-père, avait pu encourir la confiance de Domitien. Soit! Le grand malheur des bons princes est d'avoir été trop souvent méconnus, mal jugés, parfois même calomniés par d'honnêtes citoyens.

(23 mai 1876.)

1. *Voir* les *Poètes latins de la décadence*, par M. Nisard, et *l'Opposition sous les Césars*, par M. Gaston Boissier.

II.

LES MÉMOIRES POSTHUMES

DE M. ODILON BARROT[1].

I.

LE VIEIL HOMME.

On vient de publier en un premier volume, qui va de 1791 à 1849, les Mémoires de l'honorable M. Odilon Barrot. Honorable, il ne méritait pas seulement, pour avoir siégé dans la chambre des Députés, cette épithète inséparable du mandat législatif. Il était honorable par sa vie, par son caractère, par ses mœurs, par ses sentiments, par ses opinions auxquelles il avait assigné des limites qu'il se flattait de ne franchir jamais. Il fut aussi ardent que M. Thiers, moins emporté que Ledru-Rollin, plus sage que Lamartine. Quand parut l'*Histoire des Girondins*,

1. Chez Charpentier, 1875.

« l'auteur, dit alors M. Barrot, aurait mieux fait d'intituler son livre : *Rehabilitation* et même *Glorification du régime de la Terreur* » ; et il ne sut pas contenir l'honnête appréhension que lui inspirait ce brûlot lancé au milieu de tant de matières inflammables. Plus tard, quand le bâtiment prit feu, encore bien qu'il eût contribué lui-même pour sa bonne part à l'incendie, et sans le vouloir, M. Barrot éprouva cet étonnement naïf que le roi Louis-Philippe qualifiait spirituellement lorsqu'il disait, réfugié à Claremont : « Ils m'ont renversé parce qu'ils m'ont cru inébranlable !... »

L'âge avait laissé à M. Odilon Barrot toutes ses convictions généreuses, mais ne l'avait pas endurci ni pétrifié dans sa foi politique. Il avait blâmé, déploré la catastrophe de février et s'était séparé, avec éclat, des furieux qui l'avaient déchaînée. Il avait servi, comme premier ministre, le prince-Président. Un an après, il subit plus qu'il n'accepta la retraite qui vint l'atteindre comme une disgrâce de cour. Rentré dans la vie privée, quand le coup d'État de décembre y ramena les hommes libres, on le rencontrait rarement dans les salons politiques de son parti. Il vivait en sage, presque en solitaire, fort éprouvé dans ses affections les plus chères, inconsolable comme père, comme époux, comme citoyen. Mais quand la République, héritière inévitable des désastres de l'Empire et vouée au rétablissement de l'ordre en France, reconstitua le Conseil d'État sur de nouvelles bases, la vice-présidence en fut offerte à M. Odilon Barrot. C'est dans ces tranquilles honneurs que le vieil athlète de nos luttes parlementaires s'est éteint, laissant après lui le renom, depuis longtemps affaibli, d'un talent qui était l'un des premiers dans l'opposition dynastique, bien qu'il n'ait jamais été de premier ordre. M. Duvergier de Hauranne dit de lui fort justement, dans son avant-propos : « Il avait le tem-

pérament oratoire. » On pourrait ajouter qu'il y manquait certaines qualités d'esprit pour être tout à fait l'éloquence.

M. Odilon Barrot n'avait pas été rebelle à l'expérience pendant cette fin d'une vie si active, couronnée par un loisir si réfléchi et si calme. Nul esprit ne semblait plus accessible que le sien aux leçons que donnent le temps et la fortune. En servant le prince-Président comme ministre et en l'assistant dans la réaction nécessaire que la révolution de février subissait, il s'était, après avoir renversé malgré lui un gouvernement, montré digne de gouverner. Et aussi avait-on le droit de croire que cette double et successive épreuve de l'opposition et du pouvoir avait laissé trace dans l'esprit de l'éminent orateur. Resté fidèle aux convictions fondamentales de sa conscience, on pouvait se dire que l'étreinte des difficultés par lesquelles il avait passé comme organe principal d'un cabinet, en avait éteint l'ardeur, adouci l'amertume, modifié le caractère agressif, contentieux et personnel. Et si l'on nous eût annoncé, il y a quelques mois, que M. Barrot laissait des *Mémoires :* Tant mieux! aurions-nous dit; nous aurons là les *meâ culpâ* d'un honnête homme, la confession loyale d'un vrai politique qui n'a rien à désavouer de ses intentions, mais beaucoup à reprendre dans ses paroles. Tant mieux si M. Barrot s'est résigné à se présenter, de sa personne, devant ce tribunal de la postérité où il n'y a pas de honte à confesser qu'on a été faillible, en présence de ce juge qui ne l'est jamais! Tant mieux si, dans le récit des événements et dans la peinture des personnages, il fait preuve de cette exactitude scrupuleuse, honneur et devoir du véritable historien! M. Barrot, l'orateur de tant de retentissants discours, est bien capable de laisser après lui un livre simple et calme, ne fût-ce que pour l'effet du contraste, un bon livre qui serait en même temps une bonne action. Voilà ce que

nous aurions dit, si on nous eût annoncé il y a deux mois les Mémoires de M. Barrot.... Disons maintenant que nous nous serions flattés.

L'Odilon Barrot des *Mémoires* est bien celui des *Discours*, et aussi bien a-t-il pris la peine de les reproduire à peu près tous. Un bon quart de son livre n'est que la reproduction textuelle de ses harangues parlementaires. Nous ne les avons pas relues; nous les connaissions. Il nous suffisait du commentaire qui partout les accompagne. Or il est impossible de montrer, plus que ne l'a fait l'écrivain dans ses récits, ses portraits et ses réflexions, l'idolâtrie persistante du sens personnel, l'ivresse des idées, la persévérance des haines politiques, l'impénitence souveraine d'un esprit qui n'a paru adouci et calmé, pendant les dernières années de sa vie, par la salutaire expérience de l'âge, que pour se redresser plus irrité, plus amer, plus intolérant, après sa mort.

Ce sentiment, qui domine dans son écrit, lui a fait commettre une série d'inexactitudes sur les personnes et les choses qu'il ne nous est pas défendu de relever, quoiqu'il ne nous soit pas permis de les appeler volontaires. Non, les intentions de cette âme honnête n'ont rien à voir dans ces étourderies de la plume, ou dans ces erreurs du jugement. Quand M. Barrot a voulu écrire, il n'a pas su renoncer à cette sorte de verre grossissant qui, posé sur le marbre de la tribune, lui rendait l'amplification si facile et l'hyperbole si habituelle. L'écrivain est resté rhéteur. Il n'a su ni discerner la mesure que doit rendre aux événements et aux hommes politiques le calme d'une réflexion impartiale quand l'auteur n'est plus sur le théâtre, en face du public, — ni calculer les proportions qui restent aux choses humaines quand s'est évanoui le prestige qui les grossit parfois jusqu'au ridicule. Combien d'idées, de sentiments, de jugements qui doivent rentrer, une

fois la toile tombée, dans le magasin des accessoires! Combien de coups de tonnerre, d'éclairs d'éloquence artificielle, d'anathèmes convenus, de prosopopées postiches auxquels le bruit de la lutte et l'éclat du grand jour donnent une valeur factice et une importance éphémère! M. Odilon Barrot a tout gardé. Non-seulement il a conservé, avec ses vieux discours, ses vieilles impressions d'autrefois; il ne nous fait pas même grâce de celles du public, et il faut que nous acceptions, pour preuve de l'infaillibilité de l'orateur, les acclamations des collègues et des amis qui l'applaudissaient. Ses Mémoires en sont remplis. M. Barrot (qu'on nous passe le mot) fait encore du tapage dans l'histoire, appuyé sur ces démonstrations de parti, et il s'imagine faire ainsi durer pour la postérité ses succès d'un jour.

C'est là ce que j'appelle, — car j'ai besoin de rester en paix avec cette honorable mémoire, — *les inexactitudes de M. Barrot :* inexactitudes dans les faits et sur les personnes, inexactitudes aussi dans les opinions et les sentiments.

Sur les faits, je n'ai que quelques lignes ou quelques dates à citer pour établir à quel point les souvenirs de l'éminent orateur l'ont parfois trompé, sans être trop aidés par les auxiliaires, quels qu'ils soient, qui ont mis la main à son livre.

Croirait-on, par exemple, que l'auteur des *Mémoires* attribue l'attentat commis par une majorité, affolée de royalisme, envers le célèbre député Manuel, à des paroles qu'il avait prononcées quelques années auparavant, et non aux véritables, celles qui soulevèrent la Chambre contre lui dans le débat sur l'intervention française de 1823 en Espagne? Manuel avait fait une allusion passionnée et provoquante à la Convention régicide. Il avait dit : « Lorsque l'étranger eut, en 1792, envahi notre territoire, la France,

la France révolutionnaire, sentant le besoin de se défendre par des forces nouvelles et par une nouvelle énergie.... » Sur ces mots, et avant que la phrase fût achevée, Manuel avait été interrompu violemment par l'Assemblée presque entière[1]. On sait le reste. Comment M. Barrot ne le savait-il pas? Ailleurs, comment prête t-il à un personnage qui n'a jamais été soupçonné d'imbécillité, même le jour de sa mort, un mot d'une sottise rare, et qu'il n'a pas dit? Quand le roi Louis-Philippe rendit visité au prince de Talleyrand qui se mourait : « *C'est le plus beau jour de ma vie* », aurait dit le vieux diplomate, comme s'il eût joué un rôle dans un vaudeville. Tout le monde sait qu'il dit simplement : « Sire, c'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison.... » Comment, ailleurs, M. Barrot oublie-t-il, au procès du maréchal Ney, la présence de M. Dupin, pour ne se souvenir que d'une fenêtre que M. Berryer père fit fermer, pendant sa plaidoirie, en se plaignant d'un courant d'air? Comment oublie-t-il le prince de Joinville à Saint-Jean d'Ulloa? Comment place-t-il, en février 1837, les fêtes du mariage du prince royal, qui furent célébrées pendant les quinze premiers jours du mois de juin de la même année? Toutes fautes vénielles, nous le reconnaissons, mais qui ne gagnent pas à être imprimées. Comment, — ce qui est de plus sérieuse conséquence, — compare-t-il Cormenin, le pamphlétaire, au grand écrivain Paul-Louis Courier?

Cette comparaison, qui n'est pas seulement une inexactitude de fait, mais une faute de goût littéraire, nous conduit à signaler ce que les jugements de M. Barrot sur les personnes ont parfois de choquant dans leur inexactitude involontaire. Ainsi, il dira des jeunes libéraux, littérateurs, avocats ou polémistes, qui s'étaient ralliés,

1. Vaulabelle : *Histoire des deux Restaurations*, tome VI, page 40.

même avant la chute de M. Laffitte, au gouvernement du roi : « .... Libéraux ardents avant 1830, mais qui, par une de ces transformations trop communes dans notre pays, étaient devenus des *courtisans raffinés*, depuis que la perspective des grandes positions s'était ouverte pour eux.... » Or, tout le monde sait que ces raffinés n'étaient autres que Montalivet, Barthe, d'Haubersart, Duchâtel, Vitet, Duvergier de Hauranne, Mignet, Charles de Rémusat, d'autres encore, gens de talent et de cœur qui, tous, illustrèrent par une adhésion patriotique, pendant ces premiers périls de la royauté nouvelle, leur noviciat politique. Nous ne parlons pas de M. Thiers, qui devait bien compter, lui aussi, parmi ces prétendus *courtisans*, et dont M. Barrot dira, beaucoup plus tard, à propos d'un discours relatif à la crise de 1840 : « Triste rôle pour un homme d'État, d'avoir été trompé par tout le monde!... *J'intervins pour le couvrir et le relever.* » (P. 359.)

Si M. Barrot parle ainsi du plus illustre de ses amis, comment parlera-t-il de ses adversaires? Que dira-t-il de M. Guizot? L'auteur des présents *Mémoires* n'a pas même, pour ce grand politique, le respect qu'inspire à de généreux antagonistes le souvenir des longues luttes : « Jusqu'alors, dira-t-il, M. Guizot avait paru sur la scène politique tantôt *sous le patronage* de M. le duc de Broglie, tantôt sous celui de M. Molé, d'autres fois avec le concours puissant de M. Thiers; cette fois il était (octobre 1840) le principal ministre.... » Quelqu'un reconnaîtra-t-il, dans ce protégé de tout le monde, l'orateur dominant qui, dans toutes les occasions où le pouvoir lui fut donné ou retiré, avait marqué sa place, et avec éclat, au premier rang, soit au ministère, soit dans l'opposition? Cela ne serait rien! M. Guizot a sa place dans l'histoire; Dieu seul l'en pourrait faire descendre; mais il faudrait attendre le Jugement dernier. M. Odilon Barrot est pressé. Il s'épuise

à employer de nouveau, contre son adversaire des dix-huit ans, toutes les armes qu'un si long usage semblait avoir mises hors de tout service. Les voilà qui reparaissent dans ses *Mémoires*, après ce travail de préméditation solitaire, plus blessantes qu'elles ne l'étaient au grand jour, dans l'emportement des soudaines invectives. « .... Ce concours du roi et de la majorité conservatrice, écrit-il (p. 359), de quel prix M. Guizot les payait-il ? Il entrait au pouvoir, non comme un ministre qui s'impose à la suite d'un mouvement d'opinion, ou comme représentant les forces d'un parti, ainsi qu'il y serait entré si la coalition n'eût pas avorté, — mais comme un *transfuge amnistié* qui avait beaucoup à se faire pardonner.... » Est-il possible, je le demande aux hommes qui ont gardé souvenir de cette époque, d'imaginer rien de plus *inexact* qu'une telle appréciation des causes qui avaient nécessité la formation du ministère du 29 octobre 1840 ? M. Guizot transfuge ! Et pourquoi? Parce qu'il n'avait pas voulu transporter dans le gouvernement de l'État le mensonge d'une coalition, qui avait pu être un instrument de combat pendant une crise passagère, mais qui ne valait rien pour gouverner. Transfuge, quand il ne faisait que revenir à ses vrais amis, à ses vrais principes, en échappant à cette contrainte, trop facilement acceptée, d'une alliance contre nature ! Mais M. Barrot, qui rend hommage à la coalition (p. 358 de son livre) et qui la croyait capable d'enfanter un ministère viable, comment la traite-t-il ailleurs ? « .... On se sépara, écrit-il, la coalition fut dissoute.... Le roi n'avait eu rien à faire pour aider à cette dissolution : *l'orgueil, la vanité, l'entêtement des coalisés y avaient suffi....* Il dut éprouver un grand soulagement le jour où on vint lui dire que les coalisés, ne pouvant s'entendre, se séparaient plus irrités que jamais les uns contre les autres. *Son gouvernement personnel* triomphait,

mais aussi aggravait pour lui cette responsabilité qui devait finir par l'écraser.... » (p. 344).

L'inexactitude dans les récits et les jugements n'est pas le seul défaut du livre de M. Barrot. J'y voudrais signaler aussi celle des sentiments. Il y a là une nuance difficile à saisir. Si M. Odilon Barrot était malveillant par nature, tout serait dit. Je ne le discuterais pas, et contre sa malveillance je ne défendrais personne, pas même le roi Louis-Philippe, qui est, de tous les personnages cités par M. Barrot à son tribunal, celui qu'il a le plus maltraité. Mais ce défaut de l'âme, la malveillance, porte son remède avec lui. On s'en défie. Le lecteur est prévenu. Il se précautionne contre un juge qui lui est suspect. Il s'arme contre un assaillant qui veut entrer de haute lutte, tout armé lui-même, dans sa conscience. M. Barrot, comme écrivain, n'a pas ces allures de matamore. Il n'entre pas en matière comme un capitaine Fracasse, pour lequel l'histoire serait une salle d'armes et la plume un fleuret déboutonné. A quoi tient donc *l'inexactitude* dans les souvenirs de M. Barrot? Comment va-t-elle jusqu'à atteindre ses sentiments, quand il s'agit des personnages politiques de son temps, lui qui trouve la note juste, celle du cœur, quand il n'a qu'à exprimer des sentiments privés? Il a, sur sa femme, sur sa fille, sur M. Labbey de Pompières, des pages d'une émotion naturelle et d'une couleur vraie. Le chapitre sur le *Voyage à Cherbourg* est d'une bonne âme. Pourquoi, lorsqu'il touche aux hommes publics, et au plus auguste de tous parmi ceux qu'il a combattus, son crayon s'égare-t-il, son dessin devient-il gauche, sa couleur criarde? Pourquoi est-il à côté, presque en dehors du sentiment vrai des choses, et ne voit-il plus clair dans ce qui saute aux yeux, comme on dit, des moins clairvoyants?

Le roi Louis-Philippe était la bonté même, jusqu'à l'ex-

cès, *usque ad pœnitentiam clemens*.... Il était affable, poli, d'une politesse qui n'était pas seulement une attitude, mais qui tenait, comme l'a dit en son temps La Bruyère, à une certaine délicatesse du cœur. Arrangez cela avec la scène où M. Barrot représente ce roi, après une visite des chefs de l'Opposition parlementaire le 24 février, les congédiant « *après leur avoir fermé la porte au nez*... » ? M. Barrot le fait sinon méchant, du moins rude, presque grossier. Quand la reine Marie-Amélie, qui le connaissait bien et qui n'eût pas menti, même pour le louer, disait du roi : « C'est le plus honnête homme du royaume », M. Barrot, qui cite le mot, y répond en répétant, avec toutes les basses trompettes des factions qui poussaient par derrière son honnête et imprévoyant parti ; il répond : « Le roi *avait pris l'habitude de ruser avec toutes les situations*.... » Il lui prête d'étranges paroles, des menées subalternes, les détours d'une coquette, les ruses d'un valet sicilien du temps de Molière. Lisez, par exemple, le récit que fait M. Barrot de la prétendue comédie jouée par le roi en 1840, M. Thiers étant premier ministre, comédie des « Cendres » avec un prologue par M. de Rémusat, comédie de l'augmentation des cadres, des fortifications, des prises d'armes, comédie des menaces et des reculades, c'est-à-dire le chapitre X des présents Mémoires presque tout entier. Le dégoût vous monte au cœur en lisant des détails tels que ceux qui suivent, et où l'*inexactitude* de l'historien ne s'arrête pas même devant la dignité d'une femme et d'une reine, que les plus forcenés parmi les ennemis du trône étaient contraints de respecter :

... J'ai assisté comme député à la cérémonie dans laquelle le roi reçut l'épée de Napoléon, et la déposa sur sa tombe (décembre 1840)..... L'enthousiasme populaire était tout entier pour l'illustre mort.... Les vivants ne paraissaient que d'assez

pauvres comparses, appelés à jouer un rôle secondaire dans cette comédie .. Mais, à ce moment, la question d'Orient arrivait à sa crise suprême[1]; des préparatifs de guerre avaient été faits avec un certain éclat. Louis-Philippe s'était prêté, *au moins en apparence*, à cette politique. Dans un discours à Boulogne, il avait parlé de l'honneur national et de sa résolution bien arrêtée de le soutenir, même par les armes. *Une scène de famille* était même venue confirmer ces dispositions guerrières. La reine avait félicité ses fils de leur courage et de leur patriotisme, leur disant *qu'à l'exemple des mères spartiates* elle aimerait mieux les voir rapporter morts sur leurs boucliers que de les voir déshonorés ; et la nation, *qui prenait au sérieux* ces démonstrations, s'y était associée avec enthousiasme..... Cependant, ajoute l'auteur, *je conservais quelques doutes sur la sincérité des sentiments belliqueux manifestés par le roi*... Je me rendis un matin à Auteuil où M. Thiers avait sa résidence d'été. Et alors il me raconta ce qui s'était passé entre le roi, la reine et leurs fils ; je me retirai *à peine convaincu !....* » (p. 351 et suiv.)

Ainsi se jouait cette comédie de l'honneur national ; la scène n'était pas à Saint-Cloud, elle était à Sparte ; tout cela pour gagner du temps, *ruser* avec l'Europe, tricher au jeu avec l'Orient, et faire tomber le ministère dans le piège qu'il avait préparé de ses propres mains : « M. Thiers, dit l'auteur, avait été dupe de bien des manières ; il avait été trompé par les quatre puissances qui, à son insu, s'étaient coalisées contre la France ; il l'avait été par ses agents sur les forces réelles de Méhémet-Ali en Syrie ; et enfin *il s'était laissé abuser par les démonstrations belliqueuses du roi....* » Comprenez-vous ? C'est le roi qui, dans cet intermède comique, avait joué le premier rôle.... Tous dupes ! lui seul ne l'était pas.

On s'étonne, à vrai dire, que M. Odilon Barrot se soit montré si sévère pour les démonstrations politiques ou

1. Ce qui est encore une inexactitude de fait : la crise était finie au mois de décembre et le ministère du 1er mars remplacé.

autres qui se rattachèrent, en France, à la grande crise internationale de 1840, puisque ces démonstrations furent toutes l'œuvre de son parti. Quant à la cérémonie napoléonienne de décembre, qui donc avait conçu l'idée, rédigé le *scenario*, travaillé la mise en scène, préparé le dénoûment de cette prétendue comédie? N'était-ce pas l'Opposition elle-même, arrivée aux affaires? N'étaient-ce pas les amis, les alliés de M. Odilon Barrot? Et aussi bien, dans cette exhumation, à quelques égards périlleuse mais respectable, des souvenirs de l'empire, est-ce qu'il n'y avait pas la part du patriotisme? Répudier, au nom de je ne sais quel libéralisme cosmopolite, la gloire acquise par les armes françaises pendant les vingt années de guerre qui vont de Valmy à la Moskowa, cela est trop facile. M. Odilon Barrot se procure cette satisfaction platonique à propos de la colonne de la place Vendôme; il écrit : « La Providence a fait naître presque en même temps ces deux hommes, Lafayette et Napoléon, et les a mis en présence comme pour offrir à notre génération les deux types très différents de la grandeur. De même qu'aux deux extrémités de Paris s'élèvent deux monuments (deux colonnes), dont l'une glorifie la grandeur du pouvoir absolu et l'autre porte vers les nues le génie de la liberté, et qui, tous deux debout, semblent se défier et dire à la France : *Choisis!*... il faudra bien, un jour ou l'autre, *faire un choix* (p. 277). » — M. Courbet l'a fait un jour, ce choix-là, et il a fait abattre la colonne de la place Vendôme. Mais l'auteur, si grandement illustre, de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* pouvait, sans déroger à sa pensée libérale, s'associer, en 1840, à une revanche inoffensive des deux invasions; et le roi Louis-Philippe, qui avait ouvert un musée *à toutes les gloires de la France*, n'avait pas eu l'idée d'en exclure le vainqueur de Marengo et d'Austerlitz!

Cette prétention de faire du roi Louis-Philippe une espèce de comédien, toujours en action, pendant la durée de ce règne loyal et prospère dont le souvenir est encore vivant, — une telle prétention, outre sa fausseté radicale, indique aussi, de la part de l'auteur des *Mémoires*, un défaut de clairvoyance morale, une sorte d'infirmité du sens de la vue dans l'histoire qui méritait d'être signalée. Ainsi le roi, juste appréciateur des bienfaits de l'instruction publique, fait élever ses fils au collège. « Affectation », écrit M. Barrot (p. 119). Le roi fait remettre, de ses deniers, à Charles X, six cent mille francs, la veille de l'embarquement à Cherbourg de l'infortuné prince. « Je n'ai pas vérifié, dit M. Barrot, si cette somme lui fut remboursée par le Trésor? » Casimir Perier meurt du choléra : « *Est-ce un bien? est-ce un mal?* » C'est l'oraison funèbre que fait le roi de son grand ministre, selon M. Barrot. Après la comédie des « Cendres », nous aurons celle des mariages espagnols. « Louis-Philippe prouvait une fois de plus, nous dit-on (p. 445), combien *la fortune de sa famille* dominait, en lui, même les habitudes réservées de sa politique. » Parlerons-nous de cet espionnage que pratiquait sans merci, tout autour de la duchesse d'Orléans, son « rusé » beau-père, « lequel, nous dit l'auteur, faisait épier les moindres démarches de sa belle-fille et *se faisait apporter tous les soirs la liste des personnes* qui l'avaient visitée dans la journée ; elle ne pouvait que gémir.... »

Tel est le portrait donné par M. Odilon Barrot à ses lecteurs de ce roi dont la bienveillance, au sein de sa famille, était proverbiale et la confiance presque sans bornes. Avez-vous reconnu, dans ces insinuations transparentes, rien qui émane de ce sens délicat de la réalité qui s'appelle la justice dans les relations des hommes, et qui est l'*exactitude* dans l'histoire? Le roi, à la vérité,

quoiqu'il eût une certaine impétuosité de premier mouvement vis-à-vis de ses parents et de ses amis, ne se livrait pas tout entier au premier venu, fût-il aussi honorable que M. Barrot. Il se laissait juger avec une sorte de placide indifférence, trop facile à tourner contre lui. Il en appelait volontiers, comme son aïeul Henri IV, du présent aveugle à l'avenir mieux informé. C'est bien lui qui aurait pu dire avec l'illustre Guizot que l'injure n'arrivait pas « à la hauteur de son dédain ». A cette patience de son âme en face de l'injustice ne se mêlait aucun orgueil; sa rancune prenait mesure sur sa bonté. Il n'a jamais su haïr, et c'est encore une *inexactitude* de M. Barrot de prétendre qu'il *méprisait les hommes*. Personne n'avait plus le respect de la vie humaine, même chez ceux qui avaient attenté à la sienne. On sait le double registre qu'il tenait avec tant de soin des grâces qu'il avait pu faire à des condamnés, et de celles que ses ministres l'obligeaient à refuser. Il avait, jusqu'à l'excès, le souci des existences, des situations, des droits, des libertés, des intérêts de chacun. C'était une affaire pour lui que la destitution d'un employé de sa maison; on l'a vu tenir conseil, avec la reine et le général Atthalin, pour le simple renvoi d'un domestique.

Mais il avait un grand défaut : il était habile, habile autrement que M. Barrot qui, dès la douteuse aurore du gouvernement de Juillet, voulait le pousser en avant, à toute vapeur, tandis que le roi Louis-Philippe essayait de lui imprimer une marche moins rapide et plus sûre. C'est la question qui a dominé le règne tout entier : courir les aventures à travers le monde, à la remorque des factions irresponsables, et à la poursuite de progrès chimériques, — ou marcher le pas de l'esprit moderne, qui est fait de modération et de bon sens, le véritable esprit libéral. Ne vouloir pas d'autre guide, c'était être vraiment

« de son siècle », comme disait souvent le roi; l'appliquer au gouvernement de l'État, c'était se montrer vraiment habile. L'habileté du roi a consisté à voir avant M. Barrot ce que M. Barrot n'a vu que dix-huit ans plus tard, à la lueur d'une révolution qui l'a forcé à ouvrir les yeux; et encore les avait-il fermés de nouveau quand il a écrit ses *Mémoires*.

M. Odilon Barrot rappelle, avec une sorte de solennité, la phrase célèbre qui fut prononcée par un orateur de l'Opposition pendant la discussion de l'Adresse de 1846 : « Je placerai mon vaisseau sur le promontoire le plus élevé du rivage, et j'attendrai que la mer soit assez haute pour le faire flotter.... » Ainsi parlait l'orateur; et savez-vous le commentaire de M. Barrot? « .... La marée a, en effet, monté un jour, écrit-il, assez haut pour mettre à flot ce vaisseau, *mais aussi pour emporter tout à la fois et le navire, et le pilote, et les passagers....* » (P. 335.)

Est-ce là ce qu'espérait M. Odilon Barrot? Que signifiait donc ce vaisseau tant applaudi, qui ne montait si haut que pour retomber plus lourdement dans l'abîme?

..... Tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant.....

Que signifiait ce fier défi qui présageait un malencontreux suicide?

Suicide involontaire, je le reconnais, mais qui entraînait la chute de la royauté et la débâcle de l'Opposition dynastique. Une royauté qui tombe, est-ce donc une royauté habile? Périr par accident, est-ce faute ou malheur? Mais une Opposition frappée au cœur avec les armes mêmes dont elle s'est servie pendant dix-huit ans de lutte, est-ce une Opposition intelligente? M. Odilon Barrot se garde bien de faire son *meâ culpâ* sur les débris

du trône de Juillet, au milieu desquels finit son premier volume. L'âge ne lui a guère appris qu'à confesser les autres, jamais lui-même. Mais on nous donnera peut-être la suite de ces confidences, si étrangement produites. Nous attendons M. Barrot à l'an 1849, quand, premier ministre du prince-Président de la République, il s'oppose aux amnisties, fait fermer les clubs, restreint le droit de réunion, et prend, avec une résolution courageuse, sa part de responsabilité dans le siège de Rome. C'est le ministère de M. Odilon Barrot qui est sa vraie confession dans l'histoire. C'est l'action qui fait le procès à la parole. La confession a été loyale, mais complète. « Si vous étiez à ma place, lui disait un jour M. Guizot, alors ministre, vous feriez comme moi.... »

M. Odilon Barrot, ministre de la présidence, montra bientôt à M. Guizot, qui n'était plus ministre de personne, que la politique qu'il savait le mieux faire était celle qu'il avait combattue pendant dix-huit ans, et qu'il outrage encore aujourd'hui après sa mort.

(8 août 1875.)

II.

LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE

EN FÉVRIER 1848.

Quand j'ai eu à parler pour la première fois des *Mémoires* de M. Barrot (le premier volume avait seul paru), je n'ai pas dissimulé la surprise que me causait l'étrange cachet d'inexactitude désobligeante et de malveillance attardée, empreint sur cet écrit d'un vétéran si respectable de nos grandes luttes parlementaires. Ma surprise se justifiait par ce que nous savions tous, depuis 1848, dans le monde politique, des honnêtes résipiscences de l'ancien chef de l'Opposition dynastique sous le gouvernement de Juillet, tout à coup démenties par la publication de son livre. Ce premier volume, en effet, était l'acte d'accusation, disons mieux, le jugement de condamnation de ce passé sur lequel l'éloquence de M. Barrot avait jeté tant d'éclat. J'ai cité les considérants de cet arrêt. Je les ai discutés. J'aurais compris sa rigueur si M. Barrot avait été un partisan sincère de la révolution qu'il avait si fatalement contribué à déchaîner sur la France. Le règne des dix-huit

ans étant le crime, la révolution de février était le châtiment. Tout était dans l'ordre. M. Barrot restait fidèle à son rôle.

Mais voici que paraissent deux nouveaux volumes; et cette fois, c'est la Révolution de Février elle-même qui est en cause, — hommes et choses, ses principes et son personnel tout entier, sa politique et ses actes, ses attentats et ses folies, son impuissance devant les factions et devant les despotes, ses montagnards menaçants et ses hommes d'État timides ; — ses expédients financiers, sa diplomatie inquiète, sa tribune retentissant parfois de nobles accents dont se raillent, dans les conciliabules de l'empire en train de se faire, les hommes de main et les agioteurs de l'avenir.

Quoique le troisième volume des *Mémoires* de M. Barrot se termine à la chute du ministère dont il était le chef sous le prince-Président (28 octobre 1849), cet avenir se sent en quelque sorte dans son écrit. Tout y porte, moins encore l'idée fixe qui possède le cerveau du chef de l'État et la trompeuse étoile qui l'attire, que la trop réelle inaptitude des partis, monarchiques ou républicains, devant les difficultés qu'elle crée à chaque pas, qu'elle entretient et qu'elle aggrave. C'est là ce que M. Odilon Barrot s'est donné mission de raconter, quelquefois de peindre, quand il est en train, en dépit de la sécheresse habituelle de son style. C'est là, je veux dire la sincérité de son impression, ce qui donne cette fois une certaine valeur morale à ces deux nouveaux volumes ; — *meâ culpâ* naïf d'un politique fourvoyé dans une grande perturbation où le sang-froid l'abandonne, et compromis dans une complicité contre laquelle son honnêteté n'a pas moins réagi que sa raison. « .... En 1848, écrit-il, la révolution a été plutôt *une débauche d'idées* qu'une explosion de misère ou de souffrance.... Son résultat le plus réel a été de *mettre à nu les fondements de la société*, nous ne disons

pas seulement française, mais humaine.... La société s'est trouvée, après cette révolution, dans la disposition où seraient les habitants d'une maison qui, après s'être endormis la veille en pleine sécurité, verraient avec terreur à leur réveil que, par quelques convulsions subites du sol, ils *restent suspendus sur un abîme*[1]. »

Ainsi s'est réveillé M. Odilon Barrot, un matin, après l'ivresse des banquets et son ministère d'un jour, le 24 février. Ainsi s'est-il retrouvé, la tête dans un brouillard, les cris de l'émeute à ses oreilles, l'abîme à ses pieds. S'accuse-t-il une seule fois de cette surprise qu'il déplore? Il est plus commode d'en rejeter la responsabilité sur ceux qui y ont mis la main avec lui, plus audacieux sans doute et plus malintentionnés que lui, mais non plus aveugles. Ces hommes, le pays les avait un peu oubliés. M. Odilon Barrot a pris grand soin de refaire leur portrait. La galerie est complète.

Laissons les morts. En politique les morts ne reviennent pas, dit-on. Cela n'est pas toujours vrai. Mais ce sont les vivants qui font surtout, à de certains jours, effet de revenants. « M. ***, écrit l'auteur, avait tout autant d'ambition et d'orgueil au moins que Ledru-Rollin; mais ces sentiments étaient chez lui plus raisonnés et par conséquent plus profonds. Je dirai de lui (à la différence de son émule), qu'il est plus apôtre que tribun, mais apôtre *plus inspiré encore par la haine que par la foi*. Il a été la véritable incarnation de cette passion haineuse qu'il avait tant contribué à allumer par ses ouvrages au sein de la classe ouvrière.... Il représentait dans le gouvernement provisoire la seule passion réelle, la seule force efficace de la révolution du 24 février : *la haine du pauvre contre le riche*.... »

Un autre revenant, n'est-ce pas ce fanatique octogénaire qui inaugurait, il y a quelques jours, à la tribune natio-

1. Page 2 du tome II.

nale, la discussion sur l'amnistie, dans un langage qui semblait, en effet, sortir du fond de l'abîme où la société française, en 1848, a failli périr? « Chimiste assez distingué, nous dit l'auteur des *Mémoires posthumes*, M. *** avait étudié toutes les propriétés du camphre.... dont il avait fait une sorte de panacée.... Il ouvrit des boutiques où il débitait ses médicaments à bon marché à tous les ouvriers, y ajoutant même parfois des secours gratuits : ce qui lui avait donné une popularité immense et de bon aloi. Plût à Dieu, pour lui et pour son pays, que cette philanthropie ne se fût pas trouvée chez lui unie *à un jugement faux et à une imagination malade qui le jetèrent dans toutes les exagérations de la démagogie et du socialisme....* »

J'ai beaucoup écrit autrefois sur la révolution de Février, et je l'ai jugée avec une sévérité dont je me repens moins que jamais aujourd'hui, en face de ses « revenants » ; j'éprouve pourtant une certaine confusion à me dire que moi, qui ne l'aimais pas, je ne l'ai jamais traitée avec autant de dureté que M. Odilon Barrot, qui l'avait faite.

Avait-il fait vraiment la révolution de Février, ou l'avait-il seulement, pour sa bonne part, rendue inévitable? Toute la question est-là. C'est à la conscience publique à répondre.

Mais l'auteur des *Mémoires* aussi nous y aidera. Regardons à son récit. Remarquons seulement le chemin qu'avait fait, entre deux soleils, l'esprit de cet homme qui, nommé ministre au milieu d'une émeute, se trouve du premier coup acclamé et idolâtré par elle, puis dépassé au point de tourner bride, dès le premier coin de rue, au mouvement qui l'emporte. La scène est trop curieuse au point de vue dramatique et, comme leçon, trop instructive, pour que je ne procure pas à nos lecteurs la satisfaction de la voir reproduite tout entière. Il s'agit de cette fameuse promenade à cheval que fit M. Barrot, le matin

du 24 février, avec plus de courage que de succès. Il se défend d'avoir eu besoin de courage; car il tient, même encore aujourd'hui, j'entends au moment où il écrivait son livre, à sa popularité d'autrefois : « Je ne refuse pas ma reconnaissance, dit-il, à ceux qui prétendent m'avoir alors sauvé la vie : mais je persiste à croire que je n'ai pas couru un danger sérieux dans cette journée.... » Et, en effet, de la rue Saint-Denis jusqu'à la place Vendôme, les émeutiers continuaient à crier : « *Vive Barrot! Vive la Réforme! A bas les ministres! Vengeance pour nos frères lâchement assassinés!...* » Voilà tout; et jusque-là, ajoute naïvement l'auteur, pas un cri « qui annonçât une révolution ». Cependant, à la hauteur de la rue de la Paix, un jeune avocat, très engagé dans la rébellion, lui avait à demi-voix glissé dans l'oreille ces mots significatifs : « Avant ce soir, l'abdication du roi; *sinon, une révolution!!!* » On eût dit que cet avocat l'avait dans sa manche. M. Barrot, naturellement, n'attacha qu'une médiocre importance à cette communication incidente.

. . . . . .

« Nous étions arrivés près de la place Vendôme. Je me laissais entraîner par ce vaste et irrésistible courant d'hommes, épuisé de fatigue et hors d'état de le diriger, lorsqu'un cri formidable poussé par la foule : *Aux Tuileries! aux Tuileries!...* vint tout à coup m'éclairer sur la situation. Je vis les conséquences de ma rentrée aux Tuileries à la tête de cette masse armée. Sorti du cabinet du roi avec la mission d'apaiser l'insurrection, je ne pouvais, sans manquer à l'honneur, venir à la tête de cette même insurrection imposer l'abdication de Louis-Philippe; et c'était au moins cela que cette foule aurait exigé. Je me penchai vers les gardes nationaux qui conduisaient mon cheval et leur dis avec vivacité : « Non, non, mes amis, pas aux Tuileries! Vous le voyez, je suis épuisé; et puis j'ai besoin de rentrer chez moi *pour rassurer ma femme!...* Je demeure rue de la Ferme-des-Mathurins. » Ces braves gens me comprirent; ils détournèrent mon cheval;

et, au lieu de lui faire traverser la place Vendôme, ils le dirigèrent par la rue des Capucines... La foule suivit en partie cette direction, et, après avoir inondé ma rue comme une avalanche, pénétra dans ma maison. Une femme la précédait portant un drapeau tricolore qu'elle vint planter sur une de mes fenêtres, pendant que des hommes, à l'aide d'une échelle, appendaient au commencement de la rue cet écriteau qui s'y remarquait encore quelques mois plus tard, et sur lequel étaient tracés ces mots : *Rue du Père du Peuple*. Triste témoignage d'une faveur populaire de quelques instants! »

M. Odilon Barrot ne nous dit pas si ce témoignage fut pour lui plus triste qu'agréable.... Mais arrêtons-nous là. Ceux de nos lecteurs qui auraient besoin de nos commentaires, après avoir lu la page que nous venons de citer, seraient capables de ne pas les comprendre. Nous n'ajouterons donc aucune réflexion, faisant réserve du respect que nous inspire, dans son ingénuité même, l'honnête caractère de ce dernier ministre du roi Louis-Philippe.

Quand M. Barrot a résumé dans son premier volume tous les vieux griefs de l'Opposition des dix-huit ans contre la royauté de Juillet, je l'ai suivi pied à pied dans ses inexactitudes posthumes qui auraient pu, faute de cette réfutation, se donner l'air d'être une histoire véritable. Sur le terrain où les deux derniers volumes nous amènent, je n'avais à relever, quant à M. Barrot, que le jugement infligé par lui au régime qu'il avait contribué à fonder, quoiqu'il s'en défende ou qu'il s'en repente. C'est là moralité de son écrit.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels!

C'est en effet la vertu dont ils ont le plus besoin et dont ils usent le moins. Malgré tout, il n'est pas impossible que cette résipiscence en faveur de la justice dans l'histoire, dont la trace est visible dans les deux récents volumes de M. Barrot, ne rachète devant les hommes et

devant Dieu la grave atteinte qu'elle avait subie dans le premier. Je ne dirai rien de plus sur l'ensemble même de ces *Mémoires ;* j'attendrai la fin. Suivre le récit des événements qui remplissent les deux premières années de la révolution de Février, y compris le ministère de M. Barrot jusqu'au moment où, le 28 octobre 1849, il fut assez brusquement remplacé; suivre cette révolution dans sa marche tour à tour violente et incertaine, quand elle est aux mains d'un gouvernement provisoire, — ou pleine de réserves cauteleuses ou ménaçantes quand c'est le tour du prince-Président, — l'entreprise en serait difficile, l'exécution fastidieuse; on ne refait pas une histoire dans quelques colonnes d'un journal. Ce que j'ai voulu aujourd'hui, en rattachant mon étude au titre placé en tête de ce chapitre, c'était montrer à l'œuvre quelques-uns des acteurs du passé que M. Odilon Barrot a si utilement désignés aux défiances du présent; c'était revoir par ses yeux ceux qui, ayant une première fois, en 1848, renversé un gouvernement qui assurait à la France, avec une loyauté indiscutable, la liberté dans la monarchie, — ont laissé sur ses débris tomber de chute en chute dans le despotisme celui qu'ils avaient cru fonder; « revenants » redoutables, si le temps qu'ils ont passé dans une sorte de mort politique, loin de la France ou loin des affaires, ne leur a pas inspiré cette patriotique sollicitude qui fait prendre en pitié les malheurs d'une grande nation, et si, n'ayant pas perdu l'orgueil, ils n'ont pas gagné l'expérience.

(23 mars 1876.)

III.

LA CORRESPONDANCE POSTHUME

DE M. DE LAMARTINE[1].

I.

LA RÉVOLUTION DU SALUT PUBLIC.

Qui ne voudrait chercher dans une telle correspondance commencée en 1807, quand Lamartine avait dix-sept ans à peine, et continuée jusqu'en 1833, tant de révélations sur son adolescence, sa virile jeunesse, sa maturité à son début, — tant de *confidences* qu'il n'a pas faites au public, même dans ceux de ses livres qui portent ce titre attrayant? Qui n'aurait eu cette curiosité? Je l'ai eue pour mon compte, et c'est très sincèrement que je déclare m'en être bien trouvé. Lamartine n'a guère caché sa vie; pour

1. *Correspondance* de Lamartine publiée par madame Valentine de Lamartine. 4 volumes in-8°, 1873-1874. Chez Hachette.

ma part, j'ai eu à la juger autrefois dans ses actes politiques et dans ses œuvres historiques, avec plus de rigueur que je n'en aurais montré sans doute si ses lettres intimes m'eussent été alors connues[1]. Rien que pour leur sincérité, elles feraient aimer l'homme, même si elles n'ajoutent pas beaucoup à la gloire de l'écrivain. Elles manquent parfois, et qui l'aurait cru? de couleur et de relief; je parle seulement des premiers volumes. Pendant ces dix années et jusqu'à vingt-cinq ans, la jeunesse du poète est livrée à toute sorte de désagréments que son imagination transforme en fléaux : une vie étroite et surveillée, une santé faible, une passion malheureuse, une grande méfiance de sa force, peu de foi dans son génie, peu de faveur auprès des puissants qui l'admirent déjà et le laissent végéter dans les emplois inférieurs de la carrière diplomatique. Mais tout cela même, c'est l'intérêt de cette correspondance qui semble marquer, date par date, les tristes étapes de cette grande destinée :

« Oui, j'ai pleuré, écrit-il un jour à M. de Virieu, son ami; j'ai pleuré, moi qui ne pleurais plus, un peu de regret de cette partie manquée, un peu en voyant la sympathie de nos peines, de nos idées, de nos tourments, de nos désirs, et ce feu sacré qui commence à te brûler comme moi, ces projets vagues, ces tristesses, cette paresse, cette vie au milieu de la mort (pour parler noblement). Oh! que ne suis-je vieux, vieux comme mon grand-père Laërte, — ou que n'ai-je seulement deux mille francs et la clef des champs !... Au lieu de cela, je suis sans le sou, sans société de mon goût, sans occupation assidue, sans espoir d'aucun avancement. » (Tome I, page 142, 1809.)

Sans le sou! Nous sommes encore loin des *Méditations*, des *Harmonies* et du *Voyage en Orient*. Le temps s'écoule cependant, et il apporte avec lui la renommée, la gloire,

1. *Portraits politiques et révolutionnaires*, 2e édition, en deux volumes (Michel Lévy).

par moments le bonheur et la santé, jamais la richesse. « Rien ne me tourmente que mes interminables embarras d'argent, écrit-il dix ans après la lettre précédente. Quand on a mis, en commençant sa route, le pied dans cette maudite boue, on ne s'en tire jamais totalement.... » (T. II, p. 423.) Sept ans plus tard, il est marié, père de famille, et il semble que « ses affaires vont s'arranger »; la poésie ne laisse pas d'y contribuer d'abord; mais dans quelle mesure? Il écrit à sa mère en 1826 : « J'ai fait quelques hymnes nouveaux depuis que je ne vous ai écrit.... J'espère que cela vous contentera tout à fait. Cela viendrait aussi à mon secours comme objet de finances, mais ce n'est pas là mon but en les composant. C'est égal; le prêtre vit même de l'autel; ainsi le poëte peut vivre de son talent.... » (T. III, p. 399.) Et au fait, il a fini par en tirer les moyens de vivre en grand seigneur et de voyager en roi.

Je ne cherche aujourd'hui qu'à marquer en courant, par ces rares extraits, le degré d'intérêt confidentiel et d'intime personnalité qui est le grand attrait de ces lettres, presque toutes écrites au comte Aymon de Virieu et recueillies, avec un soin rare, par la piété qu'on pourrait appeler filiale de madame Valentine de Lamartine, nièce et héritière du grand poète. Rien de plus curieux, rien de plus attachant surtout que cette entrée dans une si incomparable célébrité par l'humble porte de l'éducation, de la camaraderie, de la famille, des embarras d'argent, des soucis du ménage, des préoccupations domestiques : « .... Nous avons une maison retenue à Paris.... Nous nous recommandons à madame de Genoude pour une cuisinière médiocre, mais honnête, qui viendrait seulement passer la journée pour notre cuisine et ne coucherait pas chez nous.... » Une cuisinière honnête, soit! mais médiocre! Le curé de Valneige n'aurait pas été plus modeste.

Le quatrième volume de la Correspondance, que je viens de lire tout entier, comprend les trois années qui précédèrent la Révolution de 1830, et il nous conduit jusqu'en 1833. Cette période de la vie de M. de Lamartine n'est pas précisément l'apogée de sa carrière, mais elle est remplie d'éclat; son talent n'a pas tout donné de ce qu'il portait en lui pour l'avenir; il a peut-être donné le plus beau. Il a dépassé le seuil de cette gloire qu'il nous a montré d'abord si chargé d'ombres, d'afflictions et de mécomptes. La déesse Renommée l'a introduit dans le temple, comme le plus illustre enfant de la Muse; et Plutus (qu'on me passe cette mythologie en considération du sujet), Plutus a fini par lui sourire.

« Gosselin m'écrit (il s'agit du riche éditeur) que cinq éditions de mes *Harmonies* seront écoulées en trois mois. (C'est le Pactole qui entre dans sa maison.) Aussi je n'y pense plus et laisserai faire au temps le triage du bon et du plat. Le temps, en fait de réputation, est tout; il apporte chaque jour sa pierre : vous n'écrivez rien pendant dix ans, vous vivez hors du monde, vous revenez à Paris.... et vous vous trouvez cent fois plus populaire que le jour du succès. J'ai vu cela cette fois, mais qu'est-ce que la renommée? Ce qui est beau, c'est de faire, et de faire bien! Un poème, un poème! mon royaume pour un poème! *mon royaume pour un cheval*, comme dit Richard III. J'en dirais autant, mais rien pour la gloire. » (Tome IV, p. 334).

Cela est bientôt dit; mais disait-il vrai? J'en doute. La gloire mène à l'influence. Même avant d'être député, il était devenu un personnage important. On le consultait dans les plus hautes régions de la politique sans trop l'écouter : c'est le malheur des poètes trop mêlés aux grandes affaires du monde. « Je prononce jeudi à deux heures, écrit-il à Virieu (mars 1830), mon discours (de

réception) devant tout Paris; c'est médiocre, mais passable pour un quart d'heure.... Maintenant, voici de la politique; nul ne t'en dirait, si ce n'est moi; car je passe ma vie chez le prince de Polignac, tête pour tête, et avec M. de Montbel et *tutti quanti*, pleins de bontés empressées pour moi. L'effet moral de la prorogation (de la Chambre des Députés) a été complétement bon. Le trône, comme dit le public, en a deux marches de plus.... » (T. IV, p. 311.)

Quelques mois plus tard, les « deux marches » de supplément croulaient avec le trône lui-même, et M. de Lamartine se trouvait, non sans l'avoir maintes fois prédit, en face d'une révolution. Ici je ne lui disputerai pas le droit qu'il a de raconter lui-même la conduite qu'il a tenue, avec autant de dignité que de décision, dans cette douloureuse épreuve de sa destinée. Tout le rattachait à la légitimité monarchique : son nom, sa race, ses opinions, ses croyances, ses goûts aristocratiques, — la poésie elle-même qui avait illustré son dévouement par l'ode célèbre sur *la Naissance du duc de Bordeaux* et par ce *Chant du sacre* où son zèle dynastique l'avait, sur un point délicat, si fâcheusement entraîné. Tout le ralliait au parti tombé sous le poids de ses fautes, et quoique innocent lui-même des passions qu'il avait combattues.

Cependant quand il eut à se décider entre les devoirs du citoyen et les regrets du royaliste, c'est le devoir qui l'emporta sur la sensibilité. Il se rallia, tout en se tenant à distance, au pouvoir qui avait, de par Dieu et la patrie, mission de tout sauver. Il avait un grade élevé et salarié dans la carrière diplomatique ; il laissa le grade et le traitement; il conserva son libre arbitre, le choix entre ceux qui, pour rester fidèles à d'honorables affections, se tournaient contre la nécessité du salut public, et ceux qui étaient décidés à l'accepter, à la défendre et à la servir. Jamais plus noble langage n'avait été mis au ser-

vice d'une décision plus loyale. Voici ce qu'en donnant sa démission au comte Molé, ministre des affaires étrangères, il écrivait avec le désir exprimé que sa lettre fût mise sous les yeux du nouveau roi, qui s'en montra aussi étonné — car les preux de la noblesse française ne le gâtaient guère — que visiblement satisfait.

« Monsieur le comte,

» De nobles sentiments ont pu interdire à quelques personnes le serment que les circonstances leur demandent. Je respecte ces scrupules ; je ne les partage pas.

» Convaincu qu'à défaut du pouvoir légitime, dont j'ai depuis longtemps déploré l'aveuglement, le pouvoir nécessaire, la patrie sous un autre nom, doit être le point de ralliement de tous les cœurs droits et de tous les esprits justes ; convaincu que les devoirs d'homme et de citoyen ne cessent pas pour nous le jour où un trône s'écroule, où une famille s'exile ; convaincu qu'il serait aussi absurde que coupable de se frapper à jamais d'incapacité civile et politique en refusant d'adhérer à un pouvoir nouveau qui surgit de la nécessité pour sauver la patrie du mal sans remède de l'anarchie, cette mort convulsive des nations, je suis prêt à prêter librement et volontairement le serment de fidélité au roi des Français et à accepter du prince et du pays tous les devoirs que ce serment impose aux jours de péril.

» Mais, d'un autre côté, monsieur le comte, et par des motifs de convenance et de situation tout personnels, je vous prie de vouloir bien accepter ma démission des fonctions diplomatiques dont j'avais été chargé par le précédent gouvernement, et j'oserais vous prier, de plus, de vouloir bien mettre et ma démarche et mes expressions sous les yeux du roi, envers qui je professe non-seulement les devoirs de tout Français, mais encore des sentiments de reconnaissance et de dévouement qui m'ont été imposés par ses bontés envers ma famille.

» LAMARTINE. »

(19 septembre 1830.)

Le roi Louis-Philippe lut au conseil des ministres la

démission de Lamartine. « Voilà enfin, dit-il, une démission donnée d'une manière honorable, digne et délicate.» Au mérite de juger sainement la grande nécessité politique à laquelle il se ralliait si ouvertement, Lamartine avait joint le don de prédire à plus d'une reprise la catastrophe recente et inévitable :

« ..... La politique va, comme je l'ai prévu le 8 août, à la diable, écrit-il au comte de Virieu (mai 1830). Cela prend même décidément la route des abîmes, et on ne voit rien pour nous arrêter, si la Chambre surtout est mauvaise. Je m'en vais très alarmé : or tu sais que je ne l'étais pas du tout ; mais le mal n'est pas venu du pays, mais de ses conducteurs. Espérons en Dieu et dans la force de l'instinct de conservation !... »

« .... La France est-elle malade ou non ? Je te le demande (juin 1830). Pour moi, je la vois mourante ou plutôt convulsive. Je ne donnerais pas *six mois* de son avenir intérieur. Je suis pénétré de douleur, d'effroi et de courage cependant, prêt à combattre à droite et à gauche, là des insensés, ici des forcenés..... »

« Qui diable t'a pu dire que je fausserais jamais compagnie aux honnêtes gens ? Aux imbéciles, oui ; mais il y a heureusement d'honnêtes, de religieux royalistes sous d'autres drapeaux que celui de MM. Dudon, Vitrolle, Berthier et Compagnie. S'il n'y en avait pas, je l'élèverais tout seul (son drapeau). Je ne suis ni avec Paul ni avec Céphas, mais avec le sens commun, la monarchie, la fidélité à la dynastie. Hélas ! hélas ! du train dont ils nous mènent, et dont l'opinion du pays se pervertit contre eux, nous n'aurons que trop tôt à faire preuve de nos paroles. Je reviens de Paris, pénétré d'inquiétudes comme j'y suis allé ; je reviens et je trouve partout de plus graves motifs d'inquiétude encore. Élevons les mains d'où vient le secours, car le secours n'est pas ici.

» Mais adieu ! Tu me trouveras noir. Dieu permette que l'horizon s'éclaircisse et que je ne sois qu'un sot ! Je l'espère encore. »

« ..... Je croyais (8 juillet 1830) que tu me prenais non pour un homme de défection, Dieu garde ! mais pour un homme que l'imbécillité violente de son propre parti n'entraîne pas ? Oui ; sortons de là dès que nous le pourrons. Mettons-nous dans le

vrai : dans le vrai seul est la force. Or le vrai n'est pas pour la France dans un gouvernement de regrets, de repentir, de souvenirs théocratiques ou aristocratiques ou absolutistes; il est dans les besoins réels des esprits, dans le concours des intérêts et des intelligences les plus honnêtes et les plus larges, dans les espérances d'un avenir datant de la Restauration, et non de l'empire ou de *l'ancien régime vermoulu*.... On ne peut pas faire remordre un peuple à ce qu'il ne veut plus, sous la même forme, sous les mêmes noms, écrivait-il deux ans auparavant ; on peut le faire monarchique et religieux d'une manière tout opposée. Le mal de ces deux années a été immense ; il est peut-être réparable, mais il y faut nerf et esprit et temps. »

J'ai cité ces extraits pris à différentes dates, avant la révolution même qui les explique. Ils marquent nettement dans quels sentiments Lamartine se présentait face à face à la réaction qui, alors comme aujourd'hui, aurait voulu tenter sur la France le supplice d'accoupler ensemble une nation vivante et un régime aboli....

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Componens manibusque manus atque oribus ora.

Une pareille torture lui paraissait périlleuse à exercer, honteuse à subir. C'est pour cela qu'après s'être mis en règle avec les convenances de sa position personnelle par sa démission au nouveau roi, il assurait la liberté de sa conscience par son adhésion au nouveau règne.

« .... Entre l'anarchie et nous, écrivait-il, il y a encore un gouvernement improvisé, fortifié de tous les vœux de la classe moyenne, de toutes les lumières et de bonnes intentions. (Septembre 1830.) Ceci trace la route aux honnêtes gens. Tout plutôt que l'anarchie... Laissons ce rôle aux imbéciles qui nous ont amenés où nous sommes, et qui voudraient se venger de leur propre stupidité par nos mains !

» Voilà mon opinion ferme et nette... — Ce n'est point ainsi qu'on pense et qu'on déraisonne ici autour de moi ; mais peu m'importe ! on ne nous jugera pas sur la conscience des autres.

La mienne me dit que pendant qu'on peut combattre encore pour son pays, pour les principes sauvés de la ruine d'un trône, il faut le faire et ne pas s'inquiéter trop si le drapeau a trois couleurs ou une seule, si ce qui subsiste de monarchie, de liberté, de religion, de stabilité, s'appelle Pierre ou Paul. Aussi accepterai-je tout mandat que les hommes pensant ainsi voudront me donner à la tribune ou ailleurs. Les scrupules sont bons dans les petits périls; dans les extrêmes comme celui-ci, je n'en aurais qu'un : l'inaction et l'apathie. »

Député, on sait qu'il ne le fut qu'après son retour d'Orient, trois ans plus tard; mais il ne partit pour ce long voyage qu'après avoir répandu partout, autour de lui, pendant ces trois années, à Paris, à Mâcon, à Saint-Point, parmi les cultivateurs et les ouvriers, les semences les plus libérales, les conseils les plus sages aux hommes et aux partis. Il admira beaucoup Casimir Perier, et il s'associa, si ce n'est à l'action, du moins aux idées de l'illustre M. Guizot. Si le « juste-milieu » n'avait pas existé déjà, Lamartine l'aurait inventé. « Je sais, écrit-il à la marquise de Raigecourt (décembre 1831), que vous êtes, comme nous, de ce petit nombre de sages séparés des deux foules, déplorant les événements arrivés, mais ne voulant pas en solliciter de plus funestes encore par une subversion immédiate qui entraînerait la société même. Vous vous tenez comme nous dans la convenance avec le passé, dans la raison avec le présent, dans l'espérance avec l'avenir : c'est la vraie situation de l'homme consciencieux et éclairé; nous nous y rencontrons, et je m'en glorifie. » Ah! il a bien raison. Le nombre des « sages » n'était plus très grand dans son parti; mais la folie des hommes qui « tentent d'enfoncer dans la boue, comme il l'écrit, la planche que le sort leur avait tendue pour les sauver », cette folie chronique et persistante, il la jugeait du moins avec une énergie qui témoignait de la vigueur de sa conviction.

« Maintenant, écrit-il à M. de Virieu (novembre 1830), pour des sacrifices autres que de convenance aux royalistes, je n'en ferai pas. Je ne puis me mentir à moi-même. Je suis convaincu qu'ils ont *librement, gaîment et volontairement perdu la France* et l'Europe, et que, le bon Dieu la leur remit-il dix fois dans la main, dix fois et mille fois ils la reperdront. J'en sais aussi plus long que toi sur cet article, j'ai vu de mes deux yeux faire le 8 août avant qu'il vous fût connu, et par hasard. Je connais les masques, je sais pour qui et pour quoi ils agissent aujourd'hui et vantent M. Mauguin. Je les méprise et les exècre, politiquement parlant. . . . . .

Oh ! que les Bourbons avaient un beau rôle ! Oh ! que la Restauration bien comprise par eux était un beau rêve ! Ils étaient le pont sur l'abîme pour descendre du passé à l'avenir. Ils ont préféré le faire sauter et nous précipiter avec eux : que la paix soit avec eux, avec leur erreur et leurs regrets ! mais l'amertume est dans mon cœur quand je contemple où ils étaient et où ils pouvaient sans secousse guider la civilisation moderne. Elle prendra d'autre guides, il n'y a pas de doute ; elle ne peut pas revenir à ceux qui lui ont trois fois prouvé qu'ils étaient *aveugles de naissance*. Je le déplore, car je les aime comme les rois et les pères de nos pères, comme ceux à qui nos pensées et notre sang étaient dévoués depuis le berceau ; mais ma conviction douloureuse de leur faute irremédiable envers nous, envers eux, envers l'avenir surtout, n'en est pas moins profonde pour en être pénible et amère. »

Lamartine revient très souvent, à cette époque, sur la faute que ses amis (ceux qu'il exècre) ont commise si gratuitement en se refusant à toute action et à toute influence, croyant par là faire pièce au gouvernement de Juillet qui s'accommodait fort de leur neutralité, quand leur malveillance s'arrêtait là.

« La *neutralité*, écrit-il à Virieu (février 1831), la neutralité, quand le monde moral tout entier et le monde immoral sont sous les armes, quand on va livrer les plus grandes batailles intellectuelles dont jamais ait dépendu le sort des générations nées ou à naître, la neutralité sous prétexte d'un goût ou d'un

dégoût, d'un penchant ou d'une répugnance à une couleur ou à un nom! Je te le dis net et cru, une telle neutralité est à mes yeux un crime envers soi-même, une blessure inguérissable à sa conscience....

» Tout cela ne veut pas dire : jetons-nous dans le pouvoir du jour, prenons son or ou ses faveurs, déclarons-nous ses champions bénévoles. — Non, je ne le fais pas moi-même, je ne l'entends pas ainsi, l'honneur même n'y serait pas aujourd'hui. Mais cela veut dire : tous les intérêts du pays, du temps de l'avenir, sont en jeu; ils sont sous une couleur qui peut blesser l'habitude de nos regards ; ils vont être attaqués, ils le sont tous les jours par la démence, le crime ou l'anarchie; les abandonnerons-nous parce que la fortune ou la Providence les ont placés dans des rangs qui ne sont pas les nôtres? Laisserons-nous piller et brûler et égorger le pays et l'Europe parce que nous aurions préféré un autre gardien sur le seuil ? Il n'y a pas deux réponses. La mienne est faite. . . . . .

..... Abandonner les droits de citoyens dans le combat qui va s'engager entre un parti faible, mais relativement honnête, et le parti de la subversion, c'est, à mon avis, se rendre indirectement solidaire du mal plus grand qui résultera de cette absence des combattants ; c'est tomber dans cet exécrable système qui fut celui de tous les fanatismes humains depuis la Saint-Barthélemy jusqu'à 93 : de faire ou de permettre le mal pour le bien. Le mal pour le bien n'appartient qu'à la Providence parce qu'elle voit clair et loin et juste, et de plus parce qu'il n'y a pas de *mal* pour elle; mais pour l'homme, c'est faute et crime. . . . . »

Disons-le; ce n'est pas seulement une préoccupation de salut public qui affermit Lamartine dans sa résolution de prêter la main aux affaires de son pays, de siéger, s'il le peut, au Parlement, de faire entendre sa voix à la tribune, cette voix qui semble retentir déjà dans les admirables lettres du quatrième volume ; il a aussi, — que les fauteurs passés ou présents des Ordonnances de Juillet le lui pardonnent! — il a un parti pris en faveur des idées, des principes et des conquêtes de la Révolution de 89. Il est un fils reconnaissant de l'esprit moderne. Il

écrit à Virieu (octobre 1830), au moment de l'orageux procès des ministres de Charles X :

« ... Tu dis : la Révolution de 89 est le mal sans mélange. Je dis : les grands principes de la Révolution de 89 sont vrais, beaux et bons ; l'exécution seule a été atroce, inique, infâme, dégoûtante. Pour que 89 fût si mal, il fallait que ce que 89 détruisait fût beau ; or je trouve 88 hideux. Si tu veux raisonner sans passion avec toi-même, tu verras que l'idée de liberté et d'égalité légales est *autant au-dessus de la pensée aristocratique ou féodale que le christianisme est au-dessus de l'esclavage ancien.* Il y a sur ce point une tache dans ton œil. Une idée que le monde entier avoue, adopte, conçoit, défend, ne peut être une erreur : l'erreur est dans sa pratique incomplète, mais non dans sa nature. »

« Mais, ajoute Lamartine, à la fin de 1830, et très alarmé des désordres de Paris, à quoi sert de discuter? Le monde est en route, et par un horrible chemin. Selon toute apparence, à l'heure qu'il est, le pouvoir, s'il y a pouvoir, a changé de mains. Nous tombons dans un nouveau chaos d'où Dieu seul peut nous tirer. Les hommes n'ont plus de regard qui perce cet horizon nouveau. La guerre, les ébranlements de toute l'Europe, d'affreux malheurs au dedans, point de bannière pour aucun parti : voilà où nous en sommes si la république, comme je le crains, est déjà proclamée aujourd'hui. *Quod Deus avertat !* Mon parti à moi est bien pris : je reste en France, je ferai office de citoyen tant et comme le moment se présentera. Je vais éloigner femme et enfant, jusqu'à ce qu'on y voie clair, à Genève. Cette séparation est dure, mais je ne pourrais me consoler si ma femme et mon enfant étaient ballotés de cahots en cahots. Ma peau m'intéresse peu ; je ne crains ni la balle ni la guillotine affrontées avec conscience et pureté d'intention ; j'ai l'une et l'autre . . . . . »

M. de Lamartine n'eut pas, on le sait de reste, de pareilles extrémités à subir, et le péril ne vint pour lui que le jour, hélas ! où un orgueil immense lui inspira l'ambition du premier poste dans la France de 1848. Il l'avait déjà depuis longtemps comme poète. N'était-ce pas beaucoup? Jugez-en. Il écrivait à M. de Marcellus (en 1828),

après avoir échoué dans une compétition diplomatique : « Je suis révolté de la récompense qu'on m'a offerte ; mais rien ne m'étonne et rien ne m'irrite. Je ne suis pas né pour la faveur. Je *montrerai peut-être un jour* que, quoique ayant eu le malheur de faire quelques méchants vers dans ma vie, j'aurais été capable d'un humble emploi politique.... » — Plus tard, toujours en 1828, il écrivait au comte de Virieu : « *J'ai l'instinct des masses :* voilà ma seule vertu politique. Je sens ce qu'elles sentent et ce qu'elles vont faire, même quand elles se taisent. Nous allons rouler cul sur tête pendant un ou deux ans (ministère Martignac), et puis nous nous retrouverons sur nos pieds, un peu étourdis des culbutes. Alors, soyons plus sages, fondons sur le rocher... »

Quoi qu'il en soit, entre la révolution de Juillet et son départ pour l'Orient (juin 1832), Lamartine justifia, et même pendant la durée presque entière du gouvernement royal, les sages idées dont nos extraits ont donné de si incontestables témoignages. Il essaya maintes fois de les réaliser dans la pratique et dans l'action ; il n'y réussit pas du premier coup. Cependant sa popularité était grande. On le nommait en 1832 colonel de la garde nationale de Mâcon. S'il échouait, quelques mois auparavant, devant les électeurs de Bergues, c'est que, tout en réservant son adhésion loyale au gouvernement de Juillet, il s'était refusé à une déclaration de dévouement envers la dynastie elle-même. Le département du Nord, que cette résistance, justifiable de la part d'un ancien protégé de Charles X, privait d'un tel représentant, y revint plus tard avec moins d'exigence et plus de succès.

Mais puisque le politique n'a pas réussi, laissons partir le poète. Le voilà tout à coup à Marseille, où, pour arriver à son bord, il passe sous des arcs de triomphe, au milieu d'une bourrasque d'enthousiasme provençal. « Je suis

enivré! accablé! » écrit-il à Virieu. Cependant le brick *l'Alceste* déploie au vent ses flammes tricolores. Le ciel est brillant, la mer est d'azur, la brise est molle et clémente. La jeune femme et la jeune fille sont du voyage. Reviendront-elles?... Question douloureuse. Rien de plus noble d'ailleurs que l'inspiration d'un tel pèlerinage chez un poète comme Lamartine, dans toutes ces mers et par tous ces pays illustrés par la Muse antique, célébrés, rajeunis par la sienne. Mais quel luxe! quel appareil! quelle dépense! Lamartine était devenu riche. Il avait toujours été magnifique. Une de ses raisons pour aller en Orient, la moindre et la dernière de toutes, n'était-ce pas le besoin qu'il éprouvait de dépenser une centaine de mille francs? Et pourquoi pas?

(27 février 1874.)

I.

LA RÉVOLUTION DE L'ENNUI.

Les volumes de la correspondance de Lamartine se suivent et ne se ressemblent pas. C'est toujours le même homme. Ce sont ses idées qui changent. Il ne semble ni s'en douter ni s'en plaindre. Il croit toujours, avec une sincérité respectable, à ce qu'il dit et à ce qu'il fait.

Ce qu'il fait, dans ce sixième volume que j'ai sous les yeux, c'est une révolution, ni plus ni moins. De 1842 à 1848, il la prépare. En 1848, elle éclate. Avant 1849, elle lui échappe, et commence à se transformer, dès le 10 décembre, en une autocratie d'abord modeste et timide, puis toute-puissante. Le volume finit avec l'année 1852. « L'empire est fait.[1] »

Dix ans! de la mort du prince royal à l'avénement de Napoléon III. Entre ces deux dates, pendant cette longue période dont je n'ai pas à raconter l'histoire, c'est Lamar-

1. *Correspondance de Lamartine*, publiée par madame Valentine de Lamartine; tome VIe. — (Paris, Hachette 1875.)

tine seul qui va nous occuper. Il est à lui seul toute une histoire, tout un drame. Son âme mobile et multiple suffit à remplir la scène. Ce n'est pas ma faute si le volume qui paraît aujourd'hui ne dissimule rien de sa pensée, de sa conduite, des idées qui l'agitent, des chimères qui l'attirent, des besoins qui l'assiègent.... Ce n'est pas ma faute si nous avons, pour le juger désormais, grâce à ce curieux livre, une mesure fournie par lui-même. M. de Lamartine est resté assez grand par son incomparable génie; il s'est assez honoré, dans cette triste phase de sa vie où nous allons le suivre, par l'indépendance de son caractère, pour qu'aucun soupçon de dénigrement ne puisse atteindre le critique qui essaie de voir clair dans cette âme tout enveloppée de son radieux éclat. Elle ne se cache nulle part; son rayonnement éblouit parfois et aveugle l'observateur le moins sujet au vertige.

J'ai relevé, il y a quelques mois, dans le cinquième volume de cette correspondance, quand il a paru, la très noble attitude de Lamartine pendant les premières années du règne de Juillet. Il refuse les offres de la nouvelle royauté parce que son passé, plus que son cœur, appartient à un autre parti. Il la soutient pourtant auprès de ses amis, légitimistes presque tous. Il n'hésite pas même à lui prêter publiquement l'appui de sa parole devenue puissante. Cela nous mène à la coalition de 1839. On sait avec quelle vivacité Lamartine la combattit, sans la vaincre. Vaincu, comment se tourna-t-il presque subitement contre la royauté, vaincue comme lui? C'est ici que les volumes ne se ressemblent plus.

De l'approbation sympathique, Lamartine a passé à l'opposition véhémente. Il s'attaque désormais, non pas seulement au ministère né de la coalition, mais au règne tout entier. « La politique ministérielle me touche peu, écrit-il (octobre 1842) ; Guizot, Molé, Thiers, Passy, Du-

faure, cinq manières de dire le même mot. *Ils m'ennuient* sous toutes les désinences. Que le diable les conjugue comme il voudra ! Je veux aller au fait et attaquer *le règne tout entier* (c'est lui qui souligne). Dans quatre ans, on nous verra remuer des idées plus puissantes, ou du moins nous aurons remué le sol où elles doivent germer... »

Étrange énigme d'une irritation inexplicable! Lamartine vient de prononcer un grand discours sur l'Adresse (janvier 1842). « .... L'étincelle tombée de la tribune a, contre mon attente, écrit-il, immédiatement *allumé un incendie* des esprits dont rien ne peut vous donner l'idée.... A ce coup de tocsin les forces me sont accourues de toutes parts avec fanatisme.... » Et plus loin : « Mes colonnes d'opinions se forment, immenses dehors ; oubliez-moi quelques années.... »

Que veut-il ? Il n'est ni pour le Gouvernement ni pour l'Opposition, dynastique ou non. Il a son idée. « Soldat de l'idée, dit-il, je combats pour elle et non pour moi....» Il est donc tout seul dans cette campagne qu'il entreprend contre le règne, contre le ministère, contre les conservateurs, contre les trois gauches ; il est seul, et sa révolution qui embrasse, à l'entendre, l'humanité entière, n'est la révolution de personne ; elle est la sienne. « User ses beaux jours, dit-il encore, pour la petite préférence à inventer ingénieusement entre MM. Molé, Thiers, Guizot et Dufaure, je laisse cela à ceux que cela amuse. Quant à moi, j'en suis *prodigieusement ennuyé*. Je ferai l'*insurrection de l'ennui* pour secouer ce cauchemar ; pour cela, il faut des forces dans le pays. »

« ..... Cette force. je ne l'ai pas encore, écrit-il à madame de Girardin ; je l'aurai dans quatre ou cinq ans. Vous verrez alors si je ferai de la philosophie. Mais, en attendant, qui m'empêche d'en faire ? Qui est-ce qui me dérange ? Le jour viendra de se battre ? mais d'ici là on peut philosopher ou même faire mieux.

» Il y a entre l'Opposition et moi leurs vieilles bêtises à liquider. Il faut que les feuilles mortes tombent pour faire place aux bourgeons nouveaux...

» .... Ah ! si j'avais un journal, c'est là que je parlerais ! Mais la Providence me le refuse. Donc, c'est pour le mieux. Ainsi, toujours content. Vous ne savez pas combien et pourquoi je suis fataliste, comme tous ceux qui ont une fortune. Écoutez si j'en ai une. Hier matin j'avais fait venir une quantité d'énormes carpes de vingt lieues de loin dans un vivier. Une fois les carpes dans l'eau, je ne savais plus comment les en tirer. Point de filet à dix lieues à la ronde. Pays de vigne et de rocher, où on n'a jamais mangé une écrevisse seulement. Je monte à cheval et je traverse la grande route. Quelque chose fait peur à mon cheval, qui se cabre. Je regarde. C'est un homme qui porte un beau filet au bout d'une perche. Il me l'offre à acheter. Je le paie, et nous dînons. Un journal m'arrivera à son heure, comme le filet, et nous prendrons beaucoup d'hommes. Car nous serons pêcheurs d'hommes, comme Jésus-Christ disait à saint Pierre. En attendant, pêchons des brochets... »

Et voilà comment Lamartine, avec un mélange de gaîté fataliste et d'ambition expectante, préludait, dès 1842, à une révolution dans l'État. « L'avenir est à mes idées ; car je suis aux idées de Dieu.... j'ai ma lanterne sourde tournée du côté du cœur ; je ne laisse voir encore que le côté obscur et la fumée aux hommes du siècle : avant de mourir je la tournerai du côté flamboyant ; mais à présent on l'éteindrait. Et on dira alors : Il a bien fait de consentir à passer pour ténébreux ; il aurait ébloui, offusqué et repoussé. »

Comprenez-vous ?

Il faut bien le dire : ce qui ne s'explique pas toujours par le simple bon sens ou par l'effort de la réflexion dans la conduite de Lamartine, s'explique par la passion. La passion de Lamartine, pourquoi ne le dirions-nous pas, quand sa correspondance la trahit à toutes ses pages ? sa passion, c'est l'orgueil. C'est l'orgueil qui fait

son *ennui*. Il ne hait personne, il dédaigne tout le monde....

Ah ! que ceux de mes rares lecteurs qui se rappellent peut-être, en ce moment, mes vives polémiques de 1848 et de 1849 contre M. de Lamartine, alors puissant ou influent, ne s'imaginent pas que je vais recommencer. Tout cela est bien fini. M. de Lamartine a payé trop cher, par le discrédit politique où il est depuis tombé, sa trop rapide et trop funeste élévation, pour qu'un simple mortel, dans l'âge de l'apaisement, essaie d'ajouter, par une aggravation quelconque, au jugement d'en haut contre celui qui s'appelait le « soldat de Dieu ». Le soldat a été vaincu dès la première rencontre, et il a passé le reste de sa vie à réparer noblement son désastre personnel ; celui du pays était irréparable. Travailler pour vivre, quand on s'appelle Lamartine et qu'on n'a qu'à tendre la main pour récolter des ambassades et des dotations de sénateur, travailler pour vivre jusqu'à la dernière heure, les heureux du monde ont raillé cette vaillante résolution du grand poète ; pour ma part je l'ai toujours admirée.

Le grand orgueil de Lamartine, celui qui se déroule si naïvement dans ce nouvel écrit, ce n'est pas toujours celui de son talent d'orateur ou de son génie poétique ; c'est l'orgueil de ses idées. Il y croit sans les expliquer, il y va de tout son effort. Il en a la religion au cœur, le mirage sous les yeux. Rien n'est plus vague, plus indéfini, plus hors de prise que ses idées, qui ne s'accommodent d'aucun des partis politiques alors existant. Ses visions n'en ont pas moins pour lui la valeur de conceptions sérieuses auxquelles il sacrifie tout. S'il ne les avait pas, il *s'ennuierait*. Il ne faut pas qu'il s'ennuie. La gloire du poète l'a dégoûté de la poésie. « Faites-vous des vers ? écrit-il à madame de Girardin. J'y ai renoncé. C'est

trop puéril pour le chiffre de mes années (1842). La rime me fait rougir de honte. Sublime enfantillage dont je ne veux plus! » Le dégoût de la poésie, il l'appliquera bientôt à la politique constitutionnelle et à l'éloquence parlementaire, dont il a déjà épuisé la coupe toujours pleine sous ses lèvres harmonieuses. « Voici un discours que j'ai improvisé hier dans une réunion agricole.... Tout le monde a pleuré, et je pleure presque moi-même en le lisant ce matin à froid dans le journal.... J'ai été reçu là-bas et partout comme un être amphibie entre les dieux d'autrefois et l'homme, un personnage mythologique. La foule s'attache de plus en plus à mes pas; mais je ne fais pas de miracles. *Je m'ennuie, et la France aussi.* Ce pays-ci veut des idoles et ne veut pas d'hommes d'État.... »

Nous cherchons le mot d'une énigme; le voici : la France s'ennuie. Il lui faut un homme d'Etat. Pour Lamartine, l'homme d'Etat est trouvé. Son orgueil l'a révélé à son imagination. L'homme d'Etat est celui qui réveillera la France endormie, fût-ce même par un coup de foudre. L'homme d'Etat est celui qui la mettra dans la voie des idées de Lamartine, fût-ce au prix d'un terrible éclat. Son orgueil n'était ni d'un poète, ni d'un orateur, ni d'un politique, mais d'un précurseur, ou consenti si la France est raisonnable, ou imposé si elle s'obstine à l'assoupissement et au marasme. Ah! vraiment! un pays qui avait l'ordre et la prospérité à l'intérieur, la gloire militaire en Afrique, une belle armée, de bonnes finances, le monde tributaire de son industrie, de son goût, de son esprit, un Parlement libre, un roi sage et loyal, — un tel pays était voué à une somnolence incurable! Et pour le réveiller il fallait, avec les rêves d'un poète, construire des réalités palpables et matérialiser son idéal incompris! Lamartine ne s'était pas aperçu que l'ennui, dont il se plaint à toutes les pages de sa correspondance, n'é-

tait qu'un effet de cette nostalgie du changement, en vue du rang suprême, qui saisit parfois de nobles âmes, les aveugle et les irrite. Combien d'ennuyés, sous toutes les formes, qui ont ainsi troublé notre siècle et agité notre pays ! On disait de Chateaubriand qu'il s'était ennuyé dès le ventre de sa mère. Les ennuyés de la politique sont les plus dangereux de tous. On s'endort l'amant d'Elvire, on se réveille Titan révolté contre les institutions de son pays.

« .... Je finis *les Girondins* cette semaine, écrit Lamartine en 1846. J'irai à Paris le 15 ou le 20 janvier. Je n'ai rien à faire qu'à attendre. Le roi est fou. M. Guizot est une vanité enflée, M. Thiers une girouette ; l'Opposition une fille publique; la nation un Géronte. Le mot de la comédie *sera tragique pour beaucoup....* » Tel est l'injurieux orgueil de Lamartine, quand il a dépouillé tous ses autres orgueils ; voilà sa vision : ne ressembler à personne, n'être à personne, ne compter qu'avec Dieu par-dessus la tête de tout le monde. Ainsi se relève-t-on à ses propres yeux, même si on se sent momentanément empêché, solitaire et impuissant. « .... La politique éreintée *m'ennuie.* Je ne lis plus un journal (1844). Tant que les crises ne surgiront pas, et Dieu les écarte ! je ne me mêlerai pas des tripotages.... Je travaillerai comme si j'étais en Chine.... » — « Mon isolement, dit-il ailleurs, est un *capital* que je ne dépenserai pas légèrement.... »

Ceci me conduit à traiter la plus délicate des questions qui ressortent toutes vives de ce dernier volume; et si je l'essaie, c'est que je suis décidé, je le répète, à ne donner tort à Lamartine sur aucun point qui ne se rattacherait pas à sa vie publique. Un capital! ce n'est pas, à cette époque, ce qui lui manquait le moins. Le voyage en Orient l'avait ruiné. Il avait de grandes dettes, près d'un million. Il voulait les payer. Il l'a voulu jusqu'à sa

mort et après sa mort ; car sa liquidation n'a jamais été interrompue. Une noble femme veille sur sa mémoire. Il voulait se libérer et ne s'en cachait à personne. Toute sa correspondance est remplie de lamentations sur cet inépuisable sujet, tantôt amères, tantôt égayées par une sorte d'insouciance naturelle. Il travaillait donc pour ses créanciers. Son grand ouvrage philosophique, « monument de bronze », disait-il, il l'écrivait pour Dieu ; les hommes n'en ont jamais rien vu. Tout le reste, *Jocelyn*, *la Chute d'un Ange*, *le Voyage en Orient*, *les Girondins* surtout, tout cela s'écrivait à l'adresse des créanciers. Aussi, quelle longue négociation que celle qui a pour objet la vente de ce dernier manuscrit, si précieux, si redoutable! Quelle joie quand elle est terminée! Nous sommes en 1847. Quel triomphe! Le gage destiné aux prêteurs est en même temps un moyen de hâter l'éclosion de « l'idée de Dieu » qui se prépare! Il écrit à M. Dargaud (mars 1847) :

« Je rentre à deux heures du matin. J'ai vu *des prodiges* de passion pour *les Girondins*. Je trouve, en rentrant, cette lettre de l'éditeur. Des femmes les plus élégantes ont passé la nuit pour attendre leur exemplaire.

« C'est un incendie !!! »

A. M. Ronot. (20 mars 1847.)

« J'ai joué ma fortune, ma renommée littéraire et mon avenir politique sur une carte, cette nuit. Je l'ai gagnée! Les éditeurs m'ont écrit à minuit que *jamais* en librairie un succès pareil n'avait été vu ; que le livre faisait une révolution. Le public des salons et mon large public des ateliers est plus passionné encore. C'est surtout le peuple qui m'aime et qui m'achète. Ils m'écrivent en outre que leurs quatre cents ouvriers ne peuvent suffire à imprimer, préparer, brocher les éditions populaires. Mais ne parlez pas encore à Mâcon des *éditions populaires*, pour laisser

écouler celles de 20 fr. d'abord. On dit partout que cela sème le feu dur des grandes révolutions, et que cela améliore le peuple pour les révolutions à venir. Dieu veuille ! Ces mots rapides, sur le champ de bataille, à nos amis Rolland, Garnier, etc. J'ai gagné mon petit Austerlitz. Vous avez votre exemplaire, mais ne le dites pas. Laissez et faites acheter en masse.

« *P. S.* — On me rapporte cent mille mots. Hier, à un grand dîner, Odilon Barrot s'extasiait d'admiration. Sa femme s'écria : « Lui seul a le courage de ses idées. Si vous aviez son courage, » vous sauveriez la France! »

« On dit aussi : « M. de L... ne parle pas à la Chambre, » cette année, mais *il a prononcé un livre* en huit volumes. »

A Mademoiselle Rachel. (Avril 1847.)

« ..... Je retourne encore ce matin à votre porte, mais, dans la crainte de n'être pas reçu, je prends la liberté de vous y laisser un billet de visite en huit énormes volumes. C'est la tragédie moderne qui se présente humblement en mauvaise prose à la tragédie antique. Elle deviendra drame et poème à son tour, et, à ce titre, elle vous appartient de droit, car le drame est l'histoire populaire des nations, et le théâtre est la tribune du cœur..... »

Après l'étourdissant succès des *Girondins*, qui remplit vingt pages de ce volume, vient le grand tapage des banquets dont le plus retentissant, celui de Mâcon, a pour but de célébrer cette victoire de l'historien révolutionnaire. « Voyez, écrit-il à M. Dargaud (juillet 1847), si vous pouvez avoir de la publicité à dose raisonnable à la *Presse*, au *Siècle*, au *Courrier*, à la *Réforme?...* Le banquet a été à la fois sublime et déplorable : Sublime par le nombre, deux mille cinq cents couverts remplis et beaucoup de refusés; on peut dire avec vérité trois mille convives, quinze cents femmes admirablement groupées, parées, enthousiastes, et deux ou trois mille spectateurs. Un spectacle comme jamais on n'en vit. Un

Colisée vivant de Rome à Mâcon, un dôme en toile de quatre arpents! Mais à la fin du dîner : un orage, foudre, éclair, vent, langues de feu. Le dôme emporté en mille lambeaux sur les têtes; les piliers, ondoyant comme des mâts de vaisseau, près de tomber sur la foule! — Pas un mouvement de terreur, et les cris de *Vive Lamartine!* répondant seuls, même des voix de femmes, aux coups du vent et du tonnerre. Suspension d'une heure à sa place sous la pluie diluvienne! Admirable patience! Enfin essai de discours que voici, exact, mais tronqué, manqué, emporté par le vent, étouffé par le bruit des écroulements, acclamé par des milliers de voix. Puis, retraite en ordre, et pas un bruit, pas un accident, pas une *Marseillaise* dans les rues. — Voilà....»

Essayons de nous retrouver un instant dans ce désarroi des foules et dans ce désordre des idées. Rester honnête homme en gagnant très vite de l'argent pour payer ses dettes, jouer son rôle de soldat de Dieu en se donnant la distraction de renverser un trône pour échapper à l'ennui, c'est entre ces deux termes que s'est placé le grand poète. Son génie y suffit. Sa conscience n'y répugne pas. Il a dit qu'il ferait *la révolution de l'ennui;* il l'a faite.

On sait le reste.... « Je vous crie merci et courage, écrit-il (le 20 février 1848), du milieu des flots déchaînés et la main tremblante d'une improvisation que je viens de faire à la réunion générale de l'opposition *démoralisée* par un discours de Berryer et autres.... j'ai tout raffermi en dix minutes. Tout le monde me crie que jamais je n'ai parlé ainsi. » Le lendemain, nouvelle lettre. « Nous sommes, écrit-il, à la bouche du canon. Hier, dernière réunion des oppositions. La démoralisation était au camp. Berryer venait de l'achever avec les légitimistes en parlant bien et en concluant à se retirer. On m'a conjuré de lui répondre. Je l'ai fait dans une improvisation de vingt

minutes, telle que tout s'est raffermi comme au feu. Jamais encore ma faible parole n'avait produit un tel effet. Tout ce que vous avez lu de moi est du sucre et du miel auprès de cette poudre. Après-demain nous serons peut-être au feu. J'ai dit : « Vous nous parlez de » baïonnettes? Sachez que c'est le moyen de nous enle- » ver notre sang-froid et de nous tenter par le péril. » Quant à moi, je le dis tout haut, s'il y a des balles » dans les fusils, il faudra que les balles brisent ma poi- » trine pour en arracher le droit de mon pays.... »

J'ai cité tous ces passages pour montrer M. de Lamartine, quoi qu'il en ait, transformé de visionnaire en combattant, de soldat de Dieu en insurgé des barricades, d'*ennuyé* incurable en acteur passionné du drame qu'il a mis en scène, de révolutionnaire pour « l'idée » devenu révolutionnaire par l'épée. Et quand la révolution est accomplie : « Nous voilà à bord, écrit-il, nous triomphons partout.... Quel siècle en quatre ou cinq jours! quelles nuits! quel peuple! quelles scènes!... La République nouvelle, pure, sainte, immortelle, populaire et transcendante, pacifique et grande, est fondée.... — La France est sublime de haut en bas. Je ne suis qu'un *Curtius* qui veut lui fermer l'abîme.... Excepté le trésor, pour six semaines, tout va bien. Dieu s'en mêle.... »

Lamartine a raison : Dieu s'en mêle si bien que, trois mois après cette grande fondation de la République, le gouffre où le vaillant orateur s'était si généreusement jeté s'était rouvert pour engloutir les victimes de juin, soldats, généraux, citoyens, prêtres héroïques accourus à la défense de l'ordre public. La France ne s'ennuyait plus.... Moins de trois mois plus tard, M. de Lamartine écrivait, 21 septembre 1848 : « .... La République est dans les vagissements de l'enfance la plus périlleuse. *Serait-elle née avant terme?* Il dépend de nous de la for-

tifier et de la léguer à nos enfants. Mais le peuple de Paris, si admirable sous ma main pendant quatre mois, est devenu bien fou et bien tumultueux.... Je ne crois plus, pour le sauver de ses folies, qu'à la Providence, cette politique infaillible qui corrige nos faiblesses et répare nos fautes. » etc., etc.

Ah! poète! votre foi est tenace, et c'est l'honneur de votre conscience religieuse! Mais, ici, votre foi n'est que poésie. Elle seule peut vous faire croire que vous n'avez pas été, dans ce grand drame de la folie publique, le moins clairvoyant de tous, même si vous avez été, dans quelques rencontres, le plus éloquent et le plus vaillant; — toujours poète malgré tout, et c'est le plus clair de ce qui vous reste, quand, dès 1849, vous avez tout perdu, même le mandat des électeurs de votre ville natale.

Ce qui a entraîné Lamartine pendant cette longue crise de sa destinée, c'est l'imagination poétique appliquée à la conduite des affaires humaines, — c'est là en effet ce qui lui reste et ce qui le sauvera du découragement dans la détresse. Avec son imagination féconde, outre les mirages dont elle sèmera sa route, il fera des livres, des traités, de la critique, de l'histoire, des mémoires personnels; il écrira *les Confidences* de sa vingtième année; — le tout avec une infatigable activité, une facilité charmante et emportée, un vif entrain, des éclairs de génie sur des lignes de prose exubérante, des lambeaux de pourpre attachés, comme dans l'*Épître aux Pisons*, à des canevas souvent informes; — un vaste ensemble d'œuvres dont, malgré tout, la valeur littéraire n'égale pas le mérite moral; car « l'ouvrier », toujours à l'ouvrage, la nuit, le jour, ne travaille que pour racheter le débiteur insolvable.

Restons sur ce souvenir. Nous sommes encore des contemporains. Dans un demi-siècle, ce souvenir même

aura été effacé dans la vie de Lamartine. Il ne restera que sa gloire, toujours croissante, comme celle des vrais grands hommes; et si on raconte parfois, comme une légende du vieux temps, que l'auteur des *Harmonies*, un jour, pour se distraire, a si profondément troublé son pays, il faudra lire tout entier ce sixième volume de sa correspondance que nous avons si incomplétement résumé. Seul, ce curieux volume donne le mot d'une si indéchiffrable énigme. Seul, il procure, avec un intérêt saisissant, l'explication de cette parole étrange, réalisée dans une catastrophe si fatale, « la révolution de l'ennui ».

(1er mars 1875.)

IV.

UN ENNEMI DE LA FRANCE.

J'annonce avec autant de plaisir que d'empressement un nouveau et curieux volume de M. Auguste Laugel[1], dont les deux tiers sont consacrés à un mort célèbre, lord Palmerston ; le reste à un vivant peut-être un peu oublié, quoiqu'il fasse encore par instant parler de lui, lord Russell. M. Laugel ne se contente pas de raconter la vie de lord Palmerston d'après les écrits récents et originaux qui en ont fait le récit à l'Angleterre. Il trace, pour l'avoir bien connu, un portrait saisissant de l'infatigable *leader*. Il juge, pour l'avoir bien étudiée, la politique du plus grand ennemi que la France ait jamais eu sur le sol britannique. Ces trois mérites du livre de M. Laugel, une biographie d'un intérêt sérieux, un portrait d'une ressemblance frappante, un jugement d'une vivacité impartiale, assurent le succès d'un ouvrage où

1. *Lord Palmerston et lord Russell*, par M. Auguste Laugel. 1 vol. Paris, 1877 (chez Baillière).

l'auteur, à l'invariable rigueur de ses recherches historiques, a mêlé les qualités habituelles de sa manière, pleine de décision et d'entrain.

I.

M. Laugel n'a pas eu besoin de chercher longtemps pour marquer d'un trait reconnu de tous la physionomie de lord Palmerston. Il est allé droit à celui de ses défauts qui, en plus d'une circonstance, a fait la joie des « cockneys » de Londres et des matelots de la Tamise, non sans réjouir aussi au fond de l'âme plus d'un politique de sens plus rassis, — je veux dire sa haine innée, instinctive, systématique, persévérante contre la France. Ce n'était pas là, pour lord Palmerston, une manière de se distinguer de son pays, à une certaine époque de leur commune histoire, quand la guerre avec Napoléon Ier justifiait les sentiments hostiles et les représailles haineuses de l'Angleterre. Lord Palmerston débutait alors dans la vie publique, non sans avoir fait peut-être au collège le serment d'Annibal. Élève de Cambridge en 1803, il était cinq ans plus tard, à vingt-cinq ans, secrétaire au département de la guerre. Il n'était alors, ni plus ni moins que tous les Anglais, un ennemi de l'Empereur, et le blocus continental ne l'avait, que je sache, ni plus ni moins gêné que tous ses compatriotes du moment. C'est plus tard, quand les passions réciproques des deux pays s'étaient calmées, que lord Palmerston a pris pour lui ce rôle d'hostilité persistante dont aucune circonstance n'a pu, depuis, adoucir ni le fond ni la forme. Seul dans toute l'étendue des possessions britanniques, quand les flottes rentraient dans les ports et les régiments dans les casernes, il n'a pas désarmé, — véri-

table don Quichotte « gallophobe » qui, aussi bien, ne s'est pas escrimé seulement contre des « moulins à vent », mais a fait sentir partout, dans les affaires de l'Europe, la puissance malfaisante et la fantasque inquiétude de son esprit. Partout et toujours, pendant plus d'un demi-siècle, la lance en arrêt ou la plume à la main, on l'a vu mêlé, — instigateur obstiné et passionné, — aux agitations du monde politique où sa grande situation, son intelligence hardie, sa parole à la fois originale et tranchante, ses qualités et ses défauts, son patriotisme intolérant, sa clairvoyance souvent trompée mais toujours aiguë, lui assuraient un rang presque sans rival dans son pays. M. Laugel cite un mot de lui dont l'impertinente naïveté donne bien l'idée de ce dandysme antifrançais qui s'est mêlé si souvent aux plus sérieuses complications de notre époque : « Ne faites pas à l'Angleterre, écrivait-il, ce que vous trouverez bon qu'elle vous fasse » ; c'est-à-dire sans doute : « Souffrez les mauvais procédés de lord Palmerston et... tendez l'autre joue. »

Le portrait d'un tel personnage ne pouvait être peint en caricature, même si on en avait bien envie. M. Laugel a échappé à cette tentation ; il a été sérieux, non sans effort quelquefois ; car la comédie abonde, et pas toujours la grande, dans cette vie dominée par une idée fixe qui pourrait se nommer une manie, si les amis de lord Palmerston ne lui eussent donné un plus beau nom. Mais le « patriotisme » est bien près d'être un vice s'il n'est une grande vertu, s'il tourne en injustice, en cruauté, en véhémence agitatrice et en propagande oublieuse des droits de l'humanité, s'il est sans pitié, sans équité, sans scrupule et sans frein !

Ah ! je rends grâce aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain !

II.

Il ne faut pas croire pourtant que ce livre de M. Laugel a pour unique mérite de ne pas montrer, pour lord Palmerston, plus d'entraînement que le hautain lutteur n'en ressentait pour notre pays. *Facit indignatio versum.* Cela est bon pour une satire, non pour une histoire. M. Laugel savait bien que le simple récit des actes et des procédés du ministre anglais fait à sa mémoire un plus équitable procès. En réalité, c'est l'histoire qui nous venge de lord Palmerston. Quant à la France, après les gloires, les souffrances, les contraintes politiques et les tyrannies internationales du premier Empire ; après le triomphe de cette coalition que l'or de l'Angleterre avait soudoyée, que son ardent antagonisme avait animée des passions les plus violentes ; — la France ne trouva guère pendant les règnes suivants jusqu'en 1848, disons qu'elle ne chercha jamais des occasions de représailles. Louis XVIII avait dit, en remontant sur le trône de ses pères, « qu'il devait sa couronne, après Dieu, au prince-régent de la Grande-Bretagne ». S'il avait fait l'expédition d'Espagne malgré Canning, Charles X, son successeur, avait uni dans les eaux de Navarin le drapeau blanc au pavillon de l'Angleterre, et contribué avec elle à la fondation d'une Grèce monarchique. S'il avait pris Alger sans la permission du Foreign-Office, et si le roi Louis-Philippe l'avait gardé en y ajoutant la conquête de l'Algérie jusqu'au Maroc, — au fond la politique de ces trois règnes, si différente au dedans, avait eu pour principe manifeste, à l'extérieur, l'entente effective, sinon toujours cordiale, avec l'Angleterre.

Comment lord Palmerston avait-il répondu à cet invariable penchant de la royauté française pour l'alliance, ou tout au moins pour le bon accord avec le gouvernement anglais? Il suffit, pour répondre à cette question, de citer les titres des chapitres du livre de M. Laugel : *La question belge, la question d'Orient, les Mariages espagnols, la Révolution de février*... Je m'arrête là, quoique M. Laugel aille beaucoup plus loin. Mais chacun de ces chapitres est comme une des étapes de cette vie de combat, qui non-seulement se signale dans une foule d'actes et de paroles recueillis par l'histoire, mais se trahit aussi dans cette correspondance privée dont l'auteur nous donne de si curieux extraits. Lord Palmerston n'a pas une effusion de cœur (s'il en a) qui ne soit une sortie contre ses voisins d'Outre-Manche ; il n'a pas un mot heureux (il en a souvent) qui ne soit une épigramme contre les Français. Ses dépêches ne sont rien auprès de ses confidences. Quoiqu'il ne se pique pas d'un grand décorum dans ses conversations diplomatiques, c'est dans le déshabillé de son humeur impérieuse qu'il faut le surprendre, si l'on veut apprécier au fond ce qu'il apporte de malveillance préventive et préconçue dans ses rapports avec ses généreux voisins. M. Laugel n'y a pas manqué. « Sa mauvaise humeur contre notre pays (écrit-il), qui était chez lui à l'état de *diathèse*, s'était fortement aiguisée parce qu'il n'avait pu entraîner le roi Louis-Philippe dans une intervention armée en faveur de la reine d'Espagne... Qui avait raison, de Louis-Philippe ou de lord Palmerston? La cause des *christinos* triompha sans intervention étrangère, et tout rentra dans l'ordre en Espagne. Louis-Philippe était avare du sang français, et servit mieux l'Espagne par ses conseils qu'il n'eût pu le faire par ses armes... »

J'aime à citer ici, à l appui des judicieuses observa-

tions de M. Laugel, les réflexions d'un homme d'État, illustre entre tous, qui avait connu, approché, pratiqué, éprouvé lord Palmerston de toute manière, par la parole, par la plume, par le concert ou le désaccord, par la négociation ou la lutte, — tantôt adversaire, tantôt concilié, jamais ami ; sans nulle sympathie, mais sans nulle contradiction de parti pris ; je veux parler de M. Guizot. M. Guizot ne manquait pas d'orgueil ; il eût pu avouer le sien, comme il avait un jour, en pleine tribune, confessé son ambition. Lord Palmerston eût été plus embarrassé. Son orgueil, à lui, était bien un défaut, le plus anglais de ses défauts, mais mêlé d'une certaine fatuité dédaigneuse et de je ne sais quelle satisfaction aristocratique de sa personne, limitrophe de l'impertinence. « Il en résultait, suivant la remarque de M. Guizot, à de certains moments d'une négociation avec le ministre anglais, un entêtement véritable de sa part, une sorte d'aveuglement volontaire... » C'est bien pour avoir ainsi fermé son intelligence à toute sérieuse réflexion sur le compte de la royauté de Juillet, que lord Palmerston lui garde, pendant toute la durée du règne, une rancune nerveuse et fantasque que M. Laugel a, de son côté, nettement caractérisée : « Palmerston, dit-il, *ne détestait que ce qu'il craignait*. La monarchie de Juillet avait, à force de patience et de courage, surmonté les plus grandes difficultés. Elle avait usé la mauvaise humeur des cours. Elle rayonnait sur toute l'Europe par le génie de ses écrivains, par l'éloquence de ses hommes d'État, par ses idées sagement libérales, par le prestige attaché à un roi honnête homme, entouré d'une nombreuse et brillante famille. Cette prospérité, que rien ne semblait plus menacer, aveuglait, épouvantait Palmerston. Son esprit inquiet cherchait constamment le défaut de la cuirasse française. » « Louis-Philippe, écrit-il à son frère (1836), nous a traités

» salement (*scurvily*) dans les affaires espagnoles. Le fait » est qu'il est aussi ambitieux que Louis XIV et veut » mettre un de ses fils sur le trône d'Espagne, comme » mari de la jeune reine, et il croit qu'il atteindra mieux » ce but par la continuation du désordre en Espagne que » par la fin de la guerre civile et l'établissement de l'in- » dépendance nationale... »

Un curieux récit nous initiait récemment à des détails tout à fait nouveaux sur la visite, aussi étrange qu'imprévue, que l'empereur Nicolas voulut faire en juin 1843 à la reine d'Angleterre. L'impression qui résulte de cette étude, entre beaucoup d'autres non moins dignes d'attention, c'est que ce souverain d'un grand empire, sans être un « gallophobe » de la force de lord Palmerston, avait à l'encontre de la royauté de Juillet la même antipathie malveillante et médisante, déraisonnable et injustifiable, dont le ministre anglais était si peu maître. Nicolas, pour son compte, ne l'était pas davantage. L'autocrate parlait comme le *leader* libéral. Le style de l'un vaut celui de l'autre. Ils ne s'arrêtent, aucun des deux, devant les dernières injures. Si Palmerston reproche au roi de Juillet les visées grossières (*scurvy*) de sa politique, l'empereur Nicolas dit à sir Robert Peel, dans un entretien raconté par ce dernier : «... Je fais grand cas de l'opinion des Anglais ; mais ce que les Français disent de moi, je n'en prends nul souci ; *je crache dessus ; I spit upon it*[1]... » Singulier rapprochement de deux animosités personnelles, venues de si loin, avec des origines si diverses, un but si contraire, pour parler à peu près la même langue. C'est qu'une haine inconsidérée, dans des esprits

1. *Voir*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1876, l'article de M. Saint-René Taillandier, intitulé : *Trois visites royales à Windsor*.

qui ne se possèdent pas et dans des âmes qui ne sont pas naturellement hautes, est une grande cause d'abaissement moral dont ne vous relèvent ni la distinction du génie politique ni l'éclat du rang. Le roi Louis-Philippe, objet de si inqualifiables aversions, comprenait autrement les convenances et les contraintes de la grandeur sur la terre. Outre que son cœur était absolument fermé à tout sentiment haineux, par une sorte d'incapacité naturelle de haïr, les attaques dont il était l'objet, les calomnies qui abreuvaient sa vie, les tentatives régicides qui s'acharnaient à sa personne, rien ne parvenait à lui arracher une réplique violente, une réfutation injurieuse, une expression offensante. Sa grande injure à ses ennemis, tout le monde la connaissait autour de lui. Poussé à bout, il s'écriait : « Ah! les malheureux! » Il n'a jamais voulu ni abaisser, ni peut-être honorer, ses plus implacables adversaires, en les traitant autrement. Étrange travers du cœur humain! La haine qui s'attaquait au roi Louis-Philippe, celle de lord Palmerston surtout, était en proportion du mal qu'on lui avait fait ou voulu faire. Est-il donc plus facile de pardonner à ses ennemis qu'à ses victimes? On dirait que l'injustice oblige. Elle est comme une chaîne que lord Palmerston a traînée, fort légèrement, il est vrai, mais toute sa vie.

III.

Un écrivain belge, qui se trouvait à Londres en 1862, fut conduit un soir par le ministre du roi Léopold, le spirituel et regretté M. van de Weyer, à un *rout* de Cambridge-House, chez lord Palmerston. Voici le souvenir

qu'il avait gardé de cette rencontre, tel qu'il vient de le consigner dans un volume récemment publié à Bruxelles[1] :

« Les vastes salons de Cambridge-House étaient remplis de monde. Pas d'uniformes ni d'habits brodés, mais beaucoup de plaques et de grands cordons ; beaucoup de dames aussi, quelques-unes très laides, d'autres fort belles et toutes extrêmement décolletées. Il y avait là des illustrations en foule, M. Gladstone, lord Stanhope, M. Disraëli, avec qui j'eus la bonne fortune d'échanger quelques paroles. Ce chef de l'Opposition (du moment) qui, selon la coutume anglaise, assistait aux réceptions du chef du cabinet, me frappa tout particulièrement par son air modeste, timide, presque embarrassé. Il se tenait dans l'encoignure d'une porte, les mains croisées sur l'épigastre ; *il me fit l'effet d'un sphinx de la vieille Égypte.*

» ... Lord Palmerston avait alors soixante-dix-huit ans. On lui en aurait donné soixante tout au plus, tant il était vif, alerte, ingambe et pétillant. Il se peut que la conscience de sa popularité et de sa gloire, alors à son apogée, lui donnât des ailes qui l'aidaient à porter gaiement le poids des ans et des soucis du pouvoir. Avec sa grosse figure épanouie, ses cheveux et ses favoris blancs, son habit bleu à boutons d'or, il me fit plutôt l'effet d'un bon bourgeois célébrant une noce que d'un homme d'État que la moitié de l'Europe accusa pendant longtemps de troubler l'autre moitié. Sa figure, à ce point de vue, ne correspondait nullement à sa réputation...

» Nous étions quelques Belges réunis quand M. van de Weyer nous présenta :

» — Ah ! les Belges, les Belges, dit le noble lord en français, je les connais depuis plus de trente ans. Je me rappelle le temps où je vous ai vu pour la première fois, mon cher ministre. Vous étiez alors un affreux révolutionnaire ; et si je *n'avais pas bercé la Belgique dans mes bras !...* Aujourd'hui, vous êtes un bon petit pays que tout le monde respecte et qui mérite d'être respecté... »

» Il parla ainsi pendant plusieurs minutes avec une étonnante volubilité, passant de ses souvenirs au temps présent, à l'Exposition, à la place qu'y occupait la Belgique ; puis il nous

1. *Notes et souvenirs*, par M. Louis Hymans, Bruxelles, 1876.

serra la main et se mit à causer avec un prince de Prusse qui assistait à la réception... »

Lord Palmerston pouvait se vanter, en 1862, d'avoir *bercé* la Belgique en 1831. Il en parlait alors bien à son aise. Ce n'était pas sa faute cependant si une armée française avait, à cette dernière époque, passé la frontière au moment où le roi de Hollande rompit l'armistice, et si la citadelle d'Anvers fut prise d'assaut par nos soldats, à la barbe, comme on dit, du ministre anglais et avec un assentiment douteux de la part des grandes puissances de l'Europe. Non, ce ne fut pas la faute de lord Palmerston si la Belgique fut alors sauvée d'un si grand péril. Il fallut bien que l'altier ministre se résignât à ce qu'il n'avait pu empêcher. « La France, dit supérieurement M. Laugel, était menacée en 1830 d'une coalition générale; en face de cette menace, elle prit la jeune Belgique par la main et lui donna place dans le concert européen... »

Bornons-nous à ce souvenir. Le livre de M. Laugel en réveille bien d'autres qui se dressent, pour l'accuser, contre la politique de lord Palmerston pendant un demi-siècle; politique d'agitation fanfaronne, suivie parfois de réelle impuissance. Parcourez en effet tous les chapitres du livre qui répondent aux différentes périodes de l'action personnelle du ministre anglais. Nous ne parlons que du dehors; à l'intérieur de son pays, il y aurait souvent à le louer, à l'admirer quelquefois; libre-échangiste timide, il était dans les affaires religieuses un libéral éprouvé, tory de race et whig de cœur, aimant, quand il s'agissait de l'Angleterre, la liberté et le progrès. Devant l'Europe on eût dit que sa passion de suprématie le jetait hors de sa voie; il affectait au Foreign-Office l'empire du monde qu'il semblait, comme Alexandre

de Macédoine, trouver encore trop étroit au gré de sa convoitise ; *angusto limite mundi !* En définitive, il n'a rien empêché en troublant tout. Le roi Louis-Philippe, qui a fait moins de bruit, a été plus fort que lui. « Je suis plus fin que vous, disait ce roi spirituel à un de ses ministres qui se vantait de sa finesse; je ne me vante jamais de la mienne... » Lord Palmerston, tout habile qu'il était, n'a pas empêché la Belgique de se faire, ni la Turquie de se défaire à plusieurs endroits, ni l'Espagne de se relever par la non-intervention que pratiquait le roi Louis-Philippe et que raillait Palmerston. A-t-il mis la main à la révolution de Février, comme à une revanche de ces mariages espagnols qui avaient été une des amertumes de son cœur en même temps qu'une des confusions de sa politique antifrançaise? On l'a dit : cela n'a jamais été prouvé et ne pouvait l'être. Lord Palmerston était au demeurant un homme d'esprit. La révolution de Février, c'est la bêtise humaine qui l'a faite.

Lord Palmerston n'en voulut pas médire, parce qu'elle le délivrait des Bourbons. Il ne lui resta pas longtemps fidèle. Le 2 décembre eut bientôt toutes ses préférences. Il fit, en faveur de la dictature née de la violation des lois, une considérable dépense d'esprit, apologies de toute sorte, écrites et parlées, commentaires, fictions, romans d'aventures, à rendre jaloux M. Disraëli lui-même. Mais le célèbre *leader* des tories n'avait jamais mêlé le roman à la politique. Lord Palmerston eut le génie d'inventer, à la décharge du coup d'État bonapartiste, et le courage de communiquer à ses agents tout un complot formé de l'autre côté du détroit contre le prince-Président de la République française, et qui l'avait mis, disait-il, dans la nécessité de se défendre. Le 2 décembre n'aurait été ainsi qu'un acte de défense légitime. La duchesse d'Orléans conspirait ; sans le coup d'État, elle

accourait à Paris, ce jour-là même, avec le prince son fils « pour recommencer une nouvelle période du gouvernement orléaniste... » Les dames de Claremont faisaient leurs malles. Le prince de Joinville et le duc d'Aumale étaient déjà partis pour Lille, où ils devaient prendre le commandement des troupes engagées dans leur parti. Et pour l'esprit si clairvoyant de Palmerston, la preuve de ces menées était sans réplique. Sa police lui avait appris que l'un des princes était à Naples, l'autre malade dans son lit. Peu importe ; la police était trompée, et lord Palmerston, ayant ainsi fait son plan, avait bien le droit de dire alors ce que le plus grand personnage de France disait quelques années plus tard au plus auguste personnage d'Angleterre : « Les princes d'Orléans sont, croyez-le, Madame, d'infatigables conspirateurs... » La reine a pu répondre : « Je ne le crois pas. » Mais à lord Palmerston lui-même, quand il se donnait la peine, six ans plus tard, de consigner dans un *Memorandum* ces billevesées de son imagination surexcitée par sa haine[1], au trop inventif agitateur, on aurait pu dire : « Vous n'en croyez rien ! »

La justification du coup d'État de décembre procura une halte momentanée à l'activité fébrile de lord Palmerston. La reine Victoria s'était fâchée. Elle avait écrit, elle aussi, un *Memorandum* qui entraîna la retraite du malencontreux apologiste. C'est à cette occasion que M. Disraëli, rencontrant lord Dalling à l'ambassade russe, lui dit avec un sourire : *There was a Palmerston* (il y a eu un Palmerston !). M. Disraëli se flattait. Son rival n'était pas mort.

L'ambitieux septuagénaire n'avait pas réglé son compte

1. *Memorandum sur quelques circonstances qui ont trait au coup d'État.*

avec l'Europe, et il allait bientôt reprendre la suite de ses affaires.

IV.

On s'en aperçut promptement. Palmerston n'était pas fait pour vivre simple particulier nulle part, surtout à Londres. Il était né politique, j'allais dire ministre. Il le fut au sortir du collège; il l'a été presque toute sa vie. De 1852 à l'époque de sa mort (1856), tombé trois fois du pouvoir, une sorte d'élasticité, comme celle des faiseurs de tours, le fait rebondir et l'y ramène; sans compter (c'est son honneur) que l'opinion publique le réclame souvent, notamment pendant la guerre de Crimée, qu'il anime de son impatience, qu'il passionne encore même en mettant sa signature au traité qui la termine. La guerre d'Italie, qu'il supporte, quoiqu'elle profite à la France, comme un mal nécessaire, lui procure pourtant une belle occasion de donner de nouveaux gages à cette antipathie nationale que l'âge n'a pas affaiblie. L'annexion de la Savoie le jette hors des gonds. Il perd tout sang-froid. Il raille avec amertume. Il écrit à lord Cowley :

« ... John Russell m'a montré la lettre confidentielle qu'il vous écrit. Je suis d'accord avec lui sur tous les points. L'esprit de l'Empereur est aussi plein de projets *qu'une garenne est pleine de lapins;* et, comme des lapins, ses projets *se terrent* un moment pour ne pas être vus ou contrariés. Nous n'avons pas de motifs de guerre suffisants dans l'affaire de Nice et de la Savoie, et nous n'aurions pu trouver de moyens avouables pour en empêcher l'annexion ; mais *il pourra surgir d'autres questions* où l'Angleterre ne pourra être aussi passive... (avril 1860). »

Il est curieux d'observer ici le rapide chemin que Palmerston a fait quand il a fallu, de son engouement éphémère pour le souverain de la France, revenir à ses aversions antifrançaises. L'Empereur le ménageait, le caressait, le flattait, tout en organisant, comme l'écrivait Palmerston, sa force armée de terre et de mer secrètement mais constamment; « et quand il sera prêt, ajoutait le ministre anglais, on jouera l'ouverture, le rideau se lèvera, et nous aurons *un très vilain mélodrame...* » Le mélodrame, tourné en tragédie sanglante, nous l'avons eu. Il a passé par-dessus l'Angleterre. Mais l'Empereur, avant la guerre, n'avait pas voulu se brouiller avec Palmerston. Il lui faisait dire par son ministre que lui, l'oracle du Foreign-Office, serait, dans la guerre de Crimée, *l'âme* de leur commune politique. Lord Palmerston, qui n'aimait pas la cour, même celle de sa reine, était pourtant venu à Compiègne. Et puis, un jour, quand aux approches des événements suprêmes, après la guerre des duchés, Napoléon III demandait « un Congrès » pour l'opposer, autant que cela était possible alors, aux difficultés qui déjà se montraient à l'horizon dans un lointain menaçant; lord Palmerston soufflait sur cette « bulle de savon », comme il l'appelait. Il était allé même, quelques années auparavant, jusqu'à prédire sous la forme d'un vœu, le plus hostile assurément qu'il pût former contre la France, la future grandeur de la Prusse. « Il me semble, écrivait-il, qu'il vaut mieux augmenter la puissance de la Prusse que de composer un autre petit État qui s'ajoutera à la constellation des minces corps diplomatiques qui encombrent l'Allemagne, et qui la rendra plus faible qu'elle ne devrait être dans l'équilibre général de l'Europe. *La Prusse actuelle est trop débile pour être honnête ou indépendante dans son action;* et pour l'avenir il est désirable que l'Allemagne dans son ensemble soit forte, pour contrôler

ces deux pouvoirs ambitieux et agressifs, la France et la Russie, qui la pressent à l'est et à l'ouest. Pour la France, nous savons combien elle est remuante, combien prête à se jeter sur la Belgique, sur le Rhin, sur tout ce qu'elle pourrait prendre sans trop d'effort. Pour la Russie, elle deviendra avec le temps un empire presque aussi grand que l'empire romain... » (Lettre à lord Russell, 13 septembre 1853.)

Restons-en là. Ce hautain esprit a beau menacer, cette verte vieillesse a beau se redresser, et l'octogénaire, plus puissant que jamais dans son pays, a beau essayer sur l'Europe et sur le monde l'effet de l'ancien prestige de la suprématie britannique; M. Laugel le remarque avec beaucoup de sens : « Tout ce prestige, enveloppé par ce qu'une aristocratie nombreuse et forte peut accumuler de richesses, de beauté, de splendeurs matérielles et visibles, ne faisait pourtant que masquer et pour ainsi dire farder l'affaiblissement visible de la puissance anglaise... » Et de même, ajouterons-nous, l'Angleterre avait eu beau glorifier, au déclin de sa vie, l'agitateur patriote et le grand meneur irascible de sa politique étrangère; elle avait eu beau le réélire avec enthousiasme à Tiverton, le nommer gardien des cinq ports, recteur de l'Université de Glasgow, et, pour tout dire, colonel (à soixante-dix-neuf ans) de la 1re brigade d'artillerie des volontaires de la Manche,

Je t'ai comblé de biens; je t'en veux accabler!

elle ne l'avait pas relevé aux yeux de l'Europe, témoin de cette décadence. Mais ce déchet de l'influence anglaise si longtemps dominante et momentanément éclipsée, lord Palmerston, vieilli et toujours fier, en a-t-il eu le sentiment, peut-être l'amertume, avant de mourir? On peut

en douter si on se rappelle ce qu'il disait, dans son salon, à un de ses visiteurs de Belgique. Son orgueil n'a jamais ni demandé grâce, ni confessé une erreur, ni avoué une faute. Il est mort dans tout « l'éclat emprunté » d'une impénitence politique dont l'histoire ne sera pas aussi dupe, espérons-le, qu'il l'a été lui-même.

V.

M. Laugel résume ainsi à grands traits son appréciation impartiale et son lumineux récit :

« Lord Palmerston mourut debout sur ce faîte de puissance d'où personne (en Angleterre) ne songeait plus à le faire descendre... L'Angleterre avait récompensé par une admiration presque sans réserve le patriotisme toujours jeune et ardent du vieux *Pam* (comme elle appelait familièrement son « enfant terrible »). Tout lui avait été pardonné parce qu'il avait beaucoup haï : il n'avait rien aimé avec passion que son pays, — ni la justice, ni la liberté, ni l'humanité, ni la morale, rien de ce qui attache l'homme à sa patrie céleste... Il ne vit pas (étant mort en 1865) la Russie déchirer le traité de Paris, l'Union américaine triomphante obtenir de l'Angleterre une indemnité pour les dommages causés par l'*Alabama*, l'empire ottoman menacé d'une ruine irremédiable... Si l'on ne songe qu'à l'Angleterre, on peut dire que Palmerston mourut à temps. Si l'on fait un retour sur la France, il faut confesser qu'il mourut trop tôt. Nous ne craignons pas de le dire, nos malheurs eussent été pour lui une suprême satisfaction..... Nous avons aujourd'hui le loisir de chercher, le devoir de dire la vérité sur toute chose ; en ce qui concerne lord Palmerston, elle se résume en deux mots : *Il fut un grand ennemi de la France !* »

Ces mots, je le crois, ne seront gravés sur le piédestal d'aucune des statues de lord Palmerston de l'autre côté du détroit. De ce côté-ci, M. Laugel a bien fait de les graver dans son histoire, qui restera.

(13 décembre 1876.)

V.

UN MORALISTE A TOULOUSE.

Une main pieuse a recueilli de curieux fragments que le temps aurait trop facilement dispersés s'ils n'eussent formé un volume[1]; car ils ne se tiennent guère que par l'inspiration que leur a donné, si on y regarde bien, la vie et l'unité. M. Sauvage, ancien doyen de la Faculté des Lettres de Toulouse, était un homme d'un vif esprit, qui pensait beaucoup, qui parlait souvent, qui n'écrivait rien, rien du moins qui eût exigé un travail de longue haleine. Il était ainsi fait; il notait toutes les pensées que l'observation ou la réflexion lui suggérait, toutes celles aussi qui éclataient dans sa conversation et dans son enseignement; — pensées fines, originales, délicates, parfois étranges, moins improvisées qu'imprévues, qui charmaient ses amis sans lui donner, à lui, jamais ni satisfaction complète ni puéril orgueil. Il pensait ron-

1. *Pensées morales et littéraires*, œuvre posthume de M. Sauvage publiée par sa fille (E. Plon, 1876).

dement, pour ainsi dire, comme il parlait, avec une sincérité sereine, souvent hardie, aimant à risquer le paradoxe, pourvu qu'après avoir tourné tout autour il y trouvât la forme d'une vérité. Ainsi disait-il :

— Ce sont surtout les idées qui nous vieillissent ; aussi y a-t-il plus d'une manière d'avoir soixante ans.

— Il ne faut pas trop regarder une femme laide, ni une jolie femme, de peur que notre attention ne blesse la première, et notre prétention la seconde.

— On dit que les langues anciennes sont mortes ; ce qui revient à dire qu'elles sont immortelles...

— L'ingratitude implique l'orgueil. Opprimé par le bienfait, l'orgueilleux tourne à l'ingratitude, afin d'échapper à l'humiliation.

— Il y a des pertes qui consolent de tout, tant elles sont inconsolables.

— Les hommes les plus timides sont ceux qui donnent les conseils les plus courageux.

— L'exactitude n'est pas seulement un trait de politesse, c'est aussi un acte de modestie.

— C'est n'être pas fin que de passer pour tel...

J'ai pris presque au hasard ces pensées que je viens de citer, les prenant pourtant la plupart pour ce qu'elles ont, au premier abord, de paradoxal dans leur brièveté décisive. Ce n'est pas la seule forme de la pensée dans M. Sauvage. Son paradoxe se donne parfois plus de champ, plus d'air et de soleil. Il irait volontiers, quand il est en train, jusqu'à la page entière, parfois jusqu'au sophisme, non pas dans ce qui a trait à la morale, mais dans ce qui dépend du goût. Le sien est, par moments, intolérant, avec un mélange d'impatience nerveuse, de bonhomie et de gaieté. « Je me sens, dit-il, fort peu de sympathie pour l'homme qui s'observe, se possède et se contient toujours. Je puis me rendre cette justice que je n'ai jamais été maître de moi.... » Mais, ailleurs, il cor-

rigera cet aveu et dira avec un singulier bonheur d'expression : « Quand nous sommes en proie à une violente passion, nous éprouvons moins peut-être le besoin de la satisfaire que de l'exprimer. Qui ne se sent apaisé *quand il a trouvé le mot de sa colère?...* » Ainsi écrit-il souvent, avec un relief imprévu et un soudain éclat. Il a des accents de grande pitié; il est homme jusqu'au fond du cœur, et son chapitre « des larmes » vous émeut comme le cinquième acte d'une belle tragédie.

On commence peut-être à connaître, par sa propre peinture, ce philosophe d'outre-tombe qui, pendant sa vie, n'avait pas fait mine d'être connu au delà du cercle où elle s'écoulait dans l'exercice de devoirs modestes, et parmi de douces affections. Oui, je crois qu'on apprécie déjà ces délicates et vives pensées auxquelles il n'avait songé à donner une forme que comme on fait relier un livre favori, par une main habile, pour une bibliothèque de choix. L'habile relieur, c'était lui. Il avait pourtant offert quelques-unes de ces primeurs à l'Académie des Jeux floraux, dont il était membre. Il eut même, dit-on, l'idée de les réunir en corps d'ouvrage pour le public. Il est mort, laissant cette tâche à sa fille qui l'a dignement remplie. A la première vue, le livre ne se compose que de notes inspirées par une lecture assidue des meilleurs écrits anciens et modernes; mais ces notes sont heureusement groupées sous des titres divers, et elles forment autant de chapitres d'une variété attrayante.

Rien de plus agréable, en effet, et d'une portée plus pratique que cette morale d'un érudit qui était un homme du monde, d'un professeur qui savait causer, d'un esprit religieux qui osait penser, d'un classique qui raffinait dans notre langue, en les appropriant à nos mœurs, les plus délicates profondeurs de la pensée antique. Aucune prétention de système, aucune affiche de réformateur.

« Il a, dit son spirituel biographe, écrit des pensées pendant trente ans, et il n'a pas essayé une seule fois de réformer l'univers[1] ! » On comprend qu'il y a là une âme honnête et bonne sans mélange de faiblesse, et une certaine austérité sans étalage de stoïcisme. M. Sauvage avait, comme un des examinateurs de la Faculté des Lettres de Toulouse, une réputation de bienveillance qui attirait, dans la ville de Clémence Isaure, tous les candidats bacheliers du Midi. « Il était, nous dit-on, devenu légendaire par les trésors de miséricorde qu'il versait sur les malheureux. Aquitains et Rouergats, Languedociens et Gascons, fils des Pyrénées et des Cévennes venaient réclamer leur part de cette indulgence œcuménique, *urbi et orbi*.... » Dans le livre d'un si bienveillant esprit, et quoi qu'il fasse pour enfler par moments sa voix, il ne faut donc pas s'attendre à trouver l'œuvre d'un de ces philosophes que le poète Horace signalait, pour leur rusticité affectée, aux railleries de ses contemporains :

... Secreta petit loca, balnea vitat,

mais plutôt celle d'un La Rochefoucauld adouci et apprivoisé aux faiblesses de l'humanité, sans avoir rien perdu de sa pénétration et de sa vigueur.

Un tel livre, aussi bien, ne s'analyse pas. Un recueil de *Pensées* est toujours plus ou moins sujet à cette « ondoyante » mobilité de l'esprit humain dont Montaigne veut qu'on se défie, même pour lui. Dans un travail de longue haleine, la page de demain continuera celle d'aujourd'hui. Mais le caractère des *Pensées* détachées, qui ont la prétention de vivre de leur vie propre,

1. Préface par M. Roschach, p. XXIII.

c'est l'indépendance de toute discipline. C'est l'isolement absolu. Cherchez pourtant, l'unité s'y trouve : dans Pascal, la faiblesse originelle de l'homme ; dans La Bruyère, sa vanité ; dans La Rochefoucauld, sa perversité ; dans Vauvenargues, sa noblesse acquise ; dans Joubert, la délicatesse infinie des ressorts qui le font agir. Quant à M. Sauvage, c'est plutôt à l'inconséquence de nos jugements, à la banalité de nos esprits, à l'asservissement de nos usages qu'il s'attaque de préférence. C'est ainsi que je l'aurais défini : un contradicteur aimable des opinions reçues et des préjugés mondains, au nom de la vérité et du bon sens, mais qu'emporte souvent dans cette lutte un certain goût de singularité.

Contradicteur aimable, ai-je dit. Je devrais ajouter : contradicteur fantasque. Il l'est de lui-même plus que de personne. Sur les amis, il a un mot charmant : « Quand je fais des châteaux en Espagne, je commence toujours par la chambre de l'ami » ; — et un mot bien dur : « Quand on a dit, pour exprimer les rapports entre amis : *le commerce de l'amitié*, — on ne croyait pas si bien dire. » — Sur le mariage : « Une mère, écrit-il, une fille, une sœur, une épouse ! Quel est le plus doux de ces noms, le plus saint de ces titres? » Tournez la page : « On parle toujours bien de sa femme, dit-il, quoi qu'on en pense ; c'est qu'il n'y a pas de meilleur palliatif *d'un mal définitif et sans remède...* » C'est ainsi encore que, dans son chapitre *sur le monde*, notre philosophe crible de ses traits aussi bien les petites misères du savoir-vivre que les grosses platitudes de l'égoïsme et de l'ambition ; mais c'est le même homme qui dira : « Quand la mort viendra nous saisir, qu'importe qu'elle nous trouve jeunes ou vieux, disgracieux ou beaux, riches ou pauvres, puissants ou misérables, intelligents ou simples d'esprit?... Ce qui importe, c'est que, dans cette fuite de nos

jours plus ou moins vite évanouis, *la pitié ait souvent mouillé nos yeux*, et que nous ayons senti battre notre cœur pour les misères de cette vie et les espérances de l'autre!... »

Restons sur cette impression. Quand on cherche à échapper à la confusion qui résulte presque toujours, dans une œuvre si multiple, de la dispersion des idées et des jugements, c'est sur un sentiment qu'il faut rester! Cela ne trompe pas. C'est le mérite de M. Sauvage. En morale, il a paraphrasé avec émotion le mot de Bossuet : « La pitié est le tout de l'homme. » En littérature, il est pour les anciens, non pas contre les modernes, mais de préférence à eux! « Il n'a fallu qu'un jour à nos pères, ou plutôt qu'une nuit, dit-il, pour abolir de fond en comble les privilèges de l'ordre civil et politique; mais aucune puissance, aucune révolution de l'avenir ne saurait jamais prévaloir contre le droit d'aînesse qui demeure à jamais acquis aux œuvres de la pensée et de l'art.... » En musique, c'est là son côté faible, M. Sauvage nous dira : « J'aime beaucoup peu de musique » ; — et moi aussi, quand la musique est mauvaise.

Au fait, si M. Sauvage ne se flatte guère comme virtuose et si la sensibilité de l'artiste est chez lui rebelle, dans l'ordre moral le cœur l'inspire supérieurement. C'est à une inspiration de ce genre qu'il doit le groupe le plus remarquable de ses *Pensées*, celui qu'il a le plus finement conçu, modelé avec le plus de soin, le plus délicatement ciselé, je veux dire le chapitre de quarante pages qui a pour titre : *les Femmes*. Je suis allé, du premier élan, soit curiosité inquiète, soit irrésistible attrait, à ce chapitre. J'aurais eu tort d'être inquiet; ce sont des pages excellentes, souvent charmantes. Ce que j'y remarque surtout, outre ce que les réflexions de l'auteur ont d'applicable, d'une façon générale, au beau sexe propre-

ment dit, c'est l'application qu'il serait possible d'en faire à nos mœurs actuelles, à celles de la France, à celles de Paris. Où notre moraliste les a-t-il étudiées pour les si bien connaître, lui, le doyen d'une Sorbonne de province, l'académicien des Jeux floraux? Peu importe, il les connaît. Un membre de notre Académie française, — je parle des plus fins connaisseurs de la compagnie, ceux qui étudient les mœurs du monde pour les mettre sur la scène et dans les romans, — un de ces peintres habituels et assidus de la société polie, dirait-il mieux que M. Sauvage qui observe en passant? Suivons-le :

— Une femme, dit-il, a besoin de beaucoup d'esprit pour ne pas éprouver l'embarras d'une grande beauté ou d'une excessive laideur.

— Pour une femme qui va dans le monde, il ne s'agit pas seulement de savoir quelle robe elle mettra, *mais jusqu'à quel point elle la mettra*... Il y a là une question fort délicate de délimitation. La diplomatie n'en a peut-être pas de plus scabreuse en fait de frontières.

— Vous poussez à l'improviste la porte d'un cabinet où une femme est tout entière aux apprêts de sa toilette. Aussitôt elle pousse un cri et se sauve toute éperdue... Vienne le soir, et la même femme vous apparaîtra dans le monde, sans émotion, sans trouble aucun, et cependant bien autrement livrée à vos regards que dans l'aventure du matin. C'est qu'il y a des nudités étudiées et savantes, et que, cette fois, elle est nue en toute sécurité d'amour-propre.

— Les femmes qui se font remarquer, au milieu des enivrements d'une fête, par l'éclat de leur beauté ou les splendeurs de leur toilette, se persuadent aisément qu'elles y occupent toutes les pensées, comme elles y captivent tous les regards. Il faut bien leur dire cependant que celles qu'on voit ainsi dans le tourbillon du monde font beaucoup songer à celles qu'on n'y voit pas...

Mais sortons des salons où se pratiquent tous les jours ces faciles capitulations de la pudeur avec la mode.

Voici des pensées d'une généralité moins étroite, d'un accent moins satirique, plus dignes de figurer dans un grave répertoire de réflexions posthumes, moins bornées à l'horizon de notre vie changeante et de notre caprice impertinent :

— Un jour qu'on disait devant moi, en parlant d'une femme qui n'était rien moins que belle, mais dont tous les traits portaient l'empreinte de la bonté : « *Elle est si bonne qu'elle en est belle!* » je sentis que mon adhésion était soudaine.

— Il y a quelque chose de plus suave et de plus ravissant que la pudeur d'une jeune fille, c'est la pudeur d'une jeune femme.

— Dans la jeune fille, la pudeur cache et trahit à la fois le secret d'une espérance; — dans la jeune épouse, elle couvre comme d'un voile le mystère de son bonheur ; — dans le célibat volontaire, la pudeur de la vierge a tout le charme et toute la tristesse de ces fleurs d'automne qui ne doivent pas donner de fruits.

— Il n'y a qu'une condition possible pour la femme: *c'est celle que lui a faite le christianisme*, et dont la société française est la plus heureuse et la plus libérale expression. Sous le régime de nos mœurs, la femme est belle et libre à ses risques et périls, pour sa perte ou pour son salut, pour sa honte ou pour son honneur.

— La femme fière de sa beauté est bien près d'une défaillance.

— La douceur est le caractère essentiel et distinctif des femmes. Quand on n'est point douce, on n'est plus de son sexe.

— A la femme d'esprit, je préfère de beaucoup la femme tendre, et qui sourit avec intelligence à l'esprit qu'elle inspire.

— On s'étonnait qu'un homme de beaucoup d'esprit, d'une grande fortune et fort bien fait d'ailleurs de sa personne, eût épousé une femme qui n'était rien moins que belle et spirituelle. « Que voulez-vous? dit-il, elle m'écoute... »

La femme qui sourit à l'esprit qu'elle inspire, sans faire montre du sien, il me semble que ce type charmant répond assez exactement à l'idée que le monde a conservée d'une femme célèbre par la grâce volontiers muette

de sa coquetterie platonique. « La femme qui écoute », ce n'est presque plus personne aujourd'hui ! L'espèce se perd. Le défaut est général. Dans les salons de nos jours, aux réunions d'amis, tous parlent, personne n'écoute. On cite le mot du spirituel président d'une Société savante : « Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois?... » La femme qui écoute mérite donc plus qu'aucune autre d'avoir un mari.... qui pourtant ne soit pas trop bavard.

Voltaire écrivait en 1764 à madame Du Deffand (qui ne pouvait plus lire, mais qui savait écouter) : « Quiconque a, comme vous, de l'imagination et de la justesse dans l'esprit, peut trouver dans lui seul, sans autre secours, la connaissance de la nature humaine; car tous les hommes se ressemblent par le fond, et la différence des nuances ne change rien du tout à la couleur primitive. » M. Sauvage n'avait pas pris pour lui le conseil que le grand philosophe adressait à la spirituelle marquise. Si riche qu'il fût de son propre fond, notre penseur puisait sans cesse dans les maximes de la sagesse antique, cherchant aussi par l'observation, tout autour de lui, à distinguer les nuances mêmes dans l'uniformité générale de la couleur. Il avait de bons yeux, ce que la correspondante de Voltaire n'avait plus. Il a très bien vu. Parmi ses pensées, celles même que j'ai citées ne sont pas toujours exemptes d'un certain effort de recherche dans les profondeurs de l'âme; à aucune ne manque ce rayon lumineux que la réalité prête à l'idéal. Mais de ce besoin qu'il éprouvait de se placer sous l'invocation des anciens maîtres, sans refuser son tribut d'estime aux modernes, il est résulté un curieux travail de rapprochement qui n'est pas le moindre attrait de son livre. Il y a toute une belle compagnie autour de ses pensées, véritable élite au milieu de laquelle il s'avance allègrement et modes-

tement vers l'avenir. Il aime ainsi à cheminer avec ceux qui ont pensé, écrit, parlé comme lui, dans la chaire, dans les livres, dans les jardins d'Académus et sur le pavé de marbre du Portique, devant Auguste et Mécène, au siècle de Louis XIV ou de Voltaire; — noble aveu d'infériorité en plus d'un cas, car il s'agit des plus grands noms de cette double antiquité; — satisfaction d'amour-propre non moins vive par instants, quand il évoque aussi, et trop souvent peut-être, des œuvres tout à fait modernes. En se comparant à quelques-uns de ses contemporains, est-il bien sûr de leur donner toujours la préférence? Au fait, ce double travail d'assimilation qui entraîne pour ainsi dire, entre deux rives semées de riches citations, anciennes et nouvelles, le courant de sa propre pensée, est pour le lecteur un objet d'étude aussi originale que profitable. L'œil embrasse ainsi d'un regard, parmi cette diversité rayonnante, tout ce qui se ressemble et s'assemble dans un même ordre d'idées. La comparaison charme l'esprit et provoque le jugement[1].

M. Sauvage, je l'ai dit, lutte sans trop de désavantage avec les contemporains. Il les surpasse bien souvent. Et puis, c'est affaire de goût. Une pensée détachée, si elle est d'une « belle eau », est comme ces pierres précieuses dont l'enchâssure fait moins la valeur qu'elle ne la relève. Décidez, par exemple, entre ces formes diverses d'une même pensée : « Il faut, écrit M. Sauvage, pardonner au succès la vanité qu'il donne; il enivre l'esprit, mais il attendrit le cœur. Rien ne dispose à la bienveillance comme une satisfaction d'amour-propre. » —

1. Il aurait peut-être fallu donner plus de soin aux citations, notamment aux latines, parfois défigurées au point d'être méconnaissables. Le livre de M. Sauvage aura une seconde édition, suivant toute apparence; il y faudra un sérieux travail d'*émondage* et de rectification.

Et M. Joubert : « L'amour-propre satisfait est toujours tendre; l'orgueil lui-même a ses tendresses.... ». madame Sand dira des égoïstes : « Ce sont des momies qui ont des sentences écrites sur parchemin à la place du cœur.... » Et M. Sauvage : « Ce sont les eunuques du cœur et de l'esprit. » — « Une femme, dit ailleurs l'auteur des *Pensées morales et littéraires*, quelque disgraciée qu'elle soit, ne désespère jamais entièrement de sa personne; elle prend un à un les traits les moins ingrats de sa figure pour s'en faire autant de beautés relatives, et elle finit toujours.... par être contente d'elle-même. » « Hélas! avait dit autrefois Xavier de Maistre, il est si rare que la laideur se reconnaisse et casse le miroir!... » C'est l'admirable mot de La Fontaine :

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché.

L'écueil des pensées détachées, mérite ou défaut, c'est bien souvent la recherche du trait, qui, dans notre langue trop amie de la clarté pour être toujours concise, est presque inséparable de cette sorte d'écrit. M. Sauvage reconnaît lui-même cette loi du genre qu'il a cultivé : « Il faut d'abord, dit-il, qu'une pensée soit ingénieuse, et juste après, autant que possible.... » Le prince de Ligne est de cet avis : « Une pensée trop expliquée est comme une fleur trop épanouie.... » C'est ici que se fait remarquer la grande supériorité des langues anciennes, la latine surtout; elles n'ont pas besoin d'un trait pour relever une maxime et donner du relief aux pensées. Elles les gravent sur l'airain, dans un style dont la brièveté puissante vous saisit et vous arrête. On regarde, comme du bord d'une falaise, ces profondeurs insondables et lumineuses. Vous dites, vous : « Le doute naît de la science

beaucoup plus que de l'ignorance. C'est ainsi que la lumière d'un flambeau empêche quelquefois de voir toute la clarté du jour.... » Saint Augustin dira : « *Melius scitur Deus nesciendo*[1]. » — Vous dites : « Nous commençons à mourir aussitôt que nous commençons à vivre. Le premier soupir est la première atteinte portée à la vie, le premier à-compte à déduire de la somme de nos jours.... » Et Senèque dira : « *Prima quæ vitam dedit hora, carpsit*[2]. » Je ne prolongerai pas ces rapprochements. Ils portent, d'ailleurs, sur des idées simples, primitives pour ainsi dire, presque proverbiales, et où la « sagesse des nations », comme on l'a dit, a mis du sien.

Mais avez-vous réfléchi quelquefois à ces mystères du cœur humain, à ces problèmes du sens intime, inexplicables et complexes, — contradictions de l'âme, devant lesquelles l'expression par moments recule, si elle n'est aussi hardie que puissante : par exemple, l'ingratitude devant le bienfait, la calomnie gratuite, la malfaisance volontaire, l'orgueil de race chez les impuissants d'esprit, le mépris des hommes chez de soi-disant politiques, le degoût de l'égalité dans des âmes dévotes ; — et, pour tout dire, ce vice singulier du cœur humain : la haine inspirée non par l'injure qu'on a reçue, mais par celle qu'on a faite. « .... *Proprium humani ingenii est*, dit Tacite, *odisse quem læseris*. » Pour comprendre toute la portée d'une telle pensée, il faut essayer de la faire sortir du creuset où elle a été jetée, de l'amplifier et de l'étendre. Elle deviendra un chapitre, elle ne sera plus une pensée. Elle pourra vous persuader et vous instruire, non vous frapper. Les anciens ont eu seuls le privilège de frapper ainsi des médailles éternelles.

1. On comprend cette belle pensée. Comment la traduire?
2. L'heure qui nous a donné la vie l'a déjà atteinte.

Laissons M. Sauvage dans la compagnie de ces grands moralistes dont il a voulu avoir le contre-seing au bas de ses *Pensées*. Laissons-le revenir en ce monde, comme nous l'avons dit, avec cette escorte de vrais immortels, couvert de leur ombre, paré de leur gloire toujours jeune et de leur fécondité toujours prodigue. Son livre sera réimprimé, nous n'en doutons pas; il sera remanié, cela est nécessaire. Il est de ceux qui durent et qui restent, de ceux qu'on aime à avoir sous la main. On le citera, tôt ou tard, comme on cite Vauvenargues, Joubert, madame Swetchine. Jeune encore, M. Sauvage avait écrit cette pensée qu'on aurait pu croire plus subt encore que délicate : « .... Après l'amour, à côté de lui, au-dessous si l'on veut, mais mieux que lui, il y a l'amitié d'une femme.... Il y a un état du cœur qui peut donner une idée de la vie douce et sereine attribuée par les poëtes aux ombres heureuses de l'Élysée, c'est l'amitié imprégnée d'un peu d'amour.... » La pensée fut communiquée à Chateaubriand dans le salon même de madame Récamier. On dit que l'auteur de *René* y reconnut son image. M. Sauvage eut ainsi à l'Abbaye-aux-Bois, par le suffrage du premier écrivain de notre pays et sous le regard de la plus jolie femme de notre époque, son premier et radieux succès.

(14 juin 1876.)

P. S. Un autre succès des *Pensées* de M. Sauvage, mais celui-là il ne l'a obtenu qu'après sa mort : l'Académie française a couronné son livre dans sa séance publique d'août 1877.

VI

M. DOUDAN.

I.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Personne n'aurait trouvé, sur les listes nécrologiques de l'année 1872, le nom de M. Doudan. Personne n'aurait eu non plus le droit de se plaindre, plus qu'il ne l'eût fait lui-même pendant sa vie, de cette injustice de la renommée. Il était inconnu, volontairement inconnu, si ce n'est dans un groupe, à la vérité très important et supérieurement distingué, de la société parisienne.

On a beaucoup parlé des « couches sociales » dans ces derniers temps. C'est un mot funeste. La Révolution de 1789 a supprimé les classes. Les remplacer sous un autre titre, c'est détruire son œuvre d'égalité et de pacification civique. Il n'y a plus de classes dans la grande

nation française. Il y a des professions et des situations diverses qui forment elles-mêmes des groupes, non pas ennemis, mais distincts, où la fortune, la naissance, l'éducation, le travail, les services militaires et civils, l'influence politique ou littéraire, la richesse acquise ou héréditaire transportent successivement l'importance sociale, la faveur de l'opinion, le crédit moral. Il y a de grandes existences, utiles ou brillantes, qui sont, non pas l'aristocratie, mais le sommet sans cesse renouvelé, toujours agité, souvent orageux de la nation.

Dans un de ces groupes, celui auquel se rattachait le souvenir de M. Necker et de madame de Staël,—celui que la duchesse de Broglie, sa fille, avait longtemps édifié et charmé, et dont le duc de Broglie, mort en 1870, avait été pendant cinquante ans le centre, absorbant tout dans l'éclat de son éloquence, de son savoir et de sa vertu, — M. Doudan a passé presque toute sa vie, estimé, honoré, recherché, doucement fier, spirituel avec grâce et finesse, pouvant, par l'élévation de son cœur et de son esprit, atteindre, comprendre, partager et au besoin juger toutes les supériorités qui l'entouraient.

Malgré tout, et de quelque considération qu'il ait joui au sein de cette famille illustre, hors de ce cercle, Doudan n'était connu de personne. Il avait mis une certaine recherche à ne pas l'être, « fuyant les regards du public avec autant de soin que d'autres qui devraient les fuir mettent à les rechercher ». J'emprunte ces lignes à une lettre que M. le duc de Broglie (Albert) m'écrivait le lendemain de la mort de notre ami. J'étais loin de Paris. Il voulait bien me recommander sa mémoire. Doudan avait autrefois écrit, et avec distinction, dans le *Journal des Débats*. Il nous avait laissé, à nous les anciens, le souvenir d'un talent dont il n'avait en quelque sorte montré que la fleur. Il s'était arrêté, inquiet et défiant,

après une série d'heureux essais, et il n'y était guère revenu [1]. Aussi la lettre du duc de Broglie ne me décida-t-elle pas aussi vite que sa pieuse amitié le désirait. « Je ne sais, disait Chateaubriand, ayant à parler de M. Joubert qui venait de mourir, je ne sais si, au fond de sa tombe, il me saura gré de révéler la noble et pure existence qu'il a cachée [2]. » Le même scrupule m'arrêta quelque temps. Le dirai-je? écrire une biographie de Doudan me semblait impossible, tant sa vie avait été simple, uniforme, en dehors de tout mouvement extérieur et de toute action publique. Peindre son portrait, retracer avec quelque vérité cette physionomie incomparable, connue seulement, mais bien connue, de quelques amis délicats et difficiles, quelle œuvre et quel travail! Je ne l'essaie pas. Je m'attache seulement à rassembler quelques souvenirs d'une fidèle amitié. Si quelqu'un s'occupe un jour de réunir soit ses rares articles, soit quelques-unes de ses lettres (il était un correspondant très châtié), mon témoignage devra être consulté avec confiance. C'est le seul mérite qu'il puisse avoir.

M. Ximenès Doudan, mort à Paris le 20 août 1872, à l'âge de soixante et douze ans, avait fait ses études à Douai où il était né, je crois. Il ne parlait guère de sa vie passée, non plus que de sa famille. Son père avait été un juge estimé du ressort. Doudan était resté orphelin dès sa première enfance. Quand il fut près de mourir, il prononça le nom d'un frère qu'il avait encore et qui put arriver à temps, homme très honorable, qu'il voyait

1. Sa collaboration au *Journal des Débats* comprend une vingtaine d'articles de 1829 à 1832; elle est particulièrement consacrée, vers 1831, à des œuvres philosophiques, Thomas Reid, Kant, Cousin, Lerminier, madame Necker.

2. *Notice sur M. Joubert*, par M. Paul Raynal (Introduction au recueil de ses *Pensées*. Paris 1842.)

rarement et jamais chez lui. Il avait contribué largement à l'éducation de ses neveux. Tout cela, on ne l'a su que lorsqu'il n'était plus. Il ne s'en ouvrait jamais à personne. Il affectionnait un mot de la langue du XVIIe siècle, qui rendait bien, selon lui, l'idée de discrétion dans les rapports de la société et de la famille; je l'applique à Doudan lui-même : il était « secret », secret non pas seulement jusqu'à l'abnégation en ce qui touchait à sa personne, mais jusqu'à une rigueur qui nous eût privés, si on l'eût écouté, de toutes ces indiscrétions épistolaires qui ont si souvent enrichi notre littérature et charmé nos loisirs. La production des lettres intimes lui inspirait une sorte de colère, même si le temps avait passé sur elles, et il n'admettait pas qu'on appliquât à la célébrité des personnages considérables ce que Montesquieu avait dit de la liberté : « Si chère qu'elle soit, il faut bien en payer le prix ! »

Sa vie, d'ailleurs, ne prêtait pas aux confidences. Elle avait été des plus simples, et il n'en était rien sorti pour le dehors, quoiqu'il se fût essayé avec succès dans la presse périodique, comme nous l'avons vu, par des articles non signés, consacrés en partie à des questions philosophiques, où il excellait. Quelques autres plus particulièrement littéraires, notamment en 1858 dans la *Revue française* (sur A. Dumas, Walter Scott, Villemain), avaient un moment ébruité son nom et appelé sur son talent l'attention des délicats; — un vrai talent d'écrivain : souple, animé, d'un éclat solide sur un canevas richement brodé; l'image abondante, la phrase se déroulant à l'antique avec toute sorte de replis harmonieux, mais ménageant son effet, et scrupuleuse jusqu'à la rigueur en matière de goût.

D'où lui venait, sinon de nature, une distinction si rare? Mais comment eût-il approfondi, si ce n'est par un tra-

vail assidu, tant d'œuvres de la littérature ancienne et moderne, appris les langues vivantes, et touché aux sciences exactes par tous les côtés qui pouvaient servir à sa vocation littéraire? Son genre de vie, dès sa plus tendre jeunesse, expliquait tout. Il lisait, il pensait toujours, écrivant rarement, jetant sans cesse dans une mémoire infaillible, comme dans un moule toujours prêt, des formes d'idées parfaitement définies et durables.

Il avait débuté assez tristement dans cette carrière de l'esprit, par un modeste emploi de répétiteur au collège de Henri IV, fort ennuyé par son proviseur, médiocrement charmé par le *De Viris*, fatigué surtout de cette vie intérieure du collège, même le mieux tenu, et aspirant, tout jeune encore, après cette solitude de l'esprit où ses rares facultés devaient trouver plus tard leur équilibre et leur force. Il vivait alors dans une petite chambre d'étudiant de la rue des Sept-Voies, où se réunissaient quelques amis, distingués comme lui par le goût des lettres, tous de race comme lui, princes, dirais-je volontiers, par l'intelligence, le savoir, l'éclat des études, la pensée libérale, l'aptitude politique, le respect de soi et des autres, — Saint-Marc Girardin, de Sacy, Emile de Langsdorff, Alexis de Jussieu. Tels étaient, dans cette jeunesse des premiers temps de la Restauration, quelques-uns des amis de Doudan, ceux où se reflétait le mieux l'esprit du moment, devant cette Charte, fille de la Révolution française, adoptée par un roi, devant ce Parlement où débutaient alors le général Foy, Casimir Perier, le duc de Broglie, et bientôt après Berryer et M. Guizot. La petite chambre de Doudan n'était pas si loin de la tribune que ses éclats n'y eussent souvent retenti et réveillé de sympathiques échos. Un jour, la famille du duc de Broglie eut besoin d'un précepteur pour ses enfants. Une amicale entremise désigna le jeune répétiteur du collège

Henri IV. Le choix fut heureux pour la famille, décisif pour le professeur. Son destin était fixé. Il était de nature fidèle. La sûreté de son caractère et la loyauté de son cœur allaient trouver, dans la maison du duc de Broglie, à qui parler.

Il était, pour l'éducation des enfants, un maître admirable, ayant l'instruction, la méthode, la patience et la bonté. Il avait aussi le charme et l'agrément, aimant à montrer le côté original du bon sens en toute chose, y attirant l'esprit de ses élèves. C'est ainsi qu'il avait écrit : « Le bon sens n'est que pour celui qui pratique la vérité; la pire des conditions pour écrire un bon roman, c'est un esprit romanesque » ; et ailleurs : « Quand un homme a peu de talent et la rage de faire parler de lui, il est capable de tout... [1]. » Ce qu'il écrivait de ce ton ferme et délibéré, il le disait de même, en enseignant à penser à ses élèves avec la même décision imprévue et primesautière. D'un esprit très libre en toute question qui relevait de la conscience, il faisait profession de spiritualisme, et en lui le philosophe était un croyant. Déjà dès 1830, ayant à parler de l'état des arts et de la littérature en France, il y signalait cette impuissance d'atteindre l'idéal à laquelle il ne voyait de remède que dans le retour aux croyances morales et religieuses. La page mérite d'être citée :

« Il entre dans les œuvres de l'art un sentiment moral qui fait partie du beau, et surtout du beau quand l'humanité en est le sujet. Or, ce sentiment moral, nous prétendons qu'il manque à la plupart des artistes d'à présent. Ceci a bien l'air d'un paradoxe.

» En effet, à voir le temps (15 mai 1830), il est, dans la pratique, plus moral qu'aucun autre. L'ordre y règne, la société n'a

1. *Revue française*, février 1838.

jamais mieux respecté ce qui doit l'être. Nous sommes bien loin de la licence du XVIIIe siècle. Les défenseurs de la vieille monarchie reprochent même à la jeunesse une gravité de mœurs qui ne leur paraît pas de bon augure pour le renouvellement de leurs vieilles idées. Qu'est-ce donc? Les austères successeurs du XVIIIe siècle ont-ils moins l'enthousiasme du bien que les frivoles contemporains de Voltaire et de Frédéric II? Mais, s'il faut le dire, oui!

» Et pourquoi cela? parce qu'au moment où le scepticisme s'établit, il ne s'attaque qu'à la surface d'abord. Il altère les doctrines et la conduite; mais l'âme, dans son foyer le plus intime, proteste encore quelque temps; aussi voyez-vous ces hardis contempteurs de toute croyance mourir humblement, pour la plupart, dans toutes les frayeurs de la superstition. Pour un Frédéric qui persiste jusqu'à la fin à vouloir être enterré à côté de ses chiens, vous avez vingt marquis d'Argens qui pâlissent et croient voir l'enfer ouvert au pied de leur lit de mort. Mais que la maladie du doute parcoure toutes ses phases, arrivée à son terme, les croyances morales ou religieuses, après s'être épurées et agrandies dans cette rude épreuve, passent par les degrés qu'avait parcouru le doute; elles ressaisissent l'esprit et règlent déjà la conduite qu'elles n'ont pas encore reconquis les profondeurs de l'âme, et c'est dans ces profondeurs mêmes que s'allume l'enthousiasme des artistes. »

(*Revue française*, tome VIII, page 72.)

Il n'y a là sans doute la profession d'aucun culte, mais un sentiment profond de l'idéal tourné en religion, et l'idée de Dieu inspiratrice des grandes œuvres. Doudan avait un véritable instinct de la dignité de l'âme humaine et de sa vocation immortelle. Tous ses écrits respirent cette piété philosophique. Il l'étend même jusqu'aux simples matières de goût, jusqu'à faire de Dieu un maître d'esthétique, jusqu'à dire : « Si l'humanité dépendait d'elle-même, il y a des siècles que c'en serait fait du bon sens; mais *une main plus forte qu'elle* sait bien lui faire reprendre son niveau et rendre leur domination aux bons principes. Quand une troupe d'enfants s'arrête au bord

d'une fontaine, — dans leurs jeux, ils troublent ses eaux et chassent les oiseaux qui chantaient dans les arbres de ses bords. Le lendemain, la source a repris son limpide éclat. Elle réfléchit le soleil, et les oiseaux ont recommencé leurs chants. »

Ces simples extraits peuvent donner, en passant, une idée juste du style de Doudan. Il y mettait beaucoup d'imagination; il aimait les rapprochements tirés des phénomènes naturels; le pittoresque l'attirait. C'était sa manière de rendre hommage à la nature avec laquelle (nous le dirons plus tard) il s'était un peu brouillé. Mais que dites-vous de cette main, armée d'une férule divine, contre le mauvais goût?... Voilà une réflexion que Sainte-Beuve n'eût peut-être pas pardonnée à Doudan, si juste qu'elle fût. Cependant Sainte-Beuve l'aimait. Il l'a nommé, dans un de ses derniers écrits, celui où il médit de tout le monde et notamment de ses confrères de l'Académie Française, — il l'a nommé « l'aimable Doudan [1] ». Ailleurs, dans une de ses *Causeries* sur Chapelle, il reproche à Hippolyte Rigault d'avoir parlé de ce fainéant spirituel, « comme il ferait, disait-il, d'un M. de Trèville, d'un M. Joubert ou d'un Doudan, d'un de ces esprits « *délicats nés sublimes* », nés du moins pour tout concevoir et à qui la force seule et la patience d'exécution ont manqué, tandis que Chapelle n'est qu'un paresseux... sans élévation et sans idéal; et c'est précisément cet idéal trop haut placé qui décourage les autres, *les suprêmes délicats...* »

Il était, je crois, difficile de mieux caractériser Doudan, et, en lui, ce mélange de finesse et d'élévation qui était sa vraie marque dans l'ordre des esprits. Ce que Sainte-Beuve a écrit, je le pense. Doudan, pourquoi ne le dirais-

1. *Notes et Pensées* faisant suite à la 3e édition du onzième volume des *Causeries du lundi* (Michel Lévy).

je pas? le pensait aussi. Il aimait à rappeler ce passage du maître. Il n'avait aucune vanité, mais seulement une aimable confiance en lui-même qui rayonnait sur sa gracieuse figure et dans son fin sourire. « Soit qu'on lise, soit qu'on écrive, disait madame de Staël, l'esprit fait un travail qui lui donne à chaque instant le sentiment de sa justesse ou de son étendue, et sans qu'aucune réflexion d'amour-propre se mêle à cette jouissance, elle est réelle comme le plaisir que trouve l'homme robuste dans l exercice du corps proportionné à ses forces[1]. » Madame de Staël caractérisait d'avance, en écrivant ces lignes, l'homme qui devait élever son petit-fils. Il avait l'innocent orgueil de l'esprit, avec toute sorte de complaisance pour celui des autres. Qui le sait mieux que moi?... Susceptible, il l'était, et toujours en garde sur ce qui avait trait à sa dignité personnelle; il l'était surtout pour ses amis absents. En face d'eux, sa franchise ne fléchissait pas; mais il relevait en vous une faute ou un défaut d'une main aussi légère que s'il eût enlevé un fétu de paille sur la manche de votre habit. Vous profitiez de la leçon sans la ressentir. Aussi tout le monde autour de lui aimait à le consulter. Il était le juge officieux, souvent moqueur, de nos différends, l'oracle de nos pensées incertaines; en matière de goût il était un maître, le meilleur que j'aie jamais eu. Nous arrivions tous à lui, nos manuscrits à la main. Il avait une manière originale de nous conseiller. Il s'associait à nos vues, nous suivant dans notre voie, au besoin dans notre ornière, nous assistant dans le sens de nos idées, non des siennes. Pour la forme et le style, il ne cédait rien. « Voici une mauvaise phrase, mon cher ami, me dit-il un jour. Y tenez-

1. *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.* Édition Charpentier, page 135.

vous beaucoup? — Ma foi, oui! — Eh bien! il y a moyen de la rendre encore plus mauvaise... » Et il y proposa une addition qui la rendait ridicule. J'y renonçai, non sans regret.

Personne n'était donc mieux fait pour former de jeunes esprits, puisqu'il agissait ainsi sur les vieux. Personne ne comprenait mieux les délicatesses, les moralités, les misères respectables de l'éducation des âmes, et n'était plus capable de la pratiquer, dans le cercle des devoirs privés où il s'était volontairement renfermé, avec plus d'autorité et de succès.

De cette sujétion tout intime, Doudan n'est sorti quelque temps que pour une autre sorte de dévouement, mais cette fois sur un théâtre plus ouvert aux regards du public, quand le duc de Broglie, nommé ministre des affaires étrangères, puis président du conseil, l'appela à la direction politique de son cabinet. Ai-je besoin de dire que l'homme qui était consulté par tous ses amis, les plus éminents comme les plus humbles, avait dû l'être aussi sur plus d'une affaire sérieuse par le duc de Broglie? Doudan ne s'en est jamais vanté; mais qui en doute? La confiance que lui témoigna ce grand esprit, pendant toute la durée d'un ministère de quatre ans, n'était que le juste retour d'une gratitude paternelle et d'une intelligente amitié. L'amitié du duc de Broglie, ce fut, pour Doudan, le grand bonheur de sa vie mortelle, comme ce sera l'honneur de sa mémoire.

Le meilleur des hommes dans les relations privées, le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, n'avait pas, à un très haut degré, le don de la complaisance. N'est-ce pas lui qui avait écrit : « Qu'il faudrait inventer, » si l'Angleterre n'en offrait pas déjà le sage exemple, » cette règle que le roi d'un pays libre ne doit communi- » quer avec les ambassadeurs étrangers que par l'entre-

» mise de son propre ministre ; qu'en les admettant à sa
» table, en les recevant à ses fêtes, il ne doit s'entretenir
» avec eux que sur demande d'audience et en présence
» de son organe officiel ; qu'il doit les écouter sans leur
» répondre directement, et ne jamais leur permettre d'ou-
» vrir la bouche, devant lui, sur les affaires de son pays[1]. »
Ce que le duc de Broglie écrivait à la fin de sa vie n'était qu'un souvenir de ce qu'il avait fait ou du moins voulu faire pendant le cours de son ministère. Il était grand patriote, fièrement Français, libéral à outrance à l'encontre des gouvernements étrangers qui faisaient mine de contester la légalité du trône de Juillet ; et dans ce débat entre les prétentions surannées des « pédants de chancellerie » et les justes droits du nouveau souverain de la France, il voulait, disait-il, « mettre les rieurs de son côté ». Malgré tout, on ne riait pas ; les événements, en ce temps-là, étaient trop graves, et l'épigramme y avait moins de part que la gravité dans la conduite des affaires. Doudan seul peut-être, resté philosophe en présence de ces grands conflits, souriait au spectacle ou se retirait du bruit ; — très utile pourtant au chef respecté dont il avait les pouvoirs en plus d'une délicate entremise ; nullement timide malgré sa douceur ; ni important ni facile ; ni négligent ni affairé ; appliquant son esprit aux grandes questions du jour, les pénétrant de sa finesse, les débrouillant avec son bon sens, et justifiant, dans cette passagère épreuve de sa vie devenue publique, le mot de La Bruyère : « Il y a quelques rencontres dans la vie où la vérité et la simplicité sont le meilleur manège du monde... » Agir ainsi, sous un tel ministre, avec un tel roi, dans ce généreux accord de loyauté réciproque et d'incontestable

1. *Vues sur le gouvernement de la France.* Ouvrage inédit du duc de Broglie, publié par son fils, p. 243. (Paris, Michel Lévy.)

supériorité, c'était montrer autant d'honnêteté que de raison. C'était mériter non pas la gloire sans doute, qui a été le lot brillant des grands chefs d'emploi dans le drame politique des dix-huit ans, mais un juste renom. Doudan l'a manqué ou dédaigné.

Après son ministère de quatre ans (1832-1836) et jusqu'à la Révolution de février, le cœur brisé par une perte cruelle, le duc de Broglie parut se retirer entièrement des affaires publiques; son influence y resta. L'ancien chef de son cabinet, devenu maître des requêtes, n'y voulut laisser que son souvenir. Il n'avait pas de vocation pour la politique active. L'action pour lui était dans le domaine des idées. *In hoc movemur et sumus.* C'était le monde où il aimait à vivre, et qu'il avait fini par préférer à tous les autres. Il y vivait, non pas en lettré seulement ni même en philosophe de profession, mais en penseur sérieux, et libre d'entraves, y mettant beaucoup du sien, s'attachant au vrai et au possible, rejetant toute abstraction stérile qui n'eût été qu'une complaisance égoïste pour sa propre pensée, et, pour marquer d'un trait sa disposition d'alors, très peu attiré par les mirages de la philosophie historique qui menait grand train dans ce temps-là.

« ... Quant à ces grandes avenues, aujourd'hui solitaires, écrivait-il, où l'on prétend me montrer la route des nations, mes yeux fatigués n'y discernent rien; pourquoi cette route plutôt qu'une autre?... Laissez-moi quitter ces plages tristes et désertes où je ne trouve signe de vie. Laissez-moi courir par ces champs où je vois des ruines magnifiques, d'humbles tertres, les débris d'un village abandonné; j'aime mieux les vestiges de la plus petite chaumière autour d'Athènes; j'aime mieux les vers épars retrouvés par Fauriel dans les échos du Taygète que les restaurations les plus hardies des prétendus plans de la Providence... M. Villemain, (car c'est de lui qu'il voulait parler) évite tous ces dangers de l'abstraction; il suit la marche de

l'histoire à la lueur certaine de la pensée de l'homme dans tous les siècles... En recherchant dans ce qui reste de chaque époque les empreintes du beau et du vrai, on comprend mieux le passé ; on échappe aux conclusions précipitées de la logique... Vous n'avez plus affaire, dans le monde littéraire, à ces forces infaillibles et irrésistibles qu'on nomme les lois de l'histoire. C'est l'Italie de Lucrèce et de Cicéron que vous retrouvez, la Grèce de Périclès, l'Angleterre de Shakspeare et d'Addison :

» *Et jam summa procul villarum culmina fumant.* »

C'est avec ce parti pris d'observation immédiate que Doudan, non sans y mettre un peu de malice sceptique à l'adresse des philosophes du jour, abordait l'étude de l'histoire. Dans la psychologie, l'esthétique et la littérature proprement dite, quoiqu'il fût volontiers subtil, il était plus large. La délicatesse de son esprit lui servait autant à pénétrer au fond des choses qu'à les définir avec précision et à les décrire avec justesse. Il était peut-être aussi, de tous nos condisciples amis de l'antiquité grecque et latine, celui qui s'était approprié avec le plus de passion persévérante, par une habitude presque quotidienne, les grands génies du passé, Homère, Platon, Virgile, Tacite, ses préférés. Il les relisait sans cesse, par petites doses, pour ainsi dire, mais régulières. On voyait toujours sur sa table de travail un de ces livres, mêlés souvent à bien des ouvrages modernes, qu'il ne dédaignait pas. Il s'en faisait notamment, autour de lui, dans la famille illustre où il vivait, toute une production sévère et brillante qui l'eût, à elle seule, suffisamment attiré et captivé.

C'est ainsi qu'il était revenu à sa vraie vie, la vie méditative et studieuse, et qu'il la continua trente ans et sans interruption jusqu'à sa mort. Cette période de son existence, la plus cachée, est celle qui eût mérité le plus d'être connue. Nous sortions de chez lui, de cette petite bibliothèque choisie où il se renfermait, souvent plus

instruits, toujours charmés. Il était, qu'on me permette le mot, une vraie fontaine d'idées, inépuisable et saine, les prodiguant tout près de lui, éprouvant à la pensée de les répandre au dehors une sorte de terreur pudique. On eût fait pourtant un très bon traité de tant de recettes ingénieuses de bien penser et de bien dire. Il m'a dit quelquefois, sans y insister, que le livre était fait. En a-t-on retrouvé quelque trace? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, l'esprit français dans la causerie courante, mêlée d'enjouement et de raison, avec son trait rapide et son impression vive, n'avait pas, je crois, dans les meilleurs salons de Paris, un type plus naturel et plus accompli. Que de mots charmants, imprévus! que de paradoxes qui n'étaient qu'une nouvelle forme du bon sens! que d'innocentes railleries au service de la vérité! Combien de maximes qui semblaient un jeu d'esprit et dont profitait la raison! Je lui demandais une fois comment il lisait les romans du jour : « Je vais droit au dénouement, me dit-il, puis je reviens sur mes pas. Je n'aime pas lire ces livres à surprise, le dos tourné, comme un condamné qu'on mène sur une charrette à l'échafaud... » Quand il hasardait, sur ses meilleurs amis, une inoffensive épigramme : « Je ne fais qu'un reproche à mes amis, ajoutait-il, c'est de n'être pas parfaits. » — « J'éprouve, disait-il encore en souriant, quand j'ai trouvé une formule blessante un peu neuve, le besoin de la placer. J'ai écrit récemment à un faiseur d'affaires qui m'avait trompé : « *Vous avez* » *manqué rar ment à la probité;* pourquoi m'avez-vous » choisi pour faire l'essai d'y renoncer?... » De Voltaire, il disait : « Son esprit est comme sa statue : la bouche est d'un démon, le front d'un poëte. » Mais comment reproduire, de cette causerie étincelante, ce qui était vraiment insaisissable, la variété, l'abondance, l'unité d'un ferme esprit dans les contrastes et les surprises de la forme,

tant de broderies légères et fugitives sur un fond solide et résistant; — modèle presque unique d'une improvisation vraiment soudaine qui semblait composée des fragments d'un bon livre, et où les plus capricieux jaillissements de la pensée laissaient toujours après eux la lumière? Aussi que de fois nous nous disions, parlant de lui : « On devrait le mettre à l'Académie Française rien que pour le mérite de sa conversation... » Mais il aurait fallu lui forcer la main. Il ne s'y prêtait guère. Il ne voulait ni se produire ni être poussé.

En réalité, la délicate complexion de Doudan lui interdisait les rudes labeurs, les inquiètes poursuites, les mécomptes douloureux, les ambitions persévérantes qui conduisent aux grandes renommées. Non qu'il fût de tempérament maladif; il était de moyenne taille, le corps élégant et sain; mais très jeune encore, son imagination avait été éveillée plus que de raison sur la faiblesse de sa nature physique, et il s'en était préoccupé plus qu'il ne fallait. Plus tard, dans ses dernières années, il s'était fait une loi de ne plus quitter Paris, renonçant ainsi, pour ne pas s'éloigner d'un médecin qui avait sa confiance, aux occasions de grand air, de promenades à ciel ouvert, de magnifiques ombrages et de vastes horizons qui lui étaient offertes à Broglie, à Coppet, à Gurcy, dans tous ces beaux lieux, habités par tous ses plus chers amis et où son souvenir seul demeurait. Était-ce — je n'ose le décider — timidité de son esprit, ou calcul de sa raison secrètement éclairée sur le péril de sa fragilité? «... C'est plus tôt fait, lui eût dit La Bruyère, de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raison et de réflexion, et être continuellement aux prises avec soi-même pour ne pas la craindre. » Doudan suivait-il ce conseil et s'arrangeait-il pour n'être pas trop surpris?

En dépit de son imagination tristement prévoyante, Doudan avait l'âme ferme. Resté à Paris pendant l'hiver de 1870 à 1871, il avait subi cette agonie du siège par laquelle tant de nous ont passé. Il aurait pu l'épargner à sa faiblesse et à son âge. Pendant le règne de la Commune, il avait partagé le toit d'un ami, d'abord à Paris, puis à Versailles. On ne le vit ni se plaindre ni s'effrayer tant que dura la terrible épreuve. Il trouvait seulement que l'action de la Providence se faisait bien attendre, quand l'empereur Guillaume « par un soleil splendide » bombardait notre capitale; et à un de ses amis[1], prisonnier comme lui dans la vaste enceinte, il écrivait : « La journée » d'hier (on avait fait une infructueuse sortie) ne dit rien » de précis que des morts et des blessés...

» ..... *Incertis Mars errat in armis!*

» Quel génie féroce a déchaîné ce froid terrible? Les » pauvres blessés et même les pauvres bien portants » seront, par ces nuits sombres, dans un enfer de glace... » Je profite de ce que j'ai une mauvaise écriture et peu » lisible pour dire confusément que la Providence semble » parfois comme madame Benoiton, qu'on ne trouve » jamais chez elle .. Ne dites pas, si vous me déchiffrez, » cette mauvaise parole à madame C. F., qui sait des » choses plus consolantes et plus persuasives quand c'est » elle qui les dit... »

On le voit, son scepticisme sur la part que la Providence divine daigne prendre à notre destinée éclatait là encore, sous une forme légère, qui couvrait un sentiment trop réel. L'homme, peut-être à ce moment, ne méritait pas le regard de Dieu. Et cependant, n'en déplaise à la

1. L'auteur de cette notice.

mémoire de notre cher ami, Dieu nous a vus, nous a secourus. Étions-nous assez près de l'abîme!... Mais non! cette grande nation ne devait pas périr. La main qui frappait s'est arrêtée à la mesure du châtiment qui n'était que le juste retour d'une corruption trop volontaire, d'un luxe trop insolent, d'une prospérité trop imprévoyante et trop hautaine!

Doudan l'aurait dit comme nous, s'il avait pu assister à cette renaissance de notre pays, qui n'est encore qu'une convalescence... La santé reviendra, croyons-le. Quant à cet homme de bien que nous avons perdu, sa mort n'a laissé aucun problème à résoudre sur l'élévation de son âme, la bonté de son cœur, la généreuse distinction de son esprit. Je n'ai connu personne, soit à l'époque de sa jeunesse, soit au moment de terminer sa longue vie, si uniforme et pourtant si éprouvée, qui eût pu dire mieux que lui, et avec plus de vérité, comme l'Hippolyte de Racine, dont il avait la chasteté sans la rudesse :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur...

(19 janvier 1873.)

II.

LA CORRESPONDANCE POSTHUME DE M. DOUDAN [1].

Je pourrais me croire à peu près quitte envers la mémoire de M. Doudan, — la Notice que je lui ai consacrée quelque temps après sa mort remplissant près de vingt pages en tête du recueil de sa correspondance récemment publiée. Mais le dirai-je? au moment où j'ai écrit cette Notice, — ami de Doudan depuis ma jeunesse, assidu visiteur de sa solitude pendant ses dernières années, ayant tout lu de ce qu'il avait écrit d'une main si avare, je ne le connaissais complétement ni comme penseur ni comme écrivain. C'était le plus charmant esprit et qu'on pouvait croire le plus paresseux; c'était un incomparable causeur; mais si nous allions jusqu'à nous dire parfois, en riant, qu'à ce dernier titre seul il aurait fallu le proposer à l'Académie Française, — c'est que nous ne savions pas qu'il « causait », la plume à la

1. *Mélanges et lettres*, avec une introductiou par M. le comte d'Haussonville, et des notices par MM. de Sacy et Cuvillier-Fleury; 2 vol. in-8, Paris, (Calman-Lévy. 1876.)

main, comme un des plus accomplis parmi les écrivains de notre temps, et que cette plume faisait presque chaque jour, et en se jouant, des chefs-d'œuvre.

Les « Lettres » de Doudan ont bien ce caractère : ce sont des œuvres exquises qui ont tout le semblant d'une facilité agréable, et en même temps tout le mérite des écrits où l'auteur a eu le souci de donner à sa pensée une forme durable. L'originalité du trait s'y mêle à la profondeur de la réflexion. Le dessin s'y trahit sous la couleur. L'éclat des images y sort parfois du raisonnement et y revient. Les théories philosophiques prennent par moment des allures de poésie descriptive. La subtilité y a des accents d'éloquence. Singulier assemblage de qualités qui sembleraient s'exclure, si l'auteur n'avait à un degré infini le tact et la mesure, s'il ne savait se modérer et se contenir à temps, si le tour ingénieux, hardi, prime-sautier de son style ne s'arrêtait toujours et à point nommé à la limite où l'imprévu n'est que bizarre, où le raffinement tourne à l'obscurité, où la délicatesse confine à l'affectation. Sous toutes ces réserves, on peut dire que Doudan entre aujourd'hui dans la langue comme un écrivain qui y tiendra rang parmi les maîtres, et que sa correspondance est le modèle achevé d'un genre qui n'est peut-être pas nouveau, mais auquel il aura certainement donné et laissé sa marque.

Non, cela n'est pas nouveau dans notre langue d'écrire, même sans prétention, en vue d'un certain effet, de raffiner même dans une correspondance intime la forme de sa pensée, de l'habiller avec élégance même pour un simple tête-à-tête, de la parer pour un rendez-vous d'affaires ou une confidence amicale, de chercher le trait même en écrivant à un enfant[1]. Notre littérature épisto-

1. *Voir* les Lettres III, IV, V, VI, VII, à Mlle Paule de Ste-A... (t. I.)

laire, qui n'est pas, quoi qu'on en dise, un modèle de simplicité, a plus d'un monument de ce caractère, même parmi les plus célèbres.

De notre temps surtout, la publication, parfois abusive, des lettres de famille, de galanterie ou d'amitié, a mis trop souvent en jour ce défaut de l'esprit français, enclin à la parure, au marivaudage, à la subtilité pointilleuse, *argutè loqui*. César le disait de nos aïeux. Comment dirai-je, maintenant, quand la correspondance de Doudan est dans toutes les mains, que tout me semble naturel sous sa plume? Est-ce donc bien vrai? N'est-ce pas l'ami qui inspire en moi le critique? Qu'on le croie ou non, c'est bien mon impression que j'exprime et ce qui fait pour moi l'incontestable originalité de sa manière. Si ingénieux que soit son style, il est bien d'un homme. Si virile que soit sa plume, elle a la grâce. La grâce en lui répond à tout, justifie tout. On n'est pas, en effet, longtemps à s'apercevoir, en avançant dans la lecture de ces deux volumes, que l'auteur, — ses grandes qualités à part, celles qui résident tout en haut de l'âme, — est, comme écrivain, de première force dans l'ironie, et qu'en fait de subtilité il est un maître. Mais ses moqueries, ses paradoxes, ses contre-vérités, ses sophismes même, quand il les hasarde ; — sa dextérité à se jouer du sens commun banal et à chercher l'envers de la comédie humaine; son goût d'ôter le masque aux plus habiles et la parole aux plus hardis, — tout cela, qui pourrait chez un autre donner l'idée d'un justicier satirique, voué à une œuvre dure et ingrate, — sous sa main n'est que matière à causerie, celle qui nous charme dans les écrits de Lucien, dans le traité *de l'Amitié* ou *de la Vieillesse*, dans les *Dialogues* de Platon, la causerie socratique où le sel attique abonde, où la grâce couvre tout.

On comprend qu'il est difficile d'entreprendre, dans les

limites qui nous sont imposées, l'analyse d'un tel écrivain. Il n'en existe pas beaucoup d'autres où la diversité et le mouvement de la vie humaine, passant par un libre esprit, y soient marqués de traits plus abondants et plus lumineux, où les nuances infinies qui caractérisent les hommes et les choses y soient, je ne dirai pas mieux étudiées, mais mieux saisies. L'étude y a grandement servi, mais elle n'a donné que ses reflets brillants; l'observation a beaucoup aidé le juge, mais le jugement semble jaillir comme d'un foyer secret et inépuisable. J'ai voulu, une première fois, quand j'ai parlé de M. Doudan, et n'ayant que quelques pages de lui sous les yeux, caractériser l'homme en lui. C'était facile. Une vie simple, uniforme, discrète et désintéressée, — traversant ce siècle si agité, s'y laissant engager quelquefois, avec plus de dévouement que de passion, dans le sillon tracé par une grande existence politique; rien de plus. Et il se trouve aujourd'hui que, dans cette carrière si calme et volontairement bornée, vivait un esprit d'une activité prodigieuse, toute intérieure, qui avait pourtant ses besoins d'expansion et y satisfaisait, dédaignant ou redoutant d'autres œuvres, dans le cadre prudemment limité de sa correspondance familière.

M. Doudan s'était-il dit que ses lettres conservées par ses correspondants avec un soin si prévoyant revivraient un jour pour le public? Je n'en crois rien. Il avait peu de goût pour ces exhumations épistolaires; il les blâmait ou les raillait; on eût dit qu'il protestait d'avance contre cette douce violence qui devait être faite, par les meilleurs de ses amis, à sa mémoire. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a rien écrit, à part quelques articles, en vue du monde extérieur, et qu'il n'a écrit avec tant de soin, ou peut-être avec un si merveilleux bonheur d'improvisation

courante, que pour les élus de son affection et les confidents de sa pensée[1]. C'est là, c'est ce don de style impromptu, sortant, comme la Pallas antique, souriante et armée, de son cerveau toujours fécond, qu'il nous faudrait analyser avec détail pour donner en M. Doudan une idée de l'écrivain. J'ai déjà dit pourquoi j'y résiste. La critique, pour rendre compte de sa manière, serait obligée de démonter pièce à pièce pour ainsi dire toute cette composition délicate autant que savante. On la briserait peut-être en y touchant.... Au fait, et s'il ne s'agit que de donner son impression, quelle curieuse et piquante lecture à faire que celle-là, — l'esprit partout, l'esprit à profusion, ayant parfois sans doute trop conscience de lui-même, spontané mais semblant se complaire à sa propre inspiration ! « .... Je n'ai pas donné jusqu'à présent, dit-il, dans la mode de me mépriser et de faire peu de cas de l'esprit français (son esprit....). *Je me plais assez.* Et vous ? » Doudan écrivait cela à M. Piscatory (août 1862). J'ai la conviction que M. Piscatory, non plus, ne se déplaisait pas autrement à lui-même, et il avait bien raison. Mais arrêtons-nous là et revenons aux lettres. Il en est temps.

C'est un monde que cette correspondance de M. Doudan. La carte de ce monde, si la fantaisie vous prenait de la dresser, ne contiendrait pas seulement les vallées et

1. J'ai reçu, ainsi que plusieurs des amis de Doudan, un précieux manuscrit laissé par lui et dont quelques copies lithographiées ont été obligeamment distribuées par les soins de madame Poirson, la veuve du célèbre professeur. C'est presque un livre, sous ce titre : *Les Révolutions du goût.* J'y reviendrai certainement si les éditeurs de la *Correspondance,* mieux inspirés cette fois, ont l'idée de la faire précéder de tous les opuscules, vraiment dignes de survivre, qui ont signalé le talent et l'érudition de Doudan à plusieurs époques. — Au moment où je relis cette note, en septembre 1878, le vœu que je formais deux ans auparavant a été en partie rempli dans la suite si habilement donnée aux premiers volumes. (V. le 3e et le 4e vol. des *Mélanges et Lettres.* Paris. — Calmann Lévy.)

les montagnes, les grandes villes et les foules animées que son pinceau excelle à peindre. Il y faudrait mettre aussi les villages, les hameaux et jusqu'aux humbles cabanes isolées sur le bord des routes, où son regard a pénétré, apporté sa lumière, laissé l'empreinte de son imagination abondante et de sa merveilleuse finesse. C'est le charme de ces écrits, la prodigalité, non toujours inconsciente, d'un riche d'esprit qui ne compte avec personne et qui ne se ruine jamais. Est-ce là un livre? Aucun plan, cela va sans dire ; aucun parti pris de développement logique; aucun souci d'aménagement littéraire; rien qui se sente de cette progression savante, *tenor dicendi*, qui, dans un ouvrage bien fait, emporte et soutient le lecteur. C'est donc moins qu'un livre; par moment c'est beaucoup plus, si l'on songe que c'est la vie même d'un homme et à quelques égards l'histoire d'un siècle qui se déroulent dans ces pages aux mille reflets.

Quant à l'histoire du temps, si la correspondance de Doudan doit être complétée et surtout corrigée, comme je l'espère, j'essaierai de relever plus tard ce qu'il y apporte de lumière par ces lueurs éparses que sa prose étincelante jette sur les événements qui ont rempli notre âge. Avec quel bon sens, aussi libéral qu'indépendant, ne juge-t-il pas dès son début et partout l'honnête et libéral régime dont le duc de Broglie fut un des grands ministres! Comme il rend justice au roi, à sa famille, aux bienfaits de son règne! Puis, ce trône abattu par des factieux étourdis et pervers, quelle ironie tour à tour triste, railleuse, humiliée, véhémente que celle qui signale, dans ses lettres, son aversion pour le césarisme remplaçant, par la volonté d'un seul homme, toutes les conditions tutélaires de la liberté publique! Et quelle prévoyance prophétique dans ses réflexions! En 1867, en pleine paix, pendant la triomphante Exposition, il écrit à M. Piscatory :

« ... L'empereur de Russie, le roi de Prusse, le prince Humbert, le petit Taïcoun courent ici comme des perdus. Hier au soir, les Tuileries resplendissaient de tous les feux de l'électricité... Les peuples respectueux encombraient en silence les quais, la place Louis XV, la rue de Rivoli; mais tous ces gens qui dansaient à l'intérieur n'en voyaient pas beaucoup plus clair à la lueur de ces cinquante mille becs de gaz, — hormis M. de Bismarck, qui regardait en souriant par les fenêtres tous ces feux éclairant au loin le pont d'Iéna, le pont d'Austerlitz et la colonne Vendôme avec ses Prussiens captifs en bas-reliefs. Cette nuit n'était pas favorable aux revenants, sans quoi l'ombre de Bonaparte aurait pu avoir *une conversation un peu vive avec son neveu...* » (Tome II, page 440.)

Plus tard, quand nous sommes en face de la guerre, de l'invasion, de la démagogie menaçante, quelle sûreté dans ses jugements ! « Nous voici, écrit-il le 8 septembre 1870, dans la crise politique la plus terrible que la nation ait connue : une invasion après d'horribles défaites, une révolution d'État qui n'en est pas moins périlleuse, *bien qu'elle fût indispensable*, et enfin la fermentation des instincts les plus pervers qui peut faire éclat au milieu des plus grands périls de la guerre... » Puis, en février 1871 : « Il me semble, écrit-il, qu'il s'est passé cent ans depuis quatre mois... On trouve souvent dans la Bible le mot *trésor de colère;* et véritablement, la Providence y a puisé à pleines mains dans ces derniers temps. Reste à savoir pourquoi ces Allemands, qui ne sont pas du tout des saints, qui donnent un air romanesque à leurs vices dans la vie privée, qui donnent un air de système scientifique à la cruauté et au pillage dans leur vie militaire, pourquoi ces Allemands sont chargés de nous châtier ; je n'en sais rien... » — *Je n'en sais rien !* Doudan dit quelque part : « Je ne suis guère clérical. » Il était doucement sceptique devant l'inexplicable. Le surnaturel, dont la consommation est si grande de nos jours, ne lui inspirait, dans ses

exhibitions modernes, aucune déférence. Il datait du XVIIIe siècle « la liberté de l'esprit humain », et il l'écrivait à son ami Raulin pour l'agacer. Au fond, c'était sa pensée. Il disait de Voltaire : « Voltaire était chargé d'une fière besogne, qui était de remettre le sens commun sur ses pieds. Il l'a fait. Ce n'est pas que le sens commun, quand il va tout seul, ne soit un petit grossier, j'en conviens; mais pourtant, c'est le sens commun, et il est de très grande maison; et on ne fait pas grand'chose de solide sans ce puissant charpentier... » (T. II, p. 365.) Ailleurs, et encore à propos de Voltaire : « Adieu, Monsieur, écrivait-il à Raulin, moins avancé que lui. J'aime Raphaël, j'aime Mozart. Je ne crois pas qu'une fille soit perdue pour avoir écouté un air de Rossini, ni qu'il en puisse résulter pour elle une famille qui n'aurait pas de père... *J'aime Voltaire*, Rousseau, Bossuet, Racine, Sophocle, Homère, Edgar Quinet. J'aime Rome, et plus la Rome des empereurs que la Rome des ecclésiastiques. Je déteste Bach, Hændel (deux idoles germaniques de M. Raulin), M. de Maistre et vous ; et si vous dites un mot, j'y joindrai deux de vos amis que je soupçonne d'aimer Bach et Hændel... Allez au diable, et portez-vous bien! (Du château de Broglie, le 4 juillet 1842.) »

E pure si muove... Doudan croit à Voltaire et à Montesquieu. Il croit au mouvement de la terre et à celui des esprits. Il croit à l'âme et à la liberté. Il est bien de son temps, sans trop le vanter ni l'adorer, et sa correspondance, si on n'y avait laissé tant de lacunes regrettables, en serait l'histoire piquante, telle qu'on ne l'avait jamais faite. Mais où trouver mieux que là l'histoire de ses idées, de son âme à lui, de son caractère, — l'histoire d'un homme, pour tout dire, qui fut certainement, dans son obscurité volontaire, un des plus distingués de notre époque? Où la trouver plus complète? Il met de lui visible-

ment tout ce qu'il peut dans ce qu'il écrit, ne se ménageant guère, même quand il se flatte ; allant aussi jusqu'à faire sa propre satire avec la sérénité d'une conscience sûre d'elle-même, mais sans indulgence pour ses défauts avérés. Il a sur ce point un système aussi judicieux que spirituellement exprimé. Il écrit par exemple à la marquise d'Harcourt, à propos de la correspondance publiée de Lamennais : « M. de Lamennais réserve son talent pour ses livres ; et j'ai souvent remarqué que cette économie était un mauvais signe et la marque qu'on faisait un métier en littérature, et qu'on n'avait pas au fin fond les impressions qu'on feint ou qu'on se feint dans ses livres. *Le fond de soi doit éclater partout*, dans la conversation, dans les lettres comme dans les écrits publiés. Il n'y a rien de triste comme ces salons de province où l'on n'allume du feu que quand il vient du beau monde... » Lui, Doudan, il a toujours son feu allumé (outre qu'il était très frileux) ; mais j'entends surtout le foyer qui éclaire la vie intérieure et rend visible jusqu'au fond de l'âme. Ce feu, chez lui, est toujours entretenu comme celui des Vestales ; et combien de témoignages ne donne-t-il pas, chemin faisant, de cette révélation de lui-même si spontanée, si franche et par moment si soudaine !

« ... Je t'ai déjà longtemps parlé de moi, dans ma lettre d'hier écrit-il (1828) à un de ses parents ; tu as pu y voir que tout ne me souriait pas... Je me console de prétendus malheurs en relisant à tue-tête quelque ode d'Horace bien stoïcienne ; mais je me garde bien alors de tourner le feuillet, de peur de trouver un petit chant épicurien dont les maximes ne sont pas praticables pour moi. C'est pourtant une jolie vie que celle d'un épicurien : des jardins enchanteurs, de l'ombre, de la fraîcheur, des femmes couronnées de fleurs, des bosquets bien sombres, un vin pétillant, des chants mélodieux, surtout de nouveaux plaisirs pour le lendemain. Au lieu de tout cela, je me promène à grands pas dans ma chambre, tâchant de rire de mes inquié-

tudes, me sentant piqué et disant : Tout cela n'est point un mal ! Les jardins d'Armide valent peut-être mieux... Ma lettre est bizarre et paraîtra peut-être écrite de Charenton; pourtant elle est l'image assez fidèle de ce qui me trotte par la tête, et ma tête n'est pas malade... » (Tome Ier, page 152.)

C'était beaucoup dire. Sa tête était jeune alors, et son imagination, « sa belle maîtresse », à cette époque, était bien faite pour le troubler le jour où il aurait rencontré Armide. Armide lui a-t-elle apparu? Sous quelle forme, mortelle ou divine? *Patuit dea*... La duchesse de Bourgogne avait, au dire de Saint-Simon, le port d'une déesse marchant sur les nuages. Et lui, que nous dit-il? Sa correspondance est muette sur ce point. Tel que je le connaissais, je crois qu'il n'aurait fait ni accepté aucune confidence de ces sentiments dont le mystère est le devoir et le charme. Sur tout le reste il s'épanche jusqu'à se trahir :

« Ces grandeurs me pèsent, mon uniforme me gêne », dit-il un jour qu'il accompagne dans une mission brillante le ministre des affaires étrangères. — « Je hais la politique sous toutes ses formes, dit-il ailleurs. Je suis ennuyé de ministères, d'élections, de Chambres, de guerre. Je donnerais toutes ces sottises pour deux orangers en pleine terre sur le bord de la Méditerranée; Raulin possède non pas deux orangers, mais un petit pot de réséda qui forme l'ensemble de ses propriétés territoriales. Il est content, parce qu'il est un sage...

— ... Je ne suis bon, quant à moi, qu'à *mener un train de raisonnement*, que je recouvre de bleu, de rouge, de vert, comme un manuscrit peint du moyen-âge, sauf la délicatesse bien entendu ; car un pauvre animal qui ne goûte pas comme vous (c'est à Raulin qu'il adresse ce reproche indirect de mélomanie germanique) la musique de Hændel, ne peut pas avoir le verbe bien haut... — Je vous avertis, écrit-il au même, que j'ai mauvaise idée des grands esprits qui n'aiment pas les petits détails; ce sont des pédants .. Pour moi, je regarderais une heure de suite l'aile d'une mouche. Aussi ai-je la meilleure idée

de moi-même. Sachez que je chasse fort bien le lapin, mais j'avoue que je fais aussi les choses en grand. Je tire dans l'espace infini, et mon plomb obéit à la double et sublime loi de la projection et de l'attraction, et les lapins se moquent de moi. J'en ai vu un l'autre jour de si près, que je suis bien aise de l'avoir manqué. Il s'est élancé dans son terrier comme un lapin qui sent tout le prix de la vie et des plaisirs de la famille... Ne dites à personne que je ne tire pas très bien. Il y a un tas de gens qui s'enhardissent à vous contredire quand ils savent qu'on ne tue pas à coup sûr un lièvre à vingt pas... » (Tome I, pages 461-468-522.)

J'emprunte au premier volume de cette correspondance, lequel s'arrête à l'année 1844, toutes ces confidences à bâtons rompus qui composent une sorte de portrait de notre spirituel ami, peint par lui-même en se jouant. J'en trouve moins dans le second, soit que les événements publics, quoi qu'il en dise, le préoccupent davantage, soit que le déclin un peu imaginaire de sa santé le réduise sur lui-même à une observation moins idéale. Et puis, il arrive insensiblement à s'estimer très peu comme intelligence, quoiqu'il ait toujours gardé, dans ce grand monde où il vit, un vrai respect de lui-même. La défiance de ses forces physiques semble s'être communiquée à son esprit. Il aime à dire qu'il n'est bon à rien, qu'il est inconséquent, nerveux, susceptible, jaloux, qu'il a perdu son brillant plumage d'autrefois. C'est alors aussi qu'il se laisse aller, non à l'abandon, mais à un certain désenchantement de ce qu'il a aimé et pratiqué, dans l'ordre des idées et des sentiments, jamais très-sérieusement, assez pour en médire. On pourrait le croire, lui un esprit si étendu, atteint à quelque degré de cette misanthropie pessimiste qui est le vice trop commun des esprits courts ; mais cela chez lui ne va jamais loin. Il a d'ailleurs une qualité qui le sauve de tout excès en ce genre, la suprême distinction qui chez

lui s'applique à tout, je ne sais quel tour d'esprit qui le place à égale distance des tirades irritées d'Alceste et des accommodements de Philinte, entre Horace et La Bruyère, moins capricieux que Sterne, plus délicatement enjoué que Voltaire, — mêlant à la raillerie, si elle touche aux choses sérieuses, plus de finesse encore que d'amertume. Il n'y a guère d'écrivains qui aient mieux que lui fait sortir de l'ironie, disons de la moquerie, quand il s'en mêle, l'idée d'une certaine douceur. Tel de ses correspondants, celui dont j'ai déjà cité plusieurs fois le nom, je dirais presque celui qui lui a été le plus cher, Raulin, le maître des requêtes, semble jouer tout le long de ces pages, dont beaucoup lui sont adressées, le rôle d'une sorte de martyr dans l'ironie persistante d'un ami. Si l'on y regardait de plus près, la bonté, l'estime, la confiance, la tendresse sont le vrai fond de ces relations, et quand cet ami vient à mourir, une lettre touchante, comparable aux plus belles de Pline le jeune en ce genre, complète l'édification du lecteur. C'est que Doudan, avec ce qu'il appelle sa « manie de plaisanterie », était au fond le meilleur des hommes, moral avec conviction, et persuadé, plus que de raison, hélas! que l'intégrité du cœur est une des conditions de l'esprit. « Il n'y a que le principe moral, écrit-il à une toute jeune fille, qui grandisse toujours dans l'homme. Ce qui est remarquable, c'est que l'intelligence se conserve toujours plus vive et plus ferme dans ceux qui ont toujours été préoccupés d'idées morales, et qui les ont mises en pratique... On dirait que l'amour du bien soutient par sa seule force cette frêle machine humaine, comme ces parfums d'Orient qui conservent tous les traits de la vie pendant des siècles aux morts qu'on retrouve en Égypte... »

C'est ce fond moral, si bien défini dans cette belle page, qui donnait à la physionomie de Doudan, causeur

ou écrivain, homme du monde ou camarade, un caractère pour lequel l'égalité elle-même ne se refusait pas à un certain respect. Moraliste de profession ou de parti pris, il ne l'était pas. J'ai dit ailleurs qu'on le consultait beaucoup. Sa correspondance est la preuve qu'il ne demandait pas mieux. Elle est prodigue de conseils, d'informations, d'instructions piquantes, de critique vivante et fleurie, pour ainsi dire, adressée aux amis, aux élèves, aux femmes, aux enfants; — ne laissant aucune question sans réponse, aucun doute sans éclaircissement, tirant de sa subtilité même des clartés qui semblent sortir des profondeurs de son esprit creusé par une réflexion infatigable. Chose singulière! il louait, en se souriant en quelque sorte à lui-même, l'affectation du style comme une forme utile à la production des idées, dans ce travail de mineur auquel il avait exercé sa pensée. « ... Vous me demandez pourquoi on ne lit pas toujours Virgile et Platon, écrit-il à Raulin. Parce que, si on ne lisait autre chose, on ne comprendrait pas si bien ni Platon, ni Virgile. Avouez que je vous ai rendu un grand service en vous faisant lire M. Joubert. Vous ne lisez rien qu'on ne vous l'entonne, si ce n'est Tertullien qui vous passe mieux, à ce qu'il semble. Ne dites rien contre l'affectation de style ; c'est bien souvent un travail nécessaire pour faire sortir sa pensée du marbre où elle est enfermée. Rien n'est plus naturel que l'homme qui ne voit de nuances à rien. Il n'a point d'efforts à faire, l'heureux homme! Il va droit son chemin parmi les hautes herbes des lieux communs; il ne va pas dans les bois où personne n'a pénétré; il ne lui faut, pour se frayer une route, ni le fer ni le feu... »

C'est de ce paradoxe sans doute ou de tout autre qu'il disait : « Le ridicule de ce que je vous dis là, *c'est que j'en pense quelque chose....* » Mais sa pensée avait presque

toujours de plus franches allures, dans une voie plus ouverte et plus large, avec un but mieux défini ; et alors sa parole s'élevait, son accent empruntait à son âme cette gravité dont ailleurs il n'abusait pas. Il montait tout naturellement à la hauteur des plus grands esprits, digne de les conseiller, capable de les suivre et de les comprendre ; tournant parfois, — quand il s'adresse à des hommes d'une supériorité reconnue, au duc de Broglie ou à M. Guizot, par exemple, — à une certaine recherche sévère, comme de quelqu'un qui soigne son attitude en vue d'une rencontre imposante. Ailleurs, s'il est plus à son aise, son style se raffine et se livre à une subtilité quelque peu fantaisiste, témoin cette lettre du 27 novembre 1847, adressée à M. Albert de Broglie, sur le calcul des probabilités dans la vie humaine et dans l'histoire. « .... La bizarrerie de tout cela, dit-il, c'est que le sort de chacun étant parfaitement indéterminable à tout calcul, le sort du grand nombre peut être déterminé d'après les règles d'une arithmétique à peu près infaillible. C'est une addition d'unités qui ne restent pas une seconde à la même place ; mais l'opération sur le total n'est point troublée par cette mobilité. Voilà ce qu'on nomme un lieu commun sous forme scientifique.... » C'est peut-être bien aussi, dirons-nous, une manière d'énigme. Mais quand il s'est ainsi attardé, peut-être embarrassé dans une démonstration trop épineuse, comme il se sauve ailleurs par un coup d'aile !

... Spernit humum fugiente pennâ !

comme une grande et lumineuse image vient éclairer cette obscurité volontaire ! M. Albert de Broglie est allé à Veies, où il était tombé dans un étang. Ce mot suscite

dans son ami, resté à Paris, tout un mirage historique. « Que voit-on autour de Veies, dit-il, quand on est mouillé? Pas grand'chose, n'est-il pas vrai? Cela n'est pas nécessaire. Les grands noms éclairent les lieux comme le soleil. Waterloo n'est pas beaucoup plus frappant que les plaines de Bourgogne comme paysage; mais quand le vent passe en été sur les blés, on croit entendre la terrible histoire racontée par des témoins invisibles. J'ai peine à croire que la nature, malgré sa stupidité apparente, ne se souvienne pas de ce qu'elle a vu et entendu. »

Nous savons maintenant comment M. Doudan sait varier ses tons suivant les personnes que sa correspondance doit atteindre, et l'agréable diversité de toutes ces façons de communiquer de loin ses sentiments et sa pensée. Au comte d'Haussonville, celui-là même qui devait depuis l'apprécier si finement dans l'Avant-Propos du livre-posthume, il écrit sur le ton d'une égalité intelligente, avec aisance et confiance; avec M. Poirson, le savant historien de Henri IV, esprit quelque peu âpre dans sa forte érudition, il semble plus dogmatique qu'il ne lui appartient d'ordinaire. Avec Saint-Marc Girardin, il est plus camarade et s'échappe volontiers d'un raisonnement dans une malice. Avec M. Piscatory, un de ses correspondants favoris, quelle verve! quel entrain! quelle abondance! et qu'il a raison de se mettre à l'aise avec ce hardi et fécond esprit! Il y a quelques-unes de ces lettres écrites à des femmes savantes et spirituelles, madame Du Parquet, madame d'Haussonville, madame d'Harcourt, madame Auguste de Staël, madame Donné, où l'auteur se surpasse en quelque sorte par le choix de la pensée, la finesse de la broderie, le soin de faire répéter sa plus mélodieuse voix par des échos si respectables ou si charmants. D'autres, écrites à de jeunes filles supérieurement élevées,

sont des modèles d'initiation aux secrets de l'art et du style. Le professeur s'y retrouve par moment tempéré par l'homme du monde, avec le sourire de la bonne grâce sur ses lèvres qui distillent le miel de la science. Sa pédagogie est indulgente; il a sur l'éducation de la jeunesse un système qu'il ne faudrait pas prendre, je crois, au pied de la lettre, et qui ne servira jamais à rédiger un programme pour les examens du baccalauréat. Ce système a pourtant du bon : il consiste à laisser beaucoup à faire à la nature, à l'air ambiant, aux irrésistibles influences du lieu, de la famille, du temps où l'on vit, à ménager surtout, comme le principal instrument de leur action, la santé des enfants.

« Ce qu'il faut d'abord obtenir, écrit-il, c'est le grand prix de santé. Les facultés grandissent toutes seules, et, dans ces premières années, rien ne dépend d'un peu plus d'orthographe ou de chronologie. La nature se fortifie sous une petite discipline paisible qui se borne à empêcher le mal. Les qualités les plus précieuses, même de l'esprit, ne trouvent pas tant leur nourriture dans ces vilains petits livres élémentaires que dans les accidents et le repos animé de la vie de chaque jour. Entendre parler et penser autour de soi, deviner peu à peu, en voyant et en écoutant ce qui est juste, délicat, élégant, simple, élevé, tout cela s'apprend de bonne heure, ou jamais. Les études qui n'ont pas été pénibles au début de la vie deviennent plus sûrement un plaisir pour les autres années. Elles se confondent dans le souvenir avec tous les plaisirs innocents et les loisirs de l'imagination. Plus de gens aimeraient Virgile si on se souvenait qu'on en lisait les premières pages sans être bien pressé, ni bien grondé, pendant qu'un soleil gai brillait dans la chambre et que les abeilles bourdonnaient autour de la fenêtre et venaient se poser sur le livre où leur vie est racontée depuis deux mille ans... Des études pressées, le sentiment de la fatigue et de l'ennui détruiraient toute cette forte et aimable chaîne de souvenirs. Voilà bien des discours en faveur de la paresse, mais pourtant de cette paresse morale qui laisse croître tranquillement les arbres au bord des belles eaux, sans les secouer pour faire

monter la séve... Je ferais volontiers passer aux enfants des examens d'ignorance dans les premières années. Si j'étais inspecteur des études, je tranquilliserais bien les maîtres, n'est-il pas vrai? — « Mon petit, êtes-vous content? — Oui. — Êtes-vous souvent sage? — Oui. — Aimez-vous votre tante? — Oui. — Aimez-vous à lire ou à entendre lire des choses amusantes? — Oui. — Avez-vous un gros chien? — Oui. — Des lapins? — Oui. — La Grèce est-elle un beau pays? — Charmant. — En quelle année les Doriens se sont-ils établis dans le Péloponèse? — Je ne sais pas. — En quelle année François Ier est-il né? — Je ne sais pas. — Quelle est la racine carrée de...? — Ah! je ne sais pas. — Très bien, mon petit! continuez encore quelque temps, et le plus longtemps possible. Voilà un enfant qui un jour aimera très sincèrement l'étude, sans vanité, sans pédantisme; et il aura le prix de discours français à la première occasion... » (Tome I, p. 432.)

On comprend du reste que je n'ai pas prétendu donner ici une idée très complète des « principes » de Doudan en matière d'éducation. Il y a là plutôt un peu de moquerie à l'adresse de ces éducations poussées à outrance qui sont l'ambition et le tort de quelques familles, celles où l'on ne tient compte ni de la délicatesse de l'enfance, ni de sa fragilité, et qui donnent si pleinement raison à mon cher confrère, M. Victor de Laprade, dans sa thèse, d'ailleurs excessive, contre ce qu'il a appelé *l'Éducation homicide*. Il ne faudrait donc pas, là plus qu'ailleurs, prendre toujours en grand sérieux cette sorte de plaisanterie familière à M. Doudan, et qui flotte comme une gaze légère sur ses plus solides pensées. C'est plutôt l'écrivain que le penseur qu'il faut chercher dans ces badinages spirituels qui ont ce mérite singulier de nous introduire parfois, au son des grelots, dans le temple même de la sagesse, *templa serena!* Entrez-y; le desservant est un homme simple et bon. Il sourit à votre bienvenue. La conversation commence sans trop de façons.

Elle s'anime par degrés. Le mouvement l'emporte ; une sage mesure de raison et de bon sens la contient; le savoir l'anime, l'imagination la colore. Un bon goût sans merci et une décence inexorable en éloignent tout ce qui choquerait les mœurs, la bonne éducation, le respect des femmes, la dignité de l'âme, la délicatesse de l'esprit. N'est-ce pas ainsi, j'en appelle à tous ses amis d'autrefois, que causait notre camarade Doudan? N'est-ce pas ainsi qu'il écrit, dirai-je à tous ses lecteurs d'aujourd'hui?

(30 juillet 1876.)

III

UN LIBRE PENSEUR DANS LE GRAND MONDE.

Lu dans la séance publique annuelle des cinq classes de l'Institut, le mercredi 25 octobre 1876.

MESSIEURS,

L'écrivain distingué dont l'Académie française m'a permis de vous entretenir aujourd'hui était, il y a quelques mois à peine, inconnu de la plupart d'entre vous. Né à Douai, en 1800, il avait vécu obscur au milieu de quelques amis et dans une famille qui, à la vérité, est une des premières de notre pays. Mais sa vie déjà longue quand il est mort, en 1872, n'avait emprunté, à ce brillant milieu où elle s'était paisiblement écoulée, aucun éclat. Pour le monde des lettres où une récente publication vient de la faire entrer avec un si rare succès, l'existence de M. Ximenès Doudan a été une révélation, son talent une surprise.

Les deux volumes de sa *Correspondance*[1], donnés au public il y a six mois, sont certainement, parmi les livres sérieux, ceux qui ont eu le plus de lecteurs à une époque de l'année où, en France, on lit le moins.

Je savais, Messieurs, quand j'ai eu très spontanément l'idée de vous parler de cet inconnu, devenu si vite célèbre, sa répugnance souvent exprimée pour toute publication d'écrits posthumes auxquels l'auteur n'aurait pas, de son vivant, donné l'*exeat*, répugnance assurément généreuse quand il s'agissait de lui ; et si étranger que j'aie été à la publicité donnée à sa correspondance par d'honorables amis bien inspirés, je sens qu'en produisant aujourd'hui dans cette grande lumière d'une séance académique cette physionomie, discrète amante du demi-jour, je fais une sorte de violence à sa mémoire. Mais n'êtes-vous pas la véritable assemblée représentative de l'esprit français, la première du monde à ce titre ? Avoir obtenu de vous l'autorisation de vous montrer un instant, dans une rapide esquisse, un lettré qui vous aimait, qui suivait avec un intérêt filial vos travaux de toute sorte, — science, beaux-arts, érudition, philosophie, littérature, — qui, par la curiosité inépuisable et universelle de son esprit, semblait volontairement associé à ces travaux multiples qui vous honorent dans le monde entier, — avoir obtenu la faveur de prononcer ce nom devant vous, n'est-ce pas comme si je le rattachais, quand il n'y peut plus prétendre, à ce grand corps où il a vu entrer tant de ses amis, plus heureux de leur succès qu'envieux de leur gloire.

1. *Mélanges et lettres*, avec une introduction par M. le comte d'Haussonville et des Notices par MM. de Sacy et Cuvillier-Fleury. (Paris, Calmann Lévy.)

Le titre que j'ai donné à cette lecture n'est pas un appel fait, par surcroît, à votre curiosité. Le respect m'eût interdit un pareil calcul. Mais je n'ai pas, l'ayant bien cherché, trouvé d'autre mot pour caractériser dans M. Doudan ce qui était, je crois, sa faculté maîtresse, la liberté de l'esprit. Il était un libre penseur; il l'était dans toute la force et dans le meilleur sens du mot. Il pensait librement sur tout, non en sectaire mais en philosophe, sans sujétion d'aucune sorte mais sans ambition, quelle qu'elle fût. Il avait consacré sa vie à la recherche de la vérité, et quand il croyait l'avoir trouvée, il la disait en homme d'esprit qui ne s'en vantait pas, mais en honnête homme qui eût rougi, dans la plus insignifiante rencontre, d'une infidélité à sa conscience. C'est ainsi qu'il était libre penseur, avec autant de finesse que de scrupule, autant de décision que de tolérance; — ayant le juste orgueil, non la vanité de l'esprit; hostile à toute fastueuse apparence, dédaignant le bruit plus encore peut-être qu'il ne le craignait. Ainsi l'avons-nous connu, nous les amis et les témoins de sa vie, toujours et partout. « Libres et très libres penseurs, nous l'étions; athées et matérialistes, notre amour-propre tout seul nous aurait empêchés de l'être. » M. de Sacy essayait ainsi récemment de caractériser l'esprit de ces entretiens familiers qu'abritait, au temps de la jeunesse de M. Doudan, quelque allée discrète du jardin du Luxembourg[1]. Cet esprit, l'auteur de la Correspondance l'a toujours conservé. Mais en lui attribuant comme penseur une qualité dont beaucoup se font un titre provocant, un carillon de guerre ou une affiche sur les murailles, j'avais à cœur de le distinguer, dès le début de cette lecture, par respect pour vous, Messieurs, de ceux qui ne font métier de penser

1. Notice, p. 22.

librement que pour parler sans mesure, écrire sans règle et agir sans frein.

M. Doudan était un des sages de la libre pensée ; et il l'était, ai-je dit, dans le grand monde. J'aborde ici un sujet délicat ; mais, dans la vie comme dans l'esprit de cet homme remarquable, le mot reviendra souvent : il était un délicat. En lui, autour de lui, dans son style, dans ses sentiments, dans ses opinions, dans ses relations, tout se ressent d'une délicatesse nerveuse, souvent subtile, toujours sincère. J'ajoute que ce n'est pas seulement une des particularités de sa nature. Sa position est délicate comme sa personne. Elle l'est même au sein de cette famille si grandement distinguée où sa destinée l'a fait vivre, même dans ce monde dont le salon du duc de Broglie, ouvert à toutes les sommités sociales, était le centre et le foyer. Supporter avec le sentiment de sa dignité morale les supériorités parfois écrasantes dont le monde est rempli, la tâche n'est pas trop pénible à qui sait le prix du silence, le pouvoir d'un sourire et les fières joies de la conscience ; mais apporter dans cette mêlée brillante le généreux souci d'y avoir sa place, d'y être compté, écouté, consulté au besoin par ceux même qui avaient charge de conseiller des rois, on comprend ce qu'un tel dessein supposait de décision, indépendamment même d'une certaine allure indifférente qui pouvait donner de notre ami une idée contraire. Il y aurait eu là, disons-le, entre une indépendance résolue et une déférence nécessaire, un difficile accord, si deux volontés ne s'étaient confondues, pour ainsi dire, par une estime et une confiance réciproques comme dans une seule âme.

M. Doudan avait, après 1830, dirigé le cabinet politique de M. de Broglie au ministère des affaires étrangères. Il était resté son secrétaire intime, il était devenu son ami. « Esprit délicat, né sublime, » disait de lui

Sainte-Beuve, et je ne reproduis ce mot, si souvent répété, que pour y mettre, si on me le permet, une sourdine dont M. Doudan lui-même m'a donné l'idée. Le mot ne lui déplaisait pas; pourtant il me disait un jour : « Sublime, soit! mais je crains le voisin... » En toute chose, c'est ce fâcheux voisinage, le ridicule, qu'il excellait à relever chez ceux qui n'en avaient pas aussi peur que lui; et par exemple, l'orgueil dans une fausse dignité, la vanité dans l'estime exagérée de soi-même ; la manie, chez les écrivains d'une certaine école, de faire gros ce qui pourrait être grand, de sonner les cloches à toute volée, faute d'avoir trouvé la note juste et harmonieuse ; — toutes les exagérations en un mot, celle du poète enflé par la métaphore, celle du compositeur grisé de science et vide de sentiment, celle de l'érudit sans critique et du croyant sans charité, tout ce qui sonnait faux dans l'art, dans le style, dans la faconde du tribun, dans la rhétorique du prêtre, tout ce que l'engouement du monde surfait et que la sottise humaine achalande.

Sa Correspondance fourmille de ces piquantes sorties : « C'est la rage de ce temps-ci et des dernières cinquante années, écrivait-il en 1841, de vouloir penser et sentir au delà de sa force... Ce n'est plus la végétation lente, tranquille et puissante de la pensée dans des époques moins pressées ; tout se monte à présent au régime des chemins de fer... Je préfère beaucoup à ces petites salades, qui viennent sur couche en un clin d'œil, un joli petit chêne qui a mis une centaine d'années à croître et qui tient sa tête du lever au coucher du soleil dans la lumière... »

Tous ces excès de la pensée, ainsi caractérisés, il les redoutait pour lui; il en faisait justice dans les autres. Ah! cette justice n'avait ni haches ni licteurs. Ses arrêts étaient rendus à huis clos, non pas timidement, mais

discrètement. Armé comme il l'était par une instruction très étendue, une excellente mémoire et une réflexion assidue, ses coups portaient droit aux justiciables absents, sans laisser de trace, si ce n'est dans le souvenir d'amis peu nombreux, attentifs à ces entretiens familiers, ou dans des correspondances multiples, qui, pour avoir été écrites avec un si rare souci de la langue et du goût, n'égalaient pas peut-être le vif entrain et la perfection spontanée de sa parole.

Croire que M. Doudan ne songeait qu'aux personnes, dans cette grande activité où le spectacle du monde entretenait sa pensée, ce serait avoir une idée incomplète de la nature de son esprit plus attiré par les jouissances du sens intime que par les incidents du drame extérieur. Il n'a pas fait, de propos délibéré, ce qu'on appelait autrefois tantôt des *caractères*, tantôt des portraits; et cependant sa correspondance en est remplie. A la bien prendre on aurait là, de presque tous les hommes que notre époque a distingués dans la politique et dans les lettres, une silhouette fine et déliée, ou un crayon délicat, quelquefois mieux encore. Je choisis un de ces portraits dans le nombre; on ne s'en plaindra pas : c'est celui du plus illustre de nos contemporains à l'heure où nous sommes, et le portrait date de l'époque où, jeune encore, il venait d'entrer dans cette Académie française dont il est aujourd'hui un des doyens respectés : « Dans chacune de mes dernières lettres, écrit-il en février 1835 à madame la baronne Auguste de Staël, je vous demandais si vous aviez lu le discours de M. Thiers à l'Institut. Je voulais savoir quel jugement vous en portiez... J'ai regret que vous n'ayez pas vu cette séance ; que vous n'ayez pas vu M. de Talleyrand arrivant sur les bancs de l'Académie, en costume d'académicien. Il a produit un effet singulier de curiosité, comme une vieille page toute mutilée d'une

grande histoire, que le vent va emporter bientôt. A côté de cette destinée presque accomplie, M. Thiers arrivait avec toutes les espérances, tout l'orgueil du présent et de l'avenir. Il racontait d'un air hardi ces agitations qui ont passé sur l'Europe depuis trente ans. Son discours était vivant; on entendait presque rouler les canons de vendémiaire; on voyait la poussière de Marengo et les aides de camp courir à travers la fumée du champ de bataille; tout cela raconté devant des hommes qui avaient vu César et le Consulat et l'Empire, et par un jeune homme qui avait concouru à une grande révolution après avoir écrit l'histoire d'une autre révolution; tout cela avec le sentiment que lui aussi serait un jour dans l'histoire. En sortant de l'Institut, je n'ai plus vu sur la place Vendôme qu'une grande statue de cuivre immobile, et les nuages qui couraient au-dessus, comme les agitations du jour au-dessus des souvenirs du passé... »

N'est-ce pas là comme une gravure au burin? Maintenant, voulez-vous un simple crayon, comme en font les artistes en se jouant et sans se prendre trop au sérieux? Il s'agit de M. Cousin, au temps de ses grandes passions pour les belles dames de la Fronde.

« *Et le grand Cyrus?* » écrit-il au comte d'Haussonville.

> *Je radotais*, seigneur, avec Montmorency,
> Melun, d'Estaing, de Nesles et le fameux Coucy...

» Qui m'eût dit, en 1828, que je verrais un jour M. Cousin valser ainsi avec la momie de mademoiselle de Scudéry, l'air ardent et respectueux, et baissant les yeux avec humilité chaque fois que, dans l'emportement de la valse, il passe devant Goyon de la Moussaye, Noailles, Puységur, Rantzau. Je n'ose dire ni le grand Condé, ni

tant de nobles dames qu'il ne m'appartient pas même de nommer, et dont je ne saurais comprendre le langage. Reste que je ne sais comment il accorde la Révolution française avec ce profond respect pour le maréchal d'Hocquincourt, lequel n'aurait jamais voulu danser un menuet sur l'air de la *Marseillaise....* »

Dix ans plus tard, après la mort de M. Cousin, M. Doudan rendra plus de justice au grand philosophe. Il en fera un portrait digne de l'histoire. « N'êtes-vous pas triste de la mort de M. Cousin, chère madame? Madame de Sévigné dit quelque part de la mort de son jardinier: « Le jardin en est tout triste. » Cette vie si puissante de M. Cousin, en s'éteignant, rend le jardin tout triste aussi. Il avait sans doute l'esprit bien mobile; mais il n'avait jamais souffert qu'on lui offrît le prix de son changement d'opinion ou de sentiments. Il avait porté dans l'esprit de la philosophie, dans l'enchaînement des vérités morales, quelque chose du génie de Corneille. Il avait donné comme une âme romaine aux abstractions. Il avait réuni l'émotion à la rigueur des démonstrations. Avant lui, et depuis Platon, la philosophie avait toujours eu l'air d'un glacier dans l'ombre. M. Cousin avait éclairé tous les sommets de la métaphysique de cette lumière que vous avez vue de Divonne (la lettre est adressée à madame Donné) vers l'heure du coucher du soleil, sur toutes les hauteurs des Alpes.... »

M. Doudan promène ainsi sur tous ses contemporains dignes d'attention son crayon facile, sa touche sûre, son regard équitable et, pour tout dire, sa libre pensée. On peut discuter ses jugements, dont la bizarrerie parfois vous étonne, dont la sincérité vous attache. « Que vous avez bien peint le génie particulier du roi! écrit-il à M. Guizot en 1869. Et que vous avez bien montré ce qu'étaient ses volontés, un peu persistantes sans doute, mais

qui ressemblaient bien peu à l'entêtement.... que nous avons connu depuis! Ulysse dit quelque part, dans l'Odyssée, que c'est une grande duperie à un roi d'être doux et équitable. Il paraît que c'est la fantaisie des peuples comme de certaines femmes (celle du *Médecin malgré lui*, je suppose) d'être menées à la baguette. Je crois que la gloire du premier Bonaparte a été singulièrement accrue par la brutalité audacieuse de ses paroles et de ses actions.... »

La peinture des hommes, si frappante dans la correspondance de M. Doudan, aurait été certainement complétée par le tableau des événements du temps, si les éditeurs de ces deux premiers volumes n'avaient dû, faute de documents plus nombreux, y laisser de véritables lacunes. Mais telle qu'elle est, l'histoire de ce demi-siècle, qui commençait pour M. Doudan vers 1820, s'y retrouve partout par fragments détachés d'un intérêt supérieur et d'une forme originale. Il n'a pas un grand goût pour la philosophie de l'histoire proprement dite, et même il lui arrive quelquefois de lui manquer de respect. « Ne voyez-vous pas, écrit-il un jour (en février 1840, à propos d'un changement de ministère), ne voyez-vous pas qu'en tout dans les histoires du monde on raccommode l'habit de l'humanité, mais on ne lui en fait pas un neuf. Elle est habillée de pièces et de morceaux dont l'assemblage s'appelle la philosophie de l'histoire.... » De ces morceaux dont l'histoire est faite, la correspondance de M. Doudan en fournit un grand nombre, plus disparates que contradictoires, et d'une diversité que son esprit toujours maître de lui-même empêche d'être étourdissante. Mais que serait la libre pensée, si elle ne voyageait parfois, comme la plume de madame de Sévigné, la bride sur le col?

Tout à l'heure, j'ai parlé des *Caractères;* un très bon

juge, un de nos confrères, avait déjà avant moi, à propos de M. Doudan, réveillé ce souvenir redoutable, sans en vouloir charger ni sa mémoire ni sa modestie[1]. Il est impossible pourtant de ne pas se demander si un écrivain si ingénieux et en même temps si châtié n'a pas des ancêtres dans le siècle même de la perfection. Ne serait-il pas, par hasard, de la famille de ces esprits qui ont porté jusqu'au génie le don d'observer et la faculté de peindre les tableaux mouvants de la société qui s'agitait sous leurs yeux? Doudan nous fait penser à eux. On aime à le rapprocher de ces modèles, non sans se dire qu'ils sont inimitables. Il les rappelle sans leur ressembler; il s'y retrempe sans trop s'y confondre. Où la Bruyère a mis tout son effort, sans toujours le cacher, Doudan apporte sa nonchalance savante, sa phrase bien habillée, et il trouve le naturel, même s'il l'a cherché. Où madame de Sévigné semble comme interroger autour d'elle un écho qui réponde, dans les salons à la mode, à sa pensée solitaire, Doudan, les jours où il est très nerveux, nous paraît obéir à une préoccupation presque semblable. Il écrit à madame Auguste de Staël : « Parler m'ennuie, parler sans produire le moindre effet m'est impossible... Dès que rien ne renvoie le son de vos paroles, on perd la force de rien dire. » Quant à Saint-Simon, dédaigneux des suffrages du jour comme écrivain et l'œil attaché à l'horizon de sa célébrité encore lointaine, il écrit aussi, observateur silencieux et vengeur secret, l'histoire de ce déclin du grand règne qui léguera de si terribles problèmes à l'avenir; mais il écrit la visière baissée, et il faudra presqu'un siècle pour que la postérité découvre en entier l'œil qui a vu, la bouche qui a parlé, la main qui a tracé sur la muraille du festin les

1. Voir dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 juillet, l'article intitulé : *Un moraliste inédit*, par M. E. Caro de l'Académie française.

signes redoutables. M. Doudan, ai-je besoin de le dire? n'a jamais l'air de songer à la postérité, et il n'a nul souci d'une telle échéance. Sa libre pensée ne sait quel écho la répétera demain ; aujourd'hui lui suffit ; elle ne s'inquiète guère de sa destinée. Peut-être nous saurait-elle fort mauvais gré de lui en faire une. C'est son mérite d'être toujours prête et son succès de n'être jamais préparée.

C'est dans cette indépendance absolue des autres et de lui-même qu'il a vécu. Dans le plus grand monde, il est l'égal de tous. Dans le plus docte entretien, il n'est inférieur à personne. Il n'a ni titres, ni grades, ni distinctions honorifiques (suis-je bien sûr qu'il a été maître des requêtes?) ni célébrité, ni camaraderie officieuse à son service, ni parti politique qui l'engage, ni croyance religieuse qui le domine, en dehors de celles qui sont l'essence même dont une âme humaine se compose. Celles-là, il n'a pas besoin de les traduire en pratiques régulières et manifestes, elles se trahissent doucement dans la pureté de son front, dans le tranquille éclat de ses yeux, dans la grâce décente de son attitude, dans l'inviolable dignité de son langage en matière de religion. Elles éclatent à chaque ligne de sa correspondance sous sa plume. La libre pensée n'éteint pas chez lui le rayonnement de l'idéal; elle lui emprunte plutôt je ne sais quelle élévation spiritualiste mêlée parfois d'ironie socratique, plus près de Platon que d'Aristophane. Il écrit à M. Piscatory, en juillet 1861 :

« J'ai une rage intérieure contre les esprits bien faits qui n'ont que le goût du réel. Quand on en est là, on n'est bon à rien, pas plus dans une ferme que dans un palais. Pour tenir une ferme propre et bien ordonnée, je dis hardiment qu'il faut avoir ce sentiment de l'ordre qui ne sert à rien, mais qui fait songer à un ordre plus parfait que nous ne voyons pas. Xénophon, dans ses *Écono-*

miques, a décrit d'une façon charmante ce sentiment de l'*idéal* qui brille dans une cuisine bien tenue ou dans un cellier bien rangé. Un rayon du platonisme semble y éclairer tous ces humbles réduits de l'agriculture. Quand les hommes sont devenus insensibles à ces plaisirs « roma- » nesques » qui sont à la portée de tous, il faut bien qu'ils s'arrangent pour devenir riches, parce que la richesse donne des plaisirs de convention à la portée des imaginations les plus basses. Celui qui ne peut pas peupler une cellule du luxe de ses rêves habitera bien inutilement un palais. Il y sera aussi bête que les splendeurs de son tapissier qui l'entourent. Je m'étonne que le poète qui a écrit en Angleterre les *Plaisirs de l'imagination*, n'ait pas vu cela. Il aurait pu faire un livre utile et réconcilier presque tout le monde avec la médiocrité de sa situation, en montrant le côté poétique de tout, je veux dire le point par où l'ordre particulier se rattache à l'ordre universel. Celui qui s'accoutumerait à vivre dans cette contemplation qui n'est pas difficile serait assez heureux, et fort sage, et très aimable, et n'aurait pas besoin de grand'chose. C'est dans ce sens que M. Ampère le géomètre disait : *Je crois que le monde extérieur a été créé tout simplement pour nous être une occasion de penser*, c'est-à-dire encore de rêver et de façonner en esprit ce qu'on a autour de soi à l'image du vrai beau qu'on ne peut atteindre. Que si j'étais prêtre, je prêcherais sur ce texte, et les paysans seraient très heureux en regardant le soleil entrer dans leur petite chambre par les carreaux brillants de la fenêtre... »

Est-ce de la religion cela?

Je n'en sais rien. Je n'affirmerais pas le contraire. Il y a là comme un écho de ces chants d'oiseaux « qui ne sèment ni ne moissonnent », dit l'Évangéliste, comme un parfum de ces lis des champs « qui croissent sans tra-

vailler ». De telles pensées, si elles ne viennent pas d'en haut, elles habitent entre ciel et terre, où le libre esprit va les chercher. Et aussi bien, pour aller droit à ce qui caractérise le plus généralement le spiritualisme de l'humanité, — sur Dieu, sur l'âme, sur son immortalité dans une vie future, — je crois qu'on ne trouverait pas plus de traces d'une foi véritable à ces grands principes dans la correspondance de Voltaire (et je ne le dis pas par moquerie) que dans celle de M. Doudan. Quoi qu'on en puisse dire, c'est beaucoup. Doudan a du spiritualisme jusqu'au fond de l'âme, et aussi, le dirai-je? jusqu'au bout des doigts. Sa plume s'y retrempe sans cesse. Le Dieu créateur est dans tout ce qu'il écrit, et non pas le *Dieu des bonnes gens* de Béranger; il s'en défend du reste fort gaiement : « Ce Dieu, écrit-il, ne se révèle dans sa douceur et sa bonté qu'à ceux qui ont bu du vin de Champagne. C'est même un argument décisif contre ce Dieu, qu'il n'ait guère jamais suffi qu'à ceux qui ne pensent à lui que très rarement... Mais ces défauts s'oublient quand on le chante sur un air animé, par un soir d'été dans un beau jardin, s'il ne fait pas humide et si on n'a pas mal aux dents... »

Un tel Dieu, on le comprend, n'est pas celui de notre ami. Son Dieu est grand; même absent, il le voit partout, tout en haut. Il le voudrait plus près des choses humaines, et plus intéressé aux actes des pauvres mortels. Si Dieu s'occupe de nos misères, c'est derrière son nuage et dans cet empyrée où Lucrèce l'a placé. M. Doudan aime le poète de l'épicurisme romain; il me fait même l'honneur (p. 592 de son 2me volume) de le défendre contre moi. Il croit en Dieu plus que Lucrèce; peut-être, ayant beaucoup de respect pour sa divinité, n'a-t-il pas assez de foi dans sa providence. Les catastrophes politiques semblent lui révéler surtout ce grand

mépris de Dieu pour sa créature; et de même que les évêques du dernier siècle, au dire des philosophes, se résignaient difficilement à ce qu'on appelait alors la résidence, — Dieu, au sens de M. Doudan, n'est pas assez souvent à la maison. On a pu lire ailleurs [1] ce qu'il m'écrivait, pendant le siège de Paris où il était vaillamment resté, et au moment où les Prussiens lançaient leurs obus sur nos hôpitaux et nos monuments : « Je profite, disait-il, de ce que j'ai une mauvaise écriture pour dire confusément que la Providence semble parfois comme madame Benoiton qu'on ne trouve jamais chez elle... » Plus tard, resté à Paris pendant les horreurs de la Commune : « Paris, disait-il, est au pouvoir des gens de Belleville et de Montmartre... La séance de l'Assemblée nationale d'hier (20 mars) ne me plaît pas beaucoup. On n'y sent pas ce courant puissant qui rompt les obstacles. C'est drôle d'être dans un monde où il est bien difficile de reconnaître la main du grand géomètre... » — Et plus tard, à propos de l'*Internationale* (juillet 1871) : « C'est la première fois, dit-il, que la Providence permet au nombre de menacer partout la civilisation; jusqu'à présent elle semblait le tenir en bride comme la mer... »

Ainsi pensait, ainsi vivait M. Doudan dans cette noble maison où l'idéal affectait, dans des âmes non moins hautes, des formes moins éthérées et plus pratiques. La foi les attachait à un culte où ce dévouement trop peu docile ne les suivait pas. Il y avait eu là pourtant, remontant aux premières années de la Restauration, dans cette famille chrétienne, un de ces nobles exemples de tolérance religieuse, qui devaient être donnés plus tard, en France, sur le premier degré d'un trône, et par la plus illustre catholique d'un grand royaume. Ici, dans cette

1. Dans ma notice, p. 15.

maison patricienne, — là, dans ce palais aujourd'hui dévasté, — les deux plus grandes formes de la religion du Christ, l'une plus expansive et plus rayonnante, l'autre plus intérieure et plus retirée, s'étaient associées dans un respect commun de la source d'où elles sont sorties. L'esprit libéral de notre époque se reconnaissait dans cette alliance. La plus difficile conquête de l'esprit moderne sur l'ancien régime, la liberté de conscience, y triomphait, dans ces hauteurs, avec un incomparable éclat. C'était moins que la libre pensée telle que Doudan la cultivait au fond de son âme. C'était plus que l'étroit horizon où la foi s'abîme pieusement dans une ignorance volontaire.

Croire c'est penser.

Si la croyance d'un chrétien au XIXe siècle n'avait pas plus de valeur, au regard de l'esprit, que l'idolâtrie d'un peau-rouge ; si dans la sujétion de l'âme au surnaturel et dans sa croyance aux miracles consacrés (la vraie foi n'en connaît pas d'autres), il n'y avait que l'acte machinal d'une intelligence hallucinée, comment saint Louis, Gerson, l'Hôpital, saint François de Sales, Bossuet, Fénelon, et, de nos jours, un Chateaubriand, un Montalembert, un Broglie, un Guizot, comment tous ces hommes auraient-ils été des croyants, étant de si grands esprits ? Qui les eût fait descendre des sommets lumineux de la science humaine dans ces ténèbres sacrées où l'esprit est un luxe dangereux, la philosophie un piège, le raisonnement une révolte ? A ceux qui prétendent « que la philosophie n'est plus qu'une ruine célèbre, je pourrais répondre, disait le père Lacordaire, que l'Église catholique n'a jamais tenu compte de cette objection, et qu'elle a constamment philosophé par l'organe de ses plus grands docteurs [1]... »

1. Discours sur les études philosophiques (août 1859).

M. Doudan ne voulait-il pas témoigner de ces vérités à sa manière, c'est-à-dire avec une certaine profondeur dans sa malice, quand il racontait à madame Auguste de Staël l'aventure étrange arrivée, en 1835, à l'abbé Bautain, un ancien universitaire devenu prêtre ?

« Mademoiselle de Pomaret vous a certainement entretenu de l'abbé Bautain, écrit-il à madame Auguste de Staël ; c'est très véritablement un homme de mérite, mais il soutient une singulière thèse contre son évêque, l'évêque de Strasbourg. Notez que l'abbé Bautain est philosophe et que l'évêque n'est pas philosophe ; il est tout simplement évêque. Or, l'abbé enseigne dans un séminaire que la raison n'est rien, n'est bonne à rien, n'apprend rien. Il affirme que l'existence de Dieu n'est pas même du domaine de la raison ; que, sans la foi, il n'y aurait dans le monde nulle connaissance de Dieu. L'évêque se fâche, lui dit qu'il va trop loin ; qu'il est vrai que, même pour l'existence de Dieu, la foi donne des vues plus nettes et plus profondes, mais qu'enfin la raison n'est pas si bête que le professeur la fait et qu'elle peut s'élever à croire en Dieu. Le professeur persiste à soutenir par des raisonnements que la raison ne peut donner la raison de quoi que ce soit. L'évêque l'invite alors à aller enseigner son scepticisme ailleurs ; ce qu'a fait M. Bautain avec beaucoup de dignité. C'est la première fois depuis longtemps que l'Église catholique a vu pareille querelle, un évêque défendant la logique contre son curé... »

On voit assez par le tour que M. Doudan donne à ce récit qu'il est de l'avis de l'évêque, c'est-à-dire, ici, du bon sens. Il n'avait pu méconnaître, dans le milieu où il vivait, ce caractère de l'esprit religieux confiant dans la science, quand il est intelligent, et aussi cette grandeur morale de la vraie foi. S'il avait résisté à l'attrait et à la force de tels exemples, il les avait grandement respectés.

Respecter dans les autres la liberté de conscience qu'on réclame justement pour soi, c'est le plus vrai caractère de la libre pensée. Combien de ces champions de l'indépendance à tout risque, si sûrs d'eux-mêmes, qui pourtant ne se sentent pas l'esprit assez libre, assez dégagé des préjugés de leur secte ou des passions de leur parti, pour respecter la liberté des autres! Étrange liberté qui n'est, sous un titre d'apparat, que la négation égoïste de tout libre arbitre en dehors de soi.

Ainsi pratiquée, ainsi comprise, la libre pensée n'est qu'un outrageant despotisme. Dieu merci, elle n'a eu jamais ni dans la bouche ni sous la plume de M. Doudan ce caractère d'exaction sauvage. Son goût raffiné et son inaltérable délicatesse lui interdisaient dans le monde où il vivait ces armes grossières qui composent en grande partie l'arsenal des enfants perdus de l'incrédulité. Encore moins se sentait-il attiré dans l'aventure des Titans révoltés contre le ciel. Il n'avait aucun goût à entasser des montagnes. « Hardis contre Dieu seul! » disait-il quelquefois avec le poète, parlant de ceux qui flattent le peuple aux dépens de Dieu même, et qui mettent, comme disait la Bruyère, « une sorte de bravoure et d'intrépidité à courir (pour s'assurer le présent) tout le risque de l'avenir [1] ». Mais parce que Doudan n'apportait dans les controverses religieuses ni injurieux dédain ni impétueux aveuglement, son libre esprit n'en avait que plus d'essor et de force partout où son bon sens lui demandait assistance contre les intempérances vraies ou simulées du fanatisme, sous toutes ses formes, sacrées ou profanes.

Le fanatisme, notre siècle le met volontiers partout, un peu froidement, car il l'étale plus qu'il ne l'éprouve. Au fait, on retrouve presque en tous lieux sa trace, et près

1. *Caractères*, Chap. XVI.

de l'autel peut-être encore moins qu'ailleurs. Regardez-y bien : il est dans la politique par la véhémence trop souvent factice des opinions, dans la littérature par l'aveuglement forcené du goût ; il entre même à de certains jours dans la science et dans les arts ; il pervertit jusqu'à la musique. Maintenant, Messieurs, jugez du bonheur d'un sage qui peut se dire qu'il est étranger à tous ces excès, et qu'il a peut-être mission de les railler et de les combattre ! « En y regardant bien, je ne puis méconnaître, écrivait Doudan, que je m'irrite à bon droit de ce ton vide et déclamatoire, de ces fanfaronnades d'idées qui ne reculent devant rien, de ce mépris de toute distinction entre le bien et le mal, de tous ces sentiments impossibles qu'on fait semblant d'éprouver, de toutes ces passions contradictoires qu'on suppose dans le même être ; de cette langue pédante, forcenée (le mot y est) ; de ces couleurs et de ces images si vives pour traduire des pensées si froides, de ce manque de mesure, d'harmonie, de bon sens, de convenance en tout genre qui rayonne dans la littérature,.. Aujourd'hui, on paraît possédé de la rage de montrer que tout agit sur tout ; qu'une chaîne continue unit tous les êtres et toutes les choses ; on n'écrit pas une ligne où l'on ne tâche d'enfermer l'histoire du monde !... »

N'ai-je pas eu tort de dire tout à l'heure que M. Doudan avait pu se croire une mission de critique en face de ces travers de notre époque ? Une mission à lui ! Le mot seul l'eût fait cabrer. En lui la liberté de pensée, c'était, à proprement parler, son essence, l'harmonieux résultat des éléments dont se composait sa nature, nullement un métier, un parti pris, une manière d'être. Il n'avait jamais tenu école d'esthétique ou de morale. Il n'avait jamais professé que pour quelques enfants. Le professeur était resté un penseur. Il vivait pour la liberté et par elle, sans

lui rien demander que le bonheur même de sa possession. Madame de Staël, qui semble avoir écrit pour lui son beau chapitre « sur la littérature dans ses rapports avec le bonheur », y signale ces fières et fortifiantes rencontres que l'étude procure aux âmes libres, disciples de l'antiquité[1]. « Ce qui dans tous les temps, écrivait de son côté M. de Tocqueville, a si fortement attaché le cœur de certains hommes à la liberté, ce sont ses attraits mêmes, son charme propre, indépendamment de ses bienfaits. C'est le plaisir de pouvoir parler, agir, respirer sans contrainte, sous le gouvernement de Dieu et des lois... Qui cherche dans la liberté autre chose qu'elle-même, est né pour servir[2]. »

M. Doudan jouissait de la liberté de penser comme M. de Tocqueville voulait qu'on pût jouir de la liberté politique. C'était pour lui comme l'air qui nous entoure, comme le parfum des fleurs qu'on respire, comme un de ces fleuves au cours paisible qui vous portent avec une douce et irrésistible lenteur. C'est ce rôle à moitié passif, presque platonique, que Doudan assignait dans son âme à la liberté. Il n'en aurait aimé pour lui la poursuite ni dans un parlement, ni dans quelque feuille politique, comme quelques-uns de ses plus chers et de ses plus illustres amis ; surtout il ne l'aurait pas cherchée dans quelque commensalité bruyante, ni à travers, je ne dis pas les périls (son cœur était brave), mais les ennuis d'une existence publique. Il n'avait jamais accepté dans la vie active qu'une sujétion temporaire, dont la plus noble confiance, je l'ai assez dit, garantissait la dignité ; puis il était revenu à ses amis, à ses livres, à ces muets témoins qui étaient pour lui bien souvent des juges.

1. *De la Littérature*, discours préliminaire.
2. *L'Ancien régime et la Révolution*, p. 256.

L'homme a besoin de rapprocher sans cesse son esprit et son âme de ces grands modèles où respire la vertu, où le beau réside. La plus libre pensée trouve là des maîtres, même si elle ne cherche que des guides. M. Doudan avait de grands et immortels confesseurs qui s'appelaient Homère, Platon, Virgile, Epictète, Bossuet, Montesquieu, Voltaire, ceux que le paganisme n'avait pas corrompus, ceux que la foi n'avait pas bornés, ceux que la libre pensée n'avait ni égarés ni enorgueillis. Il y revenait sans cesse, et il avait, étant un délicat en toute chose et un raffiné des austères jouissances, il avait une manière d'échapper à la satiété, même dans l'excellent, qu'il est bon de connaître pour en profiter. Il écrivait à M. Piscatory : « L'habitude nous a été donnée sans doute pour notre bien ; mais elle a cet inconvénient qu'elle émousse nos impressions. A la longue on s'accoutume à un chant d'Homère, à une oraison funèbre de Bossuet, et ce qu'ils disent des grands et beaux lieux communs de la vie humaine n'agit plus sur nous, parce que l'air et les paroles nous sont trop familiers...

» Il est nécessaire que ces vérités qui ne passent pas nous soient redites sur un nouveau mode. C'est pourquoi David, dans ses psaumes, dit sans cesse : « Chantons un nouveau chant ! » bien qu'il se borne à dire la même chose sous une autre forme. Or, à cette heure, personne ne chante plus une nouvelle chanson ; on n'écrit plus par ces temps où l'on doute de tout, où l'on a peur de tout (1866), et où l'on a raison d'avoir quelque peur des autorités. Il faut donc en revenir aux anciens livres. J'ai trouvé que, pour les rajeunir, il fallait y chercher chaque fois autre chose, relire en conséquence Virgile pour y recueillir toutes les peintures du monde extérieur, et Cicéron pour y suivre la trace des règles morales qui étaient le catéchisme des Romains... »

C'est ainsi que M. Doudan aimait à naviguer, la voile au vent, le long de ces rivages sans limites de l'antiquité et de l'érudition qui sont un de vos domaines, Messieurs de l'Institut. Sur la musique, la peinture et les beaux-arts, il était en rapport assidu avec des connaisseurs qui admiraient en lui le sentiment de la nature et l'instinct du beau, dont il aimait à faire aussi la philosophie. Il querellait volontiers les philosophes; il ne pouvait se passer de métaphysique. Il y avait apporté souvent la lumière. Ailleurs, et par son goût des sciences exactes auxquelles il s'appliquait platoniquement, n'ayant rien à en faire, il montrait l'inépuisable curiosité de son esprit. Naturaliste, quoiqu'il ne vît guère habituellement la nature que de la fenêtre de sa petite chambre de la rue de Solférino, il l'était avec passion. Il avait des visions de paysagiste qu'un dessinateur habile eût pu reproduire, rien qu'en l'écoutant. Il avait, dans la méditation la plus abstraite, le goût de chercher la clarté dans le pittoresque. Les voyages le fatiguaient; dans les derniers temps, ils inquiétaient sa santé délicate dont il avait toujours eu un souci exagéré. Il n'allait plus que rarement à Coppet, et même à Broglie ou à Gurcy, dans ces beaux lieux où d'illustres amitiés l'attendaient; mais il avait vu les Alpes et les Pyrénées; Rome et Naples n'avaient non plus de secrets pour lui. Par tous ces goûts si divers, si persévérants, si sincères, qui le mettaient sans cesse dans la voie et sur la trace de vos sérieux travaux:

Tu longè sequere et vestigia semper adora,

n'est-il pas permis de dire qu'il était, même loin de vous, un des vôtres! Je me vois ainsi ramené au point de départ de cette étude.

Une telle étude, Messieurs, était condamnée d'avance à être incomplète. Mes souvenirs abondent quand il s'agit

de M. Doudan; mais le temps est justement mesuré à vos orateurs, et si j'ajoute quelques traits à ceux qui précèdent, c'est que je voudrais, ayant à caractériser l'attitude de ce généreux esprit dans le monde où il a vécu, le suivre quelques instants encore, partout ailleurs où sa libre pensée s'exerce sans caprice frivole mais avec une plus saisissante originalité. Je voudrais, échappant aux graves questions auxquelles vous m'avez permis de toucher d'une main discrète, aborder un terrain plus facile où je sais que mon seul mérite sera désormais de ne pas rester trop longtemps.

Pour porter avec succès un esprit de libre penseur dans le monde, il faut avant tout avoir de l'esprit. Penseurs libres ou non, beaucoup s'en passent. Pour M. Doudan, l'esprit était le passeport qu'on aurait pu lui demander partout; il l'avait toujours avec lui. Voltaire a dit : « Il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'esprit. » La bonne renommée de l'esprit libre chez M. Doudan tenait à un ensemble de qualités qui n'étaient pas seulement celles de son intelligence, mais de son cœur. « L'esprit de politesse, avait dit aussi La Bruyère, est une certaine attention à faire que, par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes... » M. Doudan donnait facilement à ce genre de politesse tous les dehors de l'amitié. Il avait par excellence ce genre d'affabilité qui enlève à la controverse toute amertume, à la raillerie, quand son tour venait, tout aiguillon douloureux. Il n'était ni infatué ni obstiné. « Il n'y a rien de si rare au monde que d'être de son avis, rien de si difficile que de vouloir ce qu'on a voulu...[1] » Cette faiblesse de volonté, signalée par le duc de Broglie dans un beau livre, péché mortel chez les po-

1. *Vues sur le gouvernement de la France.*

litiques, n'est pas un trop grand défaut chez un philosophe, même ailleurs que dans l'éclectisme. La correspondance de Doudan fourmille de contradictions. Croyez-vous qu'il se démente? Non, il se complète; son esprit n'est pas mobile, mais curieux et perfectible à outrance. « J'apprends tous les jours quelque chose, » disait le vieux Caton. Le roi Louis-Philippe disait, en 1840 : « Depuis que je suis roi, j'ai beaucoup appris. » Mais ne nous y trompons pas : sous cette apparence d'une curiosité un peu flottante, le bon sens du penseur avait chez M. Doudan sa cuirasse d'acier bien trempé. Fortement maître de lui, ayant toujours ce que j'appellerai la sincérité du moment, avec l'invariable respect de la langue et du goût, il a pu ainsi prêter son jugement à la mobilité des hommes et des choses, non sans y pénétrer profondément par la justesse de son coup d'œil, la finesse de son ironie, la hardiesse enjouée de son esprit, tourné par instants, pourquoi ne pas le dire? à la moquerie et au paradoxe. La forme en lui variait sans cesse, le fond résistait.

Dans le monde où il vit, nous l'avons remarqué, le respect qu'il éprouve est comme un libre échange avec celui qu'il inspire. Il est volontiers contenu, jamais asservi. Dans l'épanchement de sa correspondance familière, il se donne plus de champ. Sa vie intime, ne l'oublions pas, n'est pas fermée à l'action extérieure. Le monde y entre avec tous ses échos. Il y trouve un esprit libre qui s'applique, parfois qui s'amuse à le juger. L'ordre y règne dans la diversité.

« Vous voilà donc, écrit-il à une de ses amies, réduite, encore pour longtemps, à ce plaisir extrêmement sérieux, quand il est seul, de la vie méthodique, du partage régulier de tous les moments de la journée? Quoique ce ne soit pas l'idée du vulgaire, je crois que les imaginations vives sont plus propres que les personnes d'un esprit pai-

sible et lent à jouir de ce train d'existence, monotone en apparence...

» Cette vertu aide singulièrement à passer les mauvais moments de la vie. M. de Chateaubriand fait dire à René que, s'il croyait encore au bonheur, il le chercherait dans l'habitude; madame de Staël disait qu'une journée divisée n'est jamais longue; madame Roland trouvait dans le goût de la règle la force de passer ses derniers jours de prison dans la sérénité. Le retour régulier des mêmes travaux, des mêmes soins, a quelque chose de l'agrément des vers et de la rime. L'âme, toujours agitée à proportion des facultés qui l'animent, a peut-être besoin de ce rythme qui berce doucement les inquiétudes de la vie. Nous avons besoin à la fois de variété et de régularité. Le courant du ruisseau court plus vite dans ses rives plus resserrées [1]... »

Cette lettre est écrite à une femme spirituelle. M. Doudan écrit souvent à des femmes. Un tiers de ses lettres leur est adressé. Il n'y met aucune galanterie, de celle qui court, mais beaucoup de finesse courtoise. Il ne faut pas croire d'ailleurs que sa libre pensée se refuse de profiter de ces entremises charmantes. Il en sait trop la puissance dans le monde! Quoi qu'il en soit, j'ai cité ce fragment de sa correspondance avec un vrai plaisir; il me donne raison. La vie de M. Doudan est là en partie dans sa régularité forte et dans son obscurité féconde. Il ne s'attache pas obstinément à une idée, il ne s'emprisonne pas dans un principe. « Henri IV, disait-il, n'avait pas une boîte à principes dans sa poche, mais un panache blanc à son casque, et il ne disait pas aux siens : Suivez mon raisonnement; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur!... Quand un homme me dit : Partons d'un

1. Lettre à madame Donné, juin 1865.

principe! je deviens tout triste.... » Doudan est toujours en délicatesse avec la logique. Il la tient à distance. Il dirait volontiers comme Chrysale :

« Votre raisonnement en bannit la raison... »

Il est un serviteur du bon sens. Il enrichit son esprit plus qu'il ne le charge; il l'affine et le raffine pour en faire l'arme légère et forte avec laquelle sa libre pensée traverse la vie, affrontant doucement les inégalités sociales et les fastidieuses controverses, les importants et les sots, les fabricants d'hyperboles et les charlataneries consacrées. Il médit quelquefois du monde; il l'aime au fond, quoiqu'il dise le contraire ; il l'aime dans le cercle distingué où il le fréquente, et si parfois il le raille doucement, c'est qu'il le traite en ami. Un de ses amis avait écrit, passant par Strasbourg, qu'il avait vu un singulier effet du tonnerre tombé sur la cathédrale : « La foudre avait respecté tous les noms illustres gravés sur la plateforme, Herder, Gœthe, Gay-Lussac, Lavater... Elle avait brisé les deux premières lettres du nom de Voltaire... [1] » M. Doudan avait lu ce récit d'un spirituel ami. « Eh bien! dit-il la première fois qu'il revit l'auteur, la foudre a fait son devoir à Strasbourg ! Elle a effacé le nom de Voltaire... » Et il souriait. Un sourire bienveillant, c'était la mesure de son scepticisme dans ces rencontres délicates avec l'attendrissement d'une crédulité trop facile. Il souriait, quoiqu'il eût, au demeurant, bien d'autres armes de combat en ce genre, mais toutes empruntées à un certain fond d'ironie dont la mine en lui était inépuisable. Son esprit passait, par degrés insensibles, de l'inoffensive raillerie à la satire sans merci, et du sourire

1. *En Alsace*, par M. Xavier Marmier, p. 384.

obligeant qui ébauchait une pensée au ferme regard qui l'achevait. Pourquoi ne pas l'avouer? Ce don d'ironie qui fait de M. Doudan un maître en ce genre, cette finesse railleuse qui le distingue des grands sottisiers de notre époque, acharnés à l'injure publique, ce mérite délicat a pourtant, même dans cette mesure, ses entraînements et ses périls. Doudan s'élève parfois, et ce n'est pas cela que je lui reproche, à la plus éloquente invective quand il est en face, comme il le fut en avril 1871 (car il était resté à Paris) de quelques-unes de ces frénésies antisociales où le crime a encore plus de part que la fureur... Avant ces terribles épreuves et quand l'ordre régnait dans les rues, la hausse à la Bourse et la sécurité partout, Doudan ne prend pas son parti d'une liberté restreinte, et le libre penseur ne choisit pas ce moment, comme tant d'autres, pour ne plus penser du tout. Sur les fautes et les imprévoyances de l'autocratie, sa verve non plus ne tarit pas; et le côté par où l'impuissance providentielle du pouvoir le plus absolu prête si souvent à rire quand elle ne nous réduit pas à pleurer, ce côté faible de tout despotisme n'a nulle part, je crois, été mieux caractérisé et mieux jugé que par cet aristarque souriant et moqueur des événements de son siècle. Non, il n'y a pas là ce qu'il signale, avec un peu d'exagération peut-être, dans les *Provinciales* de Pascal, « cette raillerie sinistre et tragique aiguisée et affilée comme un poigard » ; mais voyez s'il était possible de parler avec plus de bonne grâce malicieuse et de bon sens prophétique du danger que faisait courir à la France, après Sadowa, la tolérance si étrangement désintéressée qui s'associait à la reconstruction d'une grande Allemagne unitaire : « Que dirait le vainqueur d'Austerlitz, écrivait Doudan en juillet 1866, s'il voyait refaire cet empire germanique qu'il avait détruit à coups de canon et un empire germanique qui aura bien plus de cohésion que le

premier? Celui-ci sera un régiment. L'autre était une machine dont tous les ressorts se contrariaient les uns les autres... Ce qui est singulier, ajoute-t-il, c'est l'instinct politique des gens d'affaires de France... Hier, l'un d'eux disait, parlant de l'empereur Napoléon d'aujourd'hui : Ce diable d'homme est admirable ! Il vous renverse en un tour de main tous ces petits États d'Allemagne dont son oncle n'avait jamais pu venir à bout... »

Ainsi pratiquée, appliquée avec cette justesse rapide et incisive, l'ironie, si spontanée qu'elle soit toujours sous la plume ou sur les lèvres de M. Doudan, ressemble à un art et toucherait à la perfection, si la perfection même en ce genre n'avait ses écueils. M. Doudan fait quelque part une très piquante étude de la bizarrerie dans l'esprit, qu'il distingue justement de l'originalité ; il la définit mieux qu'il ne s'en défend. Mais c'est là chez lui, quelle qu'elle soit, et elle n'est jamais ni malfaisante ni ridicule, une des formes de la libre pensée. Il faut qu'il dise, de manière ou d'autre, la vérité à tout le monde, à ses amis et aux meilleurs tout des premiers. Un surtout, M. Raulin, est un vrai martyr de cette amitié doucement querelleuse ou contradictoire. C'est à lui qu'il écrit : « Le plus sûr serait de vous chercher une querelle d'Allemand, mon cher ami... mais je suis bon enfant et je vous pardonne tous les torts que je puis avoir à me reprocher à votre égard. Voilà qui est réglé... » Ailleurs, il reproche à Raulin de bouder le XVIIIe siècle : « Pour moi, écrit-il, ce siècle n'est pas mort du tout. Il fera le tour du monde avant de mourir... Le XVIIIe siècle, c'est la liberté de l'esprit... » Et il termine sa lettre par ces mots qui reviennent souvent sous sa plume : « Soit dit pour vous fâcher. » Une autre fois, c'est à une femme qu'il adresse une complainte assez mélancolique sur les fantômes qui hantent par moment son cerveau : « Je ne

sais pas pourquoi je vous dis cela, écrit-il en finissant; mais on a des amis pour leur faire de la peine, n'est-il pas vrai ?... »

Ce genre de badinage auquel l'auteur de la Correspondance se livre en toute sécurité de conscience, car il n'a de taquinerie que pour ses amis, ce n'est après tout qu'une des formes de son originalité, mais un des côtés par où elle ne se défend peut-être pas assez d'être bizarre. Original, il l'est toujours avec un certain goût d'approfondissement qui le fait creuser au fond de sa pensée comme pour y faire incessamment des découvertes: « J'ai une rage d'apprendre... C'est là le secret de ma prétendue paresse. Il n'y a de véritable originalité en tout que sous les dernières couches de l'érudition. Quand on ne fait rien, on se croit trop facilement des idées neuves... » Quand il devient bizarre, il l'est tout autrement, avec une certaine crânerie, le sourire aux lèvres s'il s'agit de ses amis, les grelots à la main s'il veut effrayer les sots... Dirai-je qu'il se défend toujours de toute affectation? Il me répondrait, comme il fit un jour à M. Raulin : « Ne dites rien contre l'affectation du style; c'est bien souvent un travail nécessaire pour faire sortir sa pensée du marbre où elle est enfermée. »

Chez M. Doudan, la pensée a par moment, en effet, cette beauté sculpturale qui laisse deviner l'effort et le travail du ciseau; plus souvent, l'ironie chez lui tourne en poésie ou en sentiment; ailleurs, c'est le paradoxe qui en fait les frais avec une certaine audace. « Il faut savoir oser, disait Voltaire; la philosophie mérite bien qu'on ait du courage; il serait honteux qu'un philosophe n'en eût pas, quand les enfants de nos manœuvres vont à la mort pour quatre sols par jour... » Et, au fait, un paradoxe bien tourné n'est jamais si audacieux qu'il le paraît. Il vous agace au premier moment; regardez-y de près, il

vous protège quelquefois contre une absurdité banale. Il est comme une sentinelle perdue du bon sens. « Je suis quelquefois, écrit Doudan en 1835, porté à croire que l'erreur naît du choc des opinions [1]. Autrefois, on disait que c'était la vérité qui naissait ainsi. Il est bon de changer de temps en temps les idées reçues, de dire l'envers d'une chose raisonnable. On jette une sottise en l'air, et il retombe un trait d'esprit... » Malgré tout, Doudan m'effraie un peu quand il développe avec assurance sa théorie des grands espaces, lacs, plaines ou forêts, qu'il considère pour ceux qui les habitent comme funestes à la santé ; quand il démontre l'utilité des hypocrites dans une société bien réglée ; quand il célèbre les bienfaits de l'ennui dans les petites villes de province ; quand il dit aux femmes mariées : « Il ne faut jamais quitter son mari, parce que cela fait trop de peine de le revoir; » quand, après un raisonnement un peu fantaisiste, il écrit : « Le ridicule de ce que je vous dis là, c'est que j'en pense quelque chose ; » lorsque enfin il fait passer à une troupe d'écoliers ce qu'il appelle un examen d'ignorance, et qu'il répond : «Très bien ! continuez, mon ami ! » à chacune des ripostes qui témoignent le plus que les aspirants au brevet ne savent rien. Tous ces paradoxes sont assurément fort drôles par la forme et le dernier est une satire contre ces instituteurs qui chauffent à-blanc l'esprit des enfants au lieu de lui laisser la lenteur salutaire d'une croissance naturelle et d'une maturité véritable. Ailleurs, l'auteur de la Correspondance aime assez, ayant à parler politique, à se munir d'un bon paradoxe qui lui servira de maintien dans une question délicate. Il écrit en 1848, à propos des événements d'Italie:

1. « Le choc des opinions produit la poussière... » C'est un mot de madame d'Haussonville.

« J'aime assez ce que fait le roi de Sardaigne, qui accroît les bataillons de son armée à mesure qu'il donne une liberté de plus à ses peuples. C'est là proportionner les parois de la machine à la force d'expansion de la vapeur. C'est le contraire qu'on fait ailleurs, et tout le monde, en effet, n'a pas une bonne armée à ses ordres pour contre-balancer ses bonnes intentions. Le pauvre pape et le pauvre duc de Toscane ont eu le cœur sur la main. Il leur aurait fallu une bonne épée de l'autre pour repousser l'excès de la familiarité. Les bons trouvent beaucoup d'obstacles à faire bien... La morale de tout ceci est qu'il ne faut être le bienfaiteur de personne, à moins qu'on n'ait mis derrière un rempart solide ce qu'on est disposé à garder pour soi. »

« Il ne faut être le bienfaiteur de personne ! » M. Doudan avait besoin d'un certain courage pour hasarder, sans y croire, des paradoxes de cette force, même en politique, mais ces témérités ne lui déplaisaient pas. Il lançait ainsi des mots dont le sens à moitié caché ne laissait pas pour lui d'être fort clair, mais il n'avait pas la superstition de la clarté, qui selon lui était de création moderne, et qui, dans les *Tusculanes* de Cicéron, par exemple, faisait partout défaut à la sagacité paresseuse ou exigeante.

Pourquoi ne dirais-je pas qu'il se mêlait une pointe de bonne humeur, d'*humour* britannique, avec un certain plaisir de dérouter les gens, dans ce goût que notre ami montrait pour le paradoxe ? Il a écrit quelque part, non plus dans une de ses lettres, mais dans un de ces articles de *Revue*, trop peu nombreux, que les éditeurs de sa correspondance nous ont rendus, il a écrit : « Une raison fine, élégante, moqueuse, préside à l'ensemble de la civilisation française, mélange de force et de mesure, d'audace et de retenue, de calcul et d'entraînement. Le symp-

tôme d'une pareille disposition, c'est la moquerie. Un peuple, en effet, n'est moqueur que parce qu'il a de la mesure et de l'harmonie dans ses facultés. Il parodie tout parce qu'il saisit à l'instant la moindre dissonance et que son oreille délicate en est blessée[1]... »

Est-ce Molière? Est-ce la Bruyère? Est-ce Addison? Est-ce le Sage ou Voltaire, ou M. Doudan lui-même que cette définition nous laisse entrevoir? Avec le goût et le don de l'ironie philosophique, M. Doudan aurait-il eu aussi à quelques égards l'instinct, parfois le talent de la comédie? N'en disons pas trop. On peut croire, en lisant certaines pages de sa correspondance, qu'il serait allé jusqu'au comique; il s'arrête au burlesque, témoin cette scène d'un scrutin législatif dont il nous fait, sans trop y croire, l'amusant récit:

« La Chambre des députés, écrit-il, va grand train ici (c'était en juin 1846); mais comme toujours, au moment du vote, on ne trouve pas le nombre des députés nécessaire. Hier, M. le président prit un grand parti. Il fit appeler un huissier et lui dit deux mots à l'oreille. L'huissier partit d'un air grave avec sa baguette noire et se dirigea par un soleil brûlant vers l'école de natation dont les portes s'ouvrirent devant lui au nom de la Chambre. Il se plaça sur le bord des bateaux et chercha à reconnaître dans le nombre infini des nageurs qui plongeaient et revenaient sur l'eau, s'il ne pourrait pas pêcher quelque membre de la majorité; mais comme il est rare de voir aucun député à la tribune dans le costume de l'école de natation, le pauvre huissier ne savait que faire.... Enfin on entendit sur la surface des ondes une voix forte qui dit: « Que ceux de messieurs les députés qui sont sous l'eau veuillent bien lever la tête et venir voter à la Cham-

1. *De la nouvelle École poétique*, tome I, p. 48.

bre. » A ces paroles, toute la Seine se troubla et l'on n'entendit plus que le murmure confus d'une douzaine de conservateurs qui se rhabillaient. Les opinions incertaines continuèrent à nager entre deux eaux pour échapper aux sommations du président. Alors que vit-on et ne vit-on pas?.. Dans cette grande hâte, les plus zélés arrivèrent les moins vêtus et les tribunes détournèrent les yeux sans trop de colère... » Avouons-le, Messieurs, ici nous sommes loin du libre penseur, ou plutôt ne sommes-nous pas ramenés par ces diversions mêmes à l'idée de ce libre esprit, qui sur toute chose se donnait carrière, qui abordait tous les sujets, qui les effleurait ou les épuisait, se haussait jusqu'à eux ou les relevait jusqu'à lui, et qui, grâce à cette diversité charmante et puissante, traversait le monde sans se troubler, lui causant des surprises sans scandale, des contrariétés sans amertume, de drôles de rêves sans insomnie, d'aimables querelles sans lendemain. Sa contradiction n'épargnait personne, quand elle en avait un juste motif. Mais vous avez vu parfois, dans un champ de blé, les épis agités un instant par une brise légère qui les effleure sans les courber. Dans les controverses avec M. Doudan, vous vous sentiez touché; une atteinte si douce ne vous laissait ni le temps de vous plaindre ni le regret de l'avoir ressentie.

Un tel contradicteur ne pouvait être qu'un bon conseiller. Il l'était pour tous, et le meilleur qu'on pût choisir, toujours prêt, toujours sincère, d'un abord toujours facile, et sans trop d'indulgence même pour ses amis.

Non! je n'aurai jamais de lâche complaisance!

Il vous disait cela avec le sourire de Philinte, non avec la véhémence d'Alceste; et, de fait, la plupart des lettrés,

ses amis, au moment de quelque sérieuse épreuve de publicité, venaient à lui comme on se munit d'une assurance contre la grêle ou contre les aventures d'un périlleux voyage. Il avait cette « promptitude » à vous conseiller dont Boileau fait la condition d'un bon conseil en pareille matière. Il allait droit à la faute, mettait le doigt sur l'erreur de votre érudition, procurait un support à votre phrase boiteuse ou une saignée à votre rhétorique ; sécheresse ou pléthore, ce qui est souvent la même chose, il avait remède à tout. Il excellait surtout à vous briser vos ailes d'Icare. J'en sais quelque chose. J'ai raconté ailleurs[1] un entretien que j'eus avec lui un jour que je venais d'achever mon discours de réception à l'Académie française. Une autre fois (c'était en septembre 1843), la reine Victoria était venue au château d'Eu rendre visite au sage roi Louis-Philippe. J'avais été l'historiographe volontaire de ce séjour dont j'étais un des témoins associés à tous ses incidents, objet d'une curiosité si universelle. Je n'ai pas grand souvenir de ce que j'écrivis alors pour un journal très important qui, par ma plume, voulait bien le dire à l'Europe. Il paraît que dans le récit d'un déjeuner doublement royal, dont les hautes futaies de la forêt d'Eu furent les majestueux témoins, l'enthousiasme du commensal attendri se trahit sans trop de mesure dans la description du *reporter;* Doudan ne manqua pas cette occasion de donner cours à sa libre pensée. Il écriveit : « Nous lisons attentivement le récit de ces grandes fêtes. Les descriptions plus ou moins poétiques du *Journal des Débats* sont trop dans le style de René et des Martyrs. Il faut parler plus simplement d'un goûter ou d'un déjeuner. Il y a pourtant dans Milton un déjeuner d'Adam et

1. Voir p. 155 de ce volume.

d'Ève décrit avec cette vivacité de couleurs et ce luxe de comparaisons ; mais c'était une des premières fois qu'on déjeunait dans ce monde. C'était le déjeuner dans le sens vraiment étymologique ; il y a six mille ans, suivant le calcul le plus modéré d'Ussérius, qu'on boit et qu'on mange tous les jours. La reine d'Angleterre s'en va et nous allons rester tout seuls. Il faudra tâcher de se distraire les uns les autres. Nous sommes encore trente-trois millions ; mais je gage que personne ne va plus parler lyriquement du déjeuner de personne. »

En trouvant récemment dans le premier volume de M. Doudan (page 518 et suiv.) cette critique à la fois si malicieuse et si personnelle, j'ai éprouvé d'abord ce petit frisson que notre vanité d'auteur ne nous épargne guère en pareil cas ; puis j'ai fait comme le poète de la *Métromanie* : « J'ai ri, me voilà désarmé. » Cette double et successive impression donne bien l'idée des blessures que notre cher et aimable Doudan faisait et guérissait du même coup.

Je termine ici cette incomplète ébauche d'une physionomie qui eût réclamé un autre pinceau. J'ai essayé déjà à deux reprises différentes de la reproduire, luttant chaque fois contre mon impuissance à la saisir dans ses métamorphoses volontaires. Aujourd'hui, si j'ai repris la plume, c'est moins pour vour parler de M. Doudan que pour l'introduire, son livre à la main, dans votre illustre compagnie. C'est lui qui par ma voix vous a parlé. C'est votre bienveillant accueil qui lui a répondu. M. Doudan ne se flattait pas. Il avait pourtant un secret instinct de sa valeur, et il lui arrivait même de le laisser voir. Il avait en même temps sinon le regret, tout au moins le sentiment de son obscurité volontaire. Une des plus belles pages de son livre est celle qu'il consacre aux inconnus, ceux que leur destin a dotés pour leur bonheur, ou affligés

pour leur confusion, d'une vie obscure et d'un nom sans écho. Pensait-il à lui en traçant cette page mélancolique, ou n'a-t-il fait, contrairement à son goût, qu'une amplification? Vous allez en juger, Messieurs, si vous me permettez ce dernier emprunt à son écrit :

« ... Je crois avec le poète Gray, dit-il, qu'il y a dans les cimetières de village bien des Milton qui n'ont point chanté, des Cromwell qui n'ont point versé de sang. Dans les grandes révolutions, vous voyez ces gens, qui étaient destinés à l'obscurité par leur situation, devenir Bonaparte, Masséna, Desaix, Kléber. Il n'est pas probable que nous eussions entendu parler d'eux sans la secousse qui a mis tout sens dessus dessous. Pour moi, je ne passe jamais dans une petite ville de province sans soupçonner qu'il y a là des inconnus qui, dans d'autres circonstances, auraient égalé ou surpassé les hommes qui remplissent aujourd'hui le monde de leur nom. Il y a beaucoup de cages où sont des oiseaux qui étaient faits pour voler très haut. La nature est très riche et il ne lui fait rien que des inconnus de grand talent n'entrent pas dans la gloire. Ils vivent de leurs pensées et de leurs sentiments et se passent de l'Académie française... »

M. Doudan ne se doutait guère, écrivant ces lignes, que sa lettre serait conservée, qu'elle vivrait, qu'elle le ferait revivre et que sa protestation contre l'oubli, jointe à tant d'autres témoignages de son rare talent d'écrivain, le rendrait célèbre. Gardez donc les lettres, vous tous qui en recevez ; gardez-les pour peu qu'elles vous aient émus, impatientés ou charmés, si elles ont du style, le style d'une âme ou d'un caractère, homme ou femme ; gardez-les ces lettres, et le jour où elles n'appartiendront plus qu'à vous, — car une lettre a toujours deux maîtres, celui qui l'écrit, celui qui la reçoit —, le jour où vous en serez seul maître, imitez les amis bien inspirés qui nous ont

donné celles de Doudan ; donnez-les, si elles intéressent la morale, la langue et le goût, si elles doivent profiter à l'histoire ou à la critique ; donnez-les au public justement avide et jaloux de ces trésors, et qui aime à prendre ce qui ne lui appartient pas. Ces confidences qui tantôt nous révèlent un homme, tantôt jettent leur lumière sur une époque, c'est leur spontanéité même qui les rend précieuses. Moins elles visaient au regard du public, plus elles l'attirent. Leur désintéressement fait leur prix. L'obscurité qui les couvrait rend plus vive le jour où elles en sortent, la lumière qui les éclaire. Gardez-les donc, non sans vous demander ce qui aurait manqué au patrimoine intellectuel de l'humanité si les lettres de Cicéron et de Pline le jeune, celles de Henri IV et de madame de Sévigné, celles de Rousseau et de Voltaire, celles de Paul-Louis Courier et de Joseph de Maistre n'avaient jamais vu le jour. Je rapproche de ces grands noms celui de M. Doudan. Je ne les compare pas. Si ces correspondances n'existaient pas, quel livre, quel traité, quelles études, quelles recherches pourraient remplacer le bien qu'elles ont produit? Vous-mêmes, Messieurs, malgré les ressources de votre imagination, l'étendue de votre science et l'éclat de vos talents en tout genre, et en réunissant comme aujourd'hui vos cinq classes, vous-mêmes, si ces correspondances n'existaient pas, seriez-vous capables de les inventer?

TROISIÈME PARTIE.

I.

LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

Nous avons eu la médaille. Elle était de main de maître. Ils s'étaient mis à deux pour la faire, et de leur travail commun était sorti un chef-d'œuvre : délicatesse, élégance, le trait naturel et vrai, habileté du ciseau, finesse et fermeté du dessin, rien n'y manquait [1]. Voyant cette médaille, on s'était dit : c'est lui, — encore bien qu'un peu flatté, mais de cette flatterie dont l'art fait volontiers l'avance aux femmes, aux poètes et aux artistes, *vanum genus !*

Oui, c'était bien là le Mérimée que nous connaissions, que les uns aimaient, que les autres n'approchaient qu'avec une certaine inquiétude, — cœur froid avec une attitude correcte, « sensibilité latente », écrit Jules Sandeau, avec un scepticisme de surface; au demeurant, un de ces

1. M. de Loménie succédant à M. Mérimée, et reçu par M. Jules Sandeau en séance publique de l'Académie française. (1872.)

hommes qui, secrets et réservés devant le monde, semblent moins chercher le succès de leur personne que celui de leurs écrits.

La médaille ainsi faite. qui nous en a donné le revers ?

..... Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

Elle est venue, elle a jeté deux gros volumes de lettres sur la place. Le livre a fait son tour de France ; et depuis qu'il est dans toutes les mains, la médaille académique, si exquise qu'elle fût, n'est plus qu'un souvenir. Tout au moins peut-on dire qu'il n'est pas un seul de ces traits si finement marqués qui n'ait tourné au laid, au ridicule, parfois à l'odieux, dans cette nouvelle épreuve qu'on vient de donner au public [1].

Quel était le but d'une si étrange métamorphose ? Comment croire qu'une femme intelligente, instruite, sachant, nous dit-on, du grec et du latin, une chercheuse d'esprit, non de scandale, ait voulu spéculer sur les secrets d'une intimité trentenaire, et qu'elle ait livré, pour un profit quelconque, les reliques épistolaires de l'homme qui l'avait aimée ? On ne se gêne pas beaucoup avec les morts, cela est vrai. Les correspondances les plus confidentielles sont souvent publiées sans leur permission. Passe pour celles qui se rattachent par quelque lien sérieux à l'histoire de la société, à la politique, à la littérature, à la morale, les lettres posthumes de madame Swetchine, par exemple, celles de Lacordaire, de Tocqueville, de Montalembert, d'autres encore. Mais des lettres d'amour (et quel amour !) publiées sans l'aveu de celui qui les a écrites, deux ans après

1 *Lettres à une inconnue*, par Prosper Mérimée, de l'Académie Française. Deux volumes in-8. Paris, 1873, chez Michel Lévy.

sa mort, autant vaudrait ouvrir un cercueil pour y dérober ces reliques que la volonté des mourants réserve parfois à la tombe ; autant cela, que de battre monnaie avec les secrets d'une passion mondaine confiés à l'austère discrétion de la mort.

Arrière ces suppositions outrageantes ! Mais la vanité d'une fille d'Ève, l'orgueil d'avoir été aimée par un homme célèbre, la secrète joie de s'être reconnue dans les descriptions plastiques où se plaisait ce froid railleur, idolâtre de la beauté physique ; la jouissance de dire au public : « Tenez, lisez ; voilà comment j'étais faite !.. J'étais belle, et cet érudit me trouvait savante ; j'avais ce qu'il appelait *splendid black eyes*, et j'aurais pu disputer à la Junon d'Homère, texte en main, l'épithète immortelle que le poète lui a donnée. J'étais jeune ; il était en pleine maturité. Il était passionné (à sa manière, hélas !) et je jouais parfois l'indifférence. Il aimait les promenades sous les taillis épais ; moi, j'aimais à lui dire, avec les enfants qui dansent une ronde : *Nous n'irons plus au bois...* » — Toutes ces raisons de braver une publicité périlleuse, les trouvez-vous bonnes ? je n'en sais rien, mais je n'en trouve pas d'autres. Et voilà comment comparaît devant nous, en justiciable de l'opinion et de la critique, cette Célimène masquée qui, rattachant pour un jour à sa ceinture les rubans fanés de 1842 à 1870, semble nous dire derrière son éventail : « Tout pour la femme ! et tant pis pour l'homme ! »

Je n'avais pour la personne de Prosper Mérimée nulle tendresse. Il me le rendait bien. J'avais parlé de quelques-uns de ses livres sans trop le surfaire[1]. Je n'existais plus pour lui. Nous nous rencontrions dans quelques sa-

1. *Études historiques et littéraires*, tome II ; *Dernières Études*, tome I, 1855-1859

lons, où, pour moi, sa présence seule, comme dit Augier, « jetait un froid ». Je n'ai jamais pu ni lui parler avec suite, ni rester avec lui cinq minutes dans le même groupe. Il avait un défaut dont mes amis me disent (est-ce pour me flatter?) que j'ai l'excès contraire. Il restait fermé à tout venant. C'était une manière de compléter, à l'anglaise, son costume absolument conforme aux modes britanniques. « Il y a, écrit-il à l'Inconnue, un problème sur lequel j'aurai à vous consulter. C'est sur la façon, honnête ou non, de faire venir des habits d'Angleterre... Réfléchissez à cela, et vous me rendrez un grand service... »

Il frayait volontiers avec les Anglais sans les aimer, mais attiré ou plutôt dominé par leur *selfishness*. Il ne pouvait être, en France surtout, ni un causeur expansif, ni un sophiste brillant, ni un orateur sympathique. Le rayon lui manquait. Au Sénat, où une insigne faveur l'avait fait siéger au milieu des législateurs du pays, il ne parlait guère « sans avoir, écrivait-il, une peur atroce ». Mais cette peur. il la surmontait par moments en se disant, après tout, qu'il était « en présence de deux cents imbéciles[1] », Il confiait cette impression à son amie; il ne l'eût trahie devant personne. Il n'était sociable qu'à son corps défendant, mais il l'était par maintien; parlant dans sa cravate, quand il parlait devant une assemblée, ses yeux plongeant en quelque sorte au fond de lui-même, les mots tombaient goutte à goutte comme d'un flacon d'élixir. C'est ainsi qu'il prenait part, — une part souvent importante, — à nos discussions d'académie sur la langue française qu'il connaissait bien, ne se vantant ni de cela ni d'autre chose; au demeurant, tout l'extérieur d'un galant homme, « l'honnête homme » d'autrefois, ni clabaudeur ni trop timide. — Sceptique accommodé aux salons, mi-

1. Tome II, page 149 des *Lettres à une inconnue*.

santhrope raffiné, il n'a eu l'ostentation et la fanfare de ses défauts que dans cette correspondance qui vient de nous être livrée. Tel est le service qu'on lui a rendu...

Si je voulais, pour tout dire, donner une idée exacte du procédé de notre Inconnue, je dirais que Mérimée lui a mis en main, pour se montrer à elle, peut-être pour se moquer d'elle, un verre grossissant dont elle s'est servie pour le montrer au public. Mérimée avait, si j'en crois sa correspondance, de très gros défauts; mais un homme qui s'était arrangé comme lui pour être du meilleur monde sous tous les régimes, — inspecteur général des monuments historiques et membre de deux académies sous le roi Louis-Philippe, sénateur et invité inamovible de toutes les résidences impériales sous Napoléon III, habitué, comme il l'écrit lui-même, d'une « cuisine auguste », un homme si bien pourvu et si bien nourri ne se montre jamais avec ses gros défauts, pas plus qu'avec une épingle de bailli à sa cravate. Il laisse aux sots cette intempérance qui, dans les sentiments et les préjugés des autres, ne ménage rien. « Figurez-vous, écrit-il à sa confidente, que ma grande vertu c'est la modestie; je la porte à l'excès, et je tremble que cela ne me nuise dans votre esprit... » C'est peut-être pourquoi nous le connaissions si mal. Il nous épargnait en nous trompant. Sa modestie narguait les naïfs. Sa taciturnité couvrait ses mépris. Nous n'étions pas dignes de l'avoir tout entier. Nous n'avons eu que la dîme de ses défauts et tout au plus l'enveloppe de ses sentiments à peine trahis par un visage imperturbable. « Ma couleur, disait-il, est celle du cheval pâle de l'Apocalypse... »

En vain direz-vous que ses lettres posthumes ne vous ont rien appris; qu'étant ce qu'il était, c'est-à-dire une sensibilité problématique, d'une philanthropie douteuse, d'une camaraderie défiante, d'une sociabilité inquiète,

d'une gratitude sans effusion, — pratiquant, sans trop les avouer, sur les choses de la politique, des opinions qu'il laissait volontiers dans le courant limpide de ses intérêts, — qu'étant tout cela, Mérimée n'abusait personne et ne cachait rien. Eh bien! voilà ce qu'il vous répond dans une de ses lettres à son amie : « Vous me demandez quelle est l'affaire qui me préoccupe. Il faudrait vous dire quel est mon caractère et ma vie, *chose dont personne ne se doute*, parce que je n'ai pas encore trouvé quelqu'un qui m'inspirât assez de confiance... » La lettre est de 1842. Il avait quarante ans. Cette personne, si étrangement destinée à sa confiance, c'était l'Inconnue. Cependant il avait écrit quelques jours auparavant : « Règle générale, ne prenez jamais une femme pour confidente, tôt ou tard vous vous en repentirez... »

Il avait raison, lui du moins; car il y a femme et femme. Celle qu'il avait choisie pour lui dire tout, le fort et le faible, ne méritait pas sa confiance. Car voici que, du fond de sa tombe, si témérairement ouverte, Mérimée raille ses louangeurs; il leur crie : « Hommes d'esprit que vous êtes, qu'avez-vous fait? Vous m'avez admirablement peint tel que je me laissais voir; *vous ne me connaissiez pas*. Saviez-vous que j'avais l'humanité en horreur, mon pays en mépris, dégoût des humbles et des misérables, excepté quand il s'agissait de satisfaire quelque fantaisie pittoresque, de peindre un muletier de la Manche ou un mendiant napolitain? Saviez-vous à quel point j'étais de l'école de Stendhal, mon mauvais génie, et que je professais tout aussi nettement que lui la honteuse philosophie de l'insensibilité systématique? Saviez-vous?... » Mais je suis, à mon tour, bien naïf de prêter mon humble prose et mon interrogatoire de fantaisie au célèbre écrivain . C'est à lui de parler comme il parle, d'écrire comme il écrit, de peindre comme il peint. Nous allons le voir tel

que, baguette en main, sa fidèle amie nous le montre, sur ses tréteaux dressés en place publique, cachée elle-même derrière la tapisserie qui protège son pudique *incognito*. Parlez donc, et que le monde connaisse enfin l'homme, après avoir fait si justement et par une vogue si continue la renommée de l'écrivain.

Le point saillant dans ce portrait que Mérimée fait de lui-même, pour l'édification ou la moquerie de sa confidente, c'est la haine et le mépris de l'humanité. Un jour l'Inconnue lui écrit qu'elle a eu mal aux dents (comme une simple mortelle); Merimée lui répond: « ...Vous êtes bien bonne de vous reprocher le récit pathétique que vous m'avez fait. Vous auriez dû, au contraire, vous réjouir de m'avoir fait faire une bonne action. *Il n'y a rien que je méprise et même que je déteste tant que l'humanité en général;* mais je voudrais être assez riche pour *écarter de moi* toutes les souffrances des individus... (Tome 1er, p. 250.) » Vous comprenez, la souffrance des autres le gêne. Ce n'est pas de la secourir qu'il se préoccupe, mais de « l'écarter » de lui. Cela me rappelle l'histoire d'un original de mes amis qui, voyageant en chemin de fer et voyant un petit garçon s'appuyer contre la portière, l'engage à se remettre à sa place. La mère réclame son droit sur son enfant: « Mais, Madame, lui dit mon ami, si votre fils tombait sur la route, cela me serait fort désagréable. »

Savez-vous d'ailleurs quelle est la raison de cette haine que Mérimée porte à l'humanité en général ; ce n'est peut-être pas parce qu'il la croit perverse, c'est parce qu'elle est bête. Bête ! pour Mérimée, tout le monde est bête. En France, au nord, au midi, en Bretagne, en Alsace, tous bêtes !... « Je n'ai jamais été plus tristement choqué de la bêtise des gens du Nord qu'à ce voyage-ci, et aussi de leur infériorité sur les méridionaux. La

moyenne du Picard me paraît au-dessous de la plus inférieure du Provençal... » Voilà pour le Nord. Allons au Midi. Il écrit d'Avignon le 29 septembre 1843 : « Le pays que je parcours est admirable ; mais les gens y sont bêtes à outrance... J'ai encore deux mois à mener cette vie avant de revoir *des êtres humains...* » Puis après avoir écrit, d'Avignon encore : « Je ne compte point les provinciaux pour quoi que ce soit » ; — il mande de Dijon : « Chaque année je trouve la province *plus sotte* et *plus insupportable...* » Vous croyez peut-être, après ces boutades, que la Bourgogne a son compte. A d'autres ! Il écrit d'Avallon : « Je suis venu ici pour voir un vieil oncle que je ne connaissais guère. Il m'a fallu rester deux jours avec lui. Pour ma peine, il m'a mené voir quelques têtes sans nez qui proviennent d'une fouille des environs. *Je n'aime pas les parents.* On est obligé d'être familier avec des gens qu'on n'a jamais vus, parce qu'ils se trouvent fils du même père que votre père... Les femmes sont ici aussi laides qu'à Paris. En outre, elles ont des chevilles grosses comme des poteaux... » Paris ! on croirait que lorsque Mérimée voyage en province, c'est la nostalgie de Paris qui lui fait trouver si bête « la société des bipèdes de son espèce », comme il l'appelle ; erreur ; il est, sans comparaison, comme l'aimable poète Horace :

Romæ Tibur amem ventosus, Tibure Romam !

Une fois à Paris, s'il ne regrette ni Avallon ni Carpentras, il y retrouve l'incorrigible bêtise du genre humain. « Il est venu avant-hier, écrit-il, 30,000 personnes jeter de l'eau bénite (sur le cercueil du roi Jérôme), et davantage aujourd'hui. Cela montre bien la badauderie de cette magnanime nation. Elle est beaucoup plus bête qu'on ne le croit, et c'est beaucoup dire (t. II, p. 100). » Avouez

pourtant qu'il y a une plus grande bêtise au monde que de jeter de l'eau bénite sur la dépouille d'un mort; c'est de s'en moquer.

Une chose curieuse, c'est que cet inspecteur général des monuments historiques, grassement payé, ne manque pas une occasion de médire de son métier. A Avallon, nous venons de le voir se moquant des statues qui n'ont plus de nez, comme si ce n'était pas le droit des statues antiques de n'avoir pas de nez au visage ou de doigts aux mains. Les étudier et les signaler au ministre des beaux-arts, même sans nez, c'est pourtant son état. Mais justement, lui qui trouve tout le monde bête (excepté lui), il se réserve, quand il fait un rapport à son chef, de ne lui dire que des bêtises : « En vérité, écrit-il d'Avignon, le métier que je fais est des plus fatigants... je ne parle que des écritures ordinaires; car, de temps en temps, j'ai à faire la chouette à mon ministre; mais, comme ils ne lisent pas, je puis impunément dire *toutes les bêtises possibles...* »

Mérimée a-t-il donc réservé pour son pays, par grâce spéciale, ce mépris dont il fait la confidence à sa digne amie? Il lui écrit de Londres : « Je ne vous dirai pas grand'chose de mes impressions de voyage, si ce n'est que décidément les Anglais sont individuellement bêtes; » il ajoute, cela est vrai: « C'est, en masse, un peuple admirable... » — « Les femmes sont ici (Édimbourg, 26 juillet 1856) en général très-laides... laissant voir des jambes nerveuses et des brodequins de cuir de rhinocéros avec des pieds *idem*... » Mérimée ne permet pas aux femmes d'avoir de grands pieds. Il a, ma foi! raison. Il applique de droit aux Allemandes la remarque qu'il fait à propos des Écossaises, et il ne se refuse pas, après avoir posé M. de Bismarck en grand homme (?), pour avoir causé une heure avec lui, de signaler les pieds de sa

femme, « *les plus grands pieds d'outre-Rhin*, dit-il, sans parler de sa fille, qui marche sur les traces de sa mère ». Il semble d'ailleurs qu'une épidémie de laideur se soit répandue sur le beau sexe pendant les dernières années de sa vie. Il ne « décolère pas » (c'est un de ses mots) en parlant des femmes. « ... Les femmes m'ont paru, dans le Tyrol, *traitées selon leurs mérites*. On les attache à des chariots, et elles traînent des fardeaux fort lourds avec succès...»

Ce sont là, direz-vous, de pures plaisanteries. Soit. Ce qui est sérieux, c'est que cette pente du dénigrement en toute chose le porte sans cesse au plus cruel mépris des misères les plus pitoyables, des conditions les plus humbles, ou des plus généreux efforts de l'humanité. «... J'ai passé quatre jours dans une solitude absolue et ne voyant pas un homme, encore moins une femme, car je n'appelle pas hommes ou femmes *certains bipèdes* qui sont dressés à apporter à manger et à boire quand on leur en donne l'ordre...» — « Je pars dans huit jours pour Arles, où je vais exproprier *force canaille* qui habite le théâtre antique ; n'est-ce pas une jolie occupation?...» — « Vous seule me faites prendre la paix en bonne part; peut-être était-elle nécessaire », écrit-il en juillet 1859, après la campagne d'Italie. « Mais... à tout prendre, que nous importe la *liberté d'un tas de fumistes et de musiciens ?...*»

Comprend-on maintenant que l'homme qui s'est à ce point désintéressé de toute question où l'humanité, le droit, la liberté sont engagés, qui dit quelque part : «J'ai passé vingt-quatre heures chez un député.... Quel métier ! Esclavage pour esclavage, *j'aime mieux la cour d'un despote;* au moins la plupart des despotes se lavent les mains....; » comprenez-vous que cet homme ne soit pas très difficile sur tous les points qui se rapportent à Dieu,

à la Providence, aux croyances et aux espérances immortelles du genre humain ; qu'il se moque de la conscience, et qu'il ait en pitié les bons instincts qui partout nous retiennent, si nous ne sommes absolument dépravés, sur la pente du mal : « Sachez, dit-il à sa confidente avec un accent d'oracle, sachez *qu'il n'y a rien de plus commun que de faire le mal pour le plaisir de le faire...*»

Je remplirais dix pages, après celles-ci, de tout ce que cette misanthropie à outrance inspire à l'auteur de *Colomba* dans sa correspondance intime ; oui, j'en remplirais dix pages ; mais je n'y mets aucun acharnement. Mérimée était sorti de ce monde avec le cortège complaisant des qualités et des défauts dont l'Académie a donné au public une si agréable peinture. Une main de femme a tourné la toile, et au lieu d'un Alceste supportable dans sa vivacité courtoise et son amusante bouderie, nous avons un Alceste grognon, hélas ! et ennuyeux, un valétudinaire inquiet et poltron, un misanthrope qui en veut à l'humanité tout entière de ses pleurésies et de ses rhumatismes.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine !

Nous avions un Mérimée qui semblait accepter avec assez de résignation son heureuse fortune, le succès de son talent et le profit de ses ouvrages, les palmes de deux académies, les broderies du patriciat et les caresses d'une cour. Le revenant qu'on nous donne se plaint de tout : les libraires sont des « escrocs » (p. 201, tome II); les sénateurs des fossiles ; les académiciens attendent le fossoyeur ; les orléanistes (ses amis du dernier règne) sont mauvais Français; les « burgraves » (tous les hommes d'état de Juillet) « aussi bêtes que les anciens militaires » qui croient en Dieu. La Moricière n'a été bien

jugé que par le général italien (Cialdini) qui lui a libéralement délivré un brevet de lâcheté... C'est ainsi que Mérimée, devisant avec l'Inconnue, juge les adversaires de l'Empire. Mais les amis? Ah! cherchez, vous tous qui avez servi l'empereur, cherchez votre portrait dans cette galerie. Rien n'y manque, depuis le président Troplong, « si digne de son nom », écrit Mérimée, jusqu'à celui qu'il appelle « Isidore ». Et autour d'Isidore tous sont bêtes. Les courtisans sont bêtes, vaniteux, et la cour est ennuyeuse, ennuyeuse partout, à Fontainebleau, à Compiègne, à Biarritz... Il écrit de Compiègne (1858): « On ne peut dormir dans ce lieu-ci. On passe le temps à geler ou à rôtir, et cela m'a donné une irritation de poitrine qui me fatigue beaucoup..... » De Fontainebleau (1861): « Que voulez vous? On ne fait rien ici, et cependant on n'est jamais libre. Tantôt on m'appelle pour courir les bois, tantôt pour faire une version (sur César?). Le temps se passe surtout à attendre. C'est la grande philosophie du pays que de savoir attendre... Je mène une vie si occupée de rien que je n'ai pas le temps d'écrire...» Il écrit de Biarritz (1861): « Le temps se passe ici, comme dans toutes les résidences impériales, à ne rien faire en attendant qu'on fasse quelque chose...» Et plus tard (1863) de Fontainebleau encore: « Ici, on n'a le temps de rien faire... La grande et principale occupation c'est de boire, manger et dormir...» — « J'ai dîné à Saint-Cloud (1862) la semaine passée... Il m'a semblé qu'on y était moins « papalin » qu'on ne le dit généralement. On m'a laissé médire des choses tout à mon aise sans me rappeler à l'ordre. Le petit prince est charmant...» — « C'est un drôle d'enfant, écrit-il ailleurs, et qui est quelquefois terrible. Il dit qu'il salue toujours le peuple *parce qu'il a chassé Louis-Philippe qui n'était pas bien avec lui*. C'est un enfant charmant! (novembre 1861). »

Laissons l'enfant et laissons aussi ce roi qui a si cruellement persécuté M. Mérimée pendant son règne... Mais ne trouvez-vous pas que, pour un homme d'esprit écrivant à Philaminte, l'auteur du *Vase étrusque* se répète beaucoup? On se demande comment un si habile écrivain est revenu de l'autre monde rabâcheur à ce point, et comment son style même, autrefois si ferme, si alerte, si original, est devenu si lourd, si vulgaire, parfois si incorrect; et pourquoi la docte Inconnue laisse passer des bévues telles que celle-ci : « Je suis allé hier à Saint-Germain... j'y ai trouvé un cuisinier très capable et, de plus, éloquent... c'est dans le pavillon où Henri IV est né que demeure ce grand homme... » J'ai relevé cinq ou six répétitions de la trop fameuse maxime de Talleyrand : « Défiez-vous de votre premier mouvement ; il est quelquefois bon... » Défiez-vous ! tout le catéchisme de Mérimée est renfermé dans ces trois syllabes. Se défier, prendre garde, se croire entouré de sauvages et avoir grand'peur d'être mangé, même en sortant d'une « table auguste »; ne voir le monde que comme un champ de bataille où les canons Krupp ne sont pas de trop dans le commerce familier de la vie ; écrire à une tendre amie, au début d'une correspondance d'amour : « Défaites-vous de vos idées d'optimisme, et figurez-vous bien que nous sommes dans ce monde pour nous battre envers et contre tous » (tome Ier, pag. 8); — on peut juger par là des douces vertus que l'auteur d'*Arsène Guillot* nous cachait, de celles que sa correspondance nous révèle.

J'ai besoin de répéter ici, en continuant cette étude, qu'elle n'est, après tout, qu'une revendication de Mérimée contre lui-même, du Mérimée dont MM. de Loménie

et Jules Sandeau nous avaient donné un portrait si exquis contre celui qu'une indiscrète vanité de femme nous a livré. Non, je n'y cherche aucun plaisir et je n'y mets aucune malice. Je prends les Lettres écrites à l'inconnue; je n'avance que preuves en main, traînant après moi tout un lourd bagage de citations authentiques, esclave asservi au texte, possédé, dominé par le livre lui-même et très peu porté à me rejouir des énormités dont il est plein.

Et, tenez, je me suis représenté bien des fois, en lisant ces deux volumes, Mérimée ressuscité et reparaissant tout à coup (il aimait à surprendre les gens). Je le vois prenant sa correspondance imprimée des mains de sa mystérieuse amie, — et stupéfait, abasourdi d'une telle audace. Je le vois... Il n'aimait pas la justice, et il écrivait un jour (après le procès Libri) : « Dans ce pays-ci, où l'on prend les magistrats parmi les gens trop bêtes pour gagner leur vie à être avocats, on les paie fort mal et, pour en trouver, on leur permet d'être insolents et hargneux....» Malgré tout je le vois courant chez le juge et demandant justice du procédé de « sa tendre amie », comme il l'appelle quand le temps est beau. Et quel curieux procès! La question pourtant est des plus simples, parmi celles qui n'ont de juge, en premier ressort, que la délicatesse publique. Si vous publiez de moi des lettres confidentielles, sans y être autorisé; si vous ne me les avez données ni à revoir, ni à purifier, ni à corriger, et si ces lettres sont, de ma part, un aveu trop peu dissimulé de mes défauts, de mes mauvais sentiments, de mes passions ou de mes sottises, vous me diffamez ! Heureux si, comme nous le prouverons tout à l'heure, vous ne vous diffamez pas vous-même !

Savez-vous ce qu'il a fallu de temps pour arriver à une édition complète de la correspondance de cette adorable

Sévigné, qui est aujourd'hui dans toutes les mains? Plus d'un siècle. Et combien d'éditeurs, avant M. de Monmerqué et M. Adolphe Régnier? Bussy d'abord, puis le chevalier de Perrin sous la direction de madame de Simiane, la petite-fille de la célèbre marquise. Elle disait à Bussy qui voulait tout prendre dans ses papiers : « Dans ma famille on veut avoir de l'esprit impunément. » Et elle ne donnait que des fragments de lettres. Puis, à Perrin, un peu plus ; — vingt ans après, elle eût tout donné peut-être. Ce qui est certain, c'est qu'au bout d'un siècle, le public a tout pris.

Dans un siècle ou moins encore, dans cinquante ans, les Lettres à l'Inconnue auraient été un vrai régal pour les curieux et les délicats ; et qui sait? l'Inconnue elle-même aurait pris figure. Elle aurait eu sa légende. Le temps rajeunit plus qu'on ne croit ceux qui ne l'escomptent pas dans un intérêt égoïste et avec une impatience puérile. Combien de hardiesses étranges, semées presque au hasard par cette plume qui avait, dit madame de Sévigné, « la bride sur le col » , — choquantes au lendemain de sa mort, — ont pu être rétablies sans péril pour sa renommée dans les éditions les plus récentes ! Il n'est pas indifférent pour le succès d'une indiscrétion qu'elle ait attendu cinquante ans ou cinquante jours, et qu'elle ait eu le temps de devenir une vraie pièce de littérature, d'archéologie ou d'histoire.

On eût dit que Mérimée prévoyait l'abus de confiance dont sa mémoire devait être un jour victime. Voici ce qu'il écrivait à son amie, tout au début de leur liaison:

« Dans une maison de la rue Saint-Honoré, une pauvre femme (logée sous les toits) avait une fille de douze ans, toujours très bien tenue, très réservée et qui ne parlait à personne... On sut qu'elle était figurante à l'Opéra. Un jour, elle descend chez le portier et demande une

chandelle allumée. On la lui donne. La portière surprise de ne pas la voir redescendre, monte à son grenier, trouve la femme morte sur son grabat, et la petite fille occupée à brûler une énorme quantité de lettres qu'elle tirait d'une grande malle. Elle dit: Ma mère est morte cette nuit, et *elle m'a chargée de brûler toutes ses lettres sans les lire....* Le dernier conseil de cette mère, ajoute Mérimée, avait été pour l'engager à être bien sage et à continuer à être figurante à l'Opéra... » Mérimée n'en loue pas moins, comme elle le mérite, l'intelligente docilité de cette petite fille. Une autre fois, raillant son amie sur ce défaut d'abandon qui caractérisait sa correspondance : « Si nous continuons sur ce ton, dit-il, nous n'avons qu'une ressource, c'est de soigner notre style, puis de publier un jour notre correspondance comme on a fait pour celle de Voiture et de Balzac...» Raillerie charmante qui excluait bien, avouez-le, toute idée de publication sérieuse, au moins pour ce qui le concernait; car il ne mettait, lui, dans ses lettres, aucune affectation, aucun apprêt, aucune arrière-pensée, je ne dispas pédantesque (sa correspondance fourmille de « scolies » grecques et latines), mais vraiment littéraire: et quant aux lettres d'amour, voici ce qu'il dit de celles que Napoleon Ier écrivait d'Italie à Joséphine: « Ce que je comprends difficilemen, c'est qu'elle ne les ait pas brûlées aussitôt après les avoir lues...» Brûler les lettres reçues, amour ou non, c'était son procédé. « Rassurez-vous pour vos lettres, dit-il à l'Inconnue. Tout ce qui se trouve d'écrit dans ma chambre sera brûlé après ma mort... » Il ne croyait pas, hélas ! si bien dire.

Mais voyons, tout cela est-il clair? et Mérimée est-il moralement complice de la publication qui nous occupe?

L'Inconnue, me dira-t-on, est justifiée; elle a réussi; son livre a eu le succès d'un roman de Gaboriau. Tant

pis ! dirai-je à mon tour, tant pis pour le public qui donne ainsi dans l'avenir un blanc-seing fatal à tous les indiscrets, mâles ou femelles, qui n'auront pas plus que l'Inconnue le courage de leur fidélité ! Mais on nous amuse, répond le public. « Donnez-nous des *Lettres persanes* », disait-on du temps de Montesquieu. Aujourd hui, donnez-nous des commérages de cour recueillis par un courtisan malgré lui, des gravelures de haut goût adressées à une jeune savante, des caricatures de tout et de tous, de l'auteur surtout, composées par lui-même. Prodiguez les personnalités injurieuses, les anathèmes à effet, les paradoxes tapageurs, les excentricités déconcertantes pour la pruderie publique ; et puis marchez ! nous sommes là, nous, le public, qui accepte facilement ce qui l'amuse et qui s'amuse plus facilement encore. Mérimée a été longtemps l'enfant gâté de la société parisienne. Il revient d'outre-tombe, sous le parasol de l'Inconnue, en enfant terrible; mais c'est toujours lui !....

Ici je reprends forcément la thèse que je soutenais dans la première partie de cette étude : non, ce n'est plus lui, c'est un matamore d'esprit, de misanthropie, d'égoïsme, d'incrédulité, de fatuité, un de ces hommes qui répétent pendant huit mois, comme les marquis de la comédie : « Il n'y a plus personne à Paris...» Ou comme Stendhal, qui prêchait aux jeunes gens la témérité à outrance auprès des femmes : « On réussit une fois sur dix... Une telle chance ne vaut-elle pas le risque de dix-neuf affronts ou même de dix-neuf ridicules ?.... » Notez que Stendhal, au dire de Mérimée lui-même, était, en amour, ce que les Italiens appellent un *patito*.

Mérimée, cela est triste à dire, lui si exclusif et si peu confiant dans ses relations du monde, il est visiblement dominé par la crânerie de Stendhal. Il est son disciple obéissant, le copiste, non de son style, Dieu merci ! *la*

Chartreuse de Parme et *Matteo Falcone* sont aux deux pôles contraires de l'esprit et du goût français, — mais le copiste de sa morale. N'ayant pas, je crois, des principes très décidés en politique, en philosophie, en religion, en esthétique, il a emprunté à Stendhal ceux qui lui semblaient avoir le plus de relief et offrir le plus de prise à une imitation facile. Cette impression résulte de la lecture des lettres qu'on nous a données, non du portrait que nos amis de l'Académie Française ont tracé de notre spirituel sceptique, tel qu'ils l'ont vu dans sa vie connue et apparente.

Cette vie convenue et pour ainsi dire officielle de Mérimée nous avait montré en lui une sorte de réduction de Stendhal, un « Sthendhal maigre », a dit un homme d'esprit, c'est-à-dire moins provocant, d'une épaisseur moins cynique. Nous avons aujourd'hui, en retournant la médaille, Stendhal tout entier, je veux dire ce que lord Chesterfield, écrivant à son fils Philippe Stanhope, appelait « un singe du diable ». — «... Il y a dans le monde, disait-il, des malheureux qui rejettent toutes notions de morale, soutenant qu'elle dépend entièrement des lieux et des usages.. Il est des malheureux plus détestables, s'il est possible, ceux qui affectent de propager ces sentiments absurdes, bien qu'ils n'y croient pas eux-mêmes; ce sont les singes du diable....» Stendhal, avec tout son esprit et sans trop y prendre garde, est un de ceux-là. Il dira qu'un être humain n'est que « le résultat de ce que les lois de son pays ont mis dans sa tête, et le climat dans son cœur »; et aussi, si un brigand l'arrête en route, il n'en veut qu'au curé et au podestat; « quant au voleur, il me plaît s'il est énergique *car il m'amuse* ». Ce goût des émotions vives froidement savourées est particulier à l'auteur des *Lettres à une inconnue* : « Je suis allé voir hier Cucharès, le meilleur *matador* depuis Montès.. Deux

hommes ont été jetés en l'air (par le taureau) et nous les avons crus morts un instant ; *ce qui a jeté quelque intérêt sur la course*, autrement tout à fait détestable....» Stendhal, Français de naissance et d'éducation, dira des Florentins : « Ces gens me déplaisent ; il y a là quelque chose *de sec et de correct qui me rappelle la France...* » Revenant de Moscou, après nos désastres pendant lesquels il s'était d'ailleurs bravement conduit, Stendhal dira (toujours le singe!) : « Le bon côté de mon caractère est de prendre une *retraite de Russie comme un verre de limonade...* » Nous savons comment Mérimée parle de la pauvre humanité : Canaille, sotte espèce ? Et Stendhal : « Je n'écris que pour un petit nombre (*happy few*) : très fâché que le *reste de la canaille humaine* lise mes rêveries... »

Mérimée, cet esprit soi-disant libre, ne nous apparaît donc, dans les révélations de cette amie de trente ans, que comme un plagiaire de ce « diplomate à visage de droguiste » (c'est un mot de M. Monselet). Stendhal avait été consul de France à Civita-Vecchia sous le roi Louis-Philippe. Ce même diplomate exaltait, dans une correspondance privée, *l'énergique volonté* de l'assassin Fieschi. Ce goût platonique pour les assassins qui savent s'y prendre, pour les brigands déterminés, pour les forçats qui devisent drôlement dans le préau d'une prison sous la fenêtre d'un romancier, Stendhal le pratique, Mérimée le copie plus ou moins, sans en être plus méchant pour cela. Ce qui me frappe en effet, c'est ce calque incessant des défauts d'un autre ; c'est de voir un si vif esprit, non pas très fécond, mais nullement banal, ramasser ainsi les mots qui traînent partout, les paradoxes qui n'étonnent plus personne, les sophismes qui ont fait leur temps, pour les servir à une femme d'esprit aussi, ou soi-disant telle, dans un interminable propos d'amour. Cette femme ne savait donc rien, que Mérimée lui sert, comme un

régal, après les mots de Talleyrand, trois ou quatre fois réchauffés, « la lance d'Achille », « le cheval de Roland... » Il n'y manque que « l'épée de Damoclès ». Est-ce bien aussi à une femme qu'il parle en termes si galants de sa peau *qui pèle*, de son œil *qui pleure*, de ses frictions au *baume tranquille*, du lumbago qui le tient et ne lui permet d'écrire sa lettre d'amour que *sur un coude?* Est-ce à une femme qu'il dit : « Si je retournais à Paris en cette saison (janvier 1861), je *serais fricassé* en quelques jours » ? Et ce goût pour les descriptions risquées, cette gaze plus que transparente jetée sur la valse des « highlanders » dans un salon de Compiègne ; sur les ânes chargés de faire des mulets; sur César et Nicomède; sur Pierre le Grand et Mentchikof; sur les mérites plastiques de la crinoline ; sur ces statues antiques qui donnaient aux dames, moins prudes qu'aujourd'hui, des idées exagérées de la nature humaine ; et enfin sur ces danses mauresques et sur ces secrets des harems dont l'auteur des *Lettres* demande si obstinément et si crûment la révélation à la trop pudique Inconnue : «... Je ne conçois pas, lui dit-il avec aigreur, pourquoi vous *n'entreriez pas dans toutes les explications* que je vous demande. Il n'y a rien que vous ne puissiez me dire, et d'ailleurs vous êtes justement *renommée pour l'euphémisme...* » Est-ce que tout cela s'écrit à une femme, pour peu qu'on la respecte ? — et, si on ne la respecte pas, vous savez bien que tôt ou tard elle vous imprimera tout vif. Le beau calcul pour un homme d'esprit !

Il faut bien finir ; voici ma conclusion: Si après avoir étudié la médaille de Mérimée par le revers, dans le livre publié par l'Inconnue, nous avions le moindre goût de pousser cette étude à outrance en traçant à son tour le portrait de l'Inconnue fait par Mérimée, nous arriverions à un si monstrueux composé de défauts, de ridicu-

les, de contradictions, que le public, surtout celui des lecteurs qui n'ont pas recueilli comme nous, le crayon à la main, chacun des traits épars de cette indéchiffrable physionomie, — que le public, dis-je, ne nous croirait pas : il y a un moment où Mérimée écrit à son étrange amie : « Quel nom avez-vous ? » On serait tenté, non pas de lui faire la même question, puisque son nom est précisément ce qu'elle cache le plus, mais de lui demander « Qui êtes-vous ? de quelle race, puisque Mérimée n'en épargne aucune et a pu impunément médire auprès de vous de toutes les nations ? De quel sexe, puisqu'il vous parle souvent comme à un camarade de classe ou à un compagnon de folles parties ! Quels sont vos idées, vos préjugés, vos opinions, puisqu'il se raille et vous raille aussi vous-même de tout ce qui se rapporte aux affections du cœur et aux aspirations de l'âme ? De quelle religion êtes-vous puisqu'il vous accuse à la fois de bigoterie et de « satanisme » ? Vous êtes, à l'entendre (et je cite les pages du livre même), froide et moqueuse, fière comme une patricienne et indiscrète comme une portière, avec une vanité de bas-bleu ; un mauvais cœur, un bon estomac ; une de ces *chilly women of the north* qui n'ont d'âme que dans la tête, mais qui ne sont ni coquettes avec agrément, ni gourmandes par distraction ; menteuse, égoïste, une prude emphatique, inconséquente jusqu'à l'enfantillage, dissimulée jusqu'à l'hypocrisie ; un cerbère femelle à trois cerveaux, l'un qui défierait Céliante et Arsinoé, l'autre qui rendrait des points à M. de Nesselrode en personne, l'autre... (l'auteur ici ne s'explique pas); — puis, le cerbère tout à coup devient « une marmotte » qui disparaît sous terre, et ne se réveille que pour quereller les gens[1].

1. Tome 1er, pages 33, 36, 38, 55, 65, 87, 94, 105, 186, 189, 334; tome II, pages 12, 109, *et passim*.

Est-ce assez complet ! Non certes, et j'ai les mains pleines de traits mordants d'une variété singulière. Mérimée n'est plus banal quand il s'agit de parcourir la gamme inépuisable des perfections de son amie. Et dans tout cela, pas un mot sorti du cœur, ni d'elle ni de lui ! Je me trompe : il y a un moment, en 1859, vingt ans après le début de leur liaison, où Mérimée écrit : « Je resterai à Paris jusqu'au 15 août... : mais il reste bien entendu que vous aurez la préférence sur tout, et tel jour que vous m'indiquerez vous pourrez m'attendre avec sécurité... Il paraît que vous ne pouvez plus vivre sans montagnes et sans forêts séculaires. Je m'imagine que le soleil vous *a brunie et engraissée*. Je serai d'ailleurs bien charmé de vous voir, *quelle que vous soyez*, et vous pouvez être sûre d'être traitée avec une grande tendresse...»

J'emprunte cette citation au second volume. Si j'étais plus entreprenant, après avoir laissé deviner ce portrait de femme qu'a tracé notre amoureux confrère, j'essaierais de résumer l'histoire qu'il a racontée. Il n'a jamais écrit un plus singulier roman. Il en a fait de plus amusants. Mais le respect m'arrête... Comment reconstruire, sans s'y compromettre, l'histoire d'une liaision dont le secret nous affriande et ne nous est jamais livré ? Comment donner un corps à des réticences, analyser des à peu près, commenter des lignes de points, préciser des sous-entendus, relever tel mot qui ressemble à un aveu, tel autre où il semble que la passion éclate quand, quelques lignes plus loin, la défiance et l'incompatibilité d'humeur ont tout glacé ? Cependant il y a là une histoire, avec ses périodes bien marquées, et, comme dans toute chose humaine, son début incertain, son progrès marqué, sa décadence. L'humble complaisante qui se laisse écrire, aux dernières pages du livre : « Faites ceci, — achetez-moi cela... On ne sait plus où vous prendre... Vous avez pris l'habitude

de vous *subalterniser*.. »; cette patiente amie n'est plus la fille hautaine et « incompréhensible» des premier temps. Il y a peut-être là un indice dont un plus habile que moi tirerait parti. J'y renonce. Il n'est pas de bon ton de tout expliquer, même si l'on a pu tout comprendre. En résumé, ces deux natures, si peu créées l'une pour l'autre, ont passé trente ans à se poser des énigmes de sentiment que ni l'une ni l'autre n'ont devinées, ou peut-être qu'elles devinaient trop...

Je disais plus haut que si Mérimée revenait au monde, il ne pourrait manquer de faire un procès en diffamation à l'éditeur anonyme et masqué de sa correspondance. Au fait, il s'est beaucoup moqué d'elle; elle s'est un peu vengée de lui. Cela peut-être rétablit la juste proportion entre la *médaille* ciselée par mes spirituels confrères de l'Académie, et le *revers* que l'Inconnue nous en a donné. Si les deux amants se retrouvaient aujourd'hui après le bruit qu'a fait leur aventure, ils seraient comme les augures de l'ancienne Rome : ils ne pourraient se regarder sans rire.

Et puis, disait La Rochefoucauld, qu'on peut bien citer après Mérimée: « Si l'on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié...» Ceci soit dit pour l'usage qu'en a fait, aux dépens de Mérimée, son énigmatique amie.

(14-15 février 1874.)

II.

UNE COUR D'AMOUR.

SOUS L'EMPIRE.

Mérimée a du malheur avec les *inconnues*. Un jour que son éloge venait d'être prononcé en pleine Académie par deux maîtres dans l'art d'écrire [1], arrive une première *inconnue* qui nous dit : « Vous croyez le connaître ! Vous l'avez sans doute jugé sur le portrait que des académiciens viennent d'en faire. Vous vous trompez. Voici Mérimée. Je l'ai connu, moi, comme personne, et de bien près ! Il m'a écrit pendant dix ans. Je vous donne ses lettres qui le montrent tel qu'il était. Il n'était pas beau ! Voyez plutôt. »

Tout le monde a lu ces lettres adressées à la première *inconnue*. Mérimée s'y montre avec tous les défauts qu'il cachait au monde, ou qu'il lui laissait deviner sous l'enveloppe impassible dont il les couvrait. Vivant, il n'affichait rien. Mort, sa corespondance a tout montré. La publication qu'on en fit alors ressemblait à une dénonciation posthume qu'il eût pratiquée contre lui-même.

1. M. de Loménie, reçu à l'Académie française par M. Jules Sandeau.

Quand j'ai parlé de la première *inconnue*[1], j'ai respecté son « incognito ». La seconde s'est également présentée au public sous un masque que personne ne voudrait lever. Son bagage est léger; mais quel est son but? La première donnait deux gros volumes; celle-ci deux cents petites pages à peine, dont la moitié, pour le moins, comme l'écrit Méririmée lui-même, « ne valait pas la peine d'être dit ». (page 88.) Mais pour une femme, il vaut toujours la peine, à ce qu'il semble, de tâter de la publicité qu'un lettré de si grand renom assure au moindre de ses chiffons. Et vous verrez que nous aurons une troisième *inconnue*. Je parie pour une quatrième[2].

Les nouvelles lettres embrassent une période de cinq ans, les derniers du second Empire. Elles commencent à la mort de M. de Morny et s'arrêtent deux mois avant la guerre. Mérimée était mourant. Il mourut avant la fin de l'année 1870. Sa correspondance avec l'*autre inconnue* ne semble au premier abord qu'une suite assez monotone de bulletins de santé, où les poumons de l'illustre écrivain jouent un rôle principal, comme dans l'amusante scène du *Malade imaginaire*. Par malheur Mérimée était un vrai malade, ce qui ne prête pas beaucoup de gaieté à ses éternelles litanies. « Mon cœur, écrit-il, est à présent dans l'état de mes poumons, c'est-à-dire une mauvaise machine détraquée qui ne sert qu'à faire enrager son propriétaire (1866). » — « Si je puis aller à Bade, je vous demanderai la permission de vous faire ma cour ; mais tout cela dépend de mes poumons... » — « Je suis ici pour mes poumons (Montpellier, 1868); on les traite d'une drôle de

1. *Voir* l'article précédent intitulé: *Le Revers de la médaille.*

2. *Lettres à une autre inconnue*, par Prosper Mérimée, de l'Académie française, Paris, 1875, chez Michel Lévy.

façon. Votre infortuné secrétaire est enfermé dans une boîte en fer où il y a deux fauteuils. Il s'assied sur l'un avec une chaufferette sous ses pieds; puis, une machine à vapeur pompe dans la boîte de l'air qui s'y comprime au point de faire tinter les oreilles assez désagréablement. J'y reste deux heures, *regrettant fort que vous ne soyez pas sur l'autre fauteuil....* »

Voilà un regret dont Cathos elle-même n'eût pas dit, comme du quatrain de Mascarille : « Ah ! mon Dieu ! voilà qui est poussé dans le dernier galant! » Mais au secrétaire d'une cour d'amour il sera beaucoup pardonné. La correspondante de Mérimée avait reçu d'une auguste main la présidence à brevet de cette cour, où le spirituel romancier tenait la plume. Ah! le poumon! on ne saurait croire par quelle série de métamorphoses le pauvre secrétaire essaye de donner le change sur le mal qui l'oblige à interrompre si souvent son agréable service! Il est tour à tour « un poisson qu'on vient de tirer de l'eau, un ours qui sort de son trou, un chat malade qui ne sort pas de son grenier. » — Pour tout dire, « *il est malade comme une bête...*» Puis, le temps s'écoule, le mal empire : « Mille remerciements pour vos excellentes allumettes, écrit-il à sa prévoyante amie ; — vous m'en avez envoyé une si grande quantité, et je suis *si patraque* que j'ai peur d'en laisser à mes héritiers. » — « Adieu, Madame, dit-il ailleurs (1868)..., jusqu'au jour où nous nous retrouverons dans la vallée de Josaphat... » Quant au paradis, il le craint un peu « pour la mauvaise compagnie qu'on est exposé à y rencontrer... » (Page 144).

Restons-en là. Les femmes qui ont eu l'idée de nous rendre Mérimée après sa mort n'avaient pas sans doute l'unique intention de briller elles-mêmes sous un voile plus ou moins transparent. Elles voulaient, cela est certain, ajouter au renom d'esprit, de finesse et d'élégance

que notre éminent confrère avait laissé. Qu'ont-elles fait, la première *inconnue* d'abord, puis *l'autre*? Elles n'ont donné de lui au public que des jérémiades d'alcôve, comme celles qui précèdent, ou de grossières malices, ou ce que je n'ose pas qualifier, par égard pour lui, par respect pour elles...

Comment! c'est l'auteur du *Vase étrusque*, de *Matteo Falcone*, de *Colomba*, qui raconte ces anecdotes de la rue de Breda (page 119) à une grande dame, au millieu de cette cour que rassemble la magnifique hospitalité d'une impératrice? C'est lui qui écrit : « Il fait *un temps de chien*. (Saint Cloud 1866.) » — « Elle a toujours une taille charmante (il s'agit de Mme K... (Biarritz, 1866) et *de dos* elle fait beaucoup de conquêtes... » — « Je crois que si j'avais des souverains à recevoir *je les mènerais à Mabille* et à la Closerie des Lilas, selon le précepte qui recommande de donner du nouveau aux gens blasés. C'est pour cela que les amants des souveraines *ne sauraient mieux faire que de les battre*, afin de leur procurer des *sensations* encore inconnues. *Les jambes de mademoiselle Schneider* paraissent avoir produit beaucoup d'effet sur le prince Wladimir. Son auguste père, après sa visite aux *Variétés*, s'est promené tout seul dans le passage des Panoramas... jusqu'à ce que, découvrant des cabinets particuliers mais publics, le czar y est entré d'un air de grande satisfaction... » (Paris 1867.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?...

Pour nous, arrêtons-nous là, — à la porte s'entend... Mais quelle est donc la femme du grand monde qui se laisse écrire de telles grossièretés? Quel était, auprès d'elle, le privilège de l'homme qui prenait ces licences? Comment l'avait-il gagné? Comment, dans cet écrivain ac-

compli, la trivialité a-t-elle remplacé la distinction? Pour quoi ce cynisme après tant de finesse?

La présidente de la cour d'amour était, nous dit-on, une femme distinguée, une noble fille de l'héroïque Pologne. « Vous savez, lui écrit Mérimée, que, pour moi, je suis Cosaque... » Et pour qu'elle n'en doute pas, il signe : *Vache padarny Pissar* (en russe : votre très humble serviteur).

Je reconnais que lorsque le galant secrétaire en prend moins à son aise avec la présidente, et qu'il vise droit au cœur, sa prose a un autre tour, sa voix un autre accent. C'est alors qu'il finira une lettre par ces mots : « Je n'ai plus de place que pour tomber à vos genoux et baiser très respectueusement et très tendrement votre blanche main...» Ah! le respect de Mérimée! ne vous y fiez pas trop. La satire n'y perdra rien, et voilà; au tournant de quelque charmille, le compliment qu'il vous servira : « Elle est (dira-t-il, parlant d'une sœur de la présidente), elle est, comme vous, curieuse et coquette, jalouse de plaire au premier chien coiffé autant qu'au plus bel homme et au plus grand du monde... Il lui manque quelque chose que vous avez, que je ne sais pas, que je ne devine pas, mais qui fait que *je vous aime...* » Au fond, Mérimée a raison, il l'aime d'un amour essoufflé, grondeur, médisant, un peu suranné; mais le goût y est très vif, quoique bien contrarié par la pneumonie...

Est-ce donc là tout ce livre? Et ne méritait-il pas la spirituelle préface qui nous y introduit si vertement? Oui, le livre méritait cette préface; car, soit dit entre nous, la préface a l'air de se moquer du livre, et de l'auteur encore plus; mais les gens d'esprit ne se louent guère les uns les autres sans mêler à beaucoup de complaisance une petite dose de malice ou même de scandale. Soit et passons.

Ce que la préface nous aide à relever, c'est le singulier

ton d'une époque et d'un règne où, tout en glissant vers l'abîme , on se couronnait de roses; où on fondait des « cours d'amour » à la barbe de Sadowa ; où on nommait secrétaire de ces jeux folâtres un sénateur sexagénaire et enrhumé; où on plaisait à de belles dames, restées honnêtes, en leur parlant la langue de celles qui ne l'étaient plus; temps étrange en vérité, où il semble qu'on fût pressé de vivre et de jouir, comme si l'ennemi eût été déjà à nos portes, trois ou quatre ans avant qu'il ne les eût forcées! Et en effet, voici déjà la peur qui se mêle fatalement à la jouissance; voici le diable qui apparaît et qui trouble le sommeil d'Epicure...

Un soir, c'est une horrible page
A raconter que celle-là !
Un étranger à la villa
Vint sonner en grand équipage.
On l'accueillit, c'était Satan...

Qui écrit cela? un des jeunes invités de la cour de Biarritz, bien avant nos désastres. Satan, c'est M. de Bismark. Il est venu à la villa et il a laissé derrière lui, en partant, comme une odeur de soufre et de salpêtre... « *Cela sent le brûlé* », disait-on. Mérimée, à son tour, si brave qu'il fût de sa personne, la peur le prend. Intrépide dans un duel, en politique c'était un timide. Vous rappelez-vous l'an de grâce 1867? Oh! le bon temps pour les heureux du monde officiel. On avait la grande Exposition! Mérimée écrit dans un accès d'humeur noire :

« ... Paris est aussi triste que possible. Il n'y a plus de gens du monde (c'était en octobre), et les gens d'affaires ont des mines longues et désolées. Tout le monde a peur sans trop savoir pourquoi. C'est une sensation comme celle que fait éprouver la musique de Mozart *lorsque le Commandeur va paraître*. M. de Bismark, qui est le Commandeur, ne paraîtra pas cependant, à ce que je

crois... Mais il y a un malaise universel, et on est nerveux. Le moindre événement est attendu comme une catastrophe. Enfin on est bête et ennuyé.»

On est bête !... C'est peut-être là le mot de la situation ; bête, c'est-à-dire imprévoyant, endormi dans son bonheur, ramolli dans son insouciance ; et puis, dit ailleurs notre secrétaire d'amour : « Les affaires ne vont pas trop bien... Il y a beaucoup d'inquiétude, sans qu'on se rende bien compte de quoi l'on a peur... » On a peur ! toujours le même refrain. On est si heureux ! on a tant d'argent ! on donne de si belles fêtes ! Quoi ! renoncer à tout cela ! Les Français n'étaient pas plus lâches en 1867 qu'ils ne l'ont été, qu'ils ne le seront jamais ; non ! Mais aller se battre quand on aime tant à danser ! « ... La nouvelle loi sur le service militaire, écrit Mérimée, met tout le monde en émoi. Les *cocodès*, qui ne sont pas chevaleresques, ne paraissent pas montrer beaucoup de goût pour les fusils à aiguille... » — « Cette génération finira mal, dit il ailleurs ; elle est entièrement dépourvue d'enthousiasme... »

Ah ! ces fusils à aiguille, c'était la grande préoccupation du moment, depuis qu'ils avaient « fait merveille », comme on disait alors, pendant la guerre de la Prusse contre l'Autriche. Les mitrailleuses, c'était bien quelque chose ; mais il y a Bismarck, toujours Bismarck... On ne tourne pas une page de ce livre sans y trouver son nom, sa triste figure, son casque à pointe, son *veto* sur tout ce qu'on imagine, de ce côté-ci du Rhin, pour s'amuser en l'attendant. Dès le début du livre (p. 12) : « Il paraît, écrit Mérimée, qu'il n'y aura pas de Fontainebleau cette année. C'est encore là un nouveau tour de M. de Bismarck. Quelques-uns disent que LL. MM. partiront pour leur voyage en Alsace et en Franche-Comté. Imaginez un peu le plaisir qu'il y a de recevoir des harangues et d'em-

brasser des demoiselles habillées de blanc, qui vous offrent des bouquets par 30 degrés au-dessus de zéro! Ne vaudrait-il pas mieux aller en gondole sur le lac ou disserter dans la cour d'amour sous votre présidence?... (Juin 1866.) »

Entre un voyage dans l'Est, inspiré par une intention sérieuse, et une promenade sur le lac d'amour, Mérimée a fait son choix. C'est l'esprit du temps. Et avouez cette fois que le maître, qui voulait voyager politiquement en Alsace, montrait plus de sens que les courtisans qui prétendaient le retenir. Heureusement pour eux le voyage ne se fit pas. « On a renoncé au voyage, nous dit l'auteur, pour ne pas avoir l'air de faire une reconnaissance de la rive droite du Rhin, ou plutôt de la rive gauche... » Cela s'écrivait en 1866. Quoi! on avait déjà une telle peur! Mais alors, au jour du vrai danger, comment n'était-on pas prêt?

Ce serait traiter, plus sérieusement qu'il ne le mérite, le livre de la belle *inconnue* que d'y rattacher même un lambeau de polémique, fût-il découpé dans son gracieux manteau de cour. Tout le monde en a assez de ces récriminations rétrospectives, et tout le monde aussi en sait assez sur les causes de la guerre de 1870. Le mérite de la correspondance de Mérimée, si généralement frivole, est de nous montrer que cinq ans au moins avant cette guerre, l'Empire la redoutait déjà sans la préparer. A une prévision alarmiste s'unissait une imprévoyance béate, et l'on peut bien dire aujourd'hui que si quelque chose n'était pas prêt, c'était les âmes; — je ne dis pas le courage; en France on le retrouve toujours; mais si les cœurs allaient redevenir fermes devant le canon, les âmes avaient perdu le ressort qui donne la confiance sur les champs de bataille; les esprits avaient perdu la mâle vigueur qui plaît à la victoire.

Un autre mérite des confidences de Mérimée, c'est de nous montrer, moins poétiquement que le poète Lucrèce, mais avec une évidence presque supérieure, ce levain d'amertume qui se mêle aux imprévoyantes joies de notre égoïsme et qui corrompt la source des voluptés terrestres.

..... Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat...

On craignait la guerre ; voilà qu'on se met à redouter la révolution. « Vous lisez nos débats parlementaires, chère présidente ; beaucoup d'éloquence, encore plus de passion et peu d'idées politiques ; mais, en revanche, je ne sais quel *vilain souffle révolutionnaire qui donne fort à penser*. Que sortira-t-il de cela ? J'en suis en peine... (Cannes, décembre 1867). »

Étrange effet d'un régime qui avait dit : « Je suis la paix ! Que les méchants tremblent ! que les bons se rassurent ! » — et qui, de l'aveu d'un de ses fidèles les plus intelligents, menait fatalement à la guerre et devait aboutir à la révolution.

(18 Juillet 1875.)

III.

UN AMOUR PLATONIQUE.

Le volume qui a précédé la publication de cette correspondance des deux Ampère[1] n'était qu'un roman d'amour, d'amour dans le mariage, une série de scènes de la vie réelle, idéalisée par le sentiment dans un savant naïf et une pure jeune fille que la mort venait bientôt frapper dans sa fleur. Ce roman nous a été raconté dans le *Journal des Débats*, avec une malice charmante, par un des nôtres, devenu depuis doublement mon confrère, M. John Lemoinne. C'est à ce souvenir que je renvoie nos lecteurs. Je prends les deux nouveaux volumes au moment où l'unique fruit de cette douce union, où le fils d'André compte trois ans à peine, presque au début du siècle. C'est ce siècle, devenu vieux, qui vient se refléter et se raconter dans la correspondance volumineuse qu'a pris soin de recueillir une main habile et délicate.

1. André-Marie Ampère et Jean-Jacques Ampère. *Correspondances et Souvenirs* (1805-1864), recueillis par madame H. C. 2 vol. chez Hetzel. Paris, 1875.

Quoi! tant d'écrits tirés du secret d'une vie intime! tant d'aveux, dont le charme était peut-être de n'avoir qu'une confidente et qui vont les compter par milliers! tant de lettres, de correspondants si divers, quelques-uns vivants et célèbres, d'autres morts et que troublera peut-être leur célébrité posthume! Tout le siècle, le siècle dans ses couloirs et dans ses coulisses, passé en revue par d'involontaires historiens; les jalousies des uns, les mépris des autres, les rivalités d'auteurs, les haines de politiques; des injures que la bouche eût retenues, que la plume laisse échapper en courant. Quelle mêlée! j'allais dire quelle comédie! Et tout cela mis au jour sous le couvert des plus bienveillants parmi les hommes, le père et le fils, sur la foi de leurs plus agréables relations, dans la naïveté, quelquefois dans la crudité du premier jet, au hasard d'un crayon qui ne demandait qu'une minute de vie et qui se trouve tout à coup en face de la postérité !... A-t-on songé à tout cela? l'a-t-on prévu seulement quand on composait, avec ces précieuses reliques, un livre d'une diversité si périlleuse? On l'avait prévu, oui, sans doute; mais on s'était dit qu'on n'est pas obligé, après tout, de mettre son contre-seing à tout ce qu'une correspondance contemporaine peut contenir de jugements contestables, de confidences hasardées, de portraits tournés en caricature, de raillerie et d'étourderie. On s'est dit que ceux qui savent un peu la vie du siècle rétabliraient la vérité sur les personnes, que ceux qui l'ignorent ne croiraient qu'à la vraisemblance, et que le public, en définitive, bien ou mal, prendrait tout.

Puissance d'une bonne intention! confiance d'un cœur honnête! oui le public a tout pris, le succès est grand. Personne n'a songé à voir un crime dans la peine qu'on s'est donnée de rassembler autour de deux noms si honorable-

ment connus et de personnalités si originales, non seulement ce qui leur appartenait en propre, mais ce qui rayonnait plus ou moins dans le cercle de leur famille, de leurs amis, de leurs relations ; — personne, ai-je dit, excepté ceux pourtant qui n'avaient ni la volonté de prendre leur part de ce rayonnement, ni goût à s'y montrer, ni intérêt à y paraître. C'est ici que se complique, d'une certaine délicatesse à la fois littéraire et mondaine, la question des publications épistolaires. J'y ai touché autrefois, dans l'intérêt d'un écrivain célèbre, à propos de cette indécence qu'on a appelée *Lettres à une inconnue*. J'y veux revenir aujourd'hui, à propos d'un livre qui est de tout point différent par la noblesse de l'intention, le pieux excès d'une affection survivante, aussi pure que désintéressée, et dont l'impression générale ne profitera pas seulement, je l'espère, à la curiosité maligne du gros public.

« Maudit soit celui qui remue mes os[1] ! » disait le grand tragique de l'Angleterre ; malédiction dont trois siècles se sont partagé l'inoffensive atteinte, sans trop s'en soucier. Quel écrivain, quel poète a été l'objet de plus d'études, de plus de recherches, de plus de fouilles indiscrètes et profondes dans son génie, dans sa vie, dans sa famille ? Mais trois siècles ! Il n'en faut pas tant pour que la postérité se croie tout permis. Cinquante ans parfois y suffisent. C'est la mesure d'une génération dans le temps. Mettez-en deux ou trois, et vous avez les Lettres de madame de Sévigné au complet, les Mémoires du duc de Saint-Simon sans coupures. Si vous ne savez pas attendre, madame de Simiane ne vous donnera que d'une main avare, dans les éditions de Bussy et du chevalier de Perrin, les lettres de son aïeule. Si vous êtes trop pressé, vous n'aurez de l'impitoyable témoin du grand règne à son

1. « *Cursed be he that moves my bones !* » (Shakspeare Epitaph).

déclin, que ce que la raison d'État vous en laissera saisir entre deux portes.

Toutes les correspondances n'ont pas ce privilège d'être protégées par la prudence des familles, ou gardées par un cerbère officiel. La mode est, de nos jours, de leur donner l'essor, si peu que la mort ait séché l'encre qui couvrait le papier. Mérimée n'avait pas eu le temps de se reconnaître dans l'autre monde, qu'il était livré, dans celui-ci, au plus affligeant *revers de médaille* qui ait jamais atteint un lettré célèbre. « Le style est l'homme même », a dit un des écrivains de notre langue qui ont le mieux écrit. Est-ce toujours vrai? Un homme n'est jamais tout entier dans son œuvre ni dans son style. Qui écrit pour le public ne lui donne que ce qu'il veut. Intime ou familière, la correspondance donne tout. Gabrielle d'Estrées, madame de Grignan, le comte d'Argental, mademoiselle Voland, Sophie Monnier, et combien d'autres! les vrais confidents ont tout. La lettre, c'est l'homme. Ampère se trahit dans sa correspondance plus que dans ses livres. Il était bien connu. Voici qu'on le connaît mieux. Mais il n'est pas seul. C'est là le point épineux des publications épistolaires. On n'est pas seul. Avec ses idées, un auteur joue, bien ou mal, comme il l'entend. Avec les personnes, si on s'est donné carrière, c'est dans la confiance que le secret vous protège, vous et elles. Aussi est-il de règle, je dirai presque de morale, qu'une lettre privée, si privée qu'elle soit, a deux maîtres : celui qui la reçoit, celui qui l'a écrite. Il y a là une sorte de propriété indivise avec un double privilège d'inviolabilité. Héritier d'une correspondance intime, vous l'êtes avec le même droit que le possesseur lui-même, mais aussi avec le même devoir. Il faut partager : une lettre n'est jamais tout entière à celui qui la tient ; elle reste attachée, quoi qu'on fasse, à la main qui l'a signée ; on ne l'en détache pas sans l'ar-

racher. Le temps seul y peut quelque chose, un long temps, parce qu'après un silence prolongé de ce grand maître de l'insensibilité et de l'oubli dans les choses humaines, les susceptibilités de famille se calment, les feux s'éteignent, les haines, les jalousies, les vanités sont mortes ou amorties. Il reste pourtant, s'il y a lieu, l'intérêt de l'histoire qui aime à profiter de tout. Elle fouille dans ces matériaux refroidis et confus. Si elle n'a pas su attendre, y mettre de l'ordre et du choix, en tirer patiemment les étincelles de vie cachées sous la cendre, c'est qu'elle ne mérite pas son nom. Elle est le pamphlet, non l'histoire. Où vous cherchiez Polybe ou Tacite, vous avez Bussy ou Tallemant.

Oui, le temps est tout en pareille matière. C'est lui qui a rendu possible la publicité des lettres de madame de Sévigné, de madame de Maintenon, de mademoiselle de Lespinasse, de celles de Voltaire et de Diderot. Trop tôt publiées, les correspondances familières sont comme un fruit vert qui fait grincer les dents. Devancer le temps est une faiblesse. C'est sacrifier à une impatience puérile, au lieu de pourvoir à un intérêt durable. Seul le temps donne aux choses un cachet sérieux, même aux choses frivoles, pour peu qu'elles soient un signe des mœurs et des caractères.

Et tenez, je vais prendre un exemple dans le livre même que nous étudions. En 1827, J.-J. Ampère est à Weymar, où il est reçu par Gœthe avec une grande distinction. Ampère est charmé et surtout flatté. Sa joie, son orgueil passent dans les lettres qu'il écrit en France, la bride sur le col. Mais on n'est pas Gaulois impunément. Une certaine gaieté moqueuse se mêle au dithyrambe. «... Je suis toujours à Weimar, écrit-il à madame Récamier (9 mai). Gœthe est un homme prodigieux ; il est charmant pour moi ;... avec sa robe bien blanche qui lui donne l'air d'un gros mouton blanc, entre son fils, sa

belle-fille et ses deux petits-enfants... il est le plus intéressant, le plus aimable des hommes... Mais vous allez croire, si je continue, que la manie admirative pour Gœthe m'a gagné ; cependant, je n'en suis pas encore au point de la bonne femme chez qui je demeure ici, qui s'extasiait sur ce que l'abondance des pensées du grand homme était telle... *qu'il lui fallait un secrétaire !* — Avoir un secrétaire, cela est sans exemple. »

Certes, voilà une lettre bien innocente aujourd'hui, après cinquante ans ! Mais qu'elle soit publiée dans le feu même de cette réception qui est faite par « le grand homme » de Weymar à notre compatriote encore obscur, logé précisément chez cette bonne dame qui croit qu'un *secrétaire* est quelque animal antédiluvien que Cuvier a oublié de décrire, — que cette lettre soit publiée par un journal, jugez de l'effet ! Elle le fut pourtant. Madame Récamier la donna au *Globe*. *Le Globe* était le journal favori de la société lettrée de Weymar. *Indè iræ !* Ampère, mécontent, écrivit à « l'idole de son cœur » une lettre qui se terminait par ces mots : « ... Je crois qu'il n'est jamais permis de faire imprimer à quinze cents exemplaires ce qui est écrit dans l'abandon et la confiance de l'amitié. J'ai reçu des lettres de Weymar... On s'étonne de ma légèreté... Mon voyage allait trop bien. C'est la seule contrariété que j'aie éprouvée dans sa durée. *Il est singulier qu'elle me vienne de vous...* » Et au *Globe* il écrivait quelques jours plus tard : « ... De pareilles publications ont toujours leurs inconvénients ; mille mots échappent dans la rapidité d'une correspondance privée, qui n'expriment pas fidèlement la pensée de celui qui écrit... Des lettres à des amis sont de *la conversation commencée*. .[1]. »

1. *Voir*, pour cette citation du *Globe*, le XIIIe volume des *Nouveaux lundis*, p. 213.

« Une conversation commencée. » Ampère a raison. Toute lettre, si elle n'a pas été écrite avec une arrière-pensée de publicité égoïste ou vaniteuse, pour le *Salon bleu* par exemple ou pour telle autre ruelle hantée par les beaux esprits ; — si elle n'a pas pour but de briller dans les compagnies sous la livrée de Voiture ou de Balzac, dans le frivole et rapide essor d'une camaraderie convenue, — toute lettre d'effusion sincère et de libre intimité n'est qu'une « causerie commencée ». Toutes celles d'Ampère ont notablement ce caractère, qui est, au surplus, celui d'Ampère lui-même. Il est un homme d'impétueux élan et d'exécution incomplète :

. . . . . *Facti*
Dimidium, qui cœpit, habet. . . . .

Oui, certes, il commence bien et il commence tout; il ne finit rien. Toute sa vie est un commencement continuel. Fidèle à ses affections jusqu'au « martyre » (nous le verrons trop dans la suite de cette Étude), il ne l'est pas à ses œuvres. Jeune et débutant dans la carrière des lettres, tenté par la Muse, il n'accepte ses caresses que par passades. Voyageur d'instinct et de passion, il laisse derrière lui ses poésies à peine ébauchées, et ses tragédies dont le dénouement est toujours à faire. C'est son excellent père, le savant, qui tout en inventant l'électricité dynamique, veille sur le destin de *Rosemonde*. « ... Mon fils, écrit-il (en 1821), a fait la scène qui manquait au premier acte, et une partie du cinquième. Il roule dans sa tête celle où Adalgis boira la coupe empoisonnée ; ... malheureusement, il part demain avec le jeune Stapfer pour aller voir la mer au Havre ou à Dieppe... » — « On voudrait qu'Alboin ne soit tué qu'à la fin, écrit-il ailleurs à propos de la même tragédie. » — Au fait, qu'Alboin vive ou meure, qu'Adalgis avale du poison ou

du vin du cru, on dirait que le jeune auteur, une fois l'œuvre ébauchée, ne s'en soucie guère. Il est en train de se préparer pour un voyage en Italie, il ira de là en Allemagne, puis en Laponie. Ses recherches sur la littérature scandinave n'aboutiront qu'à des essais. Son *Histoire de la littérature française* s'arrêtera au XIIe siècle. Il se plait à changer d'études comme de climat, aimant, dit Sainte-Beuve, ces brusques antithèses d'impressions et de pensées, sorte de *bains russes* intellectuels; — il en sort plus leste et avec un entrain qui le dispose à chercher sous un autre ciel la satisfaction d'une incurable inconsistance. Il n'est constant, pour son malheur, qu'en amour. Il a fait des conférences à Marseille, ensuite à l'Ecole normale; puis des suppléances à la Sorbonne. S'il s'arrête dans une chaire du Collège de France, ce n'est pas pour y moisir. Il a des vacances, il y ajoute des congés. Une fois, étant au bout du monde, à Mexico, très peu de temps avant l'ouverture des cours, il écrit qu'il arrivera tel jour, contre toute probabilité, et il arrive. La vapeur semble avoir été inventé epour lui. Il arrive donc. Quand il n'est pas là, il a de fidèles suppléants qui auraient pu, étant fort habiles, le faire oublier, et entre autres M. de Loménie.

Mais comment oublier un voyageur qui écrit de partout à ses amis : de Rome, de Naples, de Palerme, de Bonn, de Christiania, de Drontheim, du Caire et des Pyramides, de Londres et de Glasgow, de New-York et du Far-West, et qui, sa correspondance à part, a presque aussitôt fait un livre qu'un voyage? A-t-il achevé son *Histoire romaine* à Rome? De l'Amérique a-t-il rapporté autre chose que ce qu'il appelle modestement *une promenade?* Il n'a qu'un goût, le goût de voir et de savoir, mais aussi la passion de n'être pas chez lui, de ne pas garder la maison. Ampère n'a de foyers que ceux qu'une honorable

hospitalité lui procure. Si vous voulez son adresse, cherchez sur la mappemonde. Si vous avez affaire à lui, allez au bureau du télégraphe électrique, aussi loin que le fil conducteur portera votre souvenir. On dirait que le père l'a inventé pour le fils.

« Ampère, disait Prévost-Paradol en lui succédant à l'Académie, Ampère est un lettré qui parcourt le monde, un livre à la main. » Mais ce livre, dirai-je à mon tour, ce n'est pas celui qu'il fait. Celui-là, sous forme de « petits papiers », dort dans sa valise et il n'en sortira qu'à la prochaine étape, spirituelle et vive ébauche, trop prompte à se satisfaire elle-même et à laquelle seulement le temps aura manqué. Ah! le temps, c'est là ce qui manque toujours à ces infatigables chercheurs d'idées et de sensations, si impatients de les trouver, si empressés à les reproduire. « Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté? écrivait Voltaire au maréchal de Richelieu. Quoi! vous avez du temps!...[1]. »

Est-ce à dire que ces œuvres d'Ampère, auxquelles manquait trop souvent cet élément de toute perfection comme de toute durée pour les productions de l'esprit; est-ce à dire que ses livres, de conception si rapide et d'exécution si hâtive, soient sans valeur, et que ses lettres, « conversations commencées », soient sans charme? Non certes, les livres se ressentent du procédé qui les a produits; ils ont, sinon la force, tout au moins la chaleur, le rayon et la verve. Ils ont eu, quelques-uns garderont l'éclat de la flamme dont l'intelligence de l'auteur était pleine. Les lettres ne prétendaient pas au succès des lentes élaborations. Elles ont tout le mérite d'une libre allure dans une originalité qui ne s'épargne pas. Elles sont indiscrètes, et tant mieux, ma foi! comme

1. *Correspondance générale*, tome 2, 481 (édit. Lefèvre).

des causeries de coin du feu, et elles ont un autre mérite : elles provoquent les indiscrétions. Personne n'écrit à Ampère sans dire un peu de mal de quelqu'un ou de quelque chose. Il est, lui, le meilleur des hommes ! comme un écho complaisant de médisances, parfois inoffensives, trop souvent injustes. Le soin qu'il a eu de conserver en portefeuille ces confidences prouve certainement le plaisir qu'elles lui ont causé ; si on les en a fait sortir, c'est qu'on les a crues sans danger. On n'aura pas voulu le laisser seul en face du public, dans l'épreuve de cette chanceuse publicité, et ne donner au lecteur qu'un long monologue épistolaire. Tout cela, il faut bien le dire, littérairement parlant, n'était pas trop mal calculé, et on reconnaît dans cette trop habile disposition la prévoyance d'une pieuse amitié, peut-être bien indifférente à tout le reste. Les propos se suivent et ne se ressemblent pas. Ampère, lui, est plutôt bienfaisant et bien disant. Ses correspondants emportent la pièce. Quant au public, pour lequel le livre est fait, voyant d'une source si honnête jaillir pour lui ces flots de souvenir qui embrassent, bien ou mal, tout un siècle, le bon public ne se sent pas d'aise.

Madame de Simiane, dans le temps où on la pressait de publier plus tôt qu'elle ne l'eût voulu la correspondance de sa grand'mère : « Dans notre famille, disait-elle, on veut avoir de l'esprit impunément. » Le mot est de race. L'impunité de tous ces « crimes » plus ou moins véniels que commet en se jouant une plume alerte, malicieuse et insouciante, l'impunité c'est le secret. Supprimez-le, la plus innocente raillerie devient une injure pour ceux qu'elle atteint.

Ce serait bien là, s'il pouvait avoir un défaut, ayant tant d'innocence intentionnelle, l'inconvénient du recueil que nous étudions. Combien de gens, le lisant sans

songer à mal, se sentiront réjouis par les épigrammes qui ne s'adressent qu'au voisin; car si dans le malheur de nos amis il y a toujours, suivant le dire de La Rochefoucauld, « quelque chose qui ne nous déplaît pas », à plus forte raison dans les mécomptes ou les piqûres de leur vanité! Mais aussi combien se sentiront atteints, dans leur personne même, par ces attaques à brûle-pourpoint! Les signaler dans un journal, même à mots couverts, ce serait tomber dans le péché d'indiscrétion, cette fois volontaire, que l'imprudence seule aura sans doute fait commettre. Mais que de noms habillés, souvent travestis au gré de passions et d'antipathies qui semblent parfois bien mesquines, même sous des plumes respectables! La politique et la religion, le monde et la famille, la tribune et l'Académie, l'Académie surtout, sont tour à tour le sujet de cette « danse des morts » et des vivants, où quelques mots spirituels ne rachètent pas suffisamment des malices qui ont voulu l'être. Dire d'un candidat au fauteuil du vieux B... qu'il était « un gros et plat homme »; parler de « carcan » à propos d'une duchesse un peu trop pressée de faire sa cour; — reprocher leurs millions aux parvenus de l'empire, nommés en toutes lettres, et railler la religion dans les dévots, vrais ou faux, — quel est celui des correspondants de M. Ampère, sans parler de M. Ampère lui-même, qui destinait ces personnalités au public, de leur vivant ou sitôt après leur mort? Quel est celui d'entre eux qui songeait à les introduire, sous cachet volant, dans l'histoire de leur temps? Bien mieux inspiré était ce savant spirituel (quoique Allemand et arabisant), celui qui disait du vieil Humboldt toujours jeune à quatre-vingts ans, et toujours actif: « S'il continue, il finira par avoir 25 ans...» Bien mieux inspiré il était quand il opposait un refus poli au désir qui lui avait été exprimé d'insérer dans le présent recueil toutes ses lettres

à J.-J. Ampère. « Je ne me suis pas toujours borné, disait-il, à disserter sur l'origine de la race suève, et à ces paragraphes se trouvent mêlées *des narrations inutiles à communiquer au public...*» Combien de ceux qu'on a imprimés tout vifs auraient fait, à pareille demande, semblable réponse?

Revenons au mot de madame de Simiane. Il faut briser toutes les plumes et sécher l'encre dans toutes les écritoires si, dans le moment où l'on écrit une lettre privée, on ne peut avoir de l'esprit, de la malice, de la passion et même de la bêtise *impunément!...*

Un homme de beaucoup d'esprit dont il ne resterait rien qn'un souvenir, si ses amis ne s'occupaient en ce moment même de recueillir le peu qu'il a laissé, Ximénès Doudan, était un ennemi déclaré des publications épistolaires, si communes de nos jours. « Cela me révolte », disait-il chaque fois qu'une nouvelle correspondance était publiée. « Il est vrai, ajoutait-il avec un sourire, que cela m'attire encore plus. C'est indigne... mais c'est bien amusant. »

J'ai fait mes réserves, sur quelques points, contre la publication de la *Correspondance* des deux Ampère. Je n'y reviens pas. N'ayant pas été, tant s'en faut, aussi indigné que mon vieil ami, je n'ai pas été moins amusé que lui.

Il y a de tout dans cette correspondance publiée par madame Cheuvreux : ceux qui l'écrivent d'abord et qui sont, à eux seuls, des personnages très intéressants, le vieil Ampère et son jeune fils, — l'un qui est, sous l'enveloppe d'un naïf, un original de forte race; l'autre qui pourrait n'être que le fils de son père, tant il l'aime, tant il vit en lui, tant il a le culte de cette honnête nature, le souci de cette chère santé, et tant cette tendresse filiale a de relief dans sa profondeur constante et inaltérée. *Pellucidior vitro!*

Oh! les braves gens qui s'écrivent, le père au fils : « Ballanche a parlé de la nostalgie céleste ; je suis tourmenté de la nostalgie paternelle... Le voyage de Naples (le fils était en Italie), le danger de traverser les marais Pontins pendant les chaleurs m'inquiètent beaucoup. Tu sais qu'il ne faut pas dormir sur cette route... N'y passe pas de jour ; je te le demande en grâce.... » Et le fils qui répond : « Ta lettre est bien triste, mon cher et bien-aimé père. Elle m'a fait une vraie peine.... Tu es donc bien seul ? Heureusemeut l'hiver prochain ne se passera pas de la même façon. Ton fils te reviendra pour ne plus te quitter!... Je serai là, dans ton petit jardin, causant, te lisant des vers, tâchant de t'amuser par tous mes tours et te racontant mon odyssée. » (Mars-Juillet 1824.)

Revenir pour rester ! J.-J. Ampère promettait beaucoup. Il était alors à son premier voyage. Quoique à Naples, la tarentule ne l'avait pas encore piqué. C'est donc sincèrement qu'il adressait un si « bon billet » à son père. Serment de poète et de nomade! On sait que l'odyssée du jeune Ampère devait ressembler à celle d'Ulysse, comme la mappemonde moderne ressemble à la carte de Ptolémée, et la Méditerranée à l'Océan. Le vieil André en avait, à la fin, pris son parti. Sa tendresse n'avait pas fléchi, elle s'était résignée. Elle avait même, à de certains moments, de plaisantes révoltes ; et un jour que, rappelé plutôt qu'il n'aurait voulu, notre voyageur revenait de Rome et qu'il s'était assis pour dîner à la table de son père : « C'est singulier! lui dit tout à coup celui-ci en le regardant, j'aurais cru que cela m'aurait fait plus de plaisir de te revoir ! »

Quoi qu'il en soit de cette boutade, le savant n'avait pas cessé d'être, pour son jeune fils, aussi tendrement passionné qu'attentif à ses intérêts, à son avenir, à son renom, à son bonheur. Il avait voulu le marier, et le bien

marier, car il s'agissait de la fille de l'illustre Cuvier. Nous saurons tout à l'heure pourquoi André Ampère n'y réussit pas. Il avait espéré jusqu'au bout ; il avait entretenu des relations dont il attendait le succès toujours reculé. Pour tout dire, (c'est un mot spirituel de madame Cheuvreux), le père avait été « amoureux pour le fils ».

Ampère ni son fils ne sont pas les seuls correspondants qui épanchent ou trahissent dans ces deux volumes, ou leurs bons sentiments ou leur originalité. Autour d'eux, à Lyon, à Paris, en Suisse, en Italie, en Allemagne, toutes sortes d'amitiés se groupent, vivantes, prime-sautières, bienveillantes, médisantes (souvent les deux ensemble) ; très diverses par les idées, les croyances, les opinions ; très semblables par la sympathie qui les rattache à ces deux hommes et où elles trouvent une sorte d'unité. C'est un des attraits de ce livre. Il n'est guère de ces lettres (encore bien qu'il y fallût pratiquer quelques coupures) qui ne se relient à un certain ensemble dont les deux principaux correspondants sont l'inspiration et le centre. En cela, la main habile qui a réuni et soudé tous ces fragments, par des récits d'un relief si agréable, a réussi tout à fait pour le but qu'elle se proposait visiblement : le plaisir du lecteur.

On n'analyse pas un pareil livre C'est tout un monde. Songez-y : soixante années de notre histoire, de 1805 à 1864, de l'enfance de J.-J. Ampère à sa mort ; — soixante années de notre siècle y ont leurs témoins, et ces témoins souvent n'écrivent qu'une page ; — les uns graves, naïfs, austères, bons chrétiens ou philosophes convaincus, Ballanche, Bredin de Lyon, Maine de Biran, Barante, Ozanam, l'abbé Perreyve, les Noailles, hommes et femmes ; les autres, esprits plus libres ou plus dégagés, Stapfer, Sautelet, Bastide, Thiers, Cousin, Tocqueville ; des polémistes comme Cha-

teaubriand ou des sceptiques comme Sainte-Beuve et Mérimée; — puis tout un chœur de correspondants imprévus, spirituels, ingénieux, incisifs, naturels, comme les deux Jussieu (Adrien et Alexis), Mohl, Doudan, Delécluze, dont l'art consiste à n'en pas avoir en apparence et à être, au fond, de charmants écrivains. Puis devant eux, à chaque tour de roue que l'âge amène entre ces deux dates et autour de ces deux hommes, André et Jean-Jacques, le siècle va son chemin par mille sentiers. Ce n'est pas la grande route de l'histoire assurément, ni le grand fleuve qui entraîne le présent vers l'avenir; imaginez plutôt de fraîches rivières où se croisent mille nacelles pavoisées, distribuant au passage, comme dans le carnaval de Venise, leurs brillants *concetti* et leurs épigrammes enrubannées.

Est-ce là tout le livre que nous étudions? Non certes. Le livre, même dans cette attrayante confusion, ce n'est personne autre que J.-J. Ampère, le fils d'André; et dans J.-J. Ampère, ce n'est rien moins que son amour pour madame Récamier, son immense, son incurable, son imprudent amour.

> Amour! amour! quand tu nous tiens,
> On peut bien dire : adieu, prudence!

L'imprudence, allez-vous dire, n'était déjà pas si grande, pour le jeune Ampère, de tomber amoureux, vers 1821, de madame Récamier. Il avait vingt ans. Elle en avait quarante trois. Il n'était pas le premier de ses amoureux. Aucun n'était mort de son amour; au contraire. Tous avaient vieilli, se portaient bien. Ballanche, Chateaubriand, Montmorency, Laval, combien d'autres dont les têtes chenues formaient autour d'elle comme une couronne d'expérience, de sagesse et d'apaisement!... Ampère entrant dans ce sénat d'amoureux avec l'ardeur de son

âge et la fougue de son caractère, pouvait sembler dépaysé, non menacé. Son cœur ne courait aucun risque. Dans cet élysée où, comme dans celui de Virgile, de calmes entretiens l'attendaient, où de grands vieillards se groupaient, non sans une certaine majesté, autour d'une idole souriante et insensible, ce qu'on pouvait plutôt craindre pour ce vif rejeton de l'inventeur de l'électricité dynamique, c'était l'action réfrigérante d'un tel milieu pour son génie et sa jeunesse. Nous allons voir que la chose tourna tout autrement.

Madame Cheuvreux raconte, avec beaucoup d'agrément et un peu de malice, l'anecdote de la présentation de Jean-Jacques Ampère à madame Récamier. Tout le monde a lu la définition de « l'amour-foudre » dans Stendhal : « A la » vue de la belle Juilette, dans le petit salon de la » rue de Sèvres, entourée de personnages illustres, à » demi cachée sous un flot de mousseline, assise, presque » étendue sur une causeuse de damas bleu-ciel (de forme » empire, à col de cygne doré) », — notre étudiant perd la tête :

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error !

et, dans sa confusion, il a un de ces malheurs ridicules qu'une femme ne pardonne guère, mais dont madame Récamier, en maîtresse de maison bien apprise, n'a pas l'air de s'apercevoir : il brise, après l'avoir maladroitement saisi, un des plus précieux « bibelots » de son étagère. Ampère est volontiers étourdi, témoin ce jour où il mit le feu à la chambre de l'honnête M. Mohl. Chez madame Récamier, la maladresse de Jean-Jacques voulait dire : Je ne m'appartiens plus ! et, de fait, à partir de cette soirée il a, comme on dit, « un coup de marteau ». Il a un amour de tête. Les récits de madame Cheuvreux, les cent dix lettres qu'Ampère écrit à l'idole, tout cela, c'est l'histoire

détaillée, journalière de cet amour, caractérisé par un langage, des allures, des ardeurs vraiment folles, non sans un affaissement moral trop manifeste, un éparpillement singulier des plus rares facultés, une locomotion nerveuse et fiévreuse qui le fait courir d'un pôle à l'autre, son papier à lettre à la main. « Ce soir (1824), je vous écris dans un café de Padoue. Cette lettre va me suivre á Venise... J'ai été obligé de laisser mes billets dans les auberges avec force recommandations, de l'argent pour les affranchir, de magnifiques largesses. Ne manquez pas à votre promesse, je vous en supplie; un courrier sans lettres de vous me désolerait, *me mettrait dans un état violent;* ce serait comme les jours où je ne vous avais pas vue ». — Un mois plus tard, revenu à Paris, « ma mélancolie habituelle s'est changée *en un accès de rage*, écrit-il ; que voulez-vous que je devienne avec les facultés que je sens en moi, ce besoin d'activité, cette puissance d'agir, et ce je ne sais quoi au fond de l'âme *qui éteint tout, qui me tue sourdement?* Oh! je sais bien ce que c'est : c'est une vie mal prise, *une jeunesse manquée!* Oh! si j'avais vu en vous seulement une amie, si mon cœur ne s'était pas usé en rêveries douloureuses, il ne serait pas languissant et brisé comme il l'est maintenant!... Ayez donc pitié d'un malade à qui vous avez fait tant de mal et qui n'a que vous... Oui, de la pitié! de la pitié!... »

Tel est l'amour dans la correspondance d'Ampère et dans sa vie. Il a beau changer de place, son mal le suit, partout le même, quoi qu'en dise madame Cheuvreux, le même jusqu'à la fin. J'en pourrais suivre les phases pas à pas si j'avais la place et le temps. Je pourrais tout au moins marquer quelques-unes des notes tour à tour triomphantes ou désespérées, suppliantes ou blessantes qui composent cette élégie trentenaire. A quoi bon? Bien

des lecteurs ne verraient là qu'un amour semblable à tous les autres. Celui de Jean-Jacques est à part. Il tient non seulement à sa nature propre, qui a mis en lui la sensibilité dans l'imagination plus que dans le cœur; il tient aussi à une réunion de circonstances sur lesquelles il faut pourtant bien une fois s'expliquer.

Oui, certainement, comme on nous le dit si bien, Jean-Jacques Ampère a été atteint du premier coup par le charme incomparable d'une beauté sans rivale; mais c'est à la tête que le coup a porté, c'est le cerveau qui a été frappé de je ne sais quel entêtement d'amour idéal, en face d'une coquetterie à la fois provocante et négative. Tout le monde a eu à subir, plus ou moins, dans sa vie un de ces défis de la froideur agaçante et ne s'y est pas obstiné comme Ampère. Pour lui, l'amour qu'il attend de Juliette, c'est comme une gageure à gagner contre l'impossible. Il l'avoue lui-même quelque part, un jour qu'il prenait congé d'elle avant d'entreprendre un de ces voyages qui n'étaient que les intermèdes trompeurs de sa passion. « ... Plusieurs causes, lui écrit-il (1827), à la tête desquelles il faut que vous preniez le parti de compter ma relation avec vous depuis six ans, ont développé en moi une *irritabilité maladive* dont j'ai souffert horriblement ; il fallait, pour changer tout cela, un temps de solitude et de travail. J'espère revenir digne du nom de votre ami, délivré de ces susceptibilités puériles, de ces agitations *de nerfs et de cerveau*, de ces humeurs extravagantes que vous avez eu la bonté de me pardonner tant de fois. Il ne faut pas trop chanter victoire. Peut-être aurez-vous à pardonner encore. Ce serait une drôle de chose que le bon sens me vînt de l'Allemagne... »

Ampère revient d'Allemagne comme il reviendra de partout désormais, le trait attaché au flanc; et cette fois, en route pour Paris : « Je presse mon retour, dit-il,

avec une impatience qui ressemble à de la fièvre... Ma main tremble d'aise en vous écrivant... Dans le premier moment de bouleversement (à la nouvelle de la mort de Clémentine Cuvier), ma pensée a été de vous écrire avant tout autre. C'est dans ces instants de crise que l'on sent *où l'âme tient...* »

Il a raison : Le cœur est froid peut-être, les sens ne parlent guère ; mais l'âme tient, c'est-à-dire l'imagination enfiévrée et la tête à jamais possédée d'un désir inconscient, indéfini et inassouvi. Voilà ce qui tient au plus épais des lobes du cerveau surexcité. Je demande pardon à mes calmes lecteurs de ces subtilités sous forme d'analyse. Je n'en ai guère le goût ni l'habitude. Le sujet me les amène. Ampère, qui a été, comme tous les amis de sa jeunesse, un *Oberman* ennuyé, quand cette maladie de notre siècle commençant était à la mode (« l'homme, écrit-il quelque part, est ici-bas pour s'ennuyer et souffrir »), Ampère a transporté dans la région de l'amour ces intempérances à la fois exaltées et découragées ; il est aujourd'hui un rêveur enfiévré et nerveux, un serviteur impatient du prestige qui l'attache à une idole, un songeur plaintif d'amour platonique, un poursuivant d'ineffables délices dont l'impossible réalisation aurait, s'il l'avait voulu, très facilement tué le rêve.

Ampère ne l'a pas voulu ; soyons juste, il ne le pouvait pas. La tête était prise. Il était enchaîné à sa terrible gageure. Jeune, il avait entrepris la conquête d'une femme qui aurait pu être sa mère. Il n'avait de rivaux que de vieux courtisans de cette beauté autrefois souveraine, radieuse encore à son couchant, et dont on aimait à suivre du regard le déclin gracieux, que personne n'adorait plus. Madame Cheuvreux nous trouve bien naïf de ne pas croire à cet amour de vingt-cinq ans pour cette « cinquantaine » encore illuminée de tant d'éclat. Elle se

trompe, nous y croyons ; mais il est trop clair que ce n'est pas là un amour comme un autre. Une telle passion nous semble même si singulière que nous n'aurions osé la définir si Ampère ne nous faisait lui-même, dans une de ses lettres, la confidence de sa torture : « ... Est-il si étrange, écrit-il (novembre 1825), que cinq années d'une intimité parfaite, d'une familiarité qui tour à tour trompe, attriste, séduit, désespère, m'ait mis insensiblement dans un état d'agitation, d'irritabilité continuelle? N'avez-vous jamais entendu parler de certains supplices (il s'agit des pendus) où une sensation douce, irritante, prolongée, finit par faire expirer le patient dans des convulsions? — Eh bien! c'est là mon histoire... »

Etrange histoire, et qui ne semblait pas faite pour être racontée à une femme... N'importe ; madame Cheuvreux nous dit : J'aurais bien voulu vous voir à la place du jeune ami de madame Récamier. Vous auriez subi le charme comme les autres. — Les autres? Qui étaient-ils donc à cette époque, un peu avant ou un peu après? C'était, en France, Sainte-Beuve, Barante, Briffaut, Léonce de Lavergne, Louis de Loménie, le baron Pasquier, le duc de Noailles, et quelques-uns des habitués du fameux dîner chez Bombarda. En Italie, les familiers du salon de madame Récamier, *via del Babuino*, c'étaient Dugas-Montbel, Givré, l'abbé Canova, Guérin, Léopold Robert, Schnetz, Delécluze. Dans ces deux groupes, qui donc, parmi les jeunes, Ampère excepté, est tombé amoureux de l'idole? Plus tard Mérimée, d'autres encore, se donnent rendez-vous impunément à l'Abbaye. Aucun n'est atteint, en dépit du vers emprunté par un des blessés d'autrefois à la fable des *Animaux malades de la peste*, et si souvent répété :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Parmi les nouveaux venus, aucun n'est atteint... Ah! Mérimée a dû dire plus d'une fois : « Cela est bon pour Ampère... Moi, pas si bête! »

Ce qui prouve que le jeune amoureux qui subissait, de la part de madame Récamier, cette séduction surannée « lui plaisait sans la troubler », comme le dit madame Cheuvreux, et qu'elle entretenait volontiers un martyre qu'elle ne partageait pas; — ce qui le prouve, c'est le livre infiniment curieux que madame Lenormant, sa fille adoptive, publiait en 1872, curieux surtout si on le rapproche de la correspondance que nous étudions aujourd'hui. Ces deux publications sont inséparables. Il n'est guère possible de comprendre l'une sans l'autre. Nous savons de reste, après les citations qui précèdent, de quel style et dans quelle angoisse J.-J. Ampère écrit d'ordinaire à Juliette. Si on n'a pas lu les détails donnés par madame Lenormant, on ne sait pas comment l'idole réputée insensible répondait à l'adorateur passionné, et si elle lui ôtait ou entretenait en lui le courage d'un culte impuissant. On le sait maintenant. Le ton ne varie guère dans les réponses de madame Récamier au jeune amoureux. C'est celui d'une amabilité perpétuelle, d'une douceur charmante, d'une réserve pudique, mais nullement désespérante, ni sermonneuse, ni bonne conseillère, comme on aurait pu l'attendre d'une telle sagesse assiégée par une telle folie.

« (Naples, 1824.) ..... Je reçois, écrit Juliette, votre seconde lettre de Terracine. Elle me *touche jusqu'au fond du cœur*. Je pense à vous, je vous suis sur cette route que vous faites seul. Je vous vois comme le pauvre pigeon voyageur...

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte *et le reste?* »

Or, cette seconde lettre de Terracine était brûlante d'amour : « ... Vous rappelez-vous, lui écrivait Ampère, que vous étiez couchée sur votre lit, en me montrant la mer, que je vous donnai la main pour vous lever, que je vous regardai, que vous avez souri?... Que tout cela était doux!... » — Et à Venise, où il arrive quelques jours plus tard, désespéré, sans aucune nouvelle de son amie : « Point de lettres, écrit-il, je suis au désespoir!... Ne m'abandonnez pas! Mon Dieu! que j'étais loin de m'attendre à cela! Ma lettre vous aurait-elle déplu? ne m'aimez-vous plus? êtes-vous malade?... Présent bizarre, qui me fait l'effet *d'un rêve douloureux!* La fièvre m'a pris... Je vais me coucher. » Et le lendemain : « Enfin le courrier est arrivé... Voici un mot de vous, je suis ravi, transporté... Chaque mot de votre lettre est délicieux à lire! Comme j'ai déchiré l'enveloppe! comme j'ai été ému! Comme je vous aime!... »

Madame Récamier avait là une belle occasion de lui donner une douce leçon, bien maternelle : « Ne m'aimez pas tant, lui aurait-elle dit ; soyez plus calme. Êtes-vous mon amant? Et en bonne conscience puis-je être votre maîtresse?... Songez à vos études, à votre carrière, à vos plaisirs même, enfant! puisque vous êtes à Venise ; voyagez, ne divaguez pas!... » Au lieu de cette réponse que nous imaginons bien gratuitement, voici ce qu'écrit de Rome la trop indulgente amie : « Vous m'avez écrit de Venise *la lettre la plus touchante*, la plus aimable, la plus spirituelle qu'il soit possible de recevoir... Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé les vers que vous avez faits à Venise? *Ils sont à moi;* je veux les joindre à ceux que vous m'avez laissés ; je vous les reporterai avec vos lettres, et nous relirons tout dans la petite cellule... » Françoise de Rimini n'eût pas écrit d'un autre style à Paolo Malatesta.

Je n'irai pas plus loin dans ces rapprochements trop

faciles ; non que les réponses de madame Récamier au jeune Ampère ne soient parfois d'un accent plus mâle et d'un ton plus sérieux. Cette femme, quand elle n'était pas une grande coquette, avait la fermeté d'un homme, le courage d'un héros. Elle a su braver la puissance et sourire à la persécution : libérale avec la fille de Necker, noblement dédaigneuse devant les insolences de Fouché. Elle a été douce à l'adversité, sans orgueil, comme le Dellius d'Horace, dans la bonne fortune... *Non secus in bonis !* Dans ses lettres au jeune Ampère, elle a des mots et des réflexions qui sont d'un philosophe : « Je n'ai vu, écrit-elle quelque part, dans l'abaissement passager et théâtral de ces grandes dames (il s'agissait d'un lavement de pieds par des princesses romaines), qu'une manière nouvelle de se donner le sentiment de leur grandeur, un orgueil de plus, dont elles ne se rendent pas compte... Je n'ai pu me prêter à cette illusion. » Ailleurs, elle écrit encore à son ami (1829) : « Le duc de Laval est parti pour Londres, chargé d'instructions favorables aux Grecs ; mais, quoiqu'il soit généreux, ses habitudes aristocratiques le rendent, je le crains, *facile à contenter sur les intérêts des peuples.* » — « Je fais en ce moment, ajoute-t-elle, des recherches historiques pour monsieur de Chateaubriand ; ce qui me donne quelque goût de l'histoire. J'ai lu Thiers et Mignet ; *je lis Tacite...* » — « Je me sens, écrit-elle encore (1830), une tendre reconnaissance pour tous les soins que vous donnez à votre excellent père... » Est-il possible de mieux exprimer un sentiment plus délicat? — « Nous touchons au moment de votre cours (au Collège de France) : *cela fait battre le cœur.* Non, assurément, je n'y voudrais pas être. Je serais trop *troublée...* Voici les beaux jours qui s'approchent. Les lilas et les roses auront fleuri avant votre retour. *C'est bien triste...* »

Le lecteur aura facilement remarqué dans ces citations le mélange des réflexions viriles et des agaceries sentimentales. Juliette ne renonce jamais à son rôle de reine adorée, même si elle parle en citoyenne. Ah! je n'ai pas de parti pris contre elle, on le voit assez ; mais il me faut bien absoudre et résumer tout ce commentaire par une peinture un peu vraie de celle qui l'a inspiré. La correspondance de J.-J. Ampère est (qu'on me passe la comparaison) comme un de ces appareils photographiques d'où les plus nobles et les plus ravissantes figures sortent un peu amoindries et attristées par la ressemblance même ; mais ce n'est pas la faute du photographe.

Madame Récamier était depuis longtemps jugée. Elle a été un moment incompréhensible, dans ce nuage d'encens et sous ces flots de mousseline où s'enveloppait sa beauté sans se déguiser, et son âme sans se laisser voir. Mais cela, c'était la légende, c'était le temps du Directoire, de l'exil à Châlons, du séjour à Coppet, quand sa jeunesse prêtait encore à l'illusion et voilait la coquetterie instinctive sous la grâce toute neuve. Madame Récamier n'a été authentiquement coquette qu'en vieillissant.

Après la légende, l'histoire. Les *Souvenirs* de madame Récamier, puis sa *Correspondance intime*, publiés en trois volumes par madame Lenormant avec un soin filial; — avant et plus tard, les travaux des plus éminents critiques, la Notice, entre autres, écrite par monsieur Guizot, qui a bien voulu se faire, pour une heure, peintre de pastel au service de cette renommée frivole, — toutes ces publications, qui avaient madame Récamier pour objet, l'ont mise, comme je l'ai dit, dans l'histoire. La *Correspondance* des deux Ampère vient d'achever l'œuvre. Elle est aujourd'hui complète, et aucune illusion n'est plus permise. Oui, sans doute, La Rochefoucauld aurait dit : « Madame Récamier est une coquette

très habile. » Il faut dire plus peut-être : elle est *la coquette*. Elle est un type : insatiable d'hommages et incapable d'amour, ne se donnant à personne avec un air de se réserver pour tous, reine dans sa cellule au milieu d'une cour où les rangs se pressent, où les coudes se touchent, et où quelques dévots attitrés de sa grâce immuable donnent le ton aux néophytes ; — langue dorée, physionomie engageante, douce et bonne nature, égoïste au fond et ne comprenant l'humanité que comme une invention de Dieu faite au profit de son prestige, pour payer un tribut éternel et faire un assidu cortège à sa beauté.

Il faut donc la prendre comme elle est, la grande charmeuse, sans la déprécier, sans la surfaire. Elle a été la plus grande coquette du XIXe siècle, qui commençait pour elle quand elle avait déjà vingt-trois ans, — qui était déjà à moitié écoulé quand elle mourut en 1849. Pendant cette longue période et jusqu'au terme de sa vie, elle a joué sans interruption son rôle de Célimène infatigable, commencé sous la direction bien étrange de madame Bernard sa mère, dès l'âge de quatorze ans ; elle l'a joué, devenue femme, en grande comédienne, avec beaucoup d'art, d'habileté et de succès, puisqu'elle a gardé jusqu'à la fin tous ses adorateurs, et même Alceste. Alceste, dans la comédie de madame Récamier, c'est Ampère. Il l'a souvent menacée

De fuir dans un désert l'approche des humains.

En réalité, et même de loin, car il portait partout, comme l'amant d'Hermione, « sa chaîne et ses ennuis », — en réalité il a toujours sacrifié à l'idole. La Bruyère disait : « Une femme galante veut qu'on l'aime ; il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle... Ce qui domine dans l'une, c'est la passion et le

plaisir ; dans l'autre, c'est la vanité et la légèreté. La galanterie est un faible du cœur ou peut-être un vice de la complexion ; la coquetterie est un *dérèglement de l'esprit*. » Sur ce dernier point, j'oserais contredire le grand moraliste. Madame Récamier, pour en revenir à elle, avait l'esprit parfaitement réglé. Elle l'entretenait dans une merveilleuse discipline, et elle y rangeait vis-à-vis d'elle tous ses amis. Il y a bien de temps à autre, dans la correspondance d'Ampère, des indiscrétions qui pourraient prêter à rire aux dépens de cette sagesse si bien gouvernée : « Me comprenez-vous, Madame ? lui écrit son jeune ami. Sentez-vous pourquoi je suis mécontent et satisfait, inquiet et heureux. Tout est pour moi dans le double sentiment *de ce qui m'est donné et de ce qui m'est refusé*... » Et quelques jours après, au souvenir d'une soirée où son âme s'était épanchée dans l'exaltation de son amour : « Mon Dieu, écrivait-il, il pourra donc y avoir encore pour moi de pareils moments ! Bientôt je serai près de vous ! *Vos mains seront dans les miennes ;* je verrai votre sourire, votre regard, j'entendrai votre voix... Ah ! cette idée me ranime. » Plus animé et aussi plus malheureux que jamais, un mois plus tard, car elle est partie : « C'est maintenant que vous êtes loin, lui écrit-il, maintenant que je n'ai plus l'espoir d'*appuyer sur vos genoux ma tête découragée*, et de tout oublier dans un regard de vous, c'est maintenant que cette idée m'accable !... »

N'abusons pas de ces confidences. « Une tête découragée sur des genoux » indulgents, le crime, en vérité, n'est pas grand, et on sait qu'avec madame Récamier les choses ne vont jamais loin.

Au fait, ni scandale dans sa vie ni équivoque dans sa conduite. Elle a aimé dans Chateaubriand le génie et la gloire, dans Ballanche, celui dont Michaud disait : « C'est

le premier des écrivains qu'on ne lit pas » ; — dans Ballanche, elle a aimé le dévouement à tout faire; dans Matthieu de Montmorency, la vertu monotone ; dans Jean-Jacques Ampère, le divertissant désespoir d'un littérateur entêté d'amour. Elle n'a cédé à personne. Son cœur était froid, quoi de plus certain? Pourquoi demander à je ne sais quelle chronique le secret de cette froideur? Un physiologiste vous le dirait peut-être. Un critique ne le peut pas. Lamartine l'a essayé : « Il y avait, dit-il, *un mystère* dans sa beauté ; ce mystère la condamnait à l'éternelle pureté du marbre. » Comprenez-vous?

Au fait, madame Récamier avait été mariée très jeune, et c'est bien la faute de son mari si elle ne l'a pas été davantage... Les historiens de sa vie intime le disent assez clairement. « Malgré l'éclat de sa brillante existence, elle aurait payé cher, dit finement madame Cheuvreux, les *bonheurs légitimes* qui lui ont manqué... » Madame Lenormand nous fait comprendre, avec moins de ménagement, ce que le mariage n'avait pu donner à sa mère adoptive : « Les affections qui sont la véritable félicité et la vraie dignité de la femme lui manquaient. Elle n'était *ni épouse ni mère ;* son cœur désert, avide de tendresse, cherchait un aliment à ce besoin d'aimer dans les hommages d'une admiration passionnée dont le langage plaisait à ses oreilles... » Tout cela est très bien dit ; et Sainte-Beuve était dans son droit quand il décernait à l'idole de l'Abbaye-aux-Bois cette couronne virginale si bien préparée par les mains de sa fille : « Laissons, dit-il, sous sa couronne pure une figure unique, *la plus savante des vierges* dans l'art de dompter et d'apprivoiser les cœurs... »

Disons plus : si madame Récamier avait été aussi impuissante pour la maternité que la chronique l'a rapporté, aurait-elle jamais songé au divorce en vue d'un nouveau

mariage? On sait pourtant que l'idée lui en vint une fois, très sérieusement, vers 1806, pendant le séjour du prince Auguste de Prusse chez madame de Staël, à Coppet. Elle n'avait pas trente ans. Le prince était passionnément amoureux. Comment aurait-elle songé à une telle alliance si elle se fût défiée d'elle-même? Elle écrivit à son vieux mari, qui, sans s'opposer au divorce, ne le conseillait pas. Ce fut le tour de l'aimable femme de se refuser au mariage, quand ce fou d'Ampère en conçut, sur un mot qu'elle lui dit, la chimérique espérance, et plus tard encore, en 1847, quand Chateaubriand, devenu veuf et non moins vieux qu'elle, commit l'enfantillage de lui offrir sa main.

Madame Récamier ne pouvait ni se prêter au ridicule d'épouser un apprenti professeur en 1825, ni se résigner à l'héroïsme d'écrire son âge sur un acte de mariage en 1847. Mais le jeune et le vieux, elle n'a jamais voulu rompre ni relâcher les liens qui les ont tenus liés à son char jusqu'à la fin de sa vie. C'est là le trait vraiment distinctif de cette célèbre physionomie. Elle a voulu être adorée et admirée partout et toujours, sans trop de choix même, malgré son goût naturel pour ce qui était distingué. « Du jour où j'ai vu que les petits Savoyards dans la rue ne se retournaient plus pour me regarder, j'ai compris, disait-elle, que tout était fini... » Elle disait cela et ne le croyait pas. « Une coquette ne se croit jamais vieille et ne se rend jamais sur la passion de plaire et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté [1]... » C'est bien pour elle qu'un jardinier, un manœuvre sont des hommes, non pas seulement devant Dieu au sens de l'égalité chrétienne, mais comme sujets de son prestige. Tout homme, on l'eût dit, devait hommage à la reine de l'Abbaye. Ne pas

1. *Caractères*, chapitre III.

être ému en la voyant, ne pas perdre la tête en lui parlant, ne pas divaguer comme Jean-Jacques Ampère en lui écrivant, c'était presque manquer de politesse à son égard. Ne pas tomber amoureux d'elle à la première rencontre, c'est comme si on fût entré dans son salon le chapeau sur la tête ou un sac de nuit à la main. L'uniforme de l'Abbaye, pour les hommes, c'était l'adoration ; on n'y restait qu'à ce prix. Qui ne ressentait ni le trouble de sa présence ni cette fièvre de l'admiration continue, devait en jouer le rôle, bien ou mal. J.-J. Ampère avait, dans la gaucherie d'un premier émoi, brisé un bijou favori. C'était bien commencer.

Quel est donc le naïf qui demandait un jour à la charmante vieille, vers 1840, de quelle couleur avaient été ses cheveux? et qui ajoutait : « Vous qui avez connu nos pères... » Il ne reçut pas de réponse ; le lendemain, madame Récamier dit à une de ses amies : « Comprenez-vous M. ***, qui m'a demandé hier des nouvelles de ses aïeux? »

Madame Récamier est là tout entière.

Et maintenant, que ma critique lui soit légère, et que mon arrêt ne me charge pas trop auprès de ceux qui l'ont connue mieux que moi et qui l'ont aimée! Car je ne l'ai jugée que d'après eux, sur leurs confidences, sur la foi de leurs lettres. Je n'ai rien inventé, rien supposé. Je n'ai abusé ni du nombre des témoignages que j'avais entre les mains, ni de la valeur des témoins. Je ne me flatte pas d'avoir substitué à l'aimable figure que tout le monde connaissait un portrait moins sympathique et moins séduisant. Je ne l'ai pas voulu. Je n'y aurais pas réussi. Madame Récamier gardera sa place respectée et sa physionomie sans rivale, sous ces voiles pudiques que le mariage lui-même n'a pas soulevés, et qui l'ont protégée contre les amoureux, les orgueilleux et les fous.

J.-J. Ampère s'est brisé contre ce rempart inexpugnable et charmant. C'est de son amour seul que j'avais à rendre compte au public ; je n'ai pas songé à autre chose. Sa vie, ses travaux durables, sa noble nature, son honorable carrière eussent mérité plus de justice, si j'avais eu à le juger tout entier. Je n'ai regardé qu'à sa correspondance.

Madame Récamier morte, J.-J. Ampère, quoique déjà vieux, remplit encore de sa destinée particulière un bon tiers de cet agréable ouvrage, si hautement recommandé par le nom de madame Cheuvreux. Je ne dirai rien pourtant de la grande passion qui s'est presque aussitôt substituée, dans le cœur d'Ampère, à celle qui avait rempli trente années de sa vie. Jeune, il avait eu un amour de tête ; vieux, il a laissé, le dirai-je ? prendre son cœur comme un enfant. L'histoire est touchante, de cette passion si pure, si peu encouragée, si détachée de tout retour personnel et de toute espérance inavouable... Laissons-la, sans la livrer aux lecteurs d'un journal, sous le linceul de mort qui la couvre. Ce livre qui nous a charmés jusque-là, — ici nous arrête dans un sentiment confus de sympathie, de surprise, d'émotion et de douleur.

15 juin 4 juillet 1875.

IV

LA JEUNESSE DE DANIEL STERN.

Il est des revenants qui reviennent sur terre avec toute sorte de mauvais sentiments et de désagréables manières, qui vous tirent par les pieds pendant votre sommeil ou qui, réveillés, vous accablent d'injures posthumes. Cela m'est arrivé avec un de mes bons confrères de l'Académie, ressuscité un jour sans son aveu par une *inconnue*, non sans un certain scandale qui n'a profité ni à l'obscurité de l'anonyme, ni au renom du grand romancier. Sainte-Beuve est aussi parmi les nombreux posthumes qui auraient dû se reposer sur leur célébrité indiscutable, et auxquels les rognures de leurs portefeuilles, fouillés après leur mort, n'ont pas ajouté le plus mince rayon de gloire rétrospective. Ces livres, échappés aux mains décharnées de la mort, n'en sont pas moins recherchés On les publie toujours avec succès, et pour cause. Ils mettent des âmes à nu. Ils révèlent ce que l'auteur vivant, homme ou femme, n'eût voulu montrer à aucun prix.

Ils étalent des faiblesses qui se cachaient. Ils donnent de l'écho à des rancunes qui grondaient sourdement. Ils font l'effet de ces téléphones dont notre ami M. de Parville nous parlait récemment dans un de ses feuilletons scientifiques. Ils tirent du tombeau les paroles des morts, et jusqu'au son de leur voix, jusqu'à leur accent. La vie avait autrefois ses mystères ; elle n'en aura plus. La mort elle-même avait sa pudeur sous le triste linceul qui est sa seule parure. Nous avons supprimé tout cela. Les morts semblent revenir au monde pour recommencer le grand combat, — violents, agressifs et impunis, — sans répondre des coups qu'ils portent, et ne pouvant plus, comme Achille, recevoir de blessure, même au talon.

Aussi quelle surprise, et quelle joie! Une grande dame, qui avait fait beaucoup parler d'elle, une beauté superbe qui était un rare esprit, une femme séduisante et savante, sans trop de respect, je ne dis pas d'elle-même, mais du monde et de ses préjugés ; une intelligence largement ouverte, un cœur facile ; — patricienne de race et démocrate d'opinion, une Spartiate de Lycurgue, riche et sensible, charmante et pensante ; — aimant les arts, éprise des artistes ; — écrivant des livres de morale, des romans réformistes et des pamphlets révolutionnaires ; — allant dans la philosophie jusqu'à Pierre Leroux, et dans la politique jusqu'à « l'émancipation » des femmes ; — restée, malgré tout, à cette hauteur où, en dehors de la société aristocratique, des hommes de grand sens, de vrai talent et de noble caractère se sentaient entrainés vers elle comme par un irrésistible attrait ; — eh bien ! cette grande dame, elle vient à son tour se ranger parmi les posthumes ; et elle ne rapporte du séjour des morts, *alta ostia Ditis*, que d'aimables sentiments et de gracieuses paroles [1]. Elle « revient », elle aussi, mais sans faire la

grimace à personne. On dirait qu'elle n'a souci, dans cette exhumation volontaire, que d'en sauver l'horreur. Sa tombe s'est ouverte, et il n'en sort qu'un délicieux enfant, tout à l'heure une ravissante vierge; bientôt, quand viendra le tour du mari, une fière beauté dans le radieux et incomparable éclat de ses vingt ans. N'en doutez pas, vous qui ne l'auriez jamais vue; car c'est elle qui le dit. Elle était belle à ravir. Les morts ne mentent pas toujours quand ils parlent d'eux-mêmes : ils ne se donnent guère cette peine ou cette joie qu'en parlant des autres. Sur l'incontestable beauté de Daniel Stern, je n'ai pas besoin d'invoquer le témoignage de ceux qui l'ont connue. C'est le sien, malgré tout, qui m'inspire le plus de confiance. On ne parle pas ainsi de soi-même sans être profondément convaincu.

Nec sum adeo informis, nuper me in littore vidi,
Cùm placidum ventis staret mare.....

Ainsi parlait le berger Corydon. La charmante femme qui a illustré le nom de Daniel Stern n'a pas besoin de cette rhétorique païenne pour affirmer sa beauté; les détails qu'elle nous en donne nous ramènent à cette époque de grande sincérité féminine où les dames de la cour, les princesses elles-mêmes traçaient leurs portraits avec une complaisance toujours relevée par une piquante franchise. Qui ne se souvient de l'exacte peinture que la grande Mademoiselle a faite de sa personne physique bien avant l'invention de la photographie?... Relisez-la; rien n'y manque. Daniel Stern n'est pas moins sincère :

1. *Mes Souvenirs* (1806-1833) par Daniel Stern (madame d'Agoult). — Chez Calmann Lévy.

« Dans ces rencontres de frères et de cousins germains (qui venaient visiter les pensionnaires du Sacré-Cœur), mon amie Fanny et moi, écrit-elle, nous étions fort remarquées. A notre entrée au parloir, on faisait silence. Plus grandes que la plupart (du même âge), plus formées, plus *usagées*; que nos compagnes, d'une beauté que ne parvenaient pas à dissimuler entièrement les laideurs de l'uniforme, nous attirions les regards; charmés de mon air doux, les parents commençaient à s'informer de ma fortune. Les élèves et même les religieuses me répétaient en récréation les propos flatteurs tenus sur mon compte pendant le parloir... »

Quant à cette vilaine robe, qui luttait vainement contre l'indiscrète croissance d'une gracieuse jeunesse, Daniel Stern s'en explique nettement dans une fort jolie Note qui complète l'agrément pittoresque de son récit : « Les religieuses nous faisaient faire, à Fanny et à moi, des pèlerines plus longues qu'à nos compagnes. Madame de Marbeuf, à qui Fanny s'en plaignait un jour, lui répondit que pour les enfants *qui n'avaient encore rien là*, il n'y avait pas d'indécence, tandis que pour nous!... Ce *rien là*, cette notion d'indécence attachée au développement et à la beauté des formes m'ont paru plus tard, en y songeant, la plus triste des indécences!... »

Au fait, madame de Marbeuf avait peut-être raison contre sa jeune et florissante pensionnaire. Le mot de Tartuffe :

«... Cachez ce sein que je ne saurais voir!

ce mot si ridicule dans un salon, n'est que de stricte discipline dans un couvent. Aussi bien, Daniel Stern n'en reste pas, dans la juste estimation de sa beauté physique, à ce souvenir révolté que lui a laissé la règle du Sacré-Cœur. Elle complète ailleurs son portrait dans des termes

où l'idolâtrie de sa ressemblance s'étale avec une naïveté moins rétive, et nous cause une de ces sensations auxquelles le plus austère lecteur ne saurait rester indifférent :

«... Les cinq années qui s'écoulèrent entre le jour où je sortis du couvent et le jour de mon mariage (1821-1827) furent, sous les dehors les plus riants de plaisir et de liberté, pleins d'ennui et de mélancolie... A considérer ce qu'il y avait en moi et autour de moi de préparation à la vie heureuse, je devais paraître à tous les yeux la personne la plus enviable du monde. J'étais en toute première fleur de jeunesse et de beauté. J'avais seize ans. Grande, svelte, élancée, avec une noblesse naturelle dans tous mes mouvements, un teint d'un éclat de neige, de grands yeux bleus, limpides, une blonde chevelure, qui ruisselait à longs flots, un regard, un sourire rêveurs, — je semblais une princesse des légendes du Rhin ou des ballades de Schiller. Ce qu'il y avait en moi de Français, la précision dans les lignes du front, des sourcils, du nez, de la bouche, la démarche fière et légère, la facilité du rire et le pli moqueur aux lèvres, ne s'accentua que plus tard. En cette éclosion de mon printemps, en ce crépuscule du matin, tout restait vague encore et comme indéterminé. Apparition, illusion, fantôme aérien, j'appartenais aux songes plus qu'à la réalité...

» Ce qui dominait dans l'impression qu'on paraissait recevoir de moi à première vue, ajoute-t-elle, se traduisait invariablement par des exclamations où s'exprimait la *sensation de lumière...* »

C'était bien l'avis de Rossini, esprit positif autant qu'incomparable génie. Il n'eût pas trop compris, lui, ce rôle de sylphide des bords du Rhin que Daniel Stern semble s'attribuer dans quelques-unes des lignes qui précèdent. Un jour qu'il assistait à un bal où se trouvait la belle Française avec la non moins belle mais un peu noire comtesse Somaïloff : « Voyez, dit-il, messieurs les Italiens (c'était à Milan), la différence qu'il y a entre le

cuir de Russie et le satin français... » C'est Daniel Stern, qui cite, sans aucun désagrément, cette anecdote.

N'insistons pas. Rien ne manque plus pour nous au « signalement » complet de l'auteur des *Souvenirs;* en prenant la peine de caractériser ainsi, aux différentes époques de sa vie, depuis son enfance jusqu'à son âge mûr, les diverses transformations de sa beauté, — il nous donne aussi le portrait de sa personne qui devrait servir à la plus importante période de son existence, celle dont il s'est refusé à nous raconter l'histoire...

J'ai dit que Daniel Stern n'était sortie de son tombeau que pour nous montrer une jeune fille pudique et souriante, d'agréable humeur, au doux langage, nous raconter ses vingt premières années, sauver cette apparition posthume par le charme de son récit, la fraîcheur de ses impressions renouvelées, la délicatesse des nuances, et, sauf sur un point où elle ne transige pas, c'est-à-dire sa beauté, par la finesse discrète des sous-entendus. Un juge excellent qui l'a connue, qui l'a, je crois, fort admirée, lui reproche, à propos de ce volume, de s'en être tenue à ces simples et inoffensives réminiscences, non sans cacher son regret de n'avoir pu pénétrer plus avant, conduit par elle, dans le mystère de sa vie intime au moment de « ces brisements de cœurs » dont il paraît, à l'entendre, que sa destinée fut remplie[1]. Le grand critique a raison de regretter cette confession, et Daniel Stern n'a peut-être pas tort d'en avoir gardé pour elle le secret. Le silence de la séduisante jeune fille, devenue femme, nous prive de confidences dont l'indiscrétion n'eût peut-être pas été le moindre charme; mais comment faire? Une fois mariée, la belle patricienne s'arrête. La fière

1. *Revue de France* du 15 décembre 1877 (*Daniel Stern, Madame d'Agoult,* par M. Désiré Nisard, de l'Académie française).

descendante des Flavigny semble jeter sa plume avec un mélange de tristesse et de dédain. Il y a comme un mécompte au fond de son cœur, comme une épouvante devant ses yeux. On dirait qu'avant de poursuivre l'histoire de sa vie si agréablement commencée, — qu'après avoir parcouru d'un pied si léger tant de vertes campagnes de son enfance, tant de lieux bénis, tant de chères solitudes, — marchant sur les nuées comme la duchesse de Bourgogne, dans Saint-Simon, — ou, comme la Camille de l'*Enéide*, courant sur les blés mûrs sans en faire plier la tige, — qu'après cette course charmante et rapide à travers ses premières années, elle est arrivée tout à coup, sans y avoir songé, au bord d'une falaise dressée à pic au-dessus d'une mer orageuse, et qu'elle s'est arrêtée là, le cœur éperdu, le souvenir navré, tremblant de faire un pas de plus vers cet abîme où semble lui apparaître sa destinée...

Oui, elle s'arrête, pour nous du moins, lecteurs curieux, critiques indiscrets, moralistes fourvoyés dans cet innocent écrit, et qu'un peu de confession à la Jean-Jacques n'aurait pas trop scandalisés ; — d'autant que Daniel Stern a souvent, dans ses autres écrits, l'inspiration de ce grand maître, parfois son style, et bien plus celui-là (j'en demande pardon à mon aimable confrère) que celui de Chateaubriand. N'importe ! Daniel Stern ne dira rien. Une fois entrée dans le mariage, la porte s'est refermée sur elle, plus inviolable, ce semble, que celle de son caveau sépulcral ; et ce n'est pas seulement notre impuissance qui nous arrête devant cette discrétion d'une femme, c'est notre respect.

« Premier sourire du sort, grâce de mon infortune, orgueil de mes peines secrètes, — écrit-elle un jour à celle qui n'est désignée que par ces deux noms : Claire-Christine ; — pardon, récompense et promesse du sévère destin ; enfant de mon cœur, vie de ma vie, que ne puis-je te chanter sur un mode immortel?

» Pourquoi les dieux n'ont-ils pas donné à ma voix l'accent des poètes?...

» Je chanterais une jeune fille, une enfant; sa sérieuse innocence; son front qu'éclaire la pensée; son œil limpide et bleu; sa lèvre où le mensonge ne passa jamais....

» Je dirais le tressaillement maternel lorsque l'enfant, née dans les larmes, grandie dans l'absence, apparut soudain à mes yeux dans sa grâce virginale.

» Ainsi, après les ténèbres agitées d'une longue nuit, aux douces clartés du matin, — le lac surpris et chariné contemple le blanc *lotus*, épanoui sur son sein pendant la tempête... »

Je trouve la page qui précède, jetée comme sans intention dans l'appendice d'un livre où Daniel Stern ne nous raconte pas sa vie après son mariage; mais elle y laisse voir, dans une série de pensées détachées, le fond de ses sentiments sur toutes les questions qui touchent à la morale, à la société, à la condition des femmes, à l'amour, à la religion. Ce livre a pour titre *Esquisses morales*. Il fut publié une première fois en 1849, sans faire grand bruit, dans un pays où la révolution de Février en faisait beaucoup. Une deuxième édition, huit ans après, puis une troisième très rapprochée, eurent plus de succès[1]. Le livre fut apprécié par les connaisseurs, recherché par les curieux. Il a une vraie valeur. Il pourrait suppléer aux lacunes des *Souvenirs*, s'il nous plaisait de chercher ailleurs que dans l'œuvre posthume que nous avons sous la main les éléments de notre étude. Revenons donc au livre de 1877.

L'ouvrage a deux parties fort inégales. La première, qui forme les deux tiers du volume, s'arrête brusquement, comme nous l'avons dit, après le mariage.... Daniel a vingt et un ans. La seconde partie, écrite en 1867, pendant l'extrême maturité de l'auteur, s'en va courant parmi

1. Chez Techener, Paris, 859.

toute sorte d'anecdotes, à travers les salons de plusieurs règnes, avant et après la révolution de Juillet. Le récit est piquant, sans trop d'ensemble ni de suite. Le monde de l'époque y a ses échos plus ou moins fidèles; la personnalité de l'auteur y est à peu près absente. Nous n'en pourrions donc rien tirer pour le dessein que nous avons de pénétrer en plein dans sa vie ultérieure par les confidences de sa première jeunesse. En effet, si, dans ces *Souvenirs* des premières années, la femme ne figure pas encore, son avenir s'y trahit; plus d'une lueur échappée à sa plume juvénile s'étend, encore bien mieux que dans les *Esquisses morales*, sur tout le reste de sa longue vie. Les *Esquisses* font défiler sous nos yeux ses opinions et ses théories ; les *Souvenirs* éclatent en reflets rapides et scintillants sur sa nature propre, sur ses sentiments et ses instincts. Ils éclairent ce qu'elle a cru nous dérober. Ce sont ces lueurs que l'enfance et l'adolescence jettent souvent sur toute une destinée, pour l'expliquer dans ce qu'une première vue n'y aurait pas découvert; ce sont ces clartés d'avant-scène pour ainsi dire que nous nous appliquerons à recueillir dans cette aurore un peu idéale où Daniel aime à encadrer sa tête aux cheveux d'or, son teint de lis et ses doigts de rose. Il sera curieux de relever dans ces récits, d'une apparence parfois enfantine, la sincérité inconsciente qui révèle les inspirations d'une jeunesse plus mûre, plus indépendante et plus hardie, la femme dans la vierge, le fruit dans la fleur, les idées, les rêves, les travers même, et qui sait ? les orages peut-être dans le calme et la sérénité des premières années.

Hélas! nos plus beaux jours s'envolent les premiers [1].

1. *Optima quæque dies miseris mortalibus ævi*
Prima fugit.....

(Virgile).

Il y aura bien là, dans une pareille étude, un peu de parti pris ; et il n'y manquera même pas une certaine perfidie...Mais comment faire ? On n'est pas un critique impunément.

Je me suis imposé la tâche délicate de chercher dans les confidences de la première jeunesse de Daniel Stern ces révélations involontaires et, si l'on peut le dire, ces échappées de pinceau qui pouvaient nous servir à reconstituer son portrait tout entier. Je m'y veux essayer sérieusement, non sans rendre d'abord à l'auteur des *Souvenirs* une justice qui s'étend à l'œuvre entière. L'auteur a voulu, lui, non pas faire un portrait, mais un récit, écrire les Mémoires de son enfance et de sa jeunesse ; et ce récit tout seul, à part les inductions que la critique en peut tirer avec plus ou moins de succès, est une des plus agréables lectures qui se puissent faire ; — simple, élégant, sincère, parfois touchant, toujours amusant, avec une nuance de malice qui a pu se changer en véhémence et en passion chez la femme ; qui, dans la jeune fille, a toujours le ton et l'accent de ce bel âge *qui ne peut pas haïr, qui ne sait pas mentir*. La belle devise !

Nous avons cité précédemment tout ce que le souvenir de l'auteur, déjà avancé dans la vie quand il écrivit ses Mémoires, lui a rappelé du charme physique et des magnificences plastiques de sa personne. C'est là son principal orgueil ; et il est à remarquer que lorsque Daniel Stern parle, en thèse générale, de cet irrésistible prestige de la forme qui est, au dire d'Anacréon [1], la vraie, supériorité de la femme sur tous les êtres animés, elle a des accents lyriques qui ne sont en réalité qu'une sorte de retour exalté sur elle-même. C'est ainsi qu'elle écrivait dans le plus sérieux de ses livres :

1. Ode 2e.

« ... Il y a, dans la faiblesse de la femme, une puissance attractive que la force de l'homme subit avec étonnement, qu'il flatte et qu'il maudit tour à tour comme une tyrannie, parce qu'il en coûterait trop à son orgueil d'y reconnaître une loi providentielle. Les archives du genre humain, épopées, histoire et légendes, sont remplies de témoignages éclatants de ce charme mystérieux. Eve et Marie, Minerve et Vénus, les Muses et les Sirènes, Armide et Béatrix, Cléopâtre et Jeanne d'Arc en sont les figures immortelles. La femme est plus voisine que l'homme de la nature. En dépit de la Genèse, je serais tenté de croire qu'elle l'a précédé dans l'ordre de la création. L'influence qu'elle exerce, comme à son insu, participe des influences naturelles. Son œil a les fascinations de la mer. Sa riche chevelure est un foyer électrique. Les ondulations de son corps virginal rivalisent de grâce et de souplesse avec les courbes des fleuves et les enlacements des lianes; et le Créateur a donné à son beau sein la orme des mondes... [1]. »

Ce dithyrambe anacréontique, qu'on s'étonne de trouver dans un livre de philosophie, nous ramène aux *Souvenirs* de Daniel Stern. L'orgueil de la beauté! Et pourquoi pas? Légitime chez elle, naturel chez la plupart des femmes, il est dangereux pour toutes; car on ne s'aime pas tellement qu'on ne puisse être aimée bien plus encore, et l'on n'a guère l'idolâtrie de son corps qu'aux dépens de son âme: « Quelle misère, nous dit l'auteur, que cet amour prétendu platonique dont votre orgueil se targue! Songez donc, ô Batilde, qu'en donnant votre âme à un amant auquel vous refusez votre corps, vous témoignez ainsi faire infiniment moins de cas de l'une que de l'autre. Si je ne me trompe, cette subtilité de spiritualisme a pour principe un matérialisme grossier [2]. » Nous ne savons pas ce qu'a répondu Batilde à la théorie de Daniel Stern.

1. *Esquisses morales.*

2. *Esquisses morales.*

Nous nous contentons de ce que le sens commun et l'honnêteté lui répondent.

Après l'orgueil d'être belle, l'orgueil d'être noble. Daniel Stern a la fierté du sang, sans aucun de ces préjugés nobiliaires qui peut-être auraient fait le vide autour d'elle, parmi tant d'amis plus ou moins engagés dans les voies ou dans les doctrines de la démocratie pure. Quoi qu'il en soit, la descendante des Flavigny par son père, un émigré du bon temps, s'occupe à recueillir brin à brin, dans ses *Souvenirs*, toutes les feuilles éparses de son arbre généalogique dont les branches s'étendent avec un luxe de végétation exubérante dans le 1er chapitre de son histoire : « ..... Mon père, *cela se voyait tout d'abord*, était de bonne race française. Les comtes de Flavigny descendent d'une ancienne famille originaire de la Bourgogne..... noblesse d'épée, s'il en fût, mais pourtant jamais étrangère aux lettres, distinguée dans l'Église et dans les ambassades..... Les Flavigny *portent échiqueté d'argent et d'azur, à l'écusson de gueules en abyme*... La ville et l'abbaye de Flavigny (*Flaviniacum*) près de Nancy; la petite ville du même nom dans le voisinage de Dijon; plusieurs châteaux (*Souhé*, *Juilly*, *Chambry*), la terre de Charmes, près la Fère, rappellent encore les divers établissements de ma famille dans trois provinces... » Arrêtons-nous; le chapitre a quinze pages qui eussent fait envie au duc de Saint-Simon. Être une belle fille devant Dieu et le dire au public sans trop de déguisement, être une grande dame devant des libéraux; — il n'est plus permis de douter que Daniel Stern n'ait attaché une grande importance à cette double démonstration.

Je trouve encore ailleurs, dans ses *Souvenirs*, des traces de cette exaltation du sens personnel qui ne la quitte guère, et qui se trahit parfois sous sa plume en naïvetés dont l'effet sur le lecteur n'est nullement mé-

lancolique. Voici, par exemple, comment le retour de l'île d'Elbe, qui a été un si considérable événement pour tout le monde en 1815, prend, dans le souvenir de l'auteur, le caractère d'un désagrément personnel pour mademoiselle de Flavigny, qui se plaint de cette perturbation qu'est venu ainsi jeter le grand empereur dans la paix de son enfance : « Son épée conquérante qui menaçait l'Europe tranchait sans le savoir, dans l'ombre de mon existence, les premiers liens de l'habitude qui me rattachaient encore au berceau.... » *Sans le savoir !* Napoléon, en effet, n'avait pas prévu cela, et mademoiselle de Flavigny sortit de la France avec sa famille pendant que le glorieux exilé y rentrait.

Ainsi grandit, année par année, pour ainsi dire, la personnalité de l'aimable conteur, et il ne serait pas nécessaire d'aller chercher dans les *Appendices*, en dehors de son récit, d'autres preuves de cette favorable opinion qu'elle a d'elle-même et de sa destinée, si nous n'en trouvions là quelques-unes que leur extrême singularité nous dénonce. M. de Chateaubriand s'étant fait lire un jour le seul roman que Daniel Stern ait, je crois, publié et qui avait pour titre *Nélida :* « J'aime ce talent singulier », dit-il. Daniel Stern le sut ; elle aimait aussi M. de Chateaubriand, et depuis longtemps. Bien avant la publication de son livre, n'ayant guère plus de seize ans, mademoiselle de Flavigny s'était sentie, dit-elle, tout à fait *chateaubrianisée*. L'auteur de *René* l'avait moralement séduite : « De telle sorte, écrit-elle avec ce goût singulier de rapporter à sa personne les plus sérieux événements du siècle, — de telle sorte qu'il ne fallut pas moins de deux révolutions (1830 et 1848), et de toute leur puissance d'affranchissement pour m'arracher à ce grand fascinateur, à ce Jean-Jacques aristocratique qui régnait alors sur la jeunesse et sur les femmes en particulier... »

Daniel Stern fit un jour une visite à une célèbre devineresse, mademoiselle Lenormant, et c'est le récit de cette entrevue que nous avons trouvé dans les *Appendices ;* — récit moins étrange assurément par les prédictions de la sorcière, devenue vieille et d'autant plus clairvoyante, que par la complaisance avec laquelle l'auteur des *Souvenirs* les a receuillies :

«... Un changement total dans votre destinée se fera d'ici à deux ou trois ans, lui dit mademoiselle Lenormant. (C'était en 1834. Mademoiselle de Flavigny avait vingt-neuf ans; elle était mariée depuis 1827). Ce qui vous semblerait à cette heure impossible se réalisera. Vous changerez entièrement de manière de vivre; vous changerez même de nom par la suite, et *votre nouveau nom deviendra célèbre* non seulement en France, mais en Europe. Vous quitterez pour longtemps votre pays. L'Italie sera votre patrie d'adoption, vous y serez aimée et honorée. Vous aimerez un homme qui fera sensation dans le monde, et dont le nom fera grand bruit. Vous inspirerez de vifs sentiments d'inimitié à deux femmes qui chercheront à vous nuire par tous les moyens possibles. Mais, ayez confiance, vous triompherez de tout. Vous vivrez vieille, entourée de vrais amis... »

La même année, et quelques jours après la consultation de Daniel Stern, qui n'était encore que madame d'Agoult, un fameux romancier, Eugène Sue, allait voir la sibylle de la rue de Tournon, et madame d'Agoult, ayant désiré savoir ce qu'elle lui avait dit, recevait de lui, dans une lettre, cette réponse dont voici seulement quelques lignes :

«... Ho! ho! me dit l'oracle après avoir attaché sur moi des yeux pénétrants et moqueurs, voici quelque chose de nouveau et de fatal. Vous éprouvez un sentiment auquel on ne répondra pas... — Je voulus nier : — elle insista. Elle me parla d'esprit rare, de charme infini; elle me fit un *portrait que je n'oserais pas retracer ici*, mais qui n'était pas méconnaissable. Alors, ajoute Eugène Sue, me voyant si complétement deviné, je me

tus, en me bornant à lui demander s'il n'y avait donc aucun espoir... La vieille se remit à calculer avec une infernale complaisance. Hélas! Madame, le résultat fut absolument le même : un sentiment profond, passionné, sans nul espoir, trouble mon présent et détruit mon avenir.... »

Daniel Stern a dû recevoir plus d'une déclaration pendant sa longue vie. Elle ne nous a, par malheur, donné que celle-là; mais avouons qu'elle l'a bien choisie. Le vaillant comte de Lagarde, qui l'aimait, elle jeune fille, lui âgé de plus de quarante ans, fut-il moins discret que l'auteur des *Mystères de Paris?* On ne l'a jamais su. Ce que nous savons, par le délicat récit de mademoiselle de Flavigny, c'est qu'au moment de faire un voyage de quelque durée, le comte, aussi aimé qu'amoureux, aurait bien voulu rester. Elle n'avait qu'un mot à dire : Restez! Ce mot décidait de son destin et assurait son bonheur. Elle le pensa et ne le dit pas...

Madame, et si jamais je vous fus cher!... — Sortez!

Pudeur ou fierté, le silence de mademoiselle de Flavigny fut presque aussi cruel que le congé fatal qui envoyait Bajazet à la mort.

Ainsi tout se précise dans la physionomie de Daniel, tout se rapproche de l'ébauche qu'au début de cette étude nous avons tracée d'instinct pour ainsi dire et d'après le renom plus ou moins altéré de l'original. Elle est une orgueilleuse qui a trouvé le secret de rester charmante. Si elle ne professe pas l'humilité devant Dieu, et si la Providence qui veille sur tout le monde ne lui semble pas faite pour elle, elle a un bon génie, détaché d'en haut pour son service personnel, et qui, dit-elle, « me voulait du bien, qui me dérobait parfois comme dans un nuage aux poursuites de mes ennemis... » Cela n'était guère arrivé jusqu'alors qu'aux déesses fourvoyées

dans les combats de l'Iliade, à Vénus ou à Junon. Comment Daniel Stern accorde-t-elle ce souvenir mythologique, appliqué à sa propre destinée, avec ce qu'elle écrit quelques lignes plus loin : « Je ne crois, est-il besoin de le dire? à rien de surnaturel..... » Son éducation n'y portait pas. Dirigée par son père, elle avait reçu, s'il faut l'en croire, toute une instruction fantaisiste où Horace et Ovide, Rabelais et la Fontaine, Voltaire aussi, fournissaient les dictées paternelles qu'écrivait l'enfant.... « Je connus l'enlèvement de Proserpine bien avant l'Annonciation de la Vierge Marie; et j'ignorais encore la crèche et l'Enfant-Jésus, que déjà j'admirais le berceau prodigieux du petit Hercule... » Sérieuse, malgré tout, même dans le premier âge, « n'ayant jamais eu le goût des poupées, tout enfant, dit-elle, il me fallait déjà la vie et la vérité ».

Jadis Caton, enfant, fut un boudeur sublime..

Mais vienne l'âge, — non pas celui qui flétrit le visage, qui épaissit les formes et qui détruit nos espérances avant nos désirs; vienne l'âge heureux, brillant, inspirateur, l'âge de l'expansion fortunée et du sentiment profond, Daniel Stern, jeune fille, conservera ce double caractère que les dévotions du Sacré-Cœur, un moment maîtresses de son âme, n'effaceront pas de son esprit : elle sera une rêveuse des bords du Rhin où elle est née, un esprit libre des rives de la Loire où jusqu'à son mariage elle a passé une grande partie de sa vie dans les châteaux aristocratiques de sa famille. Buckle, un historien philosophe de notre temps, parle quelque part de la manière dont s'éleva et se développa, sous le règne du grand Frédéric, l'*intellect* allemand sous l'aiguillon de l'esprit français. « Il me semble, écrit Daniel, qu'il s'est produit dans mon

éducation quelque chose d'analogue... » Aussi, grâce à cet accord des deux méthodes, « mon intelligence, ajoute-t-elle, et il faut bien qu'il me soit permis de le dire, y acquit une étendue et des facultés synthétiques assez rares chez les esprits exclusivement dressés à la française... » Il est impossible de se mieux peindre, avec moins de modestie peut-être; car elle a aussi, elle a surtout l'orgueil de l'esprit.

Malgré tout, « la sève de la jeunesse montait, écrit Daniel; avec elle des curiosités infinies... » Une bibliothèque, placée dans un petit boudoir où étudiait la jeune fille, renfermait un certain nombre de livres qui auraient pu effaroucher un naturel moins vaillant. On les lisait l'œil collé à la page, l'oreille au guet, le cœur ému... « Je ne rêvais plus que ravisseurs, blancs palefrois, bergers fidèles. Je savais désormais que le parfait bonheur c'était de voir à ses pieds un beau chevalier qui jurait d'aimer toute sa vie. Bientôt ce beau chevalier m'apparut dans la personne du jeune fils d'un hobereau de notre voisinage qui, dès l'abord, charma mes yeux... Il était blond, blanc et rose... » Laissons ces enfants jouer leur petit jeu. Il n'y a là qu'une amourette. La coquetterie n'est pas loin. C'est à Francfort, dans la cité natale, que nous la verrons se révéler, sous une forme étrange, au milieu du cercle de la grand'mère Bentham, où mademoiselle de Flavigny passe quelques mois tous les ans, non sans ennui, non sans quelque diversion non plus, puisqu'elle y rencontre un jour madame de Staël, une autre fois Gœthe qui lui donne sa bénédiction, plus tard M. de Chateaubriand qui la trouve « singulière ». C'est à Francfort, où elle a été conduite après la mort de son père, qu'une sorte de gravité précoce, se mêlant à une douleur si naturelle et si tendrement ressentie, commence à trahir pour le monde le secret de sa pudique croissance. L'es-

prit se formait plus vite encore; et il arriva qu'un jour, son deuil achevé, et pendant une valse que les bienséances françaises interdisaient alors aux jeunes personnes, un vieux diplomate étant venu s'asseoir près d'elle, la conversation s'engagea, que l'Excellence fut enchantée, qu'il le dit à ses collègues et que tous y vinrent l'un après l'autre, le ministre d'Angleterre, celui de Danemark, le syndic de Hambourg. « Charmés, nous dit-elle, de trouver dans une enfant le sérieux d'une intelligence formée, on m'entoura, on me flatta, on me *fit la cour*... Mon frère s'en aperçut, et ils décidèrent, ma mère et lui, que, s'il fallait revenir une autre année, on me laisserait à Paris. Mais on ne me dit rien du complot, et je continuai à m'amuser dans la très flatteuse et très dangereuse compagnie des vieux diplomates du *Bundestag*. »

Revenue à Paris et prudemment mise au couvent du Sacré-Cœur, mademoiselle de Flavigny ne manque pas cette occasion de donner l'essor soit à l'esprit critique que la règle d'une si sainte maison n'est pas faite pour endormir ou décourager, soit aux penchants extatiques si étrangement associés à un très ferme esprit, et qui auraient pu, un jour ou l'autre, Dieu aidant, constituer pour elle une véritable vocation religieuse. On y arrive de plus loin. Un jésuite, le père Varin, désigné comme guide spirituel du futur auteur de *Nélida*, « s'appliqua, de toute sa souplesse, à détourner, à tromper mes curiosités intellectuelles. Il éluda mes questions, m'exhortant à me défier des pièges de Satan, du désir de savoir et du besoin de comprendre... et il me jeta aux pieds du crucifix, dans les bras de Marie, dans ce qu'il appelait le sein de Dieu, où toute raison devait s'abîmer. »

Nous savons surabondamment, par toute la série des écrits de Daniel Stern encore plus que par ce livre nouveau que nous étudions, comment elle sut échapper plus

tard, avec tout l'éclat d'une conversion en sens contraire, à ces premières et habiles atteintes de l'édification religieuse; et c'est à l'héroïne de son roman, à la comtesse de Kervaens (Nélida) qu'il faudrait demander la formule de l'affranchissement que l'auteur accomplit plus tard, pendant cette seconde période de sa vie qu'il n'a pas voulu nous raconter.

«... Madame de Kervaens, restée, même après son mariage, sous l'empire des instructions reçues au couvent, n'avait osé céder à la tentation de lire aucun livre philosophique. Le P. Aimery (son directeur), comme tous ceux de son ordre, se montrait plein d'indulgence pour les faiblesses de la chair, mais impitoyable pour les hardiesses de l'esprit... Madame de Kervaens (devenue libre et s'étant mise à lire les œuvres de Jean-Jacques Rousseau) fut très naïvement surprise à la rencontre d'un si grand nombre d'idées qui jusque-là lui étaient demeurées étrangères... L'éloquence de l'auteur d'*Émile* lui causait des frissonnements d'admiration et de sympathie.... Elle écoutait sans scrupule et se laissait aller avec candeur sur cette pente insensible qui la conduisait pas à pas, sans secousse, hors de l'enseignement révélé et des croyances orthodoxes. Les jours se succédaient ainsi, tristes, étranges et doux... [1]. »

S'il n'est pas défendu d'étudier ainsi, dans l'histoire d'une héroïne de roman, celle des idées et des sentiments de l'auteur lui-même, nous n'avons aucun droit d'y chercher des ressemblances plus délicates; mais tous les germes que l'auteur des *Souvenirs* a comme semés d'une main indifférente dans ce livre de sa vieillesse, ils semblent se développer, croître et mûrir dans le principal personnage créé par son imagination romanesque. Nélida semble quelque chose de plus que la fille de son génie et l'enfant de ses veilles; elle est sa sœur par l'éducation, par l'esprit, par la beauté, par sa « sévère destinée ».

1. *Nélida*, p. 128.

Elle a moins d'orgueil que Daniel Stern, soit que l'auteur des *Souvenirs* ne se fût pas bien rendu compte de ce qu'il y avait de trop en elle, soit qu'une nature plus douce avec les mêmes passions, et plus calme en quelque sorte dans la même ardeur, ait souri davantage à son pinceau. Nélida aime un artiste célèbre par son talent et sa beauté. Elle se laisse entraîner par lui dans toute sorte d'aventures dont la trahison finale de l'amant n'est pas la moins facile à prévoir. Est-ce donc pour son héroïne, est-ce pour elle-même que l'auteur des *Souvenirs* écrira plus tard que, dès le couvent, elle avait laissé paraître une faculté singulière « qui devait, dit-elle, se développer en moi, et qui a donné occasion plus tard à beaucoup de gens de me méconnaître : un penchant à ne rien examiner, à ne rien voir de défavorable chez quiconque possède à mes yeux ce qu'on appellerait aujourd'hui une *qualité maîtresse*, un don, une grâce, un charme réel; la puissance de m'attacher à ce don unique, et de braver, dans ma prédilection, les plus équitables jugements de l'opinion; une adoration instinctive enfin, germanique ou païenne, je ne sais, mais peu française, peu chrétienne, à coup sûr, — *un culte véritable de la beauté?...* » On va loin avec cela ; pourtant, quand vient le jour où le monde la réclame, où cette grande lueur du mariage, incertaine et brillante, se montre pour elle à l'horizon lointain, — au moment de franchir cette grille austère qui l'en sépare encore : « A un mot que me dit ma mère de ses projets de divertissements pour moi... je fus sur le point d'éclater en sanglots... je ne sais quel effroi troublait mes esprits... Pourquoi? je n'aurais su le dire. Je ne voyais devant moi que promesses de la plus douce existence. Et pourtant j'avais peur, peur de ma jeunesse, peur de ma vie!... »

Fallait-il nous arrêter là, nous comme elle?

Après avoir eu peur de la vie avant d'en avoir éprouvé les cruelles et déchirantes douceurs, on dirait que Daniel Stern l'a redoutée plus encore dans les souvenirs qui lui en étaient restés... Mais qu'importe le récit de sa vie passionnée, si elle nous a montré tous les germes d'où sa passion est sortie, tous les éléments qui ont composé son destin? La malignité humaine aurait pu gagner, à une confession plus explicite, une satisfaction plus complète. La raison de sa vie, son livre de 1877 nous l'a donnée.

Quant à nous, nous avions lu tous les sérieux écrits qui avaient fait la légitime renommée de Daniel Stern et mis une auréole brillante autour de son nom d'emprunt. Ces ouvrages nous avaient donné d'elle l'idée d'un esprit très distingué, sinon supérieur, aimant à se hausser plus que capable de s'élever naturellement dans la sphère des abstractions morales, — se hasardant volontiers dans les thèses de philosophie sociale, insoucieux de s'y perdre; — esprit chimérique sans abandon, avec l'instinct de l'idéal et le goût du réel, — au demeurant une intelligence libérale jusqu'à l'erreur et à l'excès, un dévouement, plus généreux qu'il ne l'est d'ordinaire chez les femmes du monde, à la cause de l'humanité, du progrès, de la tolérance religieuse et de la liberté politique, avec des tendresses viriles pour ces déshérités des biens de la terre qui sont le grand nombre. Et aussi, le dirons-nous? en lisant tous ces écrits de Daniel Stern dont la série remonte à plus de quarante ans en deçà du temps présent, c'était plutôt un homme qui nous apparaissait par-dessous ce masque du pseudonyme, qu'une femme qui nous attirait et nous souriait. Tous ces livres [1], depuis le

1. *Nélida* (1842), *Essai sur la liberté* (1846), *Histoire de la révolution de Février* (1849), *Florence* (1857), *Esquisses morales* (1859). *Histoire des commencements de la république aux Pays-Bas* (1872). Tous ces ouvrages se trouvent chez Calmann Lévy.

roman de *Nélida* jusqu'à l'*Histoire de la république aux Pays-Bas*, couronnée par l'Académie française sur le rapport de M. Mignet, — ces œuvres si diverses où la patricienne se révèle toujours plus ou moins par la distinction de son langage et la finesse souvent cruelle de sa main gantée, — une sorte de teinte sombre et d'involontaire obscurité les couvre par intervalles, comme un brouillard du Rhin allemand. Aussi, quand nous avons voulu nous représenter au vrai la physionomie de la femme dans l'écrivain, c'est à ce dernier-né de sa longue vie, à ce livre des réminiscences de sa jeunesse que nous avons demandé nos couleurs. C'est cette fine et spirituelle esquisse, tracée à plus de soixante ans par une main toujours jeune, qui vivra peut-être, s'il arrive qu'un jour ses autres œuvres plus savantes soient oubliées. La séduisante et intelligente femme aura très habilement consulté et servi, dans l'avenir, les intérêts de sa mémoire. Elle l'aura embaumée en quelque sorte dans les souvenirs et les impressions refleuries de ses premières années. Grâce à cet écrit de sa vieillesse, Daniel Stern figurera, comme un portrait de la famille, parmi les esprits les plus distingués de notre époque, dans l'éternelle fraîcheur de ses vingt ans où s'est arrêté son pinceau, avec cette coquetterie discrète qui, sans nous l'avoir fait connaître à fond, nous a permis de la deviner:

«... J'ai vu, écrit la Bruyère, souhaiter d'être fille, et une belle fille, depuis treize ans jusqu'à vingt-deux, et, après cet âge, de devenir un homme [1]... »

10-16 février 1878.

1. *Caractères*, Ch. II.

V.

LETTRES POSTHUMES

D'UN HABITANT DES LANDES.

Frédéric Bastiat a voulu, lui aussi, revenir en ce monde après sa mort. Voilà en effet qu'il y revient, sans trop se faire prier, un paquet de lettres familières à la main [1]. Sa renommée d'économiste n'y gagnera pas grand'chose; dans ces lettres, adressées en partie à l'aimable femme qui nous les donne, F. Bastiat a le bon goût de ne pas trop abuser de l'économie politique. Tout au moins y figure-t-il avec les qualités qui le faisaient aimer et distinguer dans le monde où il a vécu. Ceux qui ne le connaissaient pas pourront maintenant l'aimer... sur sa parole. Il n'est évidemment pas sorti du tombeau pour médire des survivants et faire brèche d'impertinence, comme c'est trop souvent le goût du jour, au mur de la vie privée.

1. *Lettres de Frédéric Bastiat*. Paris 1877. Imprimerie de A. Quantin (Claye).

Le portrait de Frédéric Bastiat, placé en tête de ce volume, doit être fidèle. L'habitant des Landes y figure avec sa rosette de représentant du peuple dans les deux assemblées de la république de Février : ce qui nous reporte aux deux années qui ont précédé sa mort (25 décembre 1850). L'auteur des *Harmonies économiques* a sa cravate blanche des jours de cérémonie. Sa physionomie est sérieuse et douce, son front soucieux, son regard triste. Sa correspondance ressemble pour une bonne part à son portrait. Bastiat échange avec madame Cheuvreux, avec son mari, avec leur fille, des lettres où se trahissent trop souvent le souci de sa santé profondément altérée, et l'obligation de chercher un soulagement à son mal dans un climat plus doux que Paris, dans une atmosphère moins excitante que la grande baraque du palais Bourbon. « Bien chère madame Cheuvreux », écrit-il en avril 1850; — et tout aussitôt, cette ligne écrite, comme s'il eût manqué à quelque convenance :

«... Pardonnez-moi, ajoute-t-il, ce mot est échappé à un moment d'effusion... Nous autres souffreteux, nous avons, comme les enfants, besoin d'indulgence; car, plus le corps est faible, plus l'âme s'amollit, et il semble que la vie, à son dernier comme à son premier crépuscule, souffle au cœur le besoin de chercher partout des attaches. Ces attendrissements involontaires sont l'effet de tous les déclins, fin du jour, fin de l'année, demi-jour des basiliques... Je l'éprouvais hier sous les sombres allées des Tuileries. Ne vous alarmez pas cependant de ce diapason élégiaque. Je ne suis point Millevoye, et les feuilles qui s'ouvrent à peine ne sont pas près de tomber. Bref, je ne me trouve pas plus mal, au contraire, mais seulement plus faible, et je ne puis guère reculer devant la demande d'un congé. C'est, en perspective, une solitude encore plus solitaire. Autrefois, je l'aimais. Je savais la peupler de lectures, de travaux capricieux, de rêves politiques, avec intermèdes de violoncelle; momentanément, tous ces vieux amis me délais-

sent, même cette fidèle compagne de l'isolement, la méditation. Ce n'est pas que ma pensée sommeille; elle n'a jamais été si active; à chaque instant elle saisit de nouvelles harmonies, et il semble que le livre de l'humanité s'ouvre devant elle; mais c'est un tourment de plus, puisque je ne puis continuer à transcrire les pages de ce livre mystérieux sur un livre plus palpable, édité par Guillaumin. Je chasse donc ces chers fantômes; et comme ce tambour-major grognard qui disait : « Je donne ma démission; que le gouvernement s'arrange comme il pourra », moi aussi, je donne ma démission d'économiste; que la postérité s'en tire, si elle peut!. . »

Il y a tout Bastiat, le Bastiat de la fin, dans cette page où le sourire qui la termine se mêle aux trop réelles angoisses dont elle est semée. Oui, l'éminent publiciste est là tout entier avec son allure un peu timide, son air « des grandes Landes », comme disait Léon Faucher, son découragement trop justifié, son goût croissant pour la solitude, son regret du travail devenu impossible, sans oublier le violoncelle, devenu muet. Cette démission, dont il semble plaisanter, elle est donnée de fait; ce congé, ce n'est pas le président Dupin qui l'a signé tout seul; c'est Dieu qui l'impose au pauvre député pour longtemps, pour toujours... Il va partir pour les Eaux-Bonnes d'où il ne reviendra, après la saison, que pour faire acte de présence un instant à l'Assemblée. Puis il s'en ira stoïquement finir sa vie à Rome, « la ville éternelle », la ville des tombeaux, et où il semble qu'il soit le plus facile de mourir, quand on n'aspire pas à un enterrement civil...

Frédéric Bastiat était un esprit libre, pensant librement sur toute chose, — doucement enchaîné pourtant à des souvenirs d'enfance religieuse et de clocher natal qui se réveillent à son chevet de mort. « Je veux, disait-il à l'ami qui assistait à son agonie, je veux mourir

dans la religion de mes pères. Je l'ai toujours aimée, quoique je n'en aie pas suivi les pratiques extérieures... »

Quelques mois auparavant, pressé par M. Cheuvreux de continuer le travail des *Harmonies* : « Je tâcherai, répondait-il, d'y consacrer mes vacances. Le champ est si vaste qu'il m'effraye. En disant que les lois de l'économie politique sont *harmoniques*, je n'ai pas entendu seulement qu'elles sont harmoniques entre elles, mais encore avec les lois de la politique, de la morale et même de la religion (en faisant abstraction des formes particulières à chaque culte). S'il n'en était pas ainsi, à quoi servirait qu'un ensemble d'idées présentât de l'harmonie, si cet ensemble était en discordance avec des groupes d'idées non moins essentielles? Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que c'est par là, et par là *seulement* que renaîtront, au sein de l'humanité, ces vives et fécondes croyances dont mademoiselle Louise déplore la perte. Les croyances éteintes ne se ranimeront plus; et les efforts qu'on fait dans un moment de frayeur et de danger pour donner cette ancre à la société, sont plus méritoires qu'ils ne sont efficaces. Je crois qu'une épreuve inévitable attend le catholicisme. Un acquiescement de pure apparence, que chacun exige des autres, et dont chacun se dispense pour lui-même, ce ne peut être un état permanent... »

Ainsi s'associait, dans les idées de Frédéric Bastiat, l'esprit d'observation critique aux plus généreuses et aux plus expansives réserves de l'âme, la conscience, dirai-je amollie? ou attendrie par le cœur, la raison tempérée par la sensibilité. C'est bien le caractère de cette correspondance, ce qui en fait le charme et aussi le relief. L'âge de l'auteur, qui n'était pas encore la vieillesse, mais que son mal avait rendu pesant; sa vie troublée par l'action politique pendant cette épreuve législative im-

posée à son dévouement républicain ; ses voyages continuels de la grande ville à son village, de Paris à Mugron, des Pyrénées aux Alpes et de l'Adour au Tibre, — toutes ces causes réunies interdisaient désormais à sa pensée le bonheur qu'il préférait, nous l'avons vu, à tous les autres, celui de la méditation forte dans la solitude inviolable.

Ce n'est pas, d'ailleurs, dans une telle correspondance, toute d'improvisation et de laisser aller, qu'il faudrait chercher les qualités puissantes qui ont fait la renommée du penseur et de l'écrivain. C'est assez d'y glaner çà et là des touches de maître, des éclairs de poète, des effusions de verve critique, des mots jaillissant du cœur, tant de phrases dignes d'être citées et qui justifient pleinement, aux yeux des juges difficiles, la réserve qu'en a faite pour le public une main délicate et habituée à le bien servir.

Bastiat disait de l'amitié de madame Cheuvreux : « C'est la dernière lumière qui brille sur ma vie. » Cette lueur finale semble s'être doucement reflétée dans la correspondance qu'on nous donne aujourd'hui. Ces pages, toutes pleines des dernières pensées du célèbre économiste, sont aussi comme un suprême accent de son âme, un mourant écho de sa parole vaillante et sincère. Rien ne vaut, pour aider au jugement d'une intelligence qui a marqué dans le domaine des idées, comme ces témoignages tout intimes auxquels l'instinct d'une fin prochaine communique je ne sais quelle véracité plus persuasive et plus lucide.

Écrivant à une femme très distinguée, Frédéric Bastiat est naturellement porté à célébrer le rôle du sexe aimable dans les sociétés modernes, et il ne se défend même pas, sur ce point, d'une certaine galanterie un peu étrange sous une telle plume, encore bien qu'elle se rattache

toujours à quelque préoccupation plus sérieuse. Voyageant en Belgique et frappé de l'aspect de bien-être, d'ordre public et de confiance populaire que présente cet heureux pays, il se demande si le monde industriel avec ses monuments, son *comfort*, ses chemins de fer, sa vapeur, ses télégraphes électriques, ses torrents de livres et de journaux, réalisant l'ubiquité, la gratuité et la communauté des biens matériels et intellectuels, — n'aura pas aussi sa poésie, poésie collective, bien entendu... — « Je crois, écrit-il, que ce qui nous fait apparaître sous des couleurs si poétiques les temps passés, la tente de l'Arabe, la grotte de l'anachorète, le donjon du châtelain, c'est la distance, c'est l'illusion de l'optique. Nous admirons ce qui tranche sur nos habitudes. La vie du désert nous émeut pendant qu'Ab-del-Kader s'extasie sur les merveilles de la civilisation. Croyez-vous, Madame, qu'il y ait jamais eu autant de poésie dans une des héroïnes de l'antiquité que dans une femme de notre époque? que leur esprit fût aussi cultivé, leurs sentiments aussi délicats, qu'elles eussent la même tendresse de cœur, la même grâce de mouvements et de langage? Oh! ne calomnions pas la civilisation! »

Ne calomnions pas non plus les dévouements plus humbles, plus obscurs, plus étrangers au monde, à ses joies, à ses passions et à son éclat, mais qui aspirent de plus près à Dieu en servant l'humanité. « C'est ce que je pensais tout à l'heure, écrit-il, en sortant d'une salle d'asile dirigée par des religieuses, vouées à soigner des enfants malades, idiots, rachitiques, scrofuleux..... Quel dévouement! quelle abnégation! Et après tout, cette vie de sacrifice ne doit pas être douloureuse, puisqu'elle laisse sur la physionomie de telles empreintes de sérénité... On se sent meilleur, on se sent capable d'une lointaine imitation à l'aspect d'une vertu si sublime et si modeste... »

C'est ainsi que Frédéric Bastiat parle des femmes, les mondaines ou les saintes, dans ses bons moments... Pourtant, qu'elles ne se fient pas trop à sa bonne humeur. Il a ses jours de critique et de sévérité, sans malveillance il est vrai et sans rudesse. Il ne croit pas trop à l'autorité des femmes dans les questions et les affaires de la politique. Il serait plutôt enclin à les féliciter de cette heureuse incompétence dont Dieu les a dotées pour leur bonheur et pour notre repos, si elles avaient bien voulu prendre au sérieux un tel privilège. « Il paraît, disait Chamfort (je suppose qu'il voulait rire), il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans leur cœur une fibre de plus que chez les hommes... » Frédéric Bastiat semble être de cet avis. Il écrit à madame Cheuvreux :

«..... Il m'arrive ce matin de mes chères Landes une caisse que je suppose contenir des ortolans. Je vous l'envoie sans l'ouvrir. Si c'étaient des bas de laine?... Oh! je serais bien confus; mais enfin j'en serais quitte pour quelques plaisanteries. Hier soir, dans mon empressement et avec le tact qui me caractérise, je suis arrivé chez M. Say au beau milieu du dîner... L'entrain était grand à en juger par les éclats qui me parvenaient au salon. Le vestibule, orné de nombreuses pelisses noires, blanches, roses, annonçait qu'il n'y avait pas que des économistes...

» Après le dîner, je m'approche de la belle-sœur de M. D... et, sachant qu'elle arrivait de Belgique, je lui demande si ce voyage lui avait été agréable. Voici sa réponse : « Monsieur, j'ai éprouvé l'indicible bonheur de ne voir la figure d'aucun républicain, parce que je les déteste... » — La conversation ne pouvait se soutenir longtemps sur ce texte. Je m'adresse donc à sa voisine, qui se met à me parler des douces impressions qne lui avait fait éprouver le royalisme belge : « Quand le roi passe, disait-elle, tout est fête : cris de joie, devises, banderoles, rubans et lampions... » Je vois bien que, pour ne pas trop déplaire aux dames, il faut se hâter d'élire un roi. L'embarras est de savoir lequel, car nous en avons trois en perspective.

» Force m'a été de me réfugier vers les groupes masculins, car vraiment la passion politique *grimace sur la figure des femmes.....* »

La lettre de Bastiat est d'octobre 1849. Les femmse n'étaient pas obligées à un dévouement bien tendre pour la république d'alors, qui n'avait pas su se fonder et qui ne devait pas savoir se défendre. Elles pouvaient éprouver aussi quelques regrets de la chute d'une monarchie libérale, dont la royauté de Léopold était, en raccourci, de l'autre côté de notre frontière du nord, une image si fidèle. Mais n'importe : ce qui avait frappé Bastiat dans l'opposition des femmes à la république, c'est la passion politique qui enlaidit, hélas ! les plus charmants visages et qui remplace leur sérénité naturelle par une grimace de convention.

Mais laissons Frédéric Bastiat se tirer d'affaire sur ce point avec le beau sexe, et revenons avec lui à l'idée qu'il exprimait tout à l'heure d'une certaine poésie qui se dégage, quoi qu'on en dise, du monde moderne tel que la science l'a perfectionné, tel que le progrès l'éclaire et l'enrichit, tel surtout que la liberté du travail, des échanges, de l'industrie, lui donne carrière en Europe et en Amérique. « Votre chère petite railleuse, écrit-il à madame Cheuvreux, n'a pas grande foi dans la poésie industrielle ; elle a bien raison ; c'est que j'aurais dû dire *poésie sociale*, celle qui désormais, je l'espère, ne prendra plus pour sujet de ses chants les qualités destructives de l'homme, les exploits de la guerre, le carnage, la violation des lois divines et la dégradation de la dignité morale, mais les biens et les maux de la vie réelle, les luttes de la pensée, toutes les combinaisons et affinités intellectuelles, industrielles, politiques, religieuses, tous les sentiments qui élèvent, perfectionnent et glorifient

l'humanité. Dans cette épopée nouvelle, la femme occupera une place digne d'elle, et non celle qui lui est faite dans les vieilles Iliades. Son rôle était-il de compter parmi le butin ? »

L'Académie française a eu raison de proposer aux poètes de notre pays, pour sujet du concours de poésie en 1879 : « La poésie dans la science. » Quelques-uns de ses membres auraient voulu que le sujet fût formulé en d'autres termes : « La science au service de l'humanité. » C'était se rapprocher davantage de l'idée de Frédéric Bastiat. Malgré tout, et sous quelque forme qu'elle soit offerte à la concurrence littéraire, il y a beaucoup à dire sur cette poésie qu'il faut aller chercher soit au cœur de la science positive et dans son réalisme irrésistible, soit dans le domaine de la vie matérielle, améliorée, embellie, amollie et prosaïsée par l'industrie. La poésie peut raconter les conquêtes de la science, décrire ses effets multiples ses diversités inépuisables, ses surprises miraculeuses. Je ne sais plus où je lisais récemment : « Si la science ne croit plus aux miracles, c'est qu'elle en fait... » La poésie peut se passionner dans la contemplation des avantages que la science procure au genre humain. Oui, elle peut faire cela, si elle veut rester strictement didactique et classiquement descriptive. Mais son domaine est ailleurs. Elle n'est pas faite pour voyager en wagon, au gré de la vapeur impatiente et soumise, mais pour planer dans l'air pur et sous le soleil radieux :

Cætusque vulgares et udam
Spernit humum fugiente pennâ...

La science se fait sa part dans l'immensité des règnes et des mondes, les observant l'un après l'autre, enchaînée

à une analyse inflexible ; la poésie les enveloppe de sa synthèse idéale et de sa compréhension lumineuse. Elle n'est pas supérieure à la science, elle est autre chose. Son art et ses procédés sont justement le contraire de ceux qui assurent à la science la confiance sans réplique et, si on peut le dire, l'obéissance passive du genre humain. On critique les conceptions du poète, on subit la domination du savant. On discute même Lamartine et Victor Hugo ; personne ne contredit Claude Bernard, M. Frémy ou M. Dumas. C'est tout cela qui rend si difficile, à mon sens, cette assimilation de la poésie à la science, à moins qu'on ne nous donne, comme l'a fait Ponsard dans *Galilée* avec un si éclatant succès, l'émotion qui transporte le savant après une grande découverte, ce que j'appellerais volontiers l'extase de l'invention, comme une des formes et comme une des occasions de la poésie lyrique. Il faudrait alors ajouter une muse au chœur des sœurs immortelles, groupées autour du divin Musagète. C'est Archimède qui lui donnerait un nom et qui l'appellerait *Euréka !*

Tout compte fait, l'Académie française n'a pas été mal inspirée en proposant un sujet de poésie difficile, dans un temps où la facilité d'écrire inspire de si nombreux poètes et de si médiocres poésies.

C'est aussi un noble instinct qui portait Frédéric Bastiat, pendant ses dernières années, à faire jaillir du fond de son âme ces poétiques effusions du sens intime, floraison tardive d'une vie destinée à une fin si prématurée et si prochaine. Ainsi, par exemple, s'il vient à parler de la France, c'est sur un ton de familiarité touchante et comme avec un accent de tendresse filiale qui a bien du charme dans sa simplicité : « Je crains d'apprendre votre départ pour Moscou ou Constantinople..., écrit-il à ses amis de la Jonchère. De grâce, que je vous retrouve confortable-

ment installés aux environs de Paris! La France est comme la Française. Elle peut avoir quelques caprices; mais, après tout, c'est la plus aimable, la plus gracieuse, la meilleure femme du monde, et aussi la plus aimée. » Et son village, un village français, quoique en pleines landes, s'il en parle, avec quelle sensibilité souriante, même si le sourire ne se refuse pas l'épigramme! Comme il aime à reculer son horizon, à l'agrandir, à le poétiser, à l'embellir!... Il me serait impossible de vous dire l'impression que j'ai éprouvée en revoyant ces longues avenues de vieux chênes, cette maison aux appartements immenses, qui n'ont de meubles que les souvenirs; ces paysans aux couleurs tranchées, parlant une langue naïve que je ne puis m'empêcher d'associer avec la vie des champs... Et quel ciel! quelles nuits! quelles ténèbres! quel silence, interrompu seulement par l'aboiement lointain des chiens qui se répondent, ou par la note vibrante et prolongée que projette dans l'espace la voix mélancolique de quelque bouvier attardé! Ces scènes parlent plus au cœur qu'aux yeux... »

Mais le village peut s'embellir et se transfigurer un moment dans un accès d'extase pittoresque; il est le village. Les habitants de Mugron sont de braves gens, ils sont de Mugron... « En venant chercher ici la santé, écrit-il de Mugron (mai 1850), je n'avais pas songé que j'y rencontrerais l'impossibilité absolue d'éviter les longues causeries. Les Mugroniens n'ont rien à faire; aussi ne tiennent-ils pas compte des heures, si ce n'est de celles du dîner et du souper. Puis, ils ressemblent un peu à Pope (en cela seulement) : ce sont des points d'interrogation. Je vous laisse à penser s'il faut enfiler des paroles... »

C'est ainsi, chemin faisant, qu'à une description un

peu dithyrambique du pauvre pays natal, succède parfois, sous le pinceau de l'économiste devenu poète, quelque tableau d'intérieur à faire envie à Van Ostade. L'espace est étroit ; mais il laisse son rôle à jouer à cet éternel acteur de toute scène, même réduite, s'il a su s'y faire sa place, le cœur humain. J'aime à finir par une de ces scènes *de la vie de province*, comme disait Balzac, l'ayant choisie pour la vérité du récit et pour la grâce du sentiment :

« Le matin, — toujours à Mugron, — nous nous promenons dans ma chambre, Félix et moi, lisant quelques pages de madame de Staël ou un psaume de David. A la nuit tombante, je vais chercher au cimetière une tombe, *Mon pied la sait, la voilà !* Le soir, quatre heures de tête-à-tête avec ma bonne tante. Pendant que je suis enfoncé dans mon Shakspeare, elle parle, avec l'animation la plus sincère, ayant la complaisance de faire les demandes et les réponses. Mais voici que la femme de chambre, qui se doute que les heures sont longues, se croit obligée de les varier. Elle survient et nous raconte ses tribulations électorales... La pauvre fille a fait de la propagande pour moi ; on lui objectait toujours le *libre-échange;* elle d'argumenter. Hélas ! quels arguments ! Elle me les répète avec orgueil, et pendant qu'elle disserte en jargon basque, patois et français, je me rappelle ce mot de Patru : « Rien de tel qu'un mauvais avocat pour gâter une bonne cause. » Enfin l'heure du souper arrive ; chiens et chats font irruption dans la salle, escortant la garbure. Ma tante entre en fureur. « Maudites bêtes ! s'écrie-t-elle. Voyez comme elles s'enhardissent dès que Monsieur arrive ! » Pauvre tante ! cette grande colère n'est qu'une ruse de sa tendresse. Traduisez : Voyez comme Frédéric est bon ! Je ne dis pas que cela soit ; mais ma tante veut qu'on le pense... »

Oui, il nous faut finir sur ce mot-là : « Frédéric est bon ! » Est-il un plus grand éloge ? Bastiat, dans le cours de cette correspondance des derniers jours, ne se refuse pas

quelques jugements sévères sur les hommes et même sur les femmes. Mais il était bon ; il faut le croire, puisqu'il le dit lui-même.

N'est-ce pas la Rochefoucauld qui a écrit : Chacun dit du bien de son cœur; et personne n'en ose dire de son esprit ?

9 mars 1878.

QUATRIÈME PARTIE.

DISCOURS ACADÉMIQUES.

I.

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. AUTRAN[1].

MONSIEUR,

Au moment où je m'apprête à relever dans vos ouvrages les mérites distingués qui ont appelé sur vous depuis longtemps l'attention, puis les suffrages de l'Académie française, et où je ne voudrais que vous adresser des félicitations, une pensée m'arrête. Vous deviez être reçu au milieu de nous par le Directeur en exercice à l'époque où la mort de M. Ponsard a fait le vide que vous venez remplir. Poète, et poète dramatique, vous aviez droit aux éloges publics d'un écrivain que le théâtre et la poésie ont également illustré; et après avoir été si finement

1. Séance publique de l'Académie française du 8 avril 1869.

apprécié dans le discours que nous venons d'entendre, l'auteur d'*Agnès de Méranie* devait être une dernière fois jugé par le tragique éminent qui a rendu *Marie Stuart* à la France. Au lieu du poète, que son âge a rendu trop défiant de ses forces, vous trouvez un critique; mais ici, Monsieur, ce n'est pas l'opinion d'un seul qui vous juge; c'est le sentiment de tous qui vous accueille.

Je vous l'ai dit, Monsieur, vous avez été précédé de loin, parmi nous, par la sympathique estime qu'inspire à vos lecteurs le sérieux et attrayant mérite de vos ouvrages. Les uns remontent à quelques années seulement; les autres sont très anciens. Je doute pourtant qu'il y ait ici, en ce moment, un autre témoin que moi de votre premier succès. C'était en 1841. Vous étiez jeune. Un régiment revenait d'Afrique, ramené par son colonel, plus jeune que vous. Ils défilèrent sur le port, musique en tête, les fronts bronzés par le soleil africain, les corps amaigris par les souffrances d'une longue campagne, la contenance ferme, l'allure rapide, entourant leur drapeau déchiré et vainqueur, au milieu des cris de la foule. L'hospitalité marseillaise les retint cinq jours dans la joie et dans les fêtes. Un soir, au théâtre rempli jusqu'aux combles, et entre deux actes, une pièce de vers fut lue sur la scène, à l'honneur des hôtes héroïques de la grande ville, et le public applaudit avec une faveur marquée un de ces vers où le poète avait ingénieusement rapproché :

Le jeune colonel et le vieux régiment!

Vous vous en souvenez peut-être, Monsieur; ce poète, c'était vous.

J'avais toute sorte de raisons, quant à moi, de garder souvenir de cette scène patriotique. Le mérite de votre poésie n'était ni la seule ni la principale. Vos vers avaient

été le travail d'une nuit. Vous aviez alors, vous avez quelque temps gardé cette faculté d'improvisation qui, à Naples comme à Marseille, caractérise les héritiers du génie grec. Vous êtes des Phocéens, dit-on. Le Parnasse était dans la Phocide. Vous auriez voulu y mettre aussi le Luberon, votre montagne favorite, aux flancs pittoresques, couverts de forêts et ruisselants de poésie facile. Comment résister, en effet, à cet entraînement d'un heureux naturel, quand on était né, comme vous, sur ces fortunés rivages, sous ce beau ciel bleu, tout près de cette mer qui jetait son écume, c'est vous qui le dites, jusque sur votre berceau, dans ce pays de la parole vive, instantanée, prompte à l'affirmation et à la réplique, où il semble que les rayons du soleil fassent éclore les fleurs du langage plus nombreuses que celles des jardins, et où la brise qui vient du large vous apporte des vers tout faits? Comment résister? Vous aviez tout ce qui favorise le généreux essor de l'esprit, étant un des rares exemples d'un poète devenu tel sans avoir été contrarié par son père et raillé par sa famille. Votre père, homme de grand sens, chrétien sérieux, moitié commerçant, moitié marin, avait voyagé comme Ulysse; son expérience vous avait profité. Votre mère était Grecque, vous l'étiez ainsi doublement vous-même. Vos amis, et dans le nombre un capitaine au long cours qui vous récitait « des centaines de vers de l'Énéide » entre deux voyages, complétaient cette influence de la vie intime où votre poétique vocation s'affermissait.

Poète, vous l'étiez déjà dans ces premières ébauches où s'essayait votre facile esprit et dont votre goût sévère a fait trop inexorablement justice. Écrire en vers n'est pas toujours une preuve qu'on est poète. Ne jamais écrire en prose, même quand on écrit beaucoup, est tout au moins une présomption de métromanie qui peut mener loin, en

bien ou en mal, pour peu qu'on s'y obstine. Vous avez eu la bonne chance, Monsieur ; votre opiniâtreté était de la constance. Votre facilité annonçait une vocation. Ne parlons donc pas de cette *Semaine sainte à Rome* que vous avez soigneusement dérobée à nos recherches, ni de quelques préfaces inévitables. Nous aurions pu croire que vous étiez tout à fait brouillé avec la prose, si la réconciliation ne s'était faite aujourd'hui même, et avec éclat, sous nos yeux.

Quant à la poésie, elle vous possédait depuis votre plus tendre jeunesse. Le sujet de votre premier ouvrage, vous n'aviez pas eu à le chercher; il était venu à vous. Séduction irrésistible! une voisine, une amante; humeur charmante et fantasque; douces caresses suivies de brusques et soudains retours.... Vous étiez jeune, vous lui passiez tout. Revenant à elle, après une absence de quelques semaines : « Le cœur me bat, écriviez-vous, comme à un amant qui revoit sa bien-aimée. » La bien-aimée, c'était la mer, la belle et poétique Méditerranée, celle dont vous disiez, en comparant le bruit de ses vagues au murmure des vastes forêts :

> Leur voix n'a que des sons, la tienne a des accents!

Celle dont vous demandiez, pendant ce rapide voyage :

> .... Que fait-elle à cette heure?....
> . . . . . .
> Ah! sa vague en pleurant appelle mon retour;
> Car pour qui maintenant se ferait-elle entendre?
> Quelqu'un sur son rivage est-il pour la comprendre?
> Qui pourrait, après moi, l'aimer de tant d'amour?

Voilà les vers que vous faisiez, Monsieur, quand vous n'en faisiez encore que de médiocres. Je les cite pour le

sentiment qui les inspirait pour l'originale et innocente émotion qui en relevait la candeur.

L'antique mythologie faisait sortir Vénus, palpitant emblème de la beauté, du sein des flots soulevés par une brise féconde. De la beauté à la poésie il n'y a pas loin ; mais, pour que la poésie soit vraiment belle, l'éclosion soudaine et jaillissante ne suffit pas. Le travail y peut beaucoup plus. « Le génie est fait de patience », a dit un grand homme, qui s'y connaissait. Vos poétiques marines, dont la première édition remontait à 1835, quand vous aviez vingt-trois ans, furent refaites et réimprimées deux fois, avec des additions et des retouches qui attestent à quel point vous étiez devenu, en restant poète, un sévère juge de la forme et de vous-même.

Vous aviez, du reste, parfaitement compris qu'à ne vouloir peindre que la mer, vous entrepreniez une œuvre impossible. La mer vous semblait, s'il est permis de le dire, bornée par son immensité même. Elle inspirait et elle défiait votre pinceau. Saint Augustin parle d'un enfant qui essayait de mettre l'Océan à sec en le puisant goutte à goutte dans une coquille ramassée parmi les sables. Une pareille tâche ne vous attirait pas. Vous le saviez bien : le vrai poème de la mer, c'est le cœur de l'homme, quand il en reflète, dans une intime sensation, la mystérieuse et imposante mobilité. Tous les grands hommes ont aimé la mer, mais du rivage, moins pour la peindre, si ce n'est d'un trait rapide, que pour s'en inspirer profondément. Homère lui demandait la poésie, Démosthènes l'éloquence, Platon l'essor philosophique du haut de Sunium, Byron l'héroïque dévouement, Bonaparte les lointaines aventures, préludes de sa grande destinée, Lamartine la leçon que l'infini donne au néant :

Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Ainsi nous-mêmes nous passons,

Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface...

J'ai nommé Lamartine, que vous venez de louer si dignement; je le nommerai plus d'une fois encore dans la suite de ce discours. Son nom, plus que jamais gravé dans notre mémoire par un triste et récent souvenir, ne brillait plus depuis quelques années parmi nous que par son absence. Il est devenu plus éclatant que jamais par sa mort. Partant pour l'Orient, Lamartine vous vit à Marseille en 1832 ; il vous remarqua. Votre nom figure dans la poëtique introduction de son grand voyage. Les dix années qui s'écoulent ensuite jusqu'à votre pathétique poëme de *Milianah* (1842), passons-les. Vous le voulez. Je ne fais pas la minutieuse analyse de vos ouvrages, j'en recherche l'inspiration et l'esprit; j'en voudrais tirer quelques lueurs qui serviraient à nous faire mieux connaître votre personne. Je sais, par vos meilleurs amis, que lorsqu'on vous connaît, il n'est pas difficile de vous aimer ; je voudrais communiquer cette impression à tout le monde. Vous n'avez jamais aspiré à l'originalité bruyante, quoique de récentes satires des mœurs du jour, publiées par vous dans un recueil périodique, aient montré la malice de votre plume égale à sa fermeté. Indépendant par le cœur, modeste envers tous, sévère à vous seul, vos aimables qualités vous ont préservé partout des haines littéraires, même chez les jaloux, et des inimitiés politiques, même chez les violents. Votre vie s'écoulait ainsi, paisible et retirée, tandis que votre nom faisait tout seul, dès les premiers temps, le tour de la Provence. On parlait à peine de vous à Paris, avant 1848, que déjà vos écrits étaient partout célèbres, à Marseille, à Aix, à Grenoble, à Lyon, et plus loin encore, dans toute la ré-

gion du milieu de la France. Un des deux éminents confrères que je vois assis près de vous, poète comme vous et parmi les meilleurs, l'auteur de *Psyché* et de *Pernette*, m'a souvent dit que vos œuvres étaient fort répandues, au sud de la Loire, entre la Méditerranée et les Alpes, et qu'elles y étaient plus recherchées qu'on ne le croyait à Paris. « On vous savait gré, ajoutait cet excellent juge, de ce que vous pouviez être lu en famille. » La province est si arriérée ! Vous auriez pu, tout comme un de vos jeunes compatriotes que cette tentative a récemment illustré, emprunter vos inspirations à la vieille langue provençale. Vous avez mieux aimé parler le français de tout le monde. Montaigne, Fénelon, Massillon, Montesquieu, tous enfants du Midi, avaient fait comme vous et s'en étaient bien trouvés. Français par le langage, vous étiez un disciple d'Athènes et de Rome par la passion de l'antique, discrètement approprié au goût moderne.

C'est Athènes qui vous a inspiré, si ce n'est la principale de vos œuvres poétiques, celle du moins qui a répandu le plus de populaire rayonnement autour de votre nom. *La Fille d'Eschyle* fut votre premier succès à Paris. C'était une œuvre très bien conçue, que vous appeliez modestement une « Étude antique », et qui était en réalité une tragédie très achevée et faite pour durer. Vous aviez atteint du premier coup à la plus grande difficulté de l'art dramatique, la délicatesse dans la force. Votre *Méganire* est touchante. Votre Eschyle, parmi ces angoisses vraiment tragiques de son génie méconnu, est un type de vigueur morale. Quand vint le jour de représenter votre pièce au théâtre de l'Odéon, qui l'avait reçue quelques mois auparavant, la tragédie était dans la rue : c'était le 9 mars 1848. Un trône venait de tomber, entraînant dans sa chute le plus sage des rois. Le peuple était en armes. Un immense désordre régnait dans les esprits.

Le malheur d'un vieux poète, jaloux d'un jeune rival, la piété de sa fille, plus forte que son amour, l'indignité d'un prêtre de Jupiter, associé à la poursuite amoureuse de son fils, audacieux séducteur et lâche soldat, certes, c'était une main habile qui avait rapproché ces incidents, puissamment lié tous ces nœuds et fait sortir de cet ensemble une action si vive et si émouvante. Malgré tout, quand la toile se leva sur cette paisible maison d'Eschyle, qu'entourait un bois sacré, qui n'eût tremblé pour votre œuvre? Les spectateurs n'avaient pu arriver qu'en passant par-dessus les barricades. Le bruit de la place couvrait par instants la voix des acteurs. Votre succès, tout le monde s'en souvient, n'en fut pas moins très grand. Je crois, Monsieur, que vous étiez comme beaucoup d'entre nous : Vous n'aviez pas prévu la Révolution de Février. Mais quand on vit, dans votre drame, Sophocle, un poète, s'adresser au peuple d'Athènes mutiné, le rallier au bon sens et à la justice, le faire passer, par la puissance de sa parole, de la colère à la pitié et à l'enthousiasme, ces coïncidences, nullement cherchées, vivement senties, ne furent pas étrangères au succès de votre talent, qui obtint ce jour-là un de ses plus beaux triomphes. La foule voulut vous voir, elle vous rappela sur la scène, et peu s'en fallut que vous n'eussiez le sort du héros même de votre tragédie que vous nous représentez subissant, après sa victoire, l'accolade des marchands de l'*Agora* et des matelots du Pirée.

Mais hélas! Monsieur, le désordre général des affaires avait été fatal à l'administration du théâtre qui vous avait adopté. L'orage emporta l'Odéon. Vous gardiez votre pièce. Pendant cette tempête, déchaînée par les passions politiques, vous étiez comme ce poète portugais que la légende nous représente, au moment d'un naufrage, tenant d'une main son chef-d'œuvre, et nageant de l'autre.

Votre œuvre, ainsi préservée, attira bientôt après les regards d'une grande actrice qui voulait la faire monter avec elle sur la scène, toujours glorieuse, du Théâtre-Français. Rachel mourut. *La Fille d'Eschyle* semblait abandonnée; l'Académie française la recueillit et la couronna.

Le prix décennal qu'avait obtenu, en 1850, un jeune poète, déjà célèbre, l'auteur de *la Cigüe* et de *Gabrielle*, honneur que vous partagiez avec lui, semblait vous associer à la vogue croissante de son talent, et vous appeler dans la carrière qui l'a illustré. Mais, excepté une belle imitation d'Euripide, qui est presque votre dernier ouvrage, *le Cyclope*, je ne vois pas que vous vous soyez essayé de nouveau dans un genre où votre premier effort avait révélé un maître. Faut-il croire que ce grand éclat d'un succès dramatique avait dérouté votre tranquille esprit? ou que la vie de Paris, dans le tumulte de ses ambitions et de ses joies, vous attirait moins que cette douce existence qui vous était désormais assurée, dans une retraite doublement aimée, près de Marseille? En vous se retrouvait ce type du poète, solitaire et indépendant, qu'a voulu peindre, d'un pinceau si charmant, le plus implacable des satiriques de la décadence romaine; le poète qu'une bonne conscience, une modestie sereine, l'amour de la campagne prédestinent à ces faveurs de la Muse, toujours jeune, qui ouvre à ses vrais amis les sources du beau éternel :

> ..... *Cupidus silvarum aptusque bibendis*
> *Fontibus Aonidum*.....

Vous l'avez bien montré, dans la suite de vos écrits, entre 1848 et l'heure actuelle, période de votre vie littéraire très remplie d'œuvres excellentes, soit celles que

vous soumettiez à une refonte radicale, soit celles qu'un souffle nouveau vous inspirait. Parmi ces dernières, comment oublier un livre qui fut loué, dans cette enceinte, par l'illustre rapporteur de nos concours annuels et qui vous valut une nouvelle couronne académique? C'était *la Vie rurale*, qui, rapprochée d'une publication précédente, *Laboureurs et Soldats*, et de deux autres recueils qui suivirent dans l'intervalle de quelques années, *les Épîtres rustiques* et *le Poème des beaux jours*, forment, suivant moi, comme les chants divers et successifs d'une épopée agricole. *Laboureurs et Soldats*, ces deux mots en effet ne résumeraient pas avec une exactitude suffisante l'inspiration de ces différents ouvrages. Les soldats, vous les aviez, par l'imagination, vus combattre, souffrir, mourir dans les redoutes de Milianah, où le général Changarnier, trompant l'ennemi par une héroïque surprise, vint sauver et recueillir leurs débris. Mais le combat vous attriste, la destruction vous désole, la guerre vous décourage. Les camps vous attirent moins que les champs. Aux moissons sanglantes que fauchent les escadrons vainqueurs, emportés dans la plaine, vous préférez, pour les peindre, celles que jaunit, dans l'heureuse vallée, le soleil bienfaisant sous un ciel d'azur. A la dureté de l'homme, meurtrier civilisé et enrégimenté, vous opposez la clémente douceur de la nature, qui a des caresses pour toutes les conditions, des sourires pour tous les âges :

Qu'un vieillard au jardin, pensif, marche ou s'arrête,
La fleur le voit venir sans détourner la tête :
Le rayon du soleil, qu'il cherche pas à pas,
En se posant sur lui ne se refroidit pas;
Et l'oiseau, quand paraît cette tête chenue,
S'il chantait sa chanson d'amour, la continue [1]...

1. *Le Poème des beaux jours*, p. 124.

Non que vous apparteniez, Monsieur, à l'école descriptive proprement dite, cette école tant raillée du premier empire, que d'ingénieux novateurs ont exagérée de nos jours, en s'en moquant. S'il y a une boîte à couleurs dans votre atelier de poète, il y a une âme dans votre poésie. Rien de plus moral que ce penchant qui vous porte à appliquer le plus noble des arts, la poésie, au perfectionnement des classes agricoles, à les rattacher au sol qui les a vues naître, à les faire aimer, en les rendant de jour en jour plus dignes d'estime. *Homine nihil miserius aut superbius*, disait Pline. Rien de plus misérable ou de plus orgueilleux que l'homme. Aimez-le pour sa misère, honorez-le pour sa fierté. S'aimer les uns les autres, si cela ne veut pas dire qu'il faut aimer les faibles, les pauvres, les inférieurs, — paysans, soldats, artisans, ouvriers, — saint Paul n'aurait rien dit. Il est trop facile aux riches et aux heureux du monde de s'aimer entre eux, quoiqu'ils n'en abusent pas. Ce sont les humbles qu'il faut relever. « Ah! ne méprisez pas le genre humain, écrivait le Père Lacordaire; le mépris est stérile! » Et un de ses plus illustres amis, rendant compte un jour à cette place où je suis de quelques actes de vertu populaire que sa noble main couronnait : « Chez les nations chrétiennes, disait-il, les petites vertus préservent des grandes décadences! »[1]

Vous aviez pris à tâche, Monsieur, d'exprimer dans le meilleur langage et de propager ces idées vraiment évangéliques. Ne faut-il donc parler aux classes laborieuses que dans des livres faits pour elles, en humiliant la langue par la vulgarité familière ou brutale? Le peuple des travailleurs ne peut pas payer les beaux livres, mais il les

1. Discours de M. le comte de Montalembert sur les prix de vertu (3 juillet 1862).

aime. Allez le voir un jour de représentation gratuite, quand on joue pour lui *Britannicus* ou *Tartufe!* Allez à ces matinées dramatiques dont le but excellent est de faire connaître, sur une scène de mélodrame, notre immortel théâtre du XVIIe siècle à nos artisans et à nos ouvriers. Allez à ces grandes conférences du dimanche, où trois mille auditeurs, dont les trois quarts appartiennent aux classes ouvrières, accourent à la voix de quelques-uns de nos éloquents confrères de l'Institut! Les idées ne montent pas, elles descendent. Elles viennent d'en haut. Si restreint que soit d'abord le public qui les accueille, elles se répandent. Tout écrivain digne de ce nom a charge d'âmes. La poésie, qui, au dire des anciens, avait civilisé le monde, n'est pas dispensée, pour sa part, de l'instruire aujourd'hui. Personne ne l'a mieux compris que vous, Monsieur; et, si je n'étais trop averti par l'heure qui s'avance du peu de temps qui me reste, j'aimerais à marquer, par l'idée morale qui l'a particulièrement inspiré, chacun des ouvrages compris dans cette seconde période de votre vie littéraire que nous étudions. *Laboureurs et Soldats*, c'est la vie réelle, celle de la ferme, celle du bivouac, relevée par le sentiment du devoir, l'instinct de l'honneur, l'amère jouissance du sacrifice. *La Vie rurale*, c'est le développement, toujours opportun, d'un beau vers de Virgile qui est encore vrai, en dépit de tant de moqueries, après dix-huit siècles :

Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur[1]!

Ce bonheur, il ne le connaît que lorsque, attiré dans nos villes, la cherté, l'inexorable cherté, lui enlève le

1. *O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas!...*

surcroît de salaire que l'avide entrepreneur lui paye aux dépens de tous. C'est alors qu'il apprend à sentir la misère sous sa forme la plus hideuse, la misère en face du luxe, au milieu des folles joies d'une grande ville. Dans les *Epîtres rustiques*, c'est le même sujet qui vous inspire, avec une sorte d'amer regret d'avoir été mal compris. Nous sommes en 1861 ; la désertion des campagnes continue. Sur la ferme abandonnée vous hissez le pavillon de détresse. Bientôt une noble indignation vous saisit; votre idylle impuissante se fait satire. Ah! n'exagérons pas. Votre vers n'emprunte rien à la véhémence d'Archiloque ou à l'hyperbole de Juvénal. Votre critique se couronne volontiers de fleurs, comme pour un banquet dans le *triclinium* ; elle a le rire sérieux, mais bienveillant; du stylet satirique, elle montre plus volontiers la ciselure élégante que la pointe vengeresse; on a pu dire parfois de vos Églogues, ce que Chamfort disait des bergeries de Florian : « J'y voudrais mettre quelques loups! » On en trouve dans vos satires. Ils ne sont pas trop méchants; il vaut mieux corriger les gens que les manger; et vous êtes fait pour convertir ceux même de vos lecteurs que vous avez le plus charmés. Et puis, quand vous vous êtes un peu plus fâché que de raison, comme dans l'épître intitulée : *Hélas! Hélas!* l'ennui vous prend de ce Paris qui a excité voire bile, vous courez à la gare, vous voilà aux champs! A peine arrivé, vous écrivez à un ami : « Pendant que tu te consumes dans la triste contemplation de tant de misères,

..... Sais-tu ce que je vois?
Belle autant que jamais je vois fleurir la terre;
Je vois briller aux yeux l'azur que rien n'altère;
Ainsi qu'aux plus beaux jours, de tendresse enivré,
L'oiseau chante, et les lis n'ont pas dégénéré... »

On dirait que vous avez emprunté à ces vers le titre de votre dernier recueil : *le Poème des beaux jours*. Ce qui le caractérise, c'est un accent lyrique plus prononcé que dans aucun de vos précédents ouvrages. Vous élevez jusqu'à son expression la plus idéale la poésie des champs. Vous épurez, dans une sorte d'extase, les joies viriles de l'agriculteur, ses grossières vertus, ses sensations égoïstes et monotones. Disciple des immortelles *Géorgiques* par la précision du trait, la description fidèle, la sympathie agricole, et d'aussi près qu'un rare talent peut approcher d'un génie unique, vous affectez davantage, dans votre dernier livre, les allures plus modernes de la poésie contemplative, et vous en avez les qualités, si voisines de ses défauts. Il y a là, malgré tout, un progrès dans votre style et comme une aspiration nouvelle de votre esprit. Vous aimez à quitter terre sans perdre des yeux les objets sensibles; l'idéal n'est pour vous qu'une sorte de seconde vue de la réalité palpable, et vous laissez dans les nuages ceux qui ont intérêt à s'y cacher.

Ai-je bien résumé votre œuvre? Ah ! je le voudrais, Monsieur; j'ai su l'apprécier en la relisant tout entière, et il me semble que, pensant tant de bien de vos vers, j'en ai trop peu parlé. Vous donnez un bon exemple, celui de vous corriger sans cesse et de marquer par un progrès sensible chacun de vos pas. Vous diriez presque comme notre vieux Montaigne : « Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que je les retaste, autant de fois je m'en despite... » Vous n'êtes pas de ceux qui, ayant obtenu un grand succès littéraire, l'escomptent (c'est un mot du temps) sans se gêner avec le public contemporain, et avec la postérité encore moins. Me permettrez-vous de le dire? Je n'avais à vous relever d'aucun oubli, puisque vous êtes à cette place tant désirée où l'Académie, quoi qu'on en dise, aime à rencontrer, précé-

dant les élus de son choix, le suffrage du vrai juge, qui est le public. Pourtant j'étais un peu las de vous entendre appeler, depuis 1848, l'auteur de *la Fille d'Eschyle*, comme si depuis vingt ans vous n'eussiez rien fait. Nous avons tous ainsi, dans la série de nos travaux littéraires, un de nos ouvrages qui fait plus ou moins oublier les autres, à moins, hélas! qu'on ne les oublie tous. L'éclat d'un succès public et populaire éteint cette douce lumière qui brille modestement, au foyer de quelques-uns, sur une œuvre estimable. Les livres ont leur destin. « Ah! disait un poète du dernier siècle, qui avait beaucoup écrit, trop écrit, l'auteur de *la Métromanie*, ne me parlez pas de cette misérable! c'est un monstre qui a dévoré tous mes autres enfants. » Les vôtres ont vécu, Monsieur, ils vivront, et le public, fort rassuré sur leur existence, pourrait me reprocher, si j'insistais davantage, d'avoir voulu leur donner un certificat de vie dont votre talent n'avait pas besoin.

L'éminent écrivain auquel vous succédez avait plus d'un point de rapport avec vous. Il était un poète, il n'avait jamais écrit qu'en vers. Comme pour vous, Monsieur, tout son bagage de prose était à peu près compris dans son discours de réception à l'Académie, qui fut jugé excellent, même après la brillante et forte réponse qui lui succéda. M. Ponsard n'avait jamais été qu'un poète, invariablement fidèle à sa passion des beaux vers, comme vous l'avez été toute votre vie.

Comment n'est-on qu'un poète dans un temps qui est, dit-on, si peu favorable à la poésie? Il y faut sans doute ce que Voltaire appelait « le diable au corps ». Ne vous y trompez pas, il y faut autre chose, un peu d'écho tout autour de soi.

On nous dit tous les jours : « Il n'y a plus de poésie en France. » On nous dirait presque : « Il n'y a plus de poètes, » le jour même où, dans cette enceinte, c'est l'auteur de la *Fille d'Eschyle* qui remplace l'auteur de *Charlotte Corday*. Ah! nous manquons à la poésie plus qu'elle ne nous manque. Que de gens se croient très spirituels en se vantant de ne pas aimer les vers, même les bons! C'est se vanter d'une infirmité. Quant à la poésie, elle fait son œuvre. Remontez seulement au début de ce siècle. A quelle inspiration sérieuse a-t-elle fait défaut? Après que la Terreur avait abattu les autels, chassé et persécuté les prêtres, exilé Dieu lui-même, — pour restaurer les idées religieuses il fallait un grand docteur chrétien, un Bossuet peut-être. Un poète parut. Le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs* étaient des poèmes. Quand l'Empire succomba sous le poids de ses fautes, entraînant la France dans sa chute, qui relevait et consolait la patrie? Un poète, celui qui nous disait :

J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs!

Des larmes, il en fallait beaucoup... Quand la France monarchique, frappée au cœur par le poignard de Louvel, renaissait à l'espoir quelques mois plus tard :

Versez du sang! frappez encore!
Plus vous retranchez ses rameaux,
Plus le tronc sacré voit éclore
Ses rejetons toujours nouveaux!

Ainsi parlait Lamartine. Quand Napoléon s'éteignait dans le long martyre de Sainte-Hélène, qui le vengeait de son geôlier? Des poètes encore, quelques-uns sortis des rangs des royalistes, qui, sans pitié pour son ambi-

tion, revendiquaient pourtant, au nom du pays, son immortelle gloire qui était la nôtre. Pendant trente ans après sa mort, de 1821 à 1851, et jusqu'à l'heure où l'admiration, au lieu de rester une libre croyance, parut imposée comme un dogme politique, le poème du premier Empire ne fut pas interrompu, même dans l'histoire, éloquente et vraie, de nos grandes guerres.

Non, la poésie en France n'a jamais manqué, depuis soixante ans, à aucun sentiment, à aucun besoin de notre pays. Le patriotisme a eu sa poésie comme l'industrie, la révolution comme le royalisme, la cabane comme le château, le salon comme l'atelier. Les « enfants du siècle » ont eu leur poète, « le vieux sergent » de la grande armée a eu le sien. Ceux qui ont fait la chasse aux rois, comme ceux qui ont couru à la « curée » des places, ont trouvé un poète pour les entraîner ou les flétrir. A. de Vigny a chanté, dans une confession posthume, la perte de ses illusions; Lamartine, les radieuses extases du cœur humain; M. Victor Hugo, son « crépuscule » assombri. Et non seulement tous les sentiments de l'époque ont eu leurs organes dans cette phalange si mêlée des fils de la Muse, « le plaisant pays de France », comme l'appelait Marie Stuart au moment de le quitter, a eu ses poètes, passionnés à décrire sa beauté physique, aussi bien les sommets sourcilleux de ses montagnes que ses champs fertiles et ses prairies émaillées de fleurs, les grèves étincelantes de cette mer de Provence, votre première inspiration, comme les plages de l'orageuse Armorique où se plaisait Brizeux. Ainsi le passé a eu sa part de poésie largement faite. Qui voudrait dire que le présent n'a pas la sienne, quand vous êtes là, Monsieur, entouré de tant d'amis qui vous estiment, noblement envié, hors de cette enceinte, par tant d'émules qui vous honorent? Et si nous devions regarder aussi à l'avenir, à cette Europe si mal

faite ou si mal défaite, s'il fallait prévoir les mauvaises chances qui, du dehors, peuvent menacer la paix si chère à la liberté, Alfred de Musset y pensait avant nous. Tout le monde a lu ce défi railleur et hardi qu'il adressait au *Rhin allemand*; je crois même que tout le monde pourrait le chanter : la musique, dit-on, en est déjà faite...

M. Ponsard mérite de figurer au premier rang des poètes qui ont le mieux traduit les idées de notre temps, sans les outrer, sans s'y asservir. Ce fut une erreur de croire, quand sonna son heure, qu'un chef d'école était venu. Mais on le crut, et comme nous sommes un pays qui aime, quoi qu'on en dise, à être mené, on applaudit à ce jeune maître qui semblait avoir caché une férule sous le manteau de Melpomène et qui débutait traîtreusement dans le drame par une imitation de Tite-Live. M. Ponsard eut cet honneur étrange, n'étant qu'un artiste ingénu qui avait obéi à son instinct, de passer pour un magistrat de l'art qui venait faire la police dans la République des lettres et rétablir l'ordre au Parnasse. Vous avez très bien marqué la mesure de cette prétendue réaction. L'auteur de *Lucrèce* était surtout un libre esprit, sans prétention et sans pédantisme. Volontiers solitaire, ayant trouvé vers la fin de sa trop courte existence, dans la plus charmante union, ce légitime bonheur à deux où la jeunesse s'épure et où l'âme s'affermit, il avait voulu écrire suivant son goût et penser librement, non régner. Il n'a pas été sans quelque influence sur les procédés d'art de son temps. Son temps ne l'avait ni appelé ni formé.

Vous avez, à propos de ses débuts, beaucoup parlé des classiques et des romantiques, et moi qui ai vécu au milieu de ces querelles, j'ai souri. Elles sont si loin de nous! Elles étaient, au fond, si innocentes dans leur vivacité! Elles se rattachaient, par un lien si naturel, au mouvement libéral qui emporta les esprits après la chute de l'Empire!

Le romantisme était-il une école? J'oserais presque dire aujourd'hui que c'était plus que cela, et qu'il faudrait le ranger parmi « les anciens partis »; c'était le parti de la liberté dans l'art et la littérature, comme le libéralisme l'était dans la presse et le parlement. On en usait, on en abusait. *Hernani* était un noble fils de la Charte. M. Alexandre Dumas, un des combattants de Juillet, n'avait peut-être pas pris le Louvre; il avait pris les trois unités de la vieille tragédie, et les avait mises, sous bonne garde, dans un de ces châteaux du Rhin qu'il a si bien décrits. En sortiront-elles jamais?

Notre temps, même dans cette guerre apparente des œuvres et des systèmes, a été marqué d'une singulière insouciance dans l'ordre des choses littéraires; non qu'il ne les aime, mais il aime tout :

> Sur quelque préférence une estime se fonde,
> Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.

Le siècle est plein de Philintes; facile au vice sans être vicieux, sceptique dans ses idées et dans ses goûts, allant à ce qui l'amuse sans regarder à l'enseigne; — courant de Marion de Lorme réhabilitée à Camille rajeunie, de Dorval à Rachel, de Roscius à Tabarin; — flatté, il y a trente ans, dans sa sensibilité patriotique et bourgeoise par la comédie moyenne, telle que l'écrivait un charmant esprit; gourmandé aujourd'hui par la comédie satirique, qui semble avoir mis par moments le fouet de Némésis dans la main de Thalie. N'importe, ainsi battue, la société est comme la femme de Sganarelle, elle est contente.

Ceux qui chercheront un jour l'histoire de notre temps dans certaines comédies modernes croiront que cette société était en effet un ramassis de filles perdues, de pères

prodigues, d'intrigants subalternes et de coquins enrichis. Mais soyons de bon compte, est-ce vraiment le fond de la société qu'on a voulu peindre? N'est-ce pas le tapage des mauvaises mœurs qui attire ces spirituels inventeurs plus que la profondeur du mal lui-même, sérieusement étudié, qui les provoque? Le vice a plutôt triomphé de ces peintures, dont la répétition uniforme semble le laisser maître du terrain. Vous l'avez dit, Monsieur, en très bons vers, quand vous avez été réduit à signaler cette inexplicable faiblesse de l'honnête femme, si attentive aux mœurs, aux toilettes, aux prodigalités insolentes de celles qui ne le sont plus ou qui ne l'ont jamais été :

A ces tableaux impurs voile-t-elle ses yeux?
. . . . . .
Fait-elle tout son soin de la sagesse? Non,
Elle n'a qu'un souci : voir de près la Ninon.
Quelle est de ses amants la plus récente liste?
Où loge son coiffeur, lequel vaut un artiste?...
De ces menus détails, scabreux à raconter,
Qu'un auteur fasse un livre, elle court l'acheter;
Qu'en drame pathétique il arrange la chose,
Elle y court la première et de larmes l'arrose.
Que dis-je? autre scandale à tes yeux familiers,
Que Ninon à l'encan mette son mobilier,
Qu'on annonce à grand bruit cette vente, l'épouse
Y court encor, fiévreuse et de tout voir jalouse;
Et la plus vile aiguière, instrument de mépris,
A ses yeux se transforme en relique sans prix...

Tout cela est-il vrai, Monsieur? je le crois, puisque vous le dites. Quel contraste! une société, non pas vertueuse, mais honnête, polie, intelligente, et à côté ce monde d'exception que nous montre le théâtre. Serait-ce que la tâche la plus difficile pour le poète comique est de trouver l'intérêt et l'émotion où ils sont vraiment

(quelques-uns de nos contemporains le prouvent encore chaque jour) dans la forte et naturelle vérité de la vie réelle, éclairée par ce maître supérieur de tous les arts, l'idéal?

M. Ponsard, docile par le cœur et facilement dominé par ses affections, avait de plus une qualité qui m'a toujours attiré vers ses œuvres et fait aimer sa personne. Vous ne l'avez peut-être pas assez relevée en lui, Monsieur, cette vertu de votre éminent devancier, qui est une des vôtres, et qui est de plus, dans un écrivain, un mérite tout à fait littéraire, la sincérité. La sincérité ! que j'aime ce mot, et quel sujet de dissertation, si on avait le temps ! Marivaux rapporte que, rencontrant un jour un jeune mendiant de bonne mine et fort bien portant : « N'avez-vous pas honte, lui dit-il, de mendier à votre âge? Pourquoi ne travaillez-vous pas? — Ah ! Monsieur, répondit le pauvre du ton le plus naturel, je suis si paresseux ! » Marivaux lui donna un louis. Si la sincérité vaut de l'or, même chez un vicieux, à quel prix l'estimerez-vous dans une âme honnête? Ponsard, avec toute sorte de raisonnables réserves, était essentiellement l'homme de son inspiration et de sa fantaisie ; partout très vrai, obstiné à son œuvre tant qu'elle dure, esclave de son sujet, mais ne creusant pas éternellement le même sillon, sachant changer de ciel et d'époque, alterner la tragédie et la comédie sans les confondre, sans en faire un mélange trop répugnant ou un plat trop indigeste.

En réalité, son drame est bien à lui. Il ne s'est pas plus absorbé dans ses modèles, quoique leur marque y soit, que Corneille dans les siens. Corneille, il est vrai, les domine de plus haut. Qui ne sent, en le lisant, ce grand souffle qui vient de lui, non de Sénèque ou de Lucain, ses maîtres? Il semble avoir inventé Auguste et Cinna, Sertorius et Nicomède. M. Ponsard, lui aussi, a

donné à sa Lucrèce une grâce et une placidité qui semblent moins d'une fille de la louve, au temps de Brutus, que d'une sainte du temps de Dioclétien. Il ne vise pas au grand éclat de ses personnages; il les colore d'une douce lumière. Il ne les fait pas médiocres; il les fait vivre dans une sorte de milieu tempéré. C'est ainsi que dans le royal amant d'Agnès de Méranie il a diminué, peut-être à dessein, l'énergique adversaire d'Innocent III. C'est ainsi qu'il a pu mettre sur la scène les héros de la Terreur, et les rendre possibles pour le spectateur, en les diminuant. Les événements étaient grands, les hommes ne l'étaient pas. Pour les atteindre dans leur grandeur factice, il fallait les rapprocher des sentiments communs de l'humanité, de ses passions avouables. M. Ponsard l'a fait. Il a réduit, pour les adapter aux exigences de la scène, ces proportions non pas grandes, mais hyperboliques, auxquelles il faut les vastes horizons de l'histoire, ses diversions qui reposent, ses jugements qui vengent, ses contrastes qui consolent. M. Ponsard ne pouvait emprunter ses personnages à M. Michelet ou à M. Louis Blanc, ni même aux deux illustres précurseurs, vos compatriotes, qui ont eu, les premiers, le mérite de rendre vraisemblables ces malfaiteurs stoïques et ces dictateurs-bourreaux. Il les a refaits pour son drame. Robespierre y parle en philosophe et il invoque Socrate; Danton y joue, tout aussitôt après le 31 mai, le rôle d'un modérateur inquiet et impatient. Et Marat! « Dieu, disait un jour Louvet, après l'avoir nommé à la tribune, Dieu! j'ai prononcé son nom!... « Épouvanté, il s'arrêtait. M. Ponsard fait plus que de nommer Marat; il lui prête l'éloquence, il lui prodigue la poésie. C'était l'affaiblir. Ainsi dépouillé de l'affreux prestige de sa vulgarité sanguinaire, Marat disparaît. Tel qu'il était, qui eût osé exposer, sous le feu de la rampe, devant un public français, ce pamphlétaire assassin?

M. Ponsard n'adoucit pas seulement l'histoire révolutionnaire, il l'attendrit. *Le Lion amoureux* est bien son œuvre. Quel charme et quel attrait! Dans la scène du troisième acte entre Humbert et la marquise, quand c'est Corneille qu'il imite, comme il se souvient de Racine! Combien de nuances délicates! que de douceur dans l'énergie et de grâce dans la fierté! Que nous sommes loin de la Terreur!

Dans la comédie de mœurs qui, entre 1850 et 1860, remplit toute la carrière dramatique de M. Ponsard, je veux relever encore ce trait caractéristique de son œuvre entière. Il a touché aux mœurs pour les peindre, non pour les outrer. Il n'est pas un vengeur, mais un moraliste, aussi étranger aux grands éclats de la passion qu'aux bruyantes explosions de la gaieté. Ses comédies n'en ont pas moins une très grande valeur, une animation saine, la justesse, la bonne humeur, et, comme vous l'avez si justement remarqué, l'à propos. Mais, vous le dirai-je, Monsieur? vous m'avez fait peur quand, après avoir rendu une si complète justice à la meilleure comédie de Ponsard, *l'Honneur et l'Argent*, vous l'avez comparée à *Timon d'Athènes*.

On peut traduire Shakespeare, non l'imiter. Son originalité l'isole, son génie étrange vous défie. Tout en lui semble confus ou confondu, et tout concourt à l'effet. Il brise en morceaux son drame; il en réunit d'un coup d'aile les fragments épars. Dans ce grand désordre où il se plaît, c'est au cœur qu'il vise. « Il demande à l'homme (je cite quelques lignes d'un orateur illustre qui est parfois un profond critique), non pas : Qu'as-tu fait? — mais : — Comment es-tu fait? D'où est née la part que tu as prise dans les événements où je te rencontre? Que cherchais-tu? Que pouvais-tu? Qui es-tu? Que je te connaisse; je saurai tout ce qui m'importe dans

ton histoire[1]. » Tel est Shakespeare. On croit que c'était chez lui parti pris de brouiller les lieux, les temps, les unités, les dates. Son but était d'arriver par tous les chemins au cœur de l'homme, de le saisir vivant et palpitant, et de le peindre en dépit de tout.

M. Ponsard avait lu *Timon d'Athènes*. De ce personnage, à moitié chimérique, il n'avait rien pris que dans sa vraie mesure, avec ses tempéraments ordinaires : Rodolphe, le célibataire philosophe dans l'*Honneur et l'Argent*, c'est un Alceste adouci, George, le riche ruiné, est, avec simplicité et décision, un martyr de l'honneur paternel. Ah ! l'honneur, il faut bien le dire, M. Mercier l'entend autrement que Timon, et quand on vient lui dire que le fiancé de sa fille s'est ruiné par un trait de généreux désintéressement :

C'est avec ces traits-là que l'on meurt misérable!

s'écrie-t-il. Vivre et mourir pauvre, voilà la honte ! L'honnête M. Mercier a touché du doigt la plaie du siècle.

Est-ce donc que notre temps serait plus menacé qu'aucun autre ne l'a été jamais par ce fléau des nations vieillissantes, la recherche du bien-être à tout prix, l'idolâtrie du luxe sous toutes ses formes? Le veau d'or est déjà dans la Bible. *Plutus* est le titre d'une des meilleures comédies d'Aristophane. L'*Avare* de Plaute n'est pas d'hier. Entendez-vous, à travers les siècles et au début même du christianisme, cette religion de la sainte pauvreté, entendez-vous ce cri jeté par un païen de bonne foi, un sensualiste indigné :

O cives, cives! quærenda pecunia primum!
Virtus post nummos!...

1. M. Guizot, *Shakespeare et son temps*, p. 99.

De l'argent d'abord, puis de la vertu, s'il en reste ! Non, nous n'avons pas inventé la passion de l'or. On remplirait cent volumes des plaintes qu'elle a arrachées aux moralistes de tous les temps, aux fidèles de Jupiter et à ceux du Christ, aux Césars et aux papes, aux croyants et aux philosophes. Mais savez-vous? Défiez-vous du luxe, quand un air libre, un contrôle vivifiant, la raison publique, n'animent pas et ne règlent pas cet essor de la prospérité générale ! En sommes-nous là? A Dieu ne plaise que je porte ici, dans cette calme enceinte, sur mon époque et sur mon pays, un jugement si sévère ! Nous sommes sortis des temps difficiles et des défilés périlleux. Une lueur de liberté saine sourit à nos travaux. L'opinion, une reine, dit-on, est en train de rajuster sa couronne sur son front longtemps dépouillé. Confiance donc, ici surtout, Monsieur, où l'étude nous apprend à ne désespérer de rien, et nous soutient quand il faut tout craindre.

Et tenez, quand un pays est bien occupé de ses grandes affaires, il est moins asservi aux petites. « L'argent, disait madame de Lambert, est un bon serviteur et un mauvais maître. » Faites-le servir au bien sous toutes ses formes. Ne lui livrez ni Socrate ni Jésus ! Ne laissons pas dire dans le pays de l'honneur et de l'esprit, de toutes les noblesses naturelles et héréditaires, que tout est perdu hors l'argent. Ne laissons pas faire sur le marché la cote de nos vertus et de nos vices. Combien ce sourire et cette courbette ? combien ce dévouement ? Combien cette prose et cette poésie ?....

Des poètes tels que vous, Monsieur, et tels que l'auteur de *Galilée*, sont bien au-dessus de pareils reproches. Ils en sont au besoin les nobles et courageux organes. Vous n'entrez pas à l'Académie pour rencontrer aucune opposition au sentiment qui a dicté quelques-unes de vos dernières et de vos meilleures épîtres, celles où le spec-

tacle des folies prodigues de notre temps vous a si remarquablement inspiré. M. Ponsard non plus, quand il fut reçu dans cette compagnie, n'avait pas eu à retenir les paroles qu'il lui adressait d'un accent si élevé et si libre. Certes, il ne comptait, lui, dans aucun des partis qui se disputent l'influence politique, en France, depuis cinquante ans. Naturellement libéral, il l'eût été sous Périclès ou sous Auguste, sous Léon X ou Louis XIV, de la même manière, avec une sorte d'ingénuité forte et incorruptible. Son dernier drame, *Galilée*, dont il est impossible de parler après vous, Monsieur, cette belle étude où la sève du libre esprit abonde, était dédiée à un prince. Rudement traité par la fortune, à laquelle il n'avait jamais vendu son art, tout le monde sait comment le généreux lutteur, héroïquement acharné à cette œuvre suprême, était venu mourir, et de quelle mort! sous le toit hospitalier d'un admirable ami. Aussi, quand il réclamait il y a douze ans, pour l'Académie française, le droit de penser et de sentir, de recevoir et de propager, dans l'ordre des idées, les impressions extérieures et contemporaines, M. Ponsard n'était pas suspect. « Simple homme de lettres, disait-il, je n'ai à parler que d'un homme de lettres (il succédait à Baour-Lormian). » Est-ce à dire que le seul rôle qui convienne à la littérature soit une discrète neutralité en présence des événements? Est-ce à dire que, dépouillée de conviction, elle doive abdiquer toute ininfluence sur l'esprit public et les affaires du pays? Ce serait l'amoindrir singulièrement et lui ôter ses plus beaux titres de noblesse.

Dans une longue enfance on la ferait vieillir!

« On la réduirait à n'être plus qu'un amusement frivole, un art matériel comme ceux qu'on abandonnait, dans Rome, aux esclaves et aux affranchis!..... »

J'aime à finir, Monsieur, par ces graves paroles du plus modéré des hommes et du plus sincère.

La tribune nous reprochait récemment, dans une assemblée de législateurs, d'être une « académie politique ». La tribune est une ingrate! Oui, nous choisissons parfois des confrères parmi ses orateurs les plus illustres. Et elle s'en plaint! On a fait de semblables choix sous tous les régimes. La chaire chrétienne nous reproche-t-elle de lui prendre tantôt un éloquent évêque, tantôt un prêtre de l'ordre de l'Oratoire ou de Saint-Dominique? Un prédicateur qui a du génie, un docteur qui a écrit de beaux traités de morale évangélique, fils de l'Église, ne sont-ils plus membres de la grande famille littéraire de leur pays? Est-ce qu'un grand orateur parlementaire n'est qu'un politique? L'illustre Berryer n'était-il qu'une savante mécanique entre les mains d'un parti; Lamartine, un grand orgue d'harmonie dont un pied étranger pressait les pédales retentissantes? Défendons-nous, Monsieur, de la politique passionnée et de la polémique courante. Personne ne vous reprochera, à vous, d'y avoir jamais sacrifié. Laissons vibrer l'instrument sonore qu'anime un esprit libre et que remplit une âme généreuse. Vous avez reçu mission d'ajouter à son charme et à sa puissance. Vous n'avez ici qu'à continuer votre œuvre et à remplir votre destin.

II.

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. JOHN LEMOINNE[1].

MONSIEUR,

Vous l'avez dit avec raison, et je le dirai à mon tour, sans être arrêté par votre modestie : vous entrez ici comme journaliste. Laissez-moi ajouter que si vous avez été, dès votre première candidature, accepté par notre compagnie, c'est que, comme publiciste, vous avez été distingué parmi les meilleurs, que vous avez gardé un style original dans cette confusion des langues qui caractérise trop souvent les luttes de la presse périodique, et enfin que vous avez montré, dans une circonstance récente et terrible de notre histoire, comment la plume peut devenir, au milieu d'un grand péril social, une arme vaillante dans la main d'un homme de cœur.

1. Séance publique de l'Académie française du 2 mars 1876.

Pourquoi ne pas le dire, Monsieur ? ce n'est pas un « quatrième pouvoir », c'est la plus réelle puissance des temps modernes que vous représentez ici. C'est comme un de ses ministres que nous vous recevons. Vous représentez la presse, non pas dans sa forme générale et abstraite qui se confond avec celle de l'esprit lui-même, mais dans son acception qu'on pourrait croire la plus réduite, la presse quotidienne, le journalisme, le journal. Un de vos plus éminents prédécesseurs, assis en ce moment près de vous, se félicitait un jour, entrant dans cette enceinte, de n'avoir jamais écrit que dans les journaux. Il venait rejoindre sur ces bancs un autre publiciste comme lui, un ami de vingt ans, un nom illustre dans l'Université, la politique et les lettres, une chère mémoire pour chacun de nous. J'ai nommé Saint-Marc-Girardin.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Monsieur, que la liberté de la presse compte comme un pouvoir dans l'État. Sans cesse remaniée et réglementée depuis un siècle, on a pu ralentir son allure, calmer son ardeur, refréner sa véhémence naturelle ; on ne l'a jamais, ni sérieusement atteinte comme influence, ni diminuée comme pouvoir. Elle reste un pouvoir.

« Nous avons vu, disait un grand sage, la vieille société périr, et avec elle cette foule d'institutions domestiques et de magistratures indépendantes qu'elle portait dans son sein, faisceaux puissants des droits privés, vraies républiques dans la monarchie..... Pas une n'a survécu, et nulle autre ne s'est élevée à leur place. La Révolution n'a laissé debout que les individus..... De la société en poussière est sortie la centralisation..... La charte de 1814 (après la dictature de l'Empire) avait donc à constituer à la fois le gouvernement et la société..... Elle aurait trop peu fait (ayant établi l'un) pour relever l'autre, si elle s'était arrêtée à la division des pouvoirs. A la place d'un despo-

tisme simple, nous aurions eu un despotisme composé, l'*omnipotence* parlementaire après l'*omnipotence* d'un seul... Ce n'est qu'en fondant la liberté de la presse, comme droit public, que la charte a véritablement fondé toutes les libertés et rendu la société à elle-même. La liberté de la presse doit fonder à son tour la liberté de la tribune, qui n'a pas un autre principe ni une autre garantie. Ainsi la publicité veille sur les pouvoirs. Elle les éclaire, les avertit, les réprime, leur résiste. S'ils se dégagent de ce frein salutaire, ils n'en ont plus aucun; les droits écrits sont aussi faibles que les individus. Il est donc rigoureusement vrai que la liberté de la presse a le caractère et l'énergie d'une institution politique; que cette institution est la seule qui ait restitué à la société des droits contre les pouvoirs qui la régissent, et que le jour où elle périra, ce jour-là nous retournerons à la servitude[1]... »

J'ai voulu, Monsieur, vous montrer les titres de noblesse de votre profession, rédigés par un philosophe chrétien, un royaliste, nullement suspect d'enthousiasme pour les conquêtes de l'esprit moderne, mais qui en avait reconnu l'imprescriptible nécessité. Ce philosophe, vous le connaissez; il a été pendant soixante ans, avec Chateaubriand, avec M. Guizot, avec le duc de Broglie, M. de Salvandy, M. de Montalembert[2], l'invariable et infatigable

1. Fragments du discours prononcé par M. Royer-Collard dans la discussion du projet de loi sur la presse (1822). (*Vie politique de M. Royer-Collard*, par M. de Barante, tome II, p. 131-133).

2. « M. de Montalembert était plus de son temps qu'il ne le croyait lui-même. Il aimait la presse; il éprouvait pour elle cet entraînement qui est de nos jours. Il redoutait ses excès, les blâmait sévèrement, et n'eut pas toujours à s'en louer; mais toujours il lui revenait, et à ce propos il répétait ce vers d'une élégie amoureuse d'Ovide :

... Nec sine te, nec tecum vivere possum.
Je ne puis vivre ni avec toi, ni sans toi. »

(Discours de réception de M. le duc d'Aumale à l'Académie française, le 3 avril 1873.)

défenseur de la liberté de la presse : c'était M. Royer-Collard. J'aime à opposer un tel témoignage aux superbes dégoûts qui, de nos jours encore, après tant d'épreuves qui le confirment, s'attaquent au principe même de la publicité périodique.

La liberté de la presse a, malgré tout, un grand défaut. Elle a été faite pour des hommes, non pour des anges. On s'en aperçoit tous les jours. Elle est une institution humaine avec les faiblesses et les imperfections de l'humanité. Née d'une grande nécessité sociale non d'une fantaisie d'innovation, elle est aussi une industrie, un métier; elle tient boutique, et l'on a peine à faire sortir quelquefois, de ces échoppes banales où elle vend ses produits, l'idée de sa grandeur, de son utilité et de sa puissance. Il faut pourtant s'y résoudre. Et savez-vous ce qui la relève de ces misères matérielles de sa condition et de son ménage? C'est qu'elle a quelque chose au-dessus d'elle, d'où elle tire la force et la dignité. Si humble que soit le journaliste, si cachée que soit sa vie, si masqué que soit son visage, il est au service d'une opinion; il ne vaut quelque chose moralement, et le talent à part, que par l'opinion qu'il représente, si elle est honnête. Sans elle, sa voix se perd dans l'immense étourdissement des pensées creuses et des paroles sans écho.

On dirait, quand on parle de l'opinion, que c'est le XIXe siècle qui a inventé le mot et la chose. Notre siècle a inventé et surtout il a détruit beaucoup de choses. Ce qu'on appelle l'opinion existait avant lui. « Il faut, disait Fénelon de sa voix la plus douce, avoir grand égard à l'improbation du public. » Écoutez aussi ce qu'écrivait M. Necker en 1784 : « La plupart des étrangers, disait-il, ont peine à se faire une idée de l'autorité qu'exerce en France aujourd'hui l'opinion publique. Ils comprennent difficilement ce que c'est que cette puissance invisible

qui commande jusque dans le palais du roi[1]. » Et plus tard, M. Fiévée, le correspondant secret de Napoléon, lui écrivait un jour : « Méfiez-vous, Sire ! Sous un gouvernement absolu, l'opinion, c'est ce qu'on ne dit pas. » Aussi, revenu aux Tuileries après le 20 mars, et à peine établi : « Nous rendrons dès demain la liberté de la presse, disait l'empereur. Pourquoi la craindrais-je, désormais? Après ce qu'elle a écrit depuis un an, elle n'a plus rien à dire sur moi, et il lui reste encore quelque chose à dire de mes adversaires[2]. » Il se croyait réconcilié avec l'opinion.

Calme ou irritée, invisible ou présente, silencieuse ou grondante comme la mer que les vents déchaînent, l'opinion, depuis la chute de l'ancien régime, était donc devenue maîtresse ; les livres, ceux de Montesquieu lui-même, ne lui suffisaient plus. « N'aie pas peur ; parle et ne te tais pas, disait Dieu à saint Paul ; car j'ai un grand peuple à moi dans cette ville[3]. » A une telle puissance il fallait un organe pour ses combats comme pour ses victoires, pour ses bons et ses mauvais jours, — un organe actif, vigilant, quotidien, passionné comme elle, mais capable de se décider pourtant le jour où le sentiment public l'emporte sur l'obstination égoïste des partis. — Ce jour-là, par l'accord qui se fait entre l'opinion et la presse, le journal est le maître. Le talent du journaliste y peut beaucoup, mais à cette condition. Chateaubriand met le sien au service d'une ambition personnelle blessée à mort ; mais à ses colères sourit l'opinion, et il réussit plus qu'il ne l'a voulu. Armand Carrel, avec l'entraînante âpreté d'un adversaire sans merci, essaye une lutte pa-

1. *Les origines de la France contemporaine*, par M. Taine, tome Ier, p. 397.

2. M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome IX, p. 238.

3. *Actes des apôtres*, chap. XVIII, vers. 9 et 10. (La vision à Corinthe.)

reille contre la royauté de Juillet ; il échoue. Tant vaut l'opinion, tant vaut l'écrivain. Tantôt elle prête son prestige au plus humble de ses organes ; tantôt elle l'emprunte, en lui communiquant sa force, à l'écrivain lui-même. Junius, masqué, a besoin d'avoir mille fois raison contre le duc de Grafton ; mais il a raison. Voyez-vous cette lumière qui brille dans cette rue de Londres, là-haut, à cette mansarde ? Il y a là un inconnu, une plume à la main. Son existence, il y a cent ans, était un mystère ; elle l'est encore. Il écrit sur l'événement du jour, sur un projet de loi présenté aux Communes, sur un incident diplomatique. Cet homme par lui-même n'est rien. Mais, demain, la page qu'il vient d'écrire sera descendue de son bureau dans l'atelier du journal [1]. Elle sera lue dès l'aube du jour par des milliers d'acheteurs. Elle circulera dans le monde. Elle fera sensation dans les assemblées. L'ouvrier obscur de cet écrit anonyme, c'est un des ministres de la plus grande puissance du monde moderne, l'opinion.

C'est parce que vous avez ainsi compris, Monsieur, tout ce que la profession, adoptée par vous dès votre jeune âge, comportait de sérieux devoirs, que votre talent, qui aurait pu vous soutenir partout ailleurs, vous a, dans cette carrière, particulièrement servi. Votre indépendance naturelle, volontiers rétive, s'accommodait de ce rôle qu'on se crée à soi-même, de ce droit qu'on s'arroge de juger, sans mandat, les hommes et les choses, et de rendre des arrêts que l'opinion enregistre, même si elle les combat. Votre originalité même ne répugnait pas à

1. La première lettre de Junius parut le 21 janvier 1769, dans le *Public advertiser*, le duc de Grafton étant premier ministre, lord North chancelier de l'échiquier. Soixante-neuf lettres du même *inconnu* furent publiées pendant trois ans dans le même journal. (Voir l'*Angleterre au XVIIIe siècle*, par Charles de Rémusat.)

cette tâche attrayante des controverses périlleuses. Elle s'y trouvait à l'aise comme la salamandre, dit-on, au milieu du feu.

Vous avez, en effet, cette qualité que son nom seul définit. Vous avez l'originalité, don précieux en toute espèce d'écrits, mais rare dans le journalisme ; car, lui aussi, s'appelle « Légion ». Le journaliste est par nécessité improvisateur. L'improvisation ne s'arrange guère d'une certaine délicatesse dans la forme de la pensée. Elle vise à l'effet plus qu'à la finesse. Il faut qu'elle frappe fort, s'il ne lui est pas donné de toucher juste. Elle est condamnée aux redites, aux phrases toutes faites, aux métaphores banales. C'est elle qui a inventé ce « vaisseau de l'État » sur lequel nous avons navigué si longtemps. Doit-on se plaindre si elle a quelques défauts inévitables ? Comment suffirait-elle autrement à cette immense consommation de publicité qui se fait dans un grand pays : nouvelles de partout, des assemblées et de leurs comités soi-disant secrets, nouvelles des chancelleries et des palais, de la rue et du salon, du tribunal et de l'Église, de la Bourse et du théâtre, sans compter les coulisses, qui ont leurs historiographes, et sans parler du foyer domestique où la chronique s'introduit trop souvent sans droit, non sans scandale, son carnet à la main? Ah ! Monsieur, que deviendrait le style, dans cette grande mêlée, si quelques écrivains tels que vous n'en avaient reçu l'étincelle et gardé la flamme? Le style, qui s'en inquiète ? Est-ce l'écrivain ? Personne ne lui en demande. Est-ce le lecteur ? Il n'est qu'avide, non difficile. Il a faim et soif. Il veut être pourvu promptement, servi à point. Sa délicatesse littéraire, s'il lui en reste, il y a encore de bons livres et de bonnes Revues pour la satisfaire. Au journal il demande le pain quotidien, cuit à ce four toujours allumé, qu'entretient sa

curiosité insatiable, et dont s'accommode son goût facile.

Vous avez été, Monsieur, plus sévère à vous-même, quoique vous ayez commencé de bonne heure. Comme publiciste, voici bien trente-cinq ans que vous êtes à l'œuvre. L'historien illustre, qui a voulu être un de vos parrains académiques, a été quelque temps le guide de vos premiers travaux. Dès vos débuts votre goût se prononce. Français de cœur, l'étranger vous attire. Vous avez comme une nostalgie de l'Angleterre. Vous l'étudiez, vous la lisez, vous vous pénétrez de sa littérature, de son esprit, sauf à vous en servir contre elle un peu plus tard. Vous passez tour à tour la Manche et le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Vous êtes un des créateurs de la polémique extérieure dans les journaux français ; vous leur donnez le goût de s'occuper des affaires des pays étrangers. Bien peu de nous avant que la vapeur eût abrégé les routes et les traversées, connaissaient vraiment l'Angleterre. Voltaire l'avait tour à tour glorifiée et raillée. M. de Staël nous l'avait montrée dans un livre agréable. Le *Globe* nous avait révélé, dans des lettres spirituelles, les secrets de son ménage électoral [1]. Votre correspondance de 1841 a complété l'œuvre. Revenu en France, vous avez eu dans la presse un véritable département des affaires étrangères, ministre par votre plume, sans l'être toujours au gré de ceux qui l'étaient par l'autorité. Chose singulière ! votre nom fut d'abord beaucoup plus connu hors de France qu'au dedans, et il fallait, sortant de nos frontières, compter avec vous. On vous observait, et l'on vous craignait. Je me rappelle le temps où l'Autriche se plaignait de vous à notre cher Armand Bertin, et où l'Angleterre, qui vous attirait, ne vous plai-

1. Lettres écrites au journal *le Globe* par M. Duvergier de Hauranne.

sait guère. Elle a continué longtemps à exercer sur vous ce double et singulier effet ; ni avec elle, ni sans elle. Au fait, le monde ne peut renoncer à l'influence anglaise ni s'y livrer aveuglément, même sur le canal de Suez. Vous avez très finement marqué ces délicatesses de nos rapports avec nos puissants voisins. Vous avez été passionné, et avec raison, pour l'indépendance de l'Italie. quand elle ne semblait, aux cabinets de l'Europe monarchique, qu'un mauvais rêve, et vous n'avez jamais fait de vœux contre la liberté de l'Espagne. Quant au fameux « malade », celui d'Orient, dont le régime intérieur excite aujourd'hui, à un si haut degré, la sollicitude plus ou moins désintéressée de ses voisins immédiats, vous n'avez jamais eu depuis trente ans aucune illusion sur son état.

Vous apparteniez, Monsieur, à la bonne école de la diplomatie française, contemporaine de la liberté parlementaire que lui rapporta la Restauration. Avant cette époque, et depuis la chute de l'ancien régime, la politique étrangère de notre pays s'était montrée tantôt provocante jusqu'à l'atrocité, tantôt fière jusqu'à l'insulte. « L'Europe nous menace, disait Danton, jetons-lui pour la défier la tête d'un roi !... » Plus tard, Dieu permit que cette horrible politique fût arrêtée court. Le ton changea. Une certaine brutalité guerrière, puis une certaine emphase républicaine, remplacèrent l'anathème démagogique. « Avant trois mois, disait le général Bonaparte à M. de Cobentzel, pendant les conférences d'Udine, et fatigué des lenteurs du plénipotentiaire autrichien, avant trois mois je briserai votre monarchie comme je brise cette porcelaine !... » et le précieux cabaret, don de l'impératrice Catherine, tombait en éclats sur le parquet. « La République française est comme le soleil, disait-on plus tard ; aveugle qui ne la voit pas ! » C'était l'âge héroïque de la diplomatie nouvelle. Bientôt après, avec

quelques phrases aiguës comme le tranchant de l'épée, insérées au *Moniteur universel*, l'empereur suffisait au service de son système, qui parlait mieux encore par la bouche de ses canons. Quant à la Restauration, si sa politique extérieure subit par instants les contraintes que son origine lui imposait, elle eut des négociateurs comme l'amiral de Rigny à Navarin, le maréchal de Bourmont à Alger, qui ne parurent très soucieux, ni l'un ni l'autre, d'attendre pour vaincre le bon plaisir de l'Angleterre.

Je n'insiste pas sur cette période de la diplomatie française antérieure à votre entrée dans le journalisme.

Une fois engagé dans la carrière, vous avez compris ce qu'exigeait de vous, pour être bien faite, la polémique internationale : l'instinct du patriote, l'information exacte, l'indépendance du jugement, la verve parfois irritée; la sagacité clairvoyante. Nous avons traversé des temps difficiles. Les révolutions, dont la presse quotidienne n'est pas toujours la cause la plus innocente, tournent parfois contre elle, soit en renversant les barrières qui la contenaient prudemment, soit en la livrant par des lois d'exception à des répressions tyranniques. Une de ces lois, nullement sévère en apparence, causa pour un temps plus de sérieux embarras à la polémique des journaux qu'elle ne leur fit de mal. Je veux parler de la loi que vous avez rappelée, celle de 1849, sur les signatures. Tout article, inséré dans un journal, à quelque titre que ce fût, dut être signé. Quelques noms furent bientôt distingués. Ce que perdait le journal dans sa valeur collective, le hardi talent de jeunes écrivains s'en empara. Le pouvoir n'y gagna rien. On le vit bien sous le second Empire. La presse ne s'avançait qu'en trébuchant sur ce terrain semé d'embûches que la législation d'alors lui avait préparé avec un art infini, lui laissant trop peu de liberté pour être puis-

sante, assez pour se compromettre. Elle en profita pourtant pour donner très vite à quelques-uns de ses organes une célébrité sérieuse. On vit de jeunes débutants se raffiner du premier coup dans cette lutte de l'esprit libéral contre les pièges de la légalité. La réticence eut ses Tacite à la touche vigoureuse et discrète. Suétone aussi fit parler de lui. Le sous-entendu devint un genre de littérature, et l'art de lire entre les lignes fut porté à sa dernière perfection. Vous avez eu, Monsieur, à cette époque, un de ces habiles écrivains pour collaborateur, nous pour confrère. Vous savez comment, n'ayant pas le choix des armes, il combattait pourtant avec un mélange de hardiesse et de prudence, sachant s'arrêter à temps, proposant des énigmes que tout le monde devinait, rangeant en bataille, par moments, des lignes de points comme des tirailleurs devant l'ennemi, devenu ainsi, par des mérites de style, dont le génie de notre langue s'accommodait presque plus que de la véhémence déclamatoire, un des maîtres de cette polémique si insidieusement entravée.

Vous étiez de ceux que, bien avant cette loi, leur style trahissait dans leur *incognito* volontaire, et dont le nom brillait, par son absence même, au bas de leurs articles. Vous étiez de ces anonymes qu'il ne fallait pas chercher dans le *Dictionnaire* de Barbier, et qui conservaient, associés sans confusion à la même œuvre, leur personnalité persistante. Aucun ne l'eut jamais à un plus haut degré que vous, et il faudrait reprendre presque jour par jour l'histoire de nos relations extérieures depuis 1830, pour y relever la trace que, sur ce sol mouvant de la polémique quotidienne, votre plume a laissée, glissant toujours, suivant le précepte du poète, n'appuyant jamais. Votre sillon était à fleur de terre : on vous le reprochait. Au bout de quelques mois, votre moisson d'esprit, de bon sens, de saine discussion, n'en était pas moins belle.

Vous aviez à défendre une politique qu'on ne disait pas fière, et qui l'était pourtant, celle de la liberté et de la paix : car elle avait à braver, à l'extérieur, bien des mauvais vouloirs devant lesquels elle ne voulait ni se compromettre ni s'abaisser, et, au dedans, bien des passions moins dangereuses encore à combattre qu'à satisfaire. La politique de la liberté dans la paix est jugée aujourd'hui. Elle a permis de donner à la France de bonnes finances, une belle armée, des forteresses bien approvisionnées, tout un grand réseau de chemins de fer ; Paris fortifié, l'Algérie conquise, une prospérité féconde, même pour ses successeurs ; en un mot, quoique interrompu par une révolution dont l'histoire a déjà signalé l'inexplicable insanité, ce pacifique gouvernement de nos affaires avait préparé pour la France un avenir qu'une autocratie belliqueuse devait interrompre à son tour, mais par des causes que la postérité jugera.

Vous avez eu l'honneur, Monsieur, de servir la politique de la liberté et de la paix ; avouez que votre patriotisme n'en a pas souffert, que votre orgueil ne s'en est pas ému. La royauté abattue, il n'y avait plus à faire de politique extérieure. C'est la société française qu'il fallait défendre. Vous avez eu vos actions d'éclat dans cette seconde campagne comme dans la première. L'occasion était bonne de percer à jour bien des ridicules devenus puissants, de bien petits hommes gonflés de leur importance d'un jour, d'étranges et fatales ambitions qui aboutissaient à des combats dans les rues et à des catastrophes dans l'État. Pendant ce triste interrègne du pouvoir monarchique, qui ne devait plus reparaître en France que sur un trône semé d'abeilles, symbole infidèle d'une paix imaginaire, une mission qui vous fut donnée par le directeur de votre journal vous avait conduit à Rome. Vous y fûtes le témoin ému, l'éloquent narrateur de ce triomphant retour du

saint-père dans sa capitale temporelle qui parut alors un si grand événement : car cette restauration du pape par des mains françaises semblait promettre, au monde catholique, une confirmation des espérances libérales de son avénement et à l'Église de France, le maintien de ses antiques libertés... Votre récit se ressentait de ces consolantes pensées. Il était ému, comme vous l'êtes si facilement, je ne dis pas quand vous le voulez, mais quand vous ne résistez pas à votre émotion.

« L'éloquence, a dit La Bruyère, peut se trouver dans les entretiens et dans tout genre d'écrits. Elle est rare où on la cherche. Elle est quelquefois où on ne la cherche pas ! »

Un sentiment non moins spontané parut vous animer lorsque vingt ans plus tard, deux branches d'un même tronc royal semblèrent près de s'unir pour rendre à la France, sous l'ombrage traditionnel d'une royauté nationale, les garanties monarchiques de la liberté. Nationale, cette royauté ne pouvait l'être que par la reconnaissance des droits de la nation, antérieurs et supérieurs au sien. Votre imagination se laissa prendre à cette pensée généreuse ; votre cœur vous inspira, et vous fûtes ainsi associé un instant, pour le triomphe de l'accord projeté, à ceux qui n'en voulaient le succès qu'aux mêmes conditions que vous, non à ceux qui le voulaient à tout prix. Mais ce fut en vain que cette cause avait trouvé un défenseur tel que vous dans le journal même qui, depuis, a si justement réservé tous les efforts de son habileté politique et toute la puissance de son crédit à la défense d'un gouvernement libéral, sous une constitution respectée.

Un orateur illustré par les luttes de la tribune, un publiciste éprouvé dans les combats de la presse, sont-ils obligés de faire encore preuve de littérature pour que cette enceinte leur soit ouverte ?

L'éloquence et la polémique, ces deux sœurs qui se sentent nécessaires l'une à l'autre, quoiqu'elles ne s'accordent pas toujours, n'ont jamais longtemps attendu nos suffrages, quand ceux du pays leur étaient sérieusement acquis. Vous me pardonnerez pourtant si, sorti du domaine si encombré de la discussion politique, j'essaye de vous compromettre un moment dans ce chœur plus tranquille et de renommée moins bruyante qui se compose des écrivains de la critique littéraire. Il faut, Monsieur, vous y résigner. Je ne dirai pas que vous avez voulu être un juge des écrits, comme M. de Lamartine a voulu être un homme politique et M. Ingres un musicien. L'Académie vous a rendu plus de justice. Elle connaissait, elle avait lu, elle avait distingué les deux volumes d'apparence modeste où vous avez mis toute votre littérature, laissant à penser au public, par le peu que vous lui donniez, tout le prix de ce que vous avez gardé. Vous êtes de ceux qui disent comme La Fontaine : « Les longs ouvrages me font peur. » Les vôtres, de courte haleine, sont autant de petits tableaux aussi achevés que ceux qui ont ouvert, même avant les grands, les portes d'une Académie voisine de la nôtre à un célèbre peintre d'histoire en miniature. L'Académie française, elle aussi, avait fort distingué votre touche sobre et fine, ayant plus de relief que d'éclat, plus de profondeur que d'étendue, votre talent de peindre, en réduisant, sans les rapetisser, les proportions de vos modèles.

On a dit spirituellement d'un fabuliste resté populaire, même après La Fontaine : « Il trouve la naïveté, quoiqu'il la cherche. » Quant à vous, Monsieur, si vous ne cherchez pas l'originalité, tout au moins aimez-vous les sujets qui la procurent, ceux où elle vient pour ainsi dire, sans trop minauder, au-devant de l'écrivain. Sur une trentaine d'études dont se compose votre recueil, portraits ou tableaux,

notices et récits de voyage, les Anglais et les Américains vous en ont fourni libéralement plus de la moitié. Comme observateur moraliste, leurs mœurs et leur caractère vous attirent, de même que comme polémiste, leur politique vous avait souvent provoqué. Vous ne savez guère résister à cette amorce toute pleine pour vous d'électricité sous-marine. Vous allez à eux comme à d'intarissables sujets d'amusante analyse, de malicieuse observation, et par un secret plaisir de tourner contre eux ce genre d'esprit qui semble leur appartenir en propre, et qu'exprime dans leur langue un mot qu'on a vainement essayé de traduire dans la nôtre. Les hommes d'État de l'Angleterre et ses petits-maîtres, les éloquents et les excentriques, ceux qui font de beaux discours et ceux qui mettent bien leur cravate, ses philosophes et ses poètes, ses peintres et ses diplomates; sir Robert Peel et Brummel, Shakspeare et Johnson, Haydon et Malmesbury : quelle variété de types, de professions, d'attitudes! que de contrastes sur un fond uniforme! et dans vos réflexions sur ces personnages si caractérisés et si semblables, que de bon sens, que de vérité, que de bonne humeur, que de raison! Lord Wellington fut-il un grand homme? Il fut, répondez-vous, « un grand Anglais ». — « L'Irlande, dites-vous ailleurs, a certainement produit de plus grands orateurs qu'O'Connell ; mais aucun n'avait comme lui ces dons secrets et sympathiques qui désignent un homme entre tous à l'instinct populaire... Quand il parlait à cent mille hommes, les premiers placés recevaient le choc de sa parole ; puis ils faisaient la chaîne, et le tressaillement passait à toutes les extrémités avec la rapidité de l'éclair. » Après le grand général et l'orateur populaire, le « duc de fer », comme on l'appelait, et l'agitateur sans frein, voici le portrait d'un de ces hommes qui semblent résumer, dans leur personne, tout le côté frivole de cette société sérieuse, et tout le fan-

tasque égoïsme de ces cœurs parfois si magnanimes. Vous voyez que je fais allusion à la piquante notice que vous avez consacrée à Georges Brummel. Vous avez marqué, Monsieur, d'un trait profond ce personnage léger, favori d'un prince, idole des salons anglais, logé, nourri, vêtu, pourvu d'argent pendant vingt-cinq ans par les compagnons de ses plaisirs « et qui, dites-vous, le jour où il perdit son caniche, se plaignit d'avoir perdu son meilleur ami ».

Comme vous traitez les hommes, vous savez peindre aussi les peuples, tantôt d'un mot, tantôt par d'ingénieux rapprochements. « Aux funérailles de Nelson, écrivez-vous, il y eut dans la foule de véritables sanglots, et des femmes se trouvèrent mal... J'ai assisté aux funérailles de Wellington, et le trait principal de la journée a été une gigantesque consommation de vivres... » Essayant de caractériser ailleurs cette affinité querelleuse et indélébile qui unit, quoi qu'elles fassent, les deux races anglaises, séparées aujourd'hui par l'Atlantique, vous indiquez avec beaucoup de finesse et de gaieté, ce qui les rapproche et ce qui les divise. « Un Américain, dites-vous, a beau être un citoyen des États-Unis, il n'en a pas moins le sang anglo-saxon dans les veines, et il est fier d'être de la race anglaise quand il regarde la colonne de Trafalgar... Les Américains ont toujours l'air, je ne dirai pas de jeter le gant, mais de montrer le poing à l'Angleterre, et au fond ils tirent vanité de leur descendance; la grandeur de la mère-patrie flatte leur orgueil... Les Anglais, de leur côté, éprouvent à l'endroit des Américains une certaine faiblesse paternelle. Comme ces pères nobles qui, tout en maugréant, sont cependant flattés de voir leurs grands garçons faire des fredaines, ils regardent avec une certaine complaisance les tours de force de leurs confrères transatlantiques. *Jonathan* (l'Américain) est toujours, pour *John Bull*, l'enfant terrible qui fait ses dents. Il est un peu cas-

seur d'assiettes : il met les pieds dans le plat..., il fait l'école buissonnière et rentre avec ses habits déchirés... mais il ira au bout du monde, et il arrivera le premier partout. Bon sang ne peut mentir... »

Je ne voudrais pas prolonger ces citations[1]; mais comment ne pas dire un mot d'une question délicate que vous soulevez quelque part, et qui ne pouvait laisser indifférente une académie investie, depuis sa fondation, du privilège de rédiger le dictionnaire de la langue française ? On s'étonne que notre travail, commencé il y a deux siècles, ne soit pas encore fini ; et l'on se livre, sur ce propos, à des plaisanteries presque aussi anciennes que l'Académie. On oublie que si un dictionnaire n'est jamais fini, c'est qu'une langue ne finit jamais, à moins qu'elle ne soit morte. On oublie encore que nous sommes à la veille d'achever la septième édition de notre Dictionnaire. Je ne crois pas, comme vous, que la langue de notre pays soit sérieusement menacée de perdre, en Europe, ni même dans le monde, la prééminence qu'elle a jusqu'à ce jour conservée. On aura beau faire, la forte langue de sir Robert Peel et de M. Cobden pourra voir son domaine s'étendre dans les relations commerciales, dans l'économie industrielle, sur le terrain des courses et au *skating-club ;* la langue française restera plus particulièrement la langue des idées générales, celle de la sociabilité et des mœurs; elle restera surtout celle de la diplomatie universelle. « Je suis toujours émerveillé, écrivait Voltaire à ses confrères de l'Académie, des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers. On est en France, de quelque côté que l'on se tourne. Vous avez acquis, Messieurs, la monarchie universelle qu'on reprochait à

1. Voir les *Études critiques et biographiques* (1852) et *les Nouvelles Études* (1863) de M. John Lemoinne, chez Michel Lévy.

Louis XIV, et qu'il était bien loin d'avoir... » Si l'Académie de 1876 ne donne tout à fait raison ni à Voltaire, ni à vous, elle vous a prouvé du moins qu'elle tient grand compte de vos alarmes; et sur ces questions-là, une fois mêlé à nos travaux, vous trouverez, Monsieur, à qui parler.

Toutes ces études critiques, les anciennes et les nouvelles, qui ont certainement contribué à vous ouvrir les portes de l'Académie, vous prédestinaient aussi à y remplacer celui de nos confrères qui vous était le plus connu. Vous le connaissiez si bien que personne n'aurait pu, je crois, ni dans cette enceinte ni au dehors, lui rendre plus de justice et le peindre d'un trait plus ferme et plus sûr. Comment oserais-je m'y aventurer après vous, si l'usage seul m'en donnait le droit, et si l'amitié ne m'en faisait un devoir? Nous étions depuis quarante ans, lui et nous, en compagnie d'éminents esprits, les ouvriers de la même œuvre, les fils de la même maison dans ce grand pays de la publicité; vous savez les habiles directions que, jeunes encore, nous y avons reçues de ces âmes bienveillantes qui présidaient à nos travaux. Vous savez aussi quelles amitiés le courant de la vie nous y apportait! Je suis presque obligé, pour parler après vous de notre vieil ami, de me défendre de ces souvenirs; la justice littéraire peut se passionner, non s'attendrir.

Un des grands mérites de M. Jules Janin, le principal peut-être, celui qui a fait sa popularité sérieuse, c'est qu'il était resté très français par le style, à une époque où le vent qui soufflait des sommets du romantisme naissant poussait les esprits dans toute sorte de tentatives antipathiques au génie de notre race. Il avait, comme vous l'avez si bien dit, « la note française ». Il a toujours été un amoureux de notre langue, « amoureux, disait-il, jusqu'à la passion, jusqu'au délire, de la plus belle langue et de la plus difficile que les hommes aient parlée depuis

les jours glorieux de Périclès et d'Auguste ». Je ne médis pas plus que vous de l'école romantique. Elle a été la contemporaine des premiers essais du gouvernement libre dans notre pays. Elle s'essayait à la liberté comme lui; elle a eu ses illusions, son éclat, ses météores, ses éclipses. Elle a compté de vrais maîtres qui n'ont jamais eu que de médiocres disciples ; puissance déchue après tant d'autres, et qu'il faut respecter comme tout ce qui a péri dans un effort généreux. « Que sont-ils devenus, écrivait M. Janin vers 1857, ces beaux jours de force, de grâce et de turbulence, de malaise et de poésie, où chacun osait tout vouloir, parce que chacun croyait tout pouvoir ? Hélas ! tout vouloir est d'un jeune homme, tout pouvoir est d'un insensé... » Quant à lui, il appartenait à ce limpide courant des esprits naturels, primesautiers, faciles, qui a de tout temps coulé sur la terre de France, comme pour ajouter à ce limon vigoureux dont l'intelligence française est formée,

Quêis meliore luto finxit præcordia Titan,

ses sables dorés et ses eaux jaillissantes. C'est à ce signe de race qu'il a été reconnu presque au début de sa carrière, accueilli, applaudi et fêté, même dans le plus hasardeux de ses essais. Les peuples aiment ce qui leur ressemble, comme les pères se reconnaissent volontiers, même avec leurs défauts, dans leurs enfants. Rabelais, Saint-Évremond, Bussy-Rabutin, Diderot, Duclos, Voltaire (dans ses lettres familières qui sont d'incomparables feuilletons), quelque différents que soient les degrés où le jugement public a placé ces écrivains, sont tous fils du génie français ; et quoiqu'il ne soit pas prudent de hasarder en une telle compagnie une renommée encore si jeune pour l'avenir, M. Janin, s'il n'était pas un aîné dans cette

famille de race gauloise, pouvait sembler un de leurs frères, le dernier venu du même sang.

« Onc ne furent à touts toutes grâces données, »

avait dit, dans un sonnet, le célèbre ami de Montaigne, Estienne de la Boëtie. « Et aussi veoyons nous, ajoute Montaigne, qu'au don d'éloquence les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dict, le boute-hors si aisé, qu'à chasque bout de champ il sont prests ; les aultres, plus tardifs, ne parlent jamais rien qu'élaboré et prémédité... Je cognoy par expérience cette condition de nature qui ne peult soustenir une véhémente préméditation et laborieuse ; si elle ne va gayment et librement, elle ne va rien qui vaille... » Une pareille allure, qui était bien celle de son esprit, nous autoriserait presque à exposer votre célèbre prédécesseur à un rapprochement redoutable. Nous ne le tenterons pas. Il faut laisser Montaigne à sa place, Janin à la sienne. Ce que nous voulions dire, c'est qu'il avait bien la marque française, le jet naturel et rapide, le bon sens enjoué, ce don de critique spontanée, inventive, cette insouciance de l'effet dans la malice de l'intention, cette façon de mettre le feu aux fusées volantes sans se détourner pour en voir l'explosion ; pour tout dire, cette vivacité franche et cette pétulance originale qui rappelait, sans jamais donner l'idée d'une imitation, ou même d'un souvenir très précis, quelques-unes des pages les plus piquantes de notre littérature nationale ; car c'est une remarque à faire : M. Jules Janin citait plus volontiers les poètes latins que les écrivains français les plus en rapport avec sa manière. Ceux-là, il les nommait rarement. Il n'avait plus le temps de les lire. Il les connaissait bien. Peut-être ne les avait-il jamais beaucoup étudiés. Il se contentait de leur ressembler. Vous avez fait allusion

au service qu'il rendit à la scène française quand il y conduisit par la main, pour ainsi dire, la jeune muse qui allait réveiller au fond de leurs tombes séculaires nos grands tragiques endormis. Il renouait ainsi entre le passé et le présent une chaîne qui semblait brisée. Il rattachait par une sorte d'électricité morale un continent à un autre. Qui n'a souvenir de cette traînée merveilleuse qui ranima tout à coup, dans notre pays, ces flammes vivaces que recouvrait une cendre trompeuse? quel heureux instinct des goûts durables de notre nation! Avec quelle confiance ce jeune critique avait évoqué le vieux goût classique, qui fit pendant vingt ans les plus belles recettes du premier théâtre du monde!

Vous ne m'en voudrez pas, Monsieur, d'avoir ajouté quelques traits à ceux qui vous ont servi à nous rendre si vivante et si vraie la physionomie de M. Janin. Pouvions-nous oublier le théâtre? La critique dramatique a été sa vie. Il ne s'y gênait pas toujours. Cette façon de battre les buissons, au lieu de s'attarder dans les analyses, vous a trouvé peut-être bien indulgent. C'était un défaut agréable, mais un défaut. C'était charmant, parfois agaçant. L'homme d'esprit qui a eu la fortune de recevoir M. Janin à l'Académie française en 1871, disait de lui : «Dans se feuilletons il parlait de tout beaucoup, et même un peu de la pièce nouvelle.» J'ajoute que quand il en parlait, c'était en maître. Vous m'avez ôté le droit de le dire après vous. Mais à tant d'autres œuvres attrayantes, quelques-unes éphémères, ses romans, ses contes, ses notices ; à cette diversité incessante et inépuisable dont l'énumération est impossible, comment aurions-nous suffi, Monsieur, même en nous partageant les rôles? Vous avez pris plaisir cependant à rajeunir un de ces essais de M. Janin, le premier, je crois, dans la carrière qu'il a si abondamment remplie. Vous avez eu raison. Ce début a été comme le coup d'é-

pée de Rodrigue, un « coup de maître ». Le souvenir en est resté, et c'est à juste titre que, dans la collection des *Œuvres diverses* de votre aimable prédécesseur, qu'une main pieuse s'applique à rassembler, cet ouvrage figure au premier rang avec son étrange préface et son titre à surprise. Le succès de cette fantaisie satirique fut, en effet, très grand ; aucune autre œuvre de M. Jules Janin, son feuilleton à part, n'en a peut-être obtenu un pareil. L'auteur de la *Métromanie* avait beaucoup écrit, je le disais récemment, sans trop de succès. Un jour qu'on lui faisait compliment de sa nouvelle comédie : « Ne m'en parlez pas, dit-il, c'est une misérable qui a tué tous mes autres enfants ! » L'*Ane mort* de M. Janin n'avait pas fait moins de ravages dans la série de ses œuvres, dont quelques-unes méritaient un meilleur sort. On les oubliait trop ; on ne les avait jamais beaucoup lues, ni longtemps. C'était injuste. Le lien d'or et de soie qui le rattachait au feuilleton se relâchait quelquefois sans perdre son éclat, ne se rompait jamais. Une certaine élasticité, sans lui assurer toujours la durée, lui permettait l'espace. Sa fidélité exemplaire à son métier de critique mêlait comme un assaisonnement de vertu à toutes les fantaisies de cette improvisation opiniâtre, toujours attendue, toujours imprévue, fantasque et correcte, se jouant des idées et respectant la langue. Et aussi, tous ces livres jetés à toute époque au travers de son œuvre principale n'en étaient que la distraction, non le repos. Il y a peu d'exemples, même dans ce siècle où le travail est la loi de tout le monde, d'un travail si connu avec une si complète liberté d'esprit. Jamais écrivain n'a paru moins asservi à son œuvre, même en ne l'interrompant jamais, et n'a marché plus libre dans un labeur plus assujettissant. Rien ne le gênait. Il n'avait de parti pris que de n'en avoir d'aucun genre, d'idées arrêtées que celles du jour, de principes littéraires que ceux qu'il jetait au

vent, avec une raillerie spirituelle, dans son célèbre combat pour la *littérature facile* contre un illustre jouteur, dont il devint plus tard le confrère à l'Académie. Mais s'il n'avait pas une règle fixe pour le contraindre, il avait des instincts très fermes qui le dominaient doucement. Je crois qu'il se vante, même en ayant l'air de s'humilier, quand il raconte dans son amusante biographie qu'il a été « le faible animal qui a rompu de ses dents le réseau dans lequel était enfermé le lion...[1] » Le lion, c'était le romantisme, qui avait bien su faire son chemin tout seul. M. Janin ne l'avait ni délivré ni muselé. Il n'a été ni son maître ni son disciple. Il est resté lui-même. C'est le grand honneur de sa vie, n'étant guère philosophe, d'avoir pu dire comme Horace, son poète favori :

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

Ce souvenir d'Horace m'obligerait peut-être à dire que l'indépendance de M. Janin n'était pas aussi complète qu'il le croyait. Au fond, il avait un maître, c'était Horace. Il avait subi ce joug aimable dès son jeune âge, et c'est au collège même, entre deux *pensum*, qu'il avait commencé à traduire l'incomparable auteur de l'*Épître aux Pisons*. La tâche était rude. M. Janin s'y était voué. Il n'avait que sur ce point aliéné sa liberté. Horace le possédait, le maîtrisait, lui imposait le travail en apparence le plus antipathique à une telle nature, une traduction. Je ne sais qui a dit : « Craignez un homme qui lit toujours le même livre. » M. Janin, condamné à tant de lectures de tous genres, revenait toujours à celle-là. Un jour (c'était aux eaux de Spa, où il venait tous les

1. *Œuvres diverses* de Jules Janin, publiées sous la direction de M. de La Fizelière (chez Jouaust), tome I.

ans), deux baigneurs l'aperçoivent de loin. « Tiens, dit l'un, c'est Janin! Le voilà à la même place, sous le même arbre, dans la même posture et avec le même livre que je lui vois à la main chaque année.... — Je parie que non, dit l'autre, qui, à la distance où ils étaient encore, avait cru s'apercevoir de quelque différence. » Les deux amis s'approchent. « Monsieur, dit le dernier en s'adressant au critique, n'est-il pas vrai que vous ne lisez pas en ce moment le même livre que vous lisiez l'an dernier à la même place ? J'ai parié que non.... — Vous avez perdu, Monsieur. Je lis le même livre et la même édition. Seulement Capé s'est chargé de mettre cette année une reliure nouvelle à mon Horace.... » M. Jules Janin lisait donc Horace tous les ans. Disons mieux, il le lisait toute l'année. Il l'a traduit comme il l'a lu, plus pénétré de son esprit qu'attentif aux difficultés du texte, parfois inexact et toujours fidèle.

M. Janin aurait pu avoir de l'orgueil. Il avait beaucoup d'amis. « Vous allez me faire tant d'amis que vous m'ôterez tout mon esprit, » dit-il un jour à une dame qui le présentait, dans un salon, à une quantité de personnages. Au fait, il n'avait pour les salons qu'un goût médiocre. On y faisait, selon lui, trop de politique, pas assez de littérature. Avait-il des opinions politiques ? Il avait, dirai-je, cette infirmité ou ce bonheur de n'avoir pas d'opinions, j'entends de celles qui font devenir un homme de parti. Était-il royaliste à la *Quotidienne?* ultra-libéral dans la petite feuille de Roqueplan? républicain dans la *Préface* de Barnave? juste milieu au *Journal des Débats?* adversaire de l'empire, en professant, après la chute du trône de Juillet, le culte des vaincus et le respect du malheur ? Il n'avait, de fait, appartenu à aucun parti ; car c'est n'en pas être que d'en approcher seulement à la distance où l'on peut les juger sans s'y compromettre,

et où on les regarde par-dessus le mur. Il assistait, sans y prendre part, aux grandes luttes des politiques, aimant, comme madame de Sévigné, « ces grands coups d'épée » qu'ils se donnent réciproquement en paroles, souriant aux habiletés relevées par l'éloquence, honorant M. Guizot, écrivant à M. Thiers, qui lui répondait ; gardant la maison quand la foule se précipitait sur les pas de Catilina, de César ou de Cicéron. Mais si quelque événement politique prenait la forme d'une tragédie, n'eût-elle qu'un acte, si le malheur entrait dans une maison royale par la porte que Dieu avait ouverte, ou qu'avait enfoncée l'émeute, son âme s'élevait à une pathétique hauteur, son accent s'attendrissait, ses larmes coulaient. Il n'était plus ni poète, ni conteur, ni critique, mais un moraliste profondément touché des misères et des crimes de l'humanité. C'est ainsi qu'il avait pleuré le duc d'Orléans, brisé, comme autrefois le Germanicus de Tacite, « dans la fleur de son âge et de sa popularité » ! Ainsi avait-il regretté cette royauté libérale, qui n'avait reçu ses hommages que tombée et déchue ! Ainsi avait-il voué une sorte de culte à la reine Marie-Amélie, qu'il était allé saluer dans son exil, sur un de ces degrés de l'épreuve humaine qui la conduisaient lentement jusqu'au ciel.

Si j'en crois, Monsieur, l'estime qu'un écrivain si généreux et si honnête professait pour votre caractère, nous avons eu, en vous appelant par nos votes à sa succession, la main particulièrement heureuse. Non que vous lui ressembliez en toute chose ; vous êtes sur bien des points son contraire. Où il n'a que des illusions, vous avez des opinions. Où il hésite, vous êtes décidé. Le sceptique en lui devient en vous le raisonneur affirmatif et convaincu. Il aime à tourner autour de l'obstacle ; vous allez droit à la difficulté. Il invoque volontiers, coiffé comme le roi d'Yvetot, « le dieu des bonnes gens », et ne demanderait

qu'à changer sa férule en houlette. Vous ne dépouillez guère ni votre humeur militante, ni vos armes de combat. Où il rit d'un si bon rire, « à ventre déboutonné », comme le chanoine Maucroix, vous n'avez, en dépit de votre franche nature, que le sourire qui n'engage pas. M. Janin se livre, vous vous réservez. Même contraste dans l'ordre littéraire; il est abondant jusqu'à faire déborder sur ses rives le flot de sa phrase aux ondulations capricieuses. Vous avez la précision dans la finesse, et le trait acéré mais court. C'est de près que vous attaquez. Vous laissez à ceux qui aiment à frapper de loin les engins à longue portée. Vous ne faites pas le siège des erreurs, des préjugés, des passions auxquelles vous vous attaquez. Vous préférez à un long investissement une charge rapide et à brûle-pourpoint.

Mais je me trompe; il y a un jour où M. Jules Janin et vous, Monsieur, vous vous êtes rencontrés, vous vous êtes unis dans le même sentiment, dans le même langage, où tout contraste a cessé entre vous; le jour où la France fut malheureuse. Quand elle entra, notre chère patrie, dans ce cercle de l'enfer que Dante avait oublié, celui où une grande nation se sent étreindre et étouffer, saisie en pleine prospérité par le démon de la guerre étrangère, déchaîné sur ses campagnes; quand la France eut à subir cette formidable invasion qui ne fut une surprise que pour elle; quand elle débuta par ce désastre héroïque où le chef actuel de notre république trouva la gloire dans une défaite, comme il l'avait trouvée à Magenta dans la victoire; à ce moment, Monsieur, votre ami fut atteint comme vous par le spectacle de ces grandes détresses, et son âme en est restée triste jusqu'à la mort. Mais il était vieux, d'une vieillesse prématurée, que sa santé, si longtemps brillante, ne soutenait plus. Il fut obligé de quitter, avec sa compagne inséparable, ses beaux tableaux, ses livres

chéris, sa tranquille retraite de Passy, où déjà grondait, sur le rempart voisin, le tumulte de cette patriotique défense qui se préparait; et il quitta aussi Paris où vous étiez resté [1].

Paris investi, vous avez continué votre œuvre de publiciste, sans découragement, sans jactance, dans une attitude ferme et sans illusion. Vous aviez gardé et vaillamment exercé votre plume pendant le siège. Elle avait quelques droits au repos et à l'air libre, quand la capitulation ouvrit les portes de la ville. Vous y êtes resté, après avoir mis vos chères affections en sûreté ; gardant votre plume, instrument de liberté périlleuse, arme de défense désespérée, et que toutefois vous n'avez jugée impuissante que le jour où elle fut brisée. Elle le fut par la Commune. Vous aviez poussé jusqu'à une sorte de généreux excès l'audace de votre polémique. Vous disiez un jour, à ce pouvoir monstrueux qui avait commencé par appliquer à la presse quotidienne la législation relativement modérée de l'Empire, sauf à crocheter les portes du journalisme quand le besoin s'en ferait sentir, vous lui disiez (dans le *Journal des Débats* du 23 mars) :

« Le Comité qui s'ap p elle un gouvernement nous donne ce matin un premier avertissement... Ce qui nous surprend, c'est qu'il s'imagine que nous nous soumettrons à ses décrets. Il nous menace des peines les plus sévères. Nous ne connaissons pas de peines plus sévères et plus déshonorantes que celle d'être forcés de lui obéir... Nous refusons ! » (Signé : John Lemoinne.)

Le lendemain, après le massacre de la place Vendôme :

« Le Comité de l'Hôtel de ville, écriviez-vous, nous menace de sa justice. Le Comité n'est pas plus un tribunal qu'un fusil ou un couteau ne sont une raison » (Signé : John Lemoinne.)

1. On lira avec plaisir, sur ces dernières années de M. Janin, un livre charmant de M. Piédagnel, son secrétaire, publié par Jouaust et intitulé : *Jules Janin* (1804-1874).

Vous poursuivez ainsi pendant plusieurs jours et jusqu'au 5 avril votre résistance insurmontable. Mais ce dernier jour les ateliers du *Journal des Débats* furent envahis, les presses brisées. La liberté de la presse n'appartenait plus, de ce moment, qu'à ses destructeurs et à ses bourreaux. Une épreuve de votre dernier article, échappée au désastre, orne aujourd'hui, dans le cadre où on l'a placée, la salle de notre rédaction, où elle est, pour nos jeunes et dignes confrères, un noble souvenir et un bon exemple.

Vous n'en pouviez, au temps où nous sommes, donner un meilleur. Dire à des gens qui se croyaient un gouvernement parce qu'ils s'étaient abattus comme des oiseaux de proie sur la légalité impuissante, et qui se croyaient des juges pour avoir assassiné deux généraux français, leur dire qu'on ne leur obéirait pas, c'était poser en homme de cœur la limite où une autorité sans mandat, n'ayant de droit que la force et de légitimité que le crime, rencontre la résistance des citoyens. Vous étiez vraiment alors un « soldat de la plume », comme vous le disiez modestement tout à l'heure, et comme je le répète pour l'honneur de votre nom. Un tel soldat moralement valait une armée. Les vainqueurs du jour vous avaient appliqué, en brisant vos presses, ce qu'ils appelaient sans doute la raison d'État, et ils se sont crus des hommes politiques parce qu'ils ont mis, vous hors la loi, eux au-dessus des lois. Vous leur avez ôté ce masque... Vous avez ainsi montré, soit en résistant, soit en faisant l'intrépide commentaire de votre résistance, autant d'esprit politique que de courage. Vous n'étiez pas moins bien inspiré quand, une fois rentré dans Paris, après sa délivrance si habilement conduite et si héroïquement exécutée, — à la vue de ces désastres inénarrables laissés derrière elle par l'atroce Jacquerie qui avait régné deux mois dans la capitale de la France, — vous paraissiez moins affecté

de ces malheurs matériels que de cette grande destruction morale qui résulte toujours, dans les idées et les sentiments d'un pays, du triomphe, même éphémère, des ambitions subversives :

« Les malheureux! disiez-vous (mai 1871), ils n'ont pas seulement massacré des hommes; ils ont tué cette autre créature vivante, la liberté; et, avant de la tuer, ils lui ont fait subir les derniers outrages. Nous ne le pressentons que trop; c'est elle, c'est la liberté, qui portera le poids et la peine de toutes ces horreurs; c'est elle qu'on rendra responsable des crimes commis en son nom! Nous prévoyons déjà les efforts laborieux que nous aurons à faire pour la rendre à la vie, et pour aller chercher ses restes au milieu du sang et des décombres. Tout est à recommencer..... »

Vous aviez raison, Monsieur, quand vous écriviez, le 31 mai 1871, cette belle page par laquelle je finis. Vous aviez raison, tout était à refaire. Le pays s'est remis à l'œuvre, inspiré, dirigé par de grands citoyens. Il a travaillé, il a payé, il a parlé, il a écrit. S'il n'a pas relevé toutes ses ruines, et si la patrie saigne encore de l'un de ses flancs mutilés, l'espoir lui reste. La République lui doit l'ordre, si elle veut fonder la liberté. L'Académie française ne croit pas avoir été étrangère à cette grande tâche en honorant par son choix, dans votre personne, non seulement un talent littéraire de premier ordre, mais le courage civil, qui doit être désormais la première de nos vertus.

FIN.

TABLE

Pages.

Préface I

PREMIÈRE PARTIE.

I. Vieilles mœurs, vieilles amours 1
II. Une Reine de saba de la rue Saint-Honoré 15
III. Une Artémise au XVIIIe siècle 41

DEUXIÈME PARTIE.

I. Tribuns et courtisans 55
II. Les Mémoires posthumes de M. Odilon Barrot.
  I. Le Vieil homme. 63
  II. Le Réveil d'Épiménide. 79
III. La Correspondance posthume de M. de Lamartine.
  I. La Révolution du salut public 87
  II. La Révolution de l'ennui. 101
IV. Un Ennemi de la France. 115
V. Un Moraliste a Toulouse. 133
VI. M. Doudan.
  I. Notice biographique. 147
  II. La Correspondance posthume de M. Doudan. 165
  III. Un Libre penseur dans le grand monde. 183

TROISIÈME PARTIE.

Pages.

I. Le Revers de la médaille 219
II. Une Cour d'amour sous l'empire 243
III. Un Amour platonique 253
IV. La Jeunesse de Daniel Stern 283
V. Lettres posthumes d'un habitant des Landes 305

QUATRIÈME PARTIE.

DISCOURS ACADÉMIQUES.

I. Réponse au discours de réception de M. Autran 319
II. Réponse au discours de réception de M. John Lemoinne 347

21058. — Typographie Lahure, 9, rue de Fleurus.

PQ 282 C89

Cuvillier-Fleury, Alfred Auguste
Posthumes et revenants

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY